Maréchal, Sylvain (1750-1803). Voyages de Pythagore en Égypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, en Crète, à Sparte, en Sicile, à Rome, à Carthage, à Marseille et dans les Gaules... suivis de ses Lois politiques et morales. 1798.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

J. 438.
M.

VOYAGES

DE

PYTHAGORE.

par Sylvain Maréchal

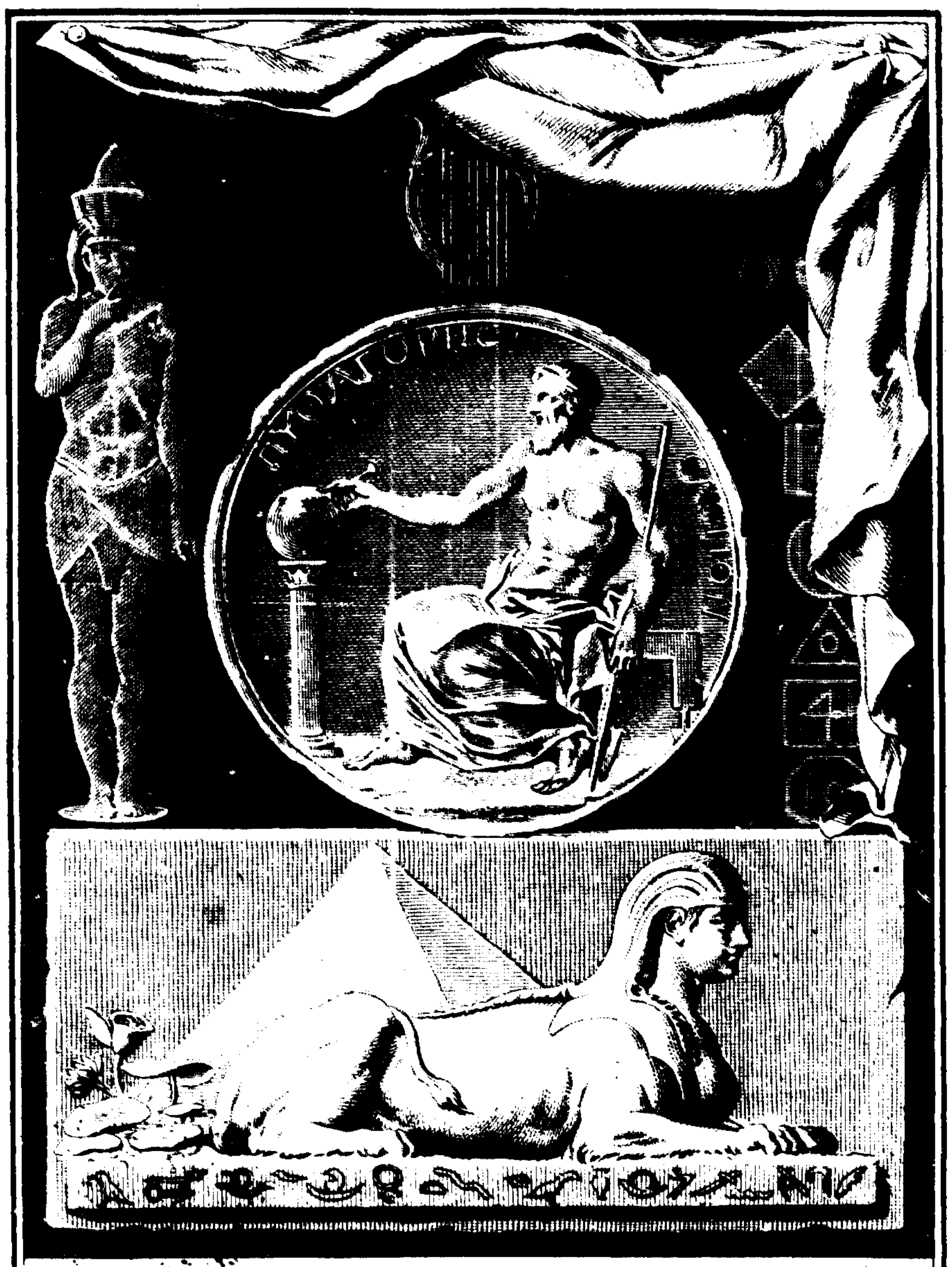
Se trouve

A Bale, chez Decker.
A Breslaw, chez G. Th. Korn.
A Metz, chez Collignon.
A Strasbourg, chez Fr. G. Levrault.
A Vienne, chez J. V. Degen.

DE L'IMPRIMERIE DE BOISTE.

M DCC XCIX.

Tome Ier



Portrait de Pythagore d'après l'antique.

VOYAGES
DE PYTHAGORE
EN ÉGYPTE,
DANS LA CHALDÉE, DANS L'INDE,
EN CRÈTE, A SPARTE,
EN SICILE, A ROME, A CARTHAGE,
A MARSEILLE ET DANS LES GAULES;

SUIVIS

DE SES LOIS POLITIQUES ET MORALES.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

A PARIS,
CHEZ DETERVILLE, LIBRAIRE, RUE DU BATTOIR,
N°. 16, QUARTIER DE L'ODÉON.

AN SEPTIEME.

A

*N. L.****

. . . . Si le long Ouvrage que je publie atteint le but honorable que je me suis proposé, tu dois avoir part à la reconnaissance, puisque tu m'as cru assez de force pour l'entreprendre.

Puissé-je avoir été jugé par toi, aussi impartialement que tous ceux de tes concitoyens qui t'ont dû la vie et la liberté, pendant les trop courts instans de ta magistrature.

Le Rédacteur des Voyages et des Lois de Pythagore.

ANALYSE
DE L'OUVRAGE.

Deux siècles avant l'époque du voyage du *jeune* Anacharsis, si ingénieusement *supposé* par *l'abbé* Barthelemy, la Grande-Grèce vit fleurir un homme extraordinaire, né dans l'Asie-Mineure, le plus étonnant peut-être des personnages célèbres de toute l'antiquité, comme il fut le plus illustre, le plus savant et le plus sage des voyageurs. Riche de tous les dons naturels, cultivés par la plus brillante éducation, cet Homme, que des philosophes même placèrent, dans l'échelle des êtres, entre Dieu et les autres hommes, parcourut les trois mondes, pour y puiser les sciences à leurs sources, et pour observer par lui-même les vertus et les vices des gouvernemens populaires ou monarchiques. Initié aux plus profonds mystères des cultes, témoin des principales révolutions de son siècle, l'un des plus fertiles en événemens, instruit par l'expérience des hommes et par l'étude de la nature, dont il surprit les plus beaux secrets, Pythagore soumit plusieurs villes de l'Italie au sceptre de la Raison. Il fit plus : il ouvrit une école de législateurs, et dicta des lois à ceux qui se proposaient d'en donner aux nations. Plein d'années laborieuses et de gloire pure, il mourut, laissant pour héritage un nom révéré, qu'on lit sur presque tous les feuillets des annales anciennes, et qui est venu jusqu'à nous, chargé de l'admiration des siècles, et du fiel de la calomnie.

Décrire les voyages de Pythagore, dans tous leurs détails, et rassembler ses lois, dont plusieurs sont encore aujourd'hui proverbes; en un mot, offrir, dans toute la vérité de l'histoire, le plus beau génie des temps reculés, défiguré par de pitoyables traditions, ou par des relations biographiques plus absurdes encore, c'est bien mériter de la philosophie et des lettres, des peuples et des hommes d'état: c'est développer l'esprit de toute l'antiquité, que Pythagore remplit de son souvenir; c'est restaurer un temple auguste, dont les ruines éparses firent long-temps regretter l'ensemble que devait produire un aussi majestueux édifice.

Telle est la tâche que nous méditons depuis beaucoup d'années; et voici l'analyse de ce monument littéraire, dont le sujet, qui commence vers 600 avant l'ère commune, embrasse l'espace d'un siècle entier.

On y trouvera la topographie de presque tout l'ancien monde, à la manière de Pausanias; tantôt des recherches historiques, revêtues d'images et de caractères ; tantôt des fragmens de la plus haute antiquité, rétablis, d'après le fil, et sur la concordance des traditions.

Quant à l'ensemble, Pythagore, toujours en scène, fournit la matière la plus riche et la plus relevée. Ce grand homme, qui fut artiste et poëte, orateur et philosophe, magistrat et législateur, fit tout ce qu'on peut faire avec les armes du génie et de la vertu.

Nous représentons le Sage de Samos, retiré à Crotone, et profitant de quelques années de repos, pour rédiger ses nombreux voyages, sous la forme de leçons adressées à ceux de ses disciples initiés dans les profondeurs de son école.

On conçoit ce que doivent être les dernières leçons de Pythagore octogénaire. On doit y trouver les véritables motifs de ses actions, l'expression naïve de ses sentimens, l'exposé nu de sa doctrine secrette.

Pythagore commence par rendre un compte rapide de sa famille, de sa naissance, des goûts de son premier âge, de ses premières sensations, de ses habitudes personnelles. Il parle de ses instituteurs et de leurs méthodes, de ses études et de ses courses dans l'intérieur de sa patrie.

Pour le soustraire aux projets criminels de Polycrate, sur sa personne, on emmène Pythagore à Scyros, auprès de Phérécyde. Après avoir vu Éphèse, il va consulter Bias à Prienne, Thalès à Milet. Il ne fait que passer dans Halicarnasse, et s'arrête davantage à Cypre, dont il décrit les usages. Il revoit Sidon, son lieu natal, et converse avec l'Hiérophante, successeur du vieux Moschus, père des Atômes. Il assiste au deuil d'Adonis, dans Byblos, et s'instruit des origines phéniciennes, à Tyr.

Là, il s'embarque pour l'Égypte. Les prêtres d'Héliopolis le renvoyent à ceux de Memphis, qui, à leur tour, l'adressent aux pontifes de la grande Thèbes, où sa persévérance lui mérite les honneurs de l'initiation.

Pythagore remonte le Nil, et parvient jusqu'en Éthiopie, pour entendre les Gymnosophistes de Méroë.

De retour à Memphis, il est témoin de la mort du roi et de son jugement. L'Égypte, envahie par Cambyse; le conquérant enveloppe Pythagore parmi les prisonniers. Le Sage de Samos visite le Carmel, le mont Liban, descend l'Euphrate. Il veut tout voir, et partout il donne déjà l'exemple du silence, qui doit servir de base à sa philosophie. A Orchoë, les Chaldéens le dédommagent des scandales de Babylone. Cependant il remonte à la tour de Bélus, où Zoroastre le met dans la confidence de sa grande réforme. Tous deux se transportent à Suse, puis à Persépolis, pour y voir le couronnement de Darius, et les dernières funérailles de Cyrus, à Persagarde. Pythagore accompagne les mages dans Ecbatane; ils l'admettent dans une députation chez les Brachmanes de l'Inde. Là, il puise à longs traits la doctrine du Gange. Il s'en retourne par la Trapobane, et aborde en Crète, où il s'entretient avec Épiménide, sur le mont Ida. Il séjourne quelque peu à Rhodes, chez Cléobule, et rentre dans Samos. Le poëte de Théos y chantait les plaisirs de la cour de Polycrate. Anacréon et Pythagore sont aux prises. Révolution de Samos; fin déplorable du prince.

Notre Sage s'expatrie pour jamais. Il parcourt les Cyclades; poursuit son itinéraire jusqu'à la Samothrace; mouille à Cythère, et se trouve à Sparte.

Dans cette ville, Chilon lui parle des lois de Lycurgue et des mœurs lacédémoniennes. Ils vont ensemble aux jeux olympiques. Pythagore y entend la première tragédie qu'y récite Thespis. Les Grecs veulent l'entendre à son tour. Il leur déroule le tableau historique du genre humain jusqu'à lui, et peint à grands traits les principaux législateurs des nations, Prométhée, Thaut, Orphée, Minos, Lycurgue, Dracon, Numa, etc.

De l'Élide, il passe en Arcadie; puis à Phliunte, où il prend à la cour de Léon, le titre modeste de philosophe. Il visite Corinthe, Mégare, est reçu aux mystères d'Éleusis, et se montre dans Athènes, à l'époque de la conjuration d'Harmodius.

Pythagore part pour la Béotie; voit la seconde Thèbes, et s'achemine vers Delphes, où il confère avec la grande prêtresse de l'oracle.

Avant de quitter la Grèce, il fait un coup d'éclat à Tithorée; se rembarque à Naupacte; touche à Corcyre, et prend terre à Syracuse. Phalaris et Pythagore se mesurent. Révolution de la Sicile.

Notre Sage continue l'examen de cette île. Il assiste aux solennités de Vénus, sur le mont Érix; fait route à Panorme; traverse les plaines d'Enna jusqu'à Centuripe, où il convertit le despote Symmichus à la philosophie. Du sommet de l'Ethna, il redescend à Catane, où Charondas s'attache à lui, comme avait fait déjà le jeune Abaris. Pythagore franchit le détroit de Carybde, et se trouve au pied des Apennins. Il passe à Rhégium, à Locres. Il est chez les Étrusques; il visite leurs manufactures de vases et leurs monumens. Il monte sur le Vésuve. Il entre dans Herculanum, puis dans l'antre de la

Sibylle, à Cumes : elle est mourante. Il accompagne celle qui lui succède jusqu'à Rome, où elle porte les livres Sibyllins. Il gémit, en passant, sur les ruines encore fumantes d'Albe.

A peine arrivé au palais de Tarquin, il devient le spectateur d'une grande révolution : le passage des Romains du régime d'un seul à celui de plusieurs. Entretien de Junius Brutus et de Pythagore.

Notre illustre Samien accompagne les ambassadeurs de la république de Rome à Carthage, en Sardaigne, en Corse, enfin à Marseille. Le premier de ses élèves, Abaris, jeune Hyperboréen, lui sert de guide dans les Gaules, qu'il traverse jusqu'à la forêt des Carnutes (*Chartres*) : là, il s'abouche avec les Druides. Le fils de l'un d'eux, Zamolxis, se donne à lui. Pythagore prolonge ses courses sur les rives de la Seine, et fixe à Lutèce (*Paris*) le terme de ses voyages.

Abaris le ramène en Italie, par les Alpes. Pyhagore, avec ses trois disciples, parcourt le pays des Sabins, qu'il a peine à quitter, pour s'établir enfin à Crotone. Il y prend femme, devient père, et fonde une école. Il se dérobe un moment à sa renommée, pour rendre les derniers devoirs à son ancien maître Phérécyde, expirant à Délos.

De retour, il se livre tout entier à la réforme des mœurs et de la législation de Crotone, de

Tarente et des autres villes de la Grande-Grèce, et y remplit en même temps les fonctions de magistrat et d'instituteur.

Le personnage de l'antiquité, sur lequel les chronologistes s'accordent le moins, est Pythagore. J'en ai profité, pour rapprocher certains événemens; et la longévité de mon héros semblait s'y prêter. Cependant, je n'ai rien pris sur moi, m'étant prescrit la règle de ne point faire un pas, sans avoir mes garans; ce qui nécessite des citations assez fréquentes, au bas des pages, et une nomenclature justificative, à la fin du cinquième volume.

Le sixième et dernier est le répertoire des lois de Pythagore, ou sorties de son école, jusqu'à présent disséminées, et comme perdues parmi les ruines savantes de l'antiquité. Elles paraissent ici rassemblées pour la première fois. Familiarisés avec le génie de Pythagore, nous avons pris à tâche de conserver à ses lois leur caractère antique, et cette teinte mystérieuse, que le réformateur de la Grande-Grèce aimait à répandre sur ses moindres paroles.

TABLE
DES PARAGRAPHES.

TOME PREMIER.

§. Ier. *Sujet et plan de l'Ouvrage.* Page 1
§. II. *Naissance de Pythagore ; son premier âge ; sa première éducation.* 6
§. III. *Homère , l'Iliade , l'Odyssée.* 11
§. IV. *Suite du discours d'Hermodamas ; premières instructions données à Pythagore.* 15
§. V. *Bibliothèque de Pythagore ; ses premières lectures. Sanchoniaton , Hermès , Orus , Orphée , Hésiode ,* etc. 18
§. VI. *Topographie de Samos.* 22
§. VII. *La Sibylle de Samos.* 33
§. VIII. *Culte de Mercure et de Neptune ; leurs temples et leurs prêtres.* 41
§. IX. *Culte de Junon.* 46
§. X. *Premier Voyage de Pythagore. Origine du monde.* 52
§. XI. *Mœurs publiques de Samos.* 59
§. XII. *Mœurs domestiques de Samos. Interieur d'un ménage. Pompe nuptiale.* 66

§. XIII. *Mœurs de la Cour de Samos. Polycrate.* 83
§. XIV. *Second voyage de Pythagore. On le mène à Scyros. Phérécyde.* 92
§. XV. *Principes de Phérécyde. Théorie de la nature.* 105
§. XVI. *Vie privée des anciens Grecs.* 117
§. XVII. *Mort d'Hermodamas; ses funérailles. Discours de Phérécyde à Pythagore.* 126
§. XVIII. *Retour de Pythagore à Samos. Etat politique de cette ville.* 131
§. XIX. *Conseils donnés à Pythagore, pour voyager avec fruit.* 137
§. XX. *Voyage à Ephèse.* 144
§. XXI. *Voyage à Prienne. Bias. Discours sur la calomnie.* 151
§. XXII. *Le Banquet des sept Sages.* 159
§. XXIII. *Voyage à Milet. Thalès, Thrasybule.* 172
§. XXIV. *Anaximandre, Phocylide,* etc. 190
§. XXV. *Mœurs d'Halicarnasse.* 202
§. XXVI. *Voyage à Cnide, Arados et Cypre.* 210
§. XXVII. *Topographie de Cypre.* 215

§. XXVIII. *Origines et mœurs de Paphos.* 219

§. XXIX. *Litanies de Vénus.* 225

§. XXX. *Voyage à Sidon. Les Atomes de Moschus.* 232

§. XXXI. *Premières Origines Phéniciennes.* 247

§. XXXII. *Détails sur Sidon, Béryte, Byblos. Fêtes d'Adonis.* 256

§. XXXIII. *Voyage à Tyr.* 264

§. XXXIV. *Annales de Tyr.* 272

§. XXXV. *Voyage en Égypte. Reconnaissance des Côtes.* 280

§. XXXVI. *Pythagore à Canope.* 286

§. XXXVII. *Topographie de l'Égypte.* 293

§. XXXVIII. *Origines égyptiennes. Osiris.* 305

§. XXXIX. *Menès, Osymandias, la reine Nitocris, Sésostris.* 314

§. XL. *Cetès, Séthos, prêtre et roi, Hécatée, Spammeticus.* 323

§. XLI. *Apriès, Amasis.* 330

§. XLII. *Culte et mœurs de Canope. Temple de Sérapis.* 336

§. XLIII. *Voyage à Naucratis.* 342

§. XLIV. *Les prodiges de l'Egypte.* 345

§. XLV. *Suite des merveilles de l'Égypte.* 352
§. XLVI. *Pythagore à Memphis. Mœurs privées des Egyptiens.* 363
§. XLVII. *Détails domestiques sur l'Egypte. Comestibles, arts et métiers.* 371
§. XLVIII. *Sur les femmes.* 382
§. XLIX. *Pythagore chez Amasis.* 387
§. L. *Voyage à Héliopolis.* 391
§. LI. *Pythagore au temple d'Héliopolis.* 396
§. LII. *Calendrier égyptien.* 403
§. LIII. *Détails sur le culte du soleil.* 408
§. LIV. *Description de la grande fête du soleil.* 416
§. LV. *Hymne au soleil, à l'usage du temple d'Héliopolis.* 428
§. LVI. *Autres détails sur la fête du soleil. Conspiration de femme.* 442

TOME SECOND.

§. LVII. *Pythagore chez les prêtres de Memphis.* Page 1
§. LVIII. *Pythagore s'instruit de la doctrine égyptienne.* 13

§. LIX. *Suite.* 21
§. LX. *La science des nombres.* 31
§. LXI. *Géométrie et musique égyptiennes. Découvertes de Pythagore.* 42
§. LXII. *Installation du Taureau-Dieu Apis. Culte du matin à Isis.* 59
§. LXIII. *Ecoles publiques. Bibliothèque. Pyramides de Memphis.* 72
§. LXIV. *La veuve Zaluca. Détails sur les pyramides.* 79
§. LXV. *La fête du Nil.* 87
§. LXVI. *Origine des pyramides et du labyrinthe.* 95
§. LXVII. *Scène intérieure du labyrinthe.* 102
§. LXVIII. *Voyage en Lybie.* 109
§. LXIX. *Pythagore au temple d'Ammon.* 119
§. LXX. *Voyage à Thèbes. Lac Mœris.* 126
§. LXXI. *Suite. Guerre sacrée.* 137
§. LXXII. *Pythagore à Thèbes. Initiations.* 143
§. LXXIV. *Pythagore subit sa dernière épreuve. Polydamne.* 154
§. LXXV. *Pythagore est reçu initié.* 164

§. LXXVI *Suite. Fête religieuse du phallus.* 172
§. LXXVII. *Continuation.* 181
§. LXXVIII. *On découvre à Pythagore le secret des initiations.* 188
§. LXXIX. *Suite.* 200
§. LXXX. *Explication des principaux hiéroglyphes.* 216
§. LXXXI. *Résultat des initiations.* 230
§. LXXXII. *Topographie de Thèbes.* 235
§. LXXXIII. *Pythagore assiste à l'Héliotrapèze.* 253
§. LXXXIV. *Voyage à Méroë.* 261
§. LXXXV. *Fête et sacrifices humains.* 272
§. LXXXVI. *Pythagore chez les Gymnosophistes de Méroë.* 287
§. LXXXVII. *Topographie éthiopienne.* 299
§. LXXXVIII. *Voyage aux sources du Nil.* 312
§. LXXXIX. *Maladie, mort et jugement du roi Amasis. Inauguration de son successeur.* 326
§. XC. *Invasion de l'Egypte par Cambyse.* 343
§. XCI. *Pythagore sur le Carmel.* 371

§. XCII. *Pythagore sur le Liban. Mœurs syriennes.* 380
§. XCIII. *Pythagore au temple de la Déesse de Syrie.* 396
§. XCIV. *Pythagore à Babylone. Topographie, usages et mœurs de cette ville.* 408
§. XCV. *Pythagore et Zoroastre.* 436
§. XCVI. *Quelques détails sur l'astronomie babylonienne.* 465

TOME TROISIÈME.

§. XCVII. *Voyage à Orchoë. Origines chaldéennes.* Page 1
§. XCVIII. *Culte astronomique. Hymne à la Lune.* 24
§. XCIX. *Quelques détails sur le Calendrier chaldéen.* 38
§. C. *Mœurs d'Orchoë.* 48
§. CI. *Vie privée des Babyloniens.* 54
§. CII. *Pythagore voyage à Suse.* 64
§. CIII. *Cérémonial du couronnement de Darius. Usages persans.* 76
§. CIV. *Zoroastre et Pythagore.* 87
§. CV. *L'antre de Mythra.* 95

§. CVI. *Pythagore à Persépolis. Topographie de cette ville.* 101

§. CVII. *Suite. Songe historique de Pythagore. Détails domestiques des rois de Perse.* 109

§. CVIII. *Dernières funérailles de Cyrus.* 118

§. CIX. *Pythagore chez les mages d'Ecbatane.* 125

§. CX. *Topographie de l'Inde. Moeurs et usages de ses différens peuples.* 142

§. CXI. *Suite.* 154

§. CXII. *Pythagore à Brachmé, chez les Gymnosophistes de l'Inde.* 169

§. CXIII. *Suite. Pythagore chez les Gymnosophistes de l'Inde.* 183

§. CXIV. *Suite.* 197

§. CXV. *Bûcher d'un Gymnosophiste. Pythagore et Confucius.* 215

§. CXVI. *Voyage à la Taprobane. Topographie de cette île. Mœurs des insulaires.* 225

§. CXVII. *Voyage en Crète. Topographie de l'île.* 246

§. CXVIII. *Tombeau de Lycurgue. Epiménide et Pythagore.* 261

§. CXIX. *Epiménide et Pythagore. Lois de Minos.* 280

§. CXX. *Pythagore dans le jardin de Myson, l'un des sept sages de la Grèce.* 291

§. CXXI. *Pythagore à Rhodes.* 305

§. CXXII. *Anacréon et Pythagore à Samos.* 319

§. CXXIII. *Révolution politique à Samos. Fin tragique de Polycrate.* 334

§. CXXIV. *Voyage aux îles de la mer Egée.* 346

§. CXXV. *Topographie de Schio. Commémoration d'Homère.* 361

§. CXXVI. *Anacréon et Pythagore à Schio et à Téos.* 371

§. CXXVII. *Voyage à Lesbos. Topographie de l'île. Usages et Mœurs des insulaires. Pittacus.* 380

§. CXXVIII. *Cumes, Ténédos et Lemnos.* 391

§. CXXIX. *Pythagore à la Samothrace.* 399

§. CXXX. *Paros, Céos, Andros, Ægine.* 411

§. CXXXI. *Eubœé et l'Euripe, Naxos.* 419

§. CXXXII. *Ios, Siphnos, Délos, Cythère, Therasie.* 431

§. CXXXIII. *Pythagore sur le Taygète.* 442

TOME QUATRIÈME.

§. CXXXIV. *Esquisse historique des premiers temps de la Grèce.* 1

§. CXXXV. *Suite de l'esquisse sur la Grèce.* 18

§. CXXXVI. *Suite.* 26

§. CXXXVII. *Candaule, Cypsèle.* 37

§. CXXXVIII. *Topographie extérieure de Sparte.* 48

§. CXXXIX. *Pythagore à Sparte.* 58

§. CXL. *Chilon le Sage, l'un des cinq éphores de Sparte, et Pythagore.* 71

§. CXLI *Voyage de Sparte à Pise, ou Olympie.* 98

§. CXLII. *Topographie de la ville Olympique.* 106

§. CXLIII. *Pythagore aux jeux olympiques.* 116

§. CXLIV. *Hercule et Prométhée*, ou *Prométhée sur le Caucase ; l'une des premières tragédies grecques, à un seul acteur.* 124

§. CXLV. *Pythagore aux jeux olympiques. Suite.* 134

§. CXLVI. *Origines de l'histoire, et dénombrement des premiers législateurs.* 144

§. CXLVII. *Pythagore reprend son voyage dans l'Elide et l'Achaïe.* 210

§. CXLVIII. *Voyage en Arcadie.* 228

§. CXLIX. *Suite du voyage de Pythagore en Grèce. Antiquités de Troezène.* 249

§. CL. *Suite de l'itinéraire de Pythagore en Grèce.* 259

§. CLI. *Pythagore et le roi Léon à Phliunte.* 267

§. CLII. *Pythagore à Corinthe.* 274

§. CLIII. *Pythagore à Mégare.* 283

§. CLIV. *Pythagore aux mystères d'Eleusis.* 289

§. CLV. *Pythagore dans Athènes.* 308

§. CLVI. *Lois de Solon.* 320

§. CLVII. *Pythagore à l'Aréopage.* 328

§. CLVIII. *Mœurs privées d'Athènes.* 335

§. CLIX. *Anacréon et Pythagore à la cour d'Hipparque. Révolution d'Athènes. Harmodius et Aristogiton.* 340

§. CLX. *Topographie des environs d'Athènes.* 349

§. CLXI. *Voyage en Béotie. Thèbes.* 359

§. CLXII. *Pythagore sur le mont Oëta.* 365

§. CLXIII. *Thespies, Ascra, Orchomène.* 371
§. CLXIV. *Pythagore à Delphes.* 378
§. CLXV. *Pythagore et la grande prêtresse de Delphes.* 385
§. CLXVI. *Pythagore à Tithorée. Esope. Naupacte. Ithaque.* 391
§. CLXVII. *Nausicaa.* 198
§. CLXVIII. *Pythagore passe en Sicile. Syracuse.* 407
§. CLXIX. *Pythagore et Phalaris.* 412
§. CLXX. *Topographie d'Agrigente et de son territoire. Pythagore et Abaris.* 418
§. CLXXI. *Pythagore délivre la Sicile de Phalaris.* 431
§. CLXXII. *Topographie de la Sicile. Solennité de Vénus.* 442
§. CLXXIII. *Suite de la topographie Sicilienne.* 450
§. CLXXIV. *Pythagore et Symmique, tyran de Centuripe.* 458

TOME CINQUIÈME.

§. CLXXV. *PYTHAGORE sur le mont Etna.* Page 1
§. CLXXVI. *Catane et Charondas. Tauromenie, Messana*, etc. 11

§. CLXXVII. *Pythagore passe en Italie. Rhégium. Locres. Zaleucus.* 22

§. CLXXVIII. *Voyage de Pythagore au Vésuve.* 30

§. CLXXIX. *Pythagore passe à Herculanum, et visite les manufactures de vases étrusques.* 42

§. CLXXX. *Cumes et la Sibylle.* 47

§. CLXXXI. *Topographie italique. Les ruines d'Albe.* 54

§. CLXXXII. *Pythagore à Rome. Vers sibyllins.* 64

§. CLXXXIII. *Topographie de Rome. Tyrannie de Tarquin.* 73

§. CLXXXIV. *Révolution de Rome. Lucrèce. Brutus.* 85

§. CLXXXV. *Junius Brutus et Pythagore.* 94

§. CLXXXVI. *Pythagore à Carthage. Periple d'Hannon.* 110

§. CLXXXVII. *Pythagore aux Gymnesies, et en Sardaigne.* 126

§. CLXXXVIII. *Pythagore en Corse.* 131

§. CLXXXIX. *Pythagore à Marseille.* 138

§. CXC. *Pythagore dans les Gaules. Mœurs gauloises.* 150

§. CXCI. *Topographie des Gaules.* 173

§. CXCII. *Pythagore chez les Druides.* 183

§. CXCIII. *Suite.* 190

§. CXCIV. *Pythagore à Lutèce.* 201

§. CXCV. *Pythagore dans les montagnes helvétiques.* 208

§. CXCVI. *Funérailles de Brutus.* 215

§. CXCVII. *Pythagore passe chez les Sabins et les Samnites.* 223

§. CXCVIII. *Pythagore à Sybaris.* 240

§. CXCIX. *Pythagore à Crotone.* 251

§. CC. *Pythagore va rendre les derniers devoirs à Phérécyde.* 274

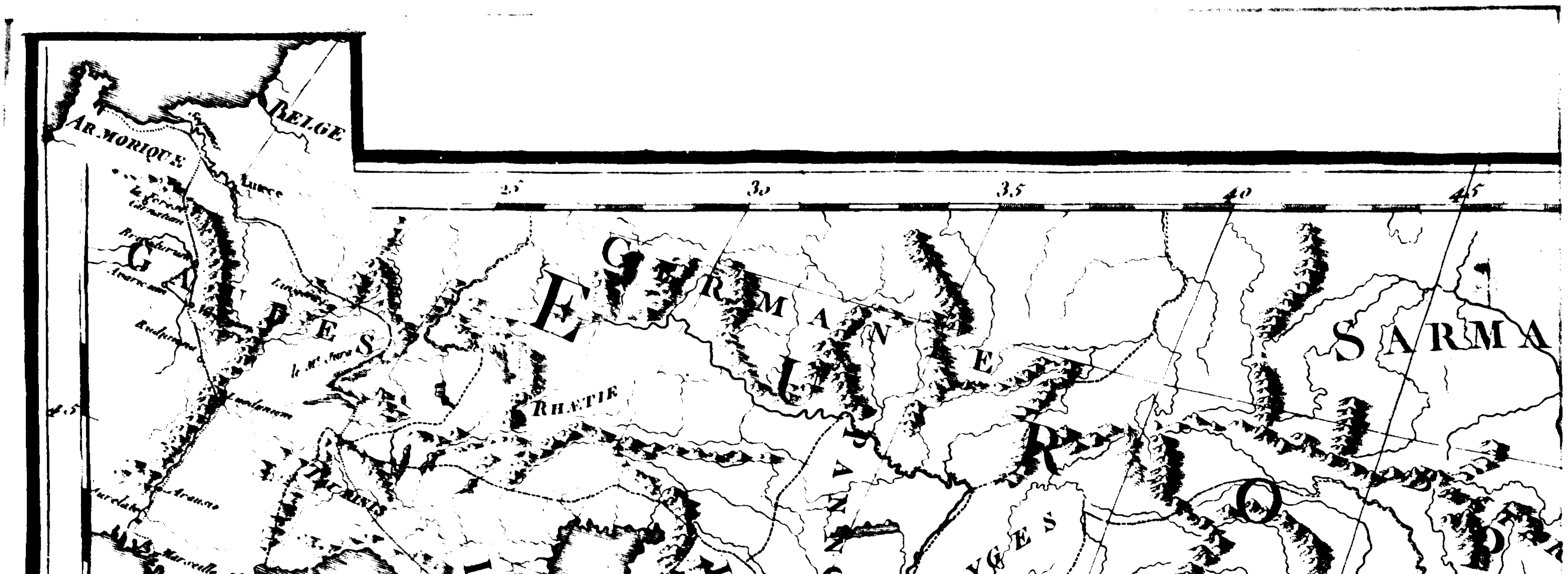
§. CCI. *Retour de Pythagore à Crotone. Etat politique et moeurs de cette ville.* 281

§. CCII. *Exposé des principes de Pythagore.*

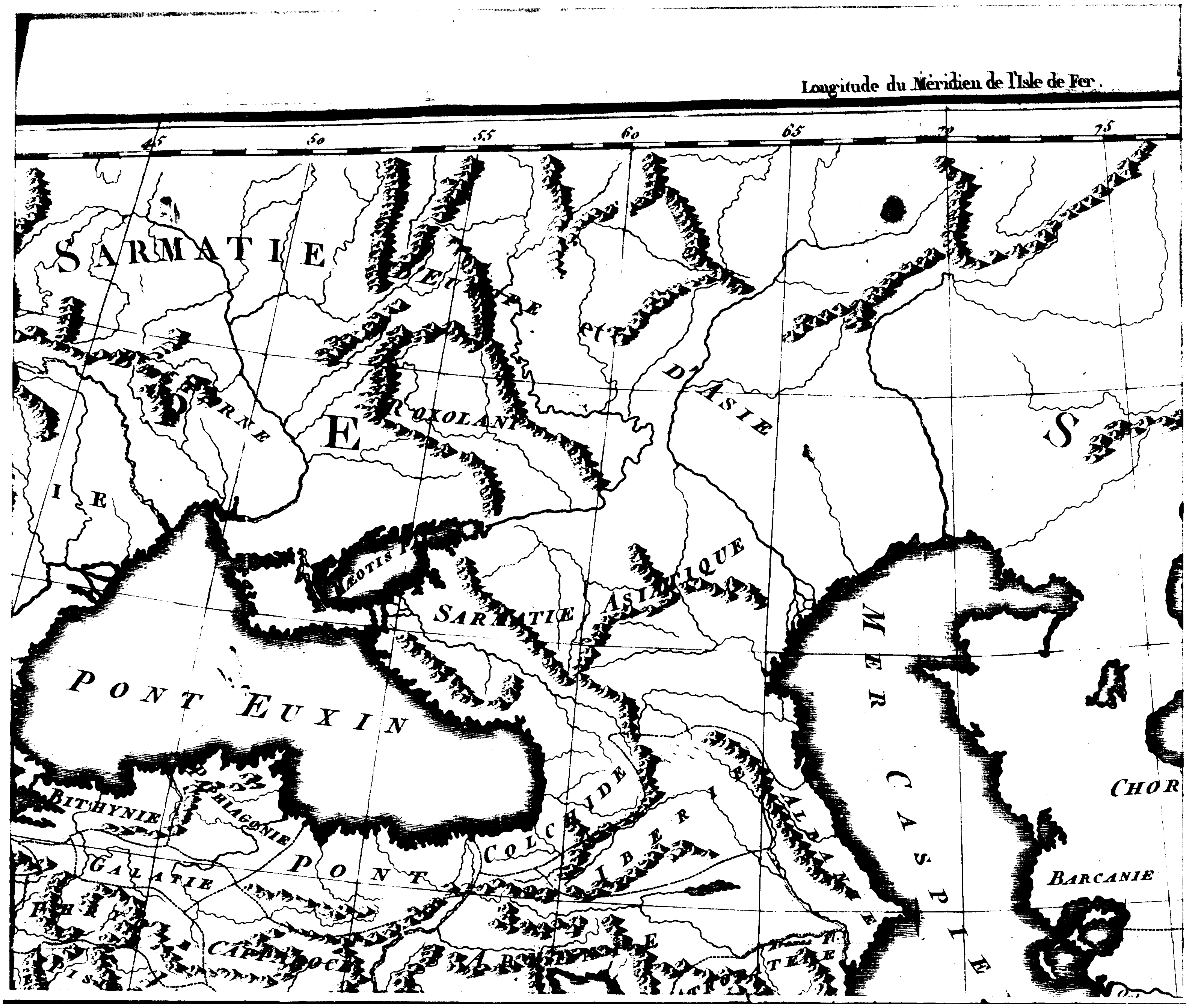
§. CCIII. *Régime intérieur de l'école de Pythagore.* 348

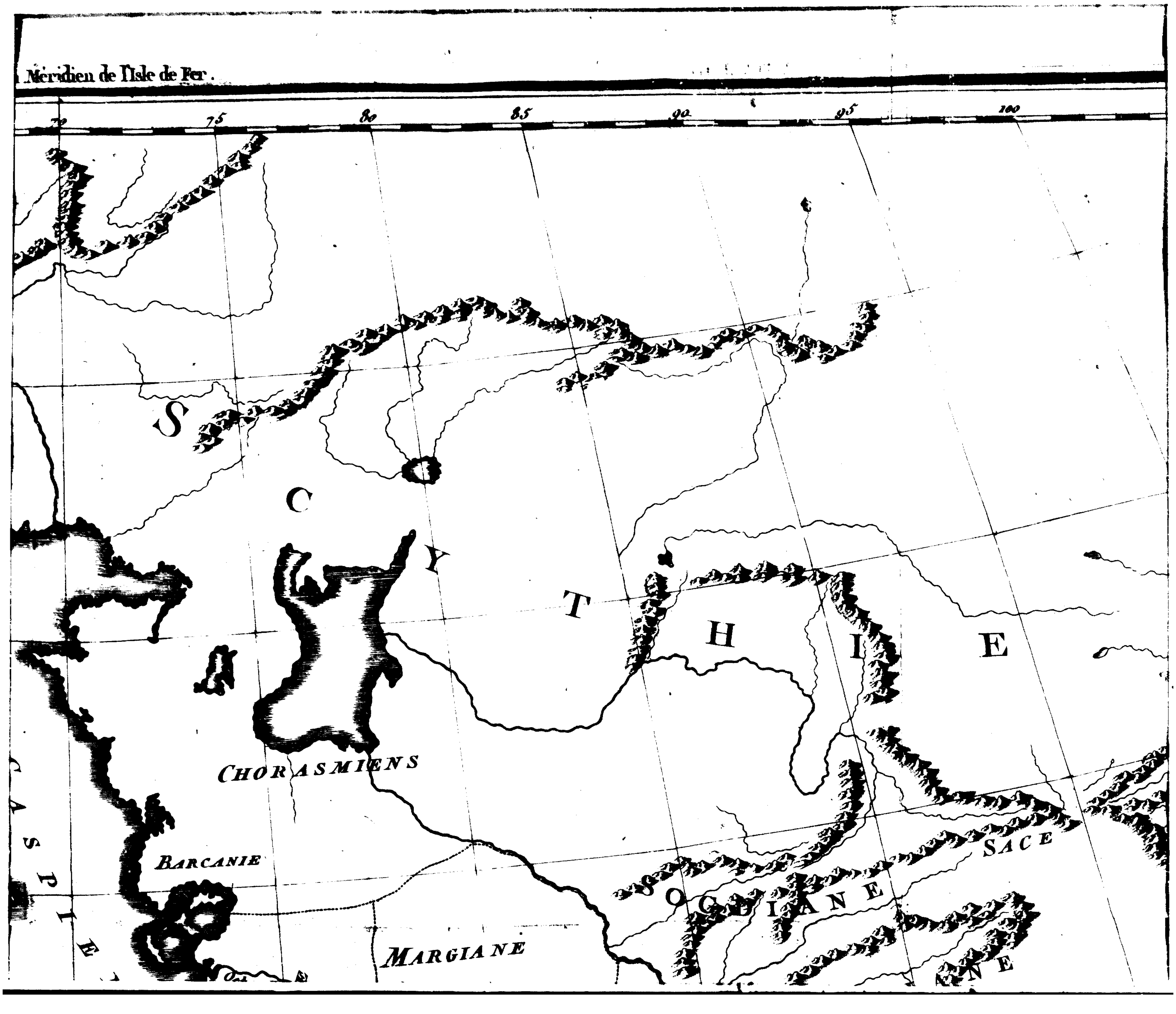
§. CCIV. *Fin de Pythagore.* 355

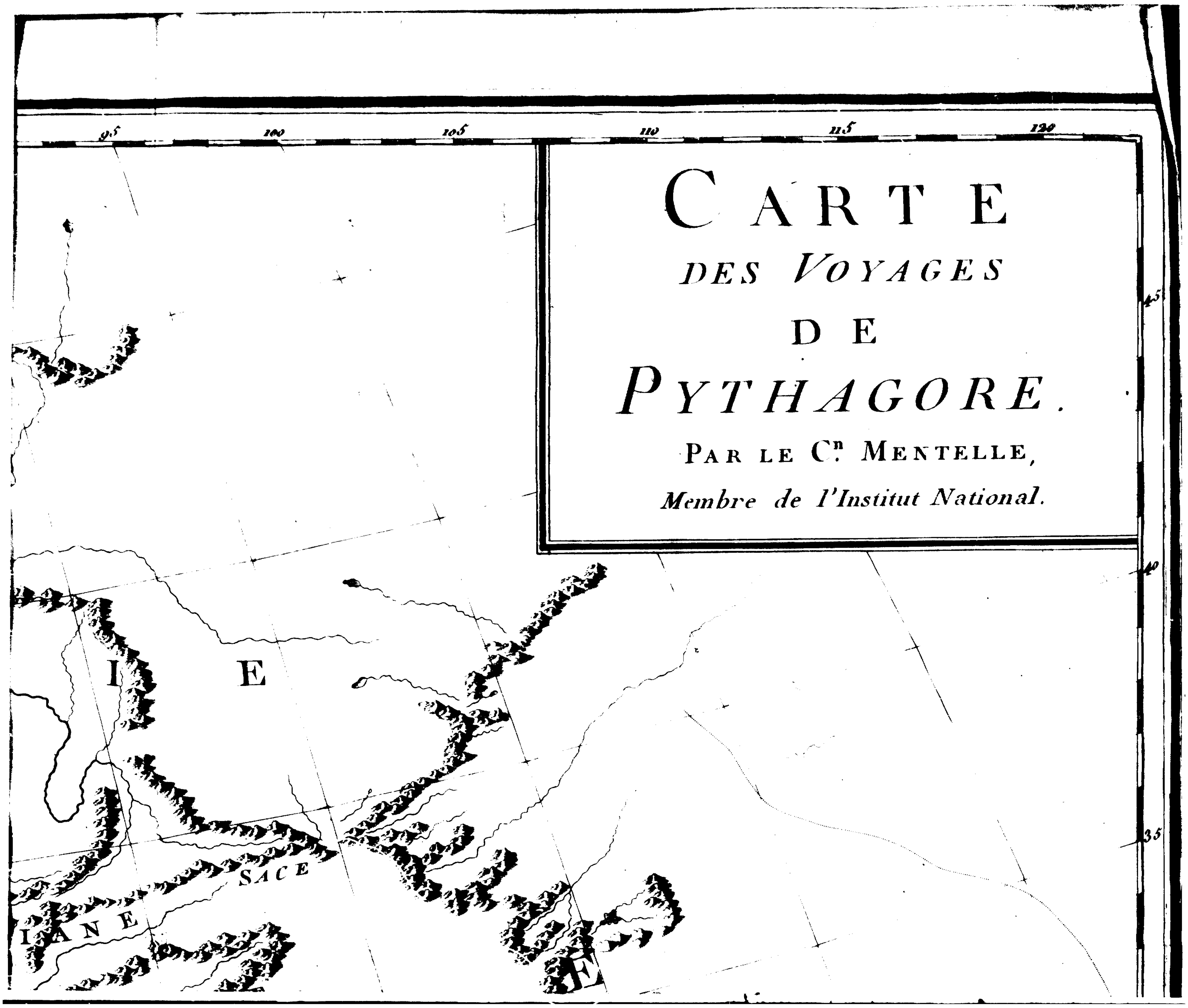
Fin de la Table des Paragraphes.



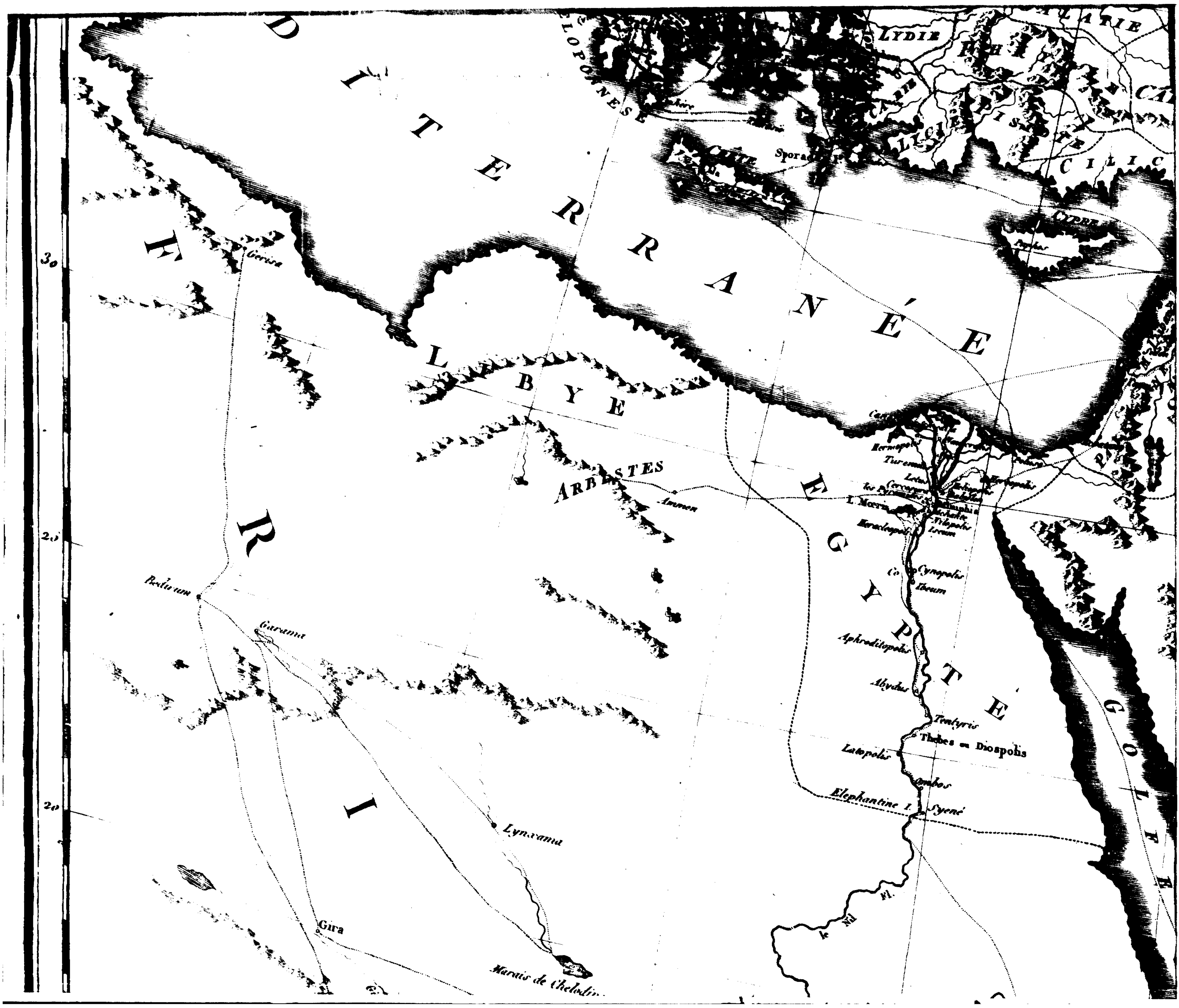
25
30
35
40
45
45
40
35
ARMORIQUE
BELGE
Lutece
GAULES
RHÆTIE
GERMANIE
EUROPE
SARMA
PANNONIE
IAZYGES
DACIE
ILLYRIE
MŒSIE
THRACE
MACEDOINE
GRECE
PELOPONNESE
ITALIE
MER HADRIATIQUE
CORSE
SARDAIGNE
SICILE
Carthage
MER MEDITE
PONT
BITHYNIE
GALATIE
LYDIE
PHRYGIE
CARIE
Marseille
Syracuse


Longitude du Méridien de l'Isle de Fer.
45
50
55
60
65
70
75
SARMATIE
D'EUROPE et
D'ASIE
E
S
IE
ROXOLANI
MÆOTIS
SARMATIE ASIATIQUE
PONT EUXIN
MER CASPIE
BITHYNIE
PAPHLAGONIE
GALATIE
PONT
COLCHIDE
IBERIE
ALBANIE
CAPPADOCE
CHOR
BARCANIE

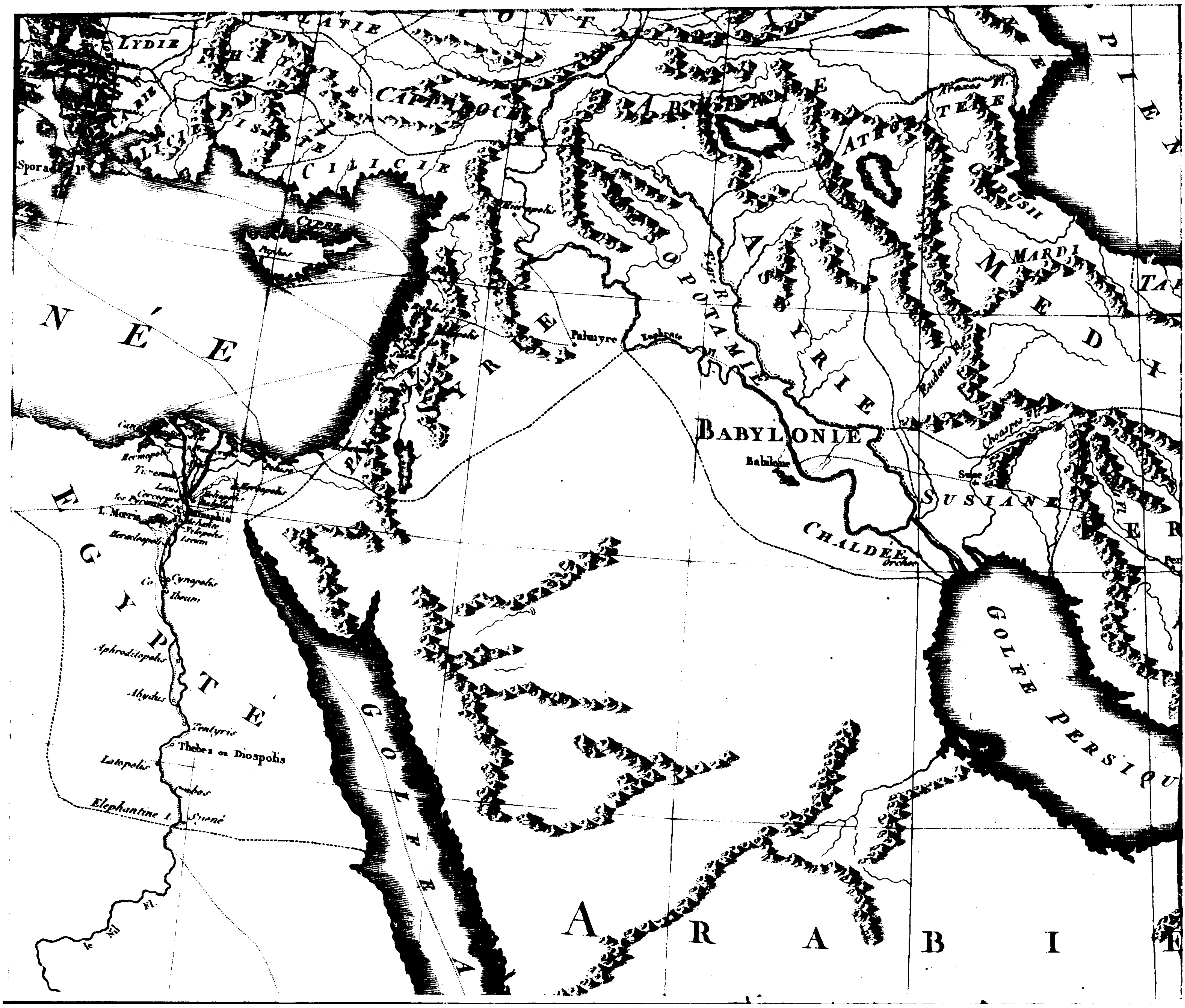

Méridien de l'Isle de Fer.
70
75
80
85
90
95
100
S C Y T H I E
CHORASMIENS
BARCANIE
MARGIANE
SOGDIANE
SACE
C A S P I E

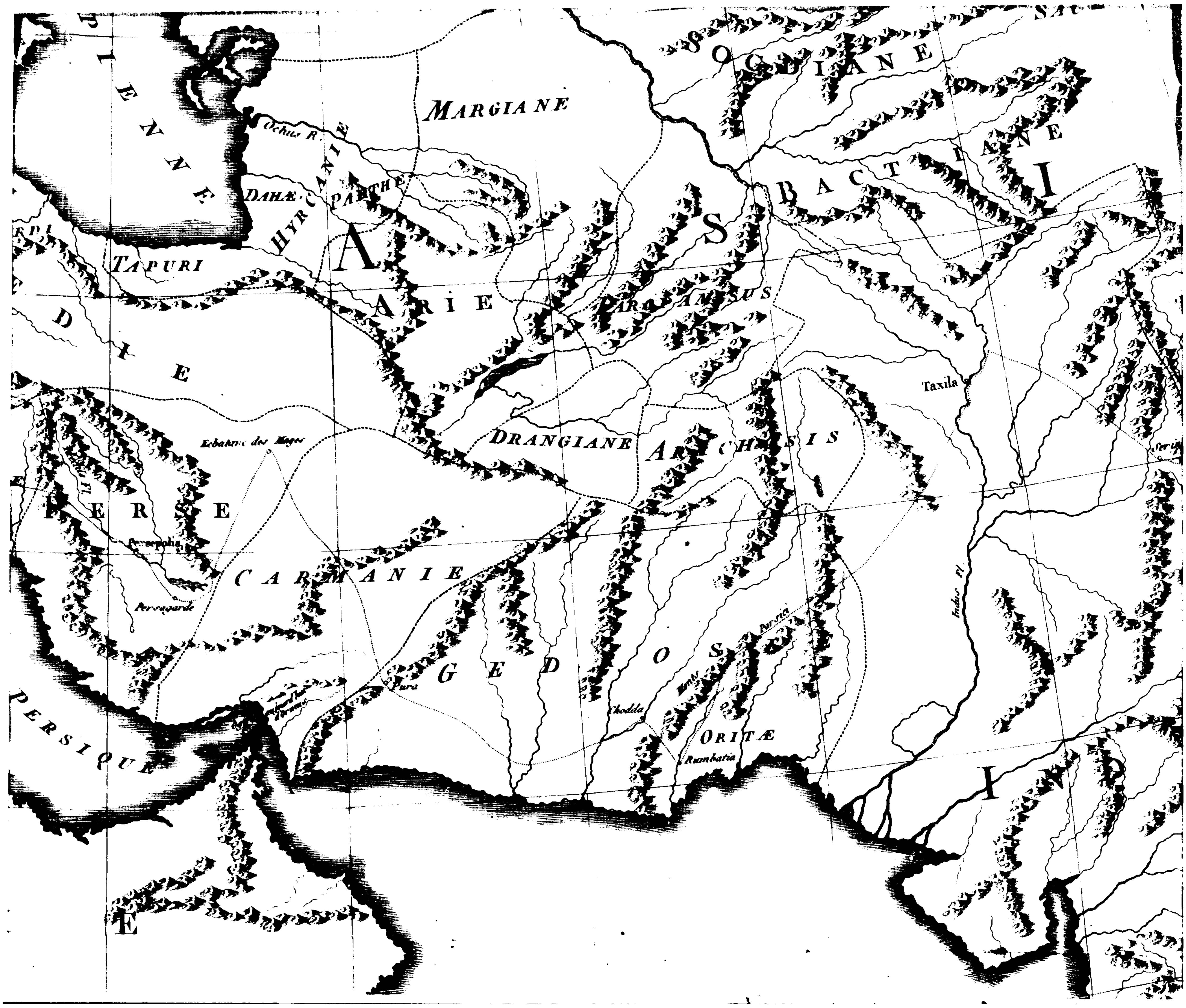


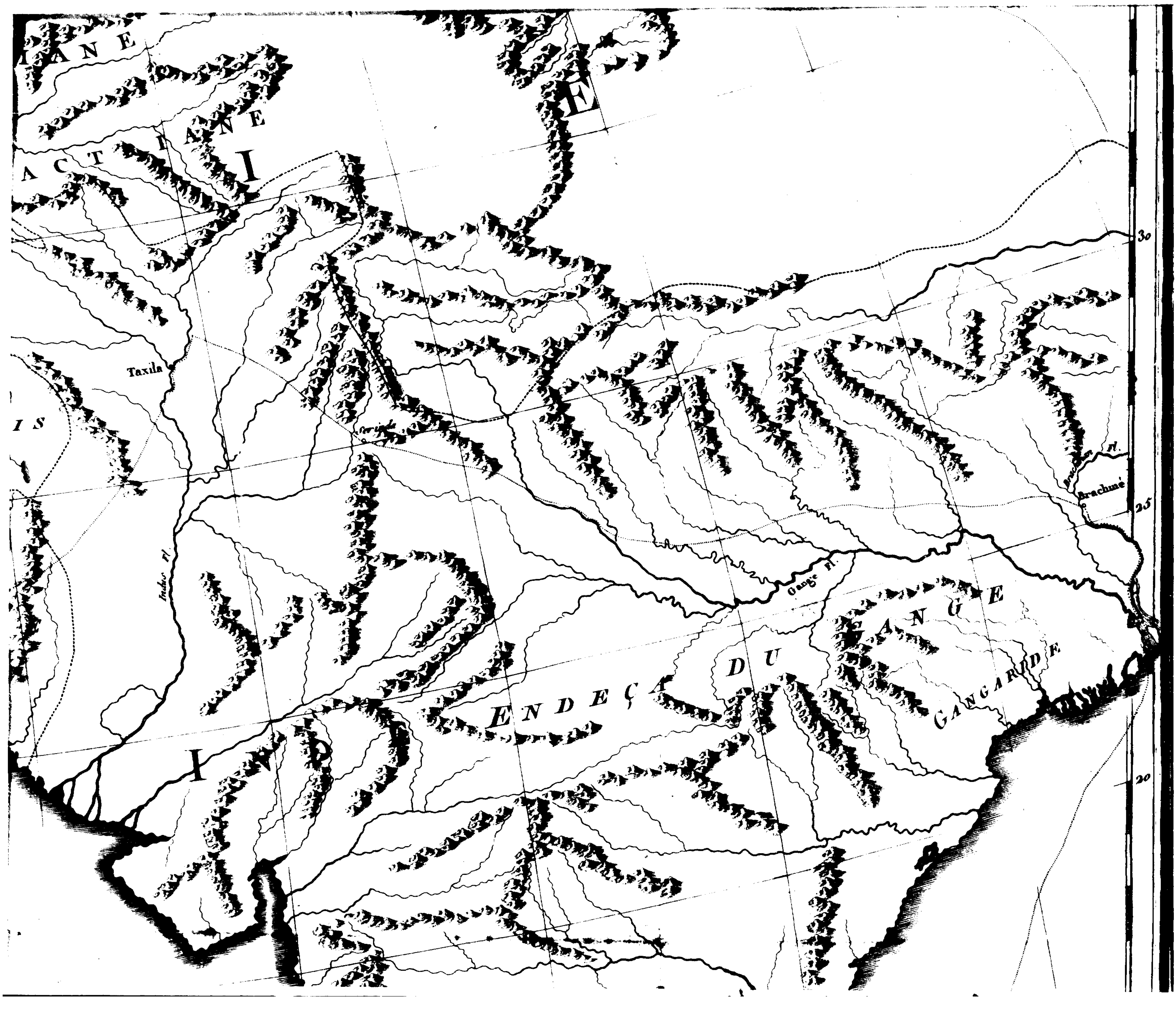
CARTE
DES VOYAGES
DE
PYTHAGORE.
PAR LE Cⁿ. MENTELLE,
Membre de l'Institut National.

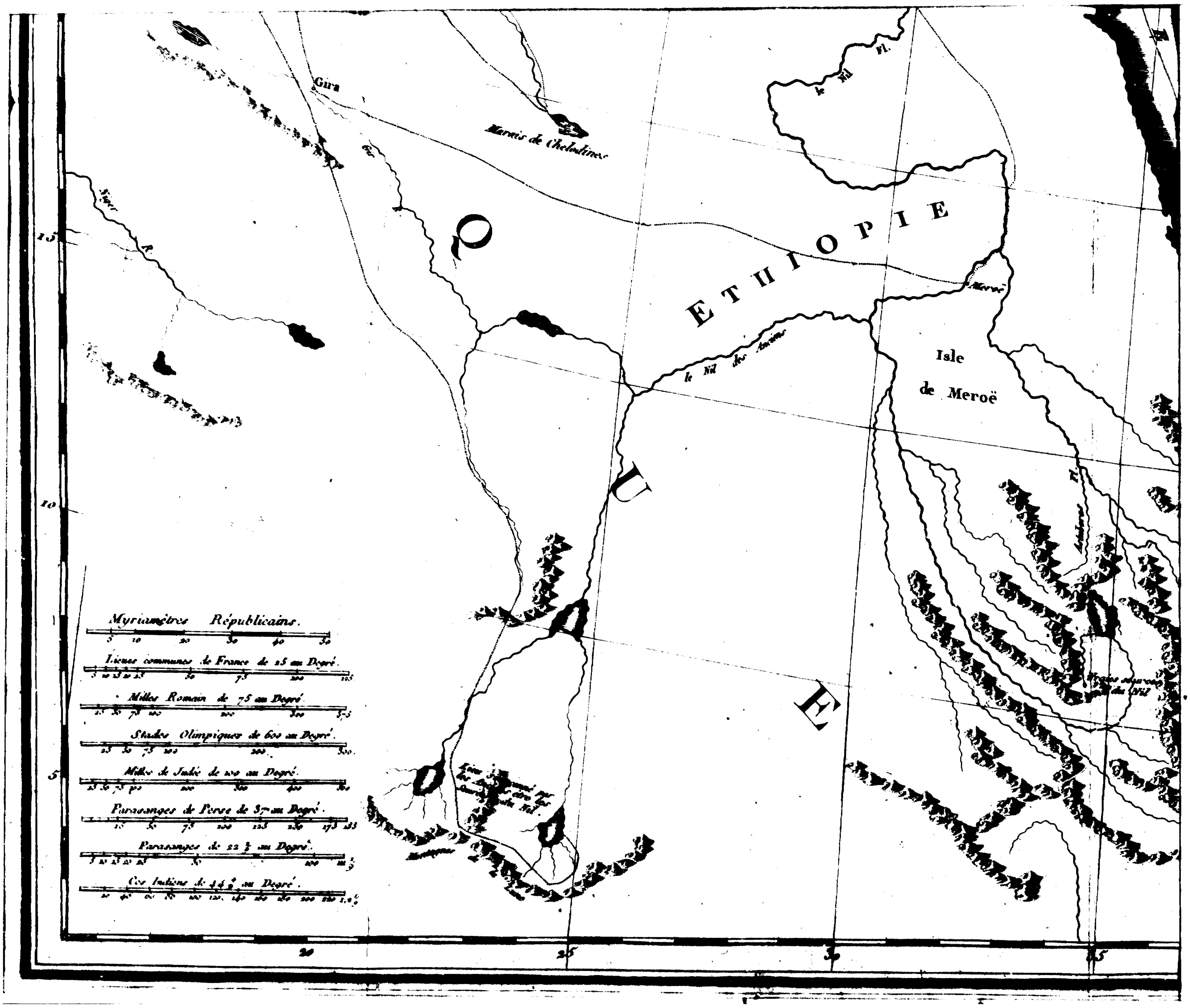


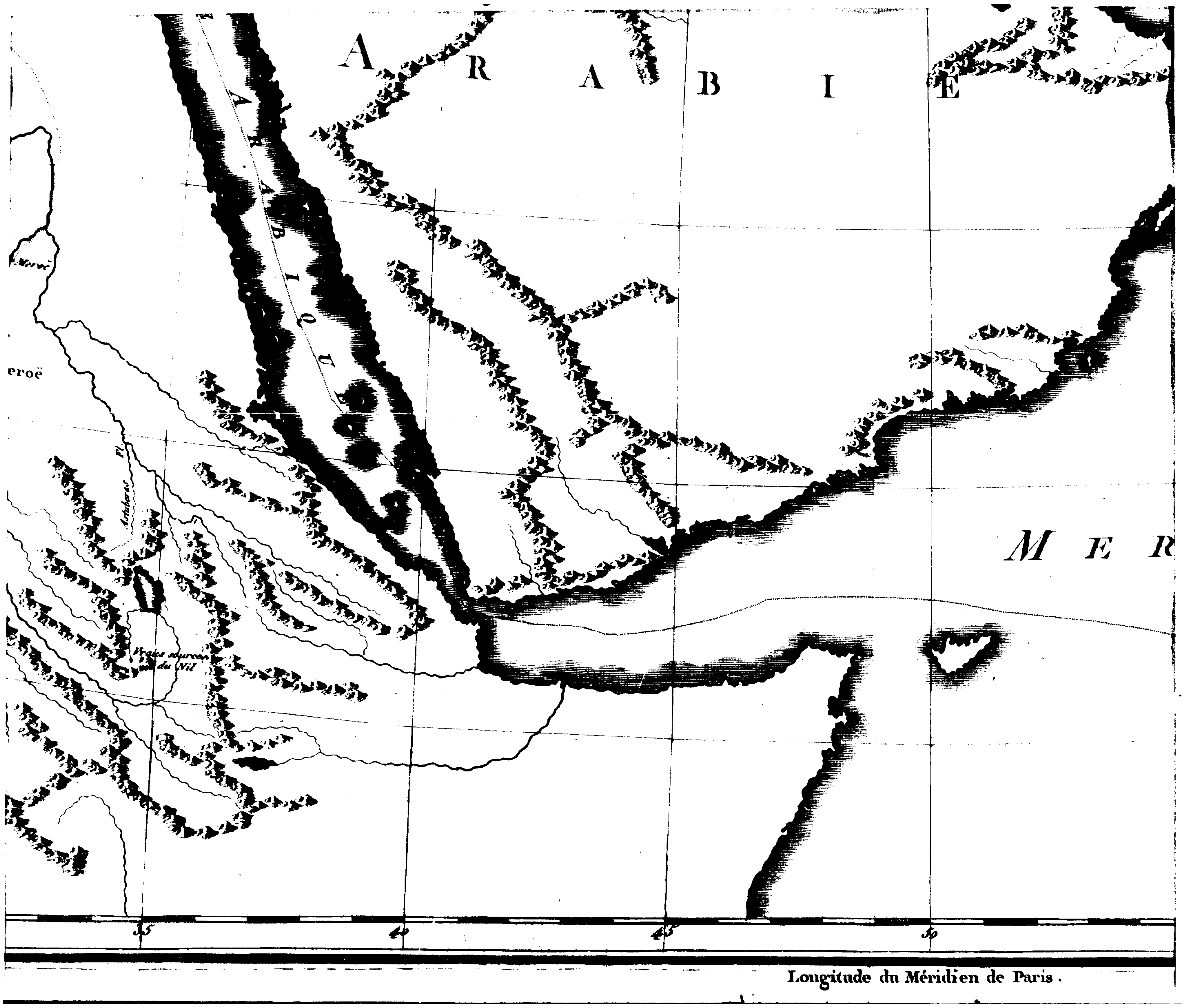
DITERRANÉE
LOPONNESE
LYDIE
PHRYGIE
CARIE
LYCIE
PISIDIE
CILIC
CA
GALATIE
CRÈTE
Sporades
CYPRE
Paphos
FRI
LIBYE
ARBESTES
Ammon
Gerisa
Bedirum
Garama
Lynxama
Gira
Marais de Chelodin
EGYPTE
Canope
Hermopolis
Turenum
Letus
Cercasorum
les Pyramides
Heliopolis
Babylon
Memphis
L. Mœris
Acanthus
Nilopolis
Heracleopolis
Iseum
Co
Cynopolis
Ibeum
Aphroditopolis
Abydus
Tentyris
Thebes ou Diospolis
Latopolis
Ombos
Elephantine I.
Syené
Nil Fl.
GOLFE
30
25
20

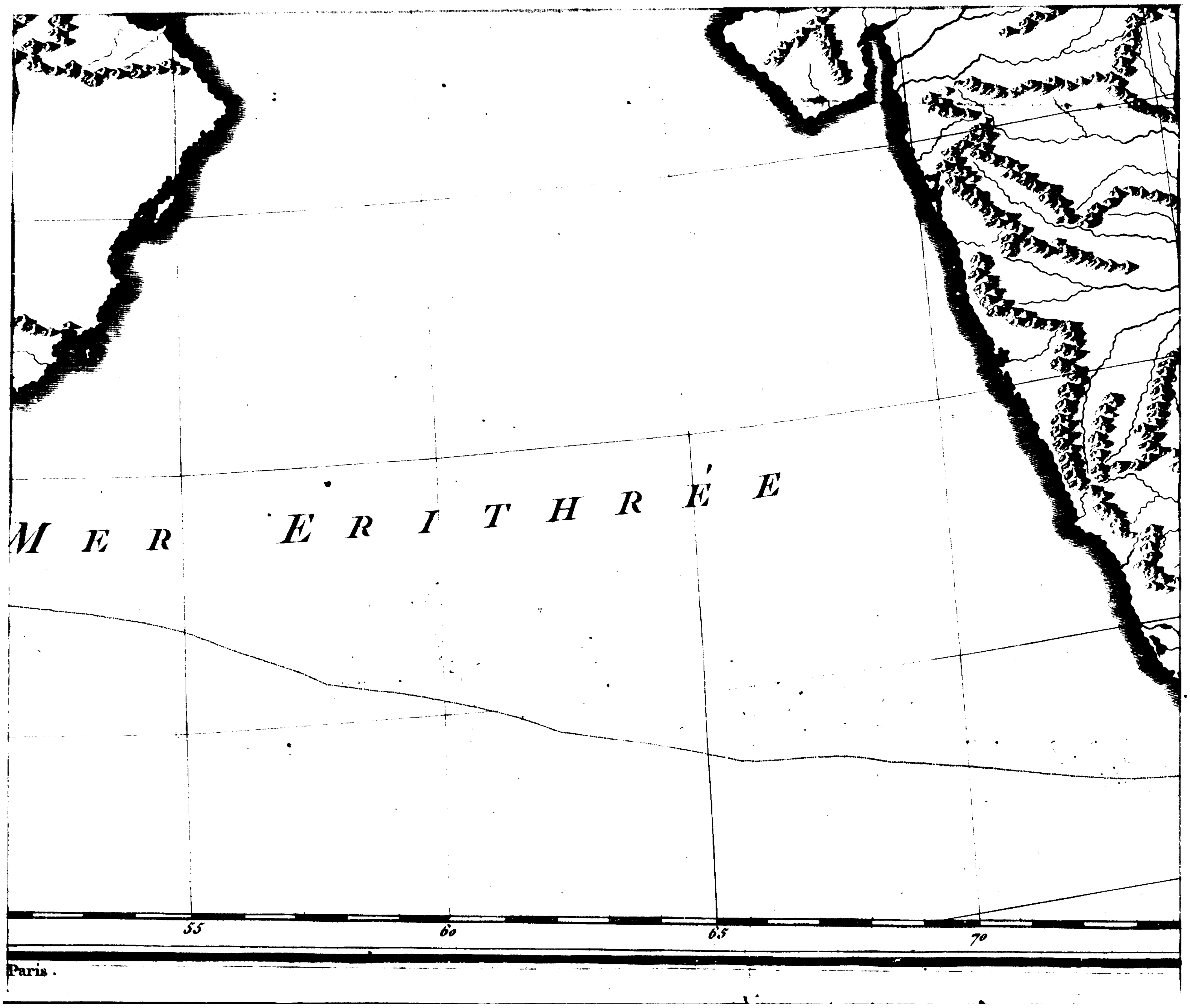

LYDIE
LATIE
PONT
CAPPADOCE
LYCIE
PISIDIE
CILICIE
ARMENIE
ATROPATENE
Araxes Fl.
CADUSII
MARDI
MEDIE
Sporades I.
CYPRE
Paphos
NÉE
Hierapolis
Palmyre
Euphrate
Tigre Fl.
MESOPOTAMIE
ASSYRIE
BABYLONIE
Babilone
CHALDÉE
Orchoe
Choaspes Fl.
Suse
SUSIANE
PERSE
GOLFE PERSIQUE
Canope
Hermopolis
Letus
Heliopolis
les Pyramides
Memphis
L. Mœris
Heracleopolis
Cynopolis
Ibeum
Aphroditopolis
Abydus
Tentyris
Thebes ou Diospolis
Latopolis
Ombos
Elephantine I.
Syené
EGYPTE
le Nil Fl.
GOLFE ARABIQUE
ARABIE

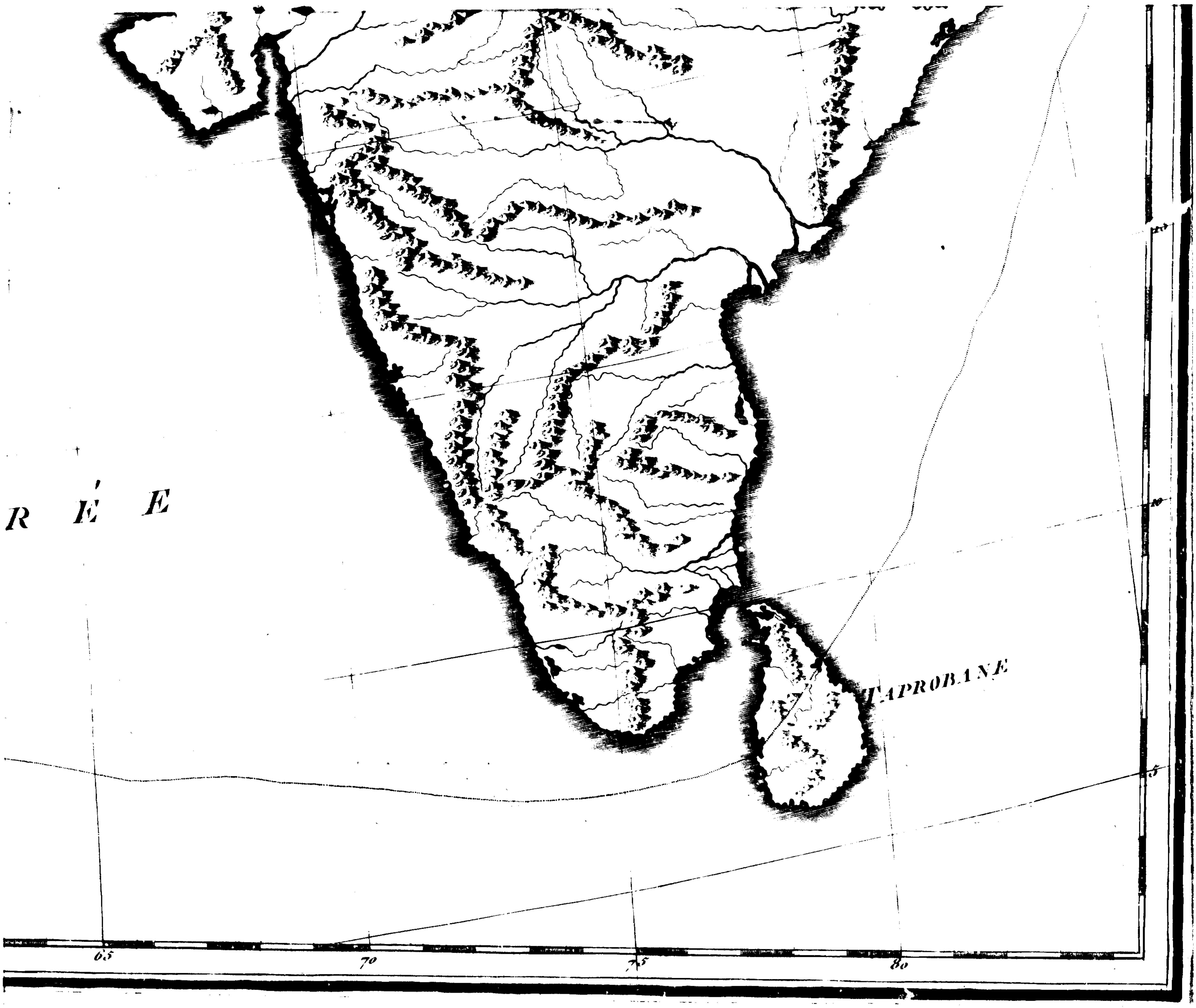
PIENNE
MARGIANE
Ochus R.
HYRCANIE
DAHÆ
PARTHE
TAPURI
A S I
ARIE
SOGDIANE
BACTRIANE
PAROPAMISUS
DIE
Taxila
DRANGIANE
ARACHOSIS
Ecbatane des Mages
PERSE
Persepolis
Persagarde
CARMANIE
GEDROSIE
Pura
Chodda
Montes Persici
ORITÆ
Rumbatia
Indus Fl.
PERSIQUE
INDE
E


ANE
ACT ANE
I
E
Taxila
IS
Indus Fl.
Gange Fl.
ENDEÇA DU GANGE
GANGARIDE
Brachmé
Fl.
IND
I
30
25
20


Gira
Marais de Chelodines
Niger Fl.
le Nil Fl.
Q
ETHIOPIE
Meroë
Isle
de Meroë
le Nil des Anciens
U
E
Astaboras Fl.
du Nil
Montagnes
15
10
5
20
25
30
35
Myriamètres Républicains.
5 10 20 30 40 50
Lieues communes de France de 25 au Degré.
5 10 15 20 25 50 75 100 105
Milles Romain de 75 au Degré.
25 50 75 100 200 300 315
Stades Olimpiques de 600 au Degré.
25 50 75 100 200 300
Milles de Judée de 100 au Degré.
25 50 75 100 200 300 400 500
Parasanges de Perse de 37 au Degré.
25 50 75 100 125 150 175 185
Parasanges de 22 au Degré.
5 10 15 20 25 50 100
Cos Indiens de 44 au Degré.
20 40 60 80 100 120 140 160 180 200 220


A R A B I E
ARABIQU
Meroë
eroë
Astaboras Fl.
Vraies sources du Nil
MER
35
40
45
50
Longitude du Méridien de Paris.


MER ERITHRÉE
55
60
65
70
Paris.


R É E
TAPROBANE
10
5
65
70
75
80

VOYAGES
DE
PYTHAGORE.

§. Ier.

Sujet et Plan de l'Ouvrage.

Assis dans sa chaise d'ivoire, sous le vestibule du temple des Muses, récemment élevé par les Crotoniates, Pythagore (1), la tête honorée d'une longue barbe et d'une chevelure aussi blanche que le lin de son vêtement, parlait ainsi à l'élite de ses disciples rassemblés autour de lui, le lendemain de l'anniversaire de sa naissance :

Mes bien-aimés ! cette lyre d'or, par vous suspendue hier à cette voûte sacrée, en mémoire du jour où je suis né, atteste votre attachement pour moi, et m'avertit de mes derniers devoirs envers vous. Quatre-vingts ans me sont comptés ; c'est l'âge du repos. Je vous dois mes adieux, et je vous ai rassemblés pour vous les faire.....

Ce doux murmure, témoignage de vos regrets à l'idée de notre séparation, me flatte. En vain je voudrais différer ma retraite : l'âge, d'une voix impérieuse, me dit qu'il faut nous quitter bientôt, et prévenir d'ailleurs les derniers coups que nous prépare l'envie, et qui seront peut-être les plus rudes (1). Du fond de la tombe, qui s'entr'ouvre sous mes pas, je veillerai encore sur mes amis ; mon ame habitera parmi vous : et vos tendres souvenirs, digne récompense de mes travaux, prolongeront mon existence bien au-delà du terme ordinaire prescrit à tous les êtres.

---

(1) Iambl. Porphyr. Photius. Diog. Nic. Scutell. Brucker. J. Schefferus, etc.

Cette nuit, par un pressentiment dont la raison ne peut rendre compte, j'ai passé en revue mes quatre-vingts années. La trame de mes jours n'a pas été par tout régulièrement ourdie. Mon existence n'a que trop de momens dont j'ai à rougir. Moi, Pythagore, fondateur d'une *école* de vérité (2), je me suis surpris plus d'une fois, non-seulement l'erreur, mais même le mensonge sur les lèvres. Puisque l'indulgente nature me donne le temps de revenir sur mes pas, je me hâte d'en profiter. Tâchons que la postérité impartiale n'ait point à me faire de reproches assez graves pour flétrir mon nom et vous compromettre.

Deux choses forment l'homme, et le font vivre beaucoup en peu d'instans : les voyages et la mémoire (3) ; je leur dois ce que je suis et ce que je sais. Souffrez que, pour dernières leçons, je déroule à vos yeux le tableau de mes courses fréquentes et lointaines, dans tous leurs détails, sous toutes leurs nuances. On en a parlé, on en parle encore diversement. La calomnie m'a honoré de ses persécutions : elle s'attache à ma personne. Il est bon, il est juste, mes amis, que vous me connaissiez tout entier. Jusqu'à cette heure avancée, j'ai cru prudent, pour vous comme pour moi, de ne vous pas tout dire. J'en ai révélé bien moins encore à ceux que je n'entretiens qu'à travers un voile. Le moment enfin est venu de ne rien taire. A mon âge, on a vécu ; au vôtre, on sait souffrir ou combattre : vous allez donc tout apprendre.

---

(1) On mit le feu aux écoles de Pythagore ; une centaine de ses élèves furent la proie des flammes, et leur maître à peine en réchappa.

(2) Jonson, *Histoire de la Philosophie*, 1. *c.* 18, pense que le nom d'*École* est postérieur au siècle d'Aristote. On ne le met ici dans la bouche de Pythagore, que parce qu'il s'exprime en français.

(3) Pythagore disait :

Tantum quisque tenet, quantum memoria complectitur.

STOB. *Serm.* I.

Vérité sainte, première des Muses, pardonne si j'ai tardé si long-temps à te rendre un hommage digne de toi : ton intérêt, peut-être, exigeait de ma part cette circonspection ; le peuple n'est pas encore préparé à te voir face à face, et ceux qui le gouvernent craignent l'éclat de ta lumière. Tes véritables amans sont en petit nombre ; dans toute l'Italie, et peut-être sur le reste de la terre, nous sommes les seuls ici rassemblés en ton nom. Le feu de Vesta brûle à Rome et dans toute la Grèce, et des peines graves attendent la prêtresse négligente qui en laisse éteindre la flamme. O Vérité ! où sont tes autels et tes prêtres ?

Que cette école lui serve de sanctuaire ! soyons-en tous ici les ministres ; et quand nous serons dispersés, portons-en les précieuses semences par tout où nous irons : il s'en perdra beaucoup ; pourvu qu'elles germent sur quelques points de ce globe, nos peines ne seront point infructueuses. Périsse jusqu'au nom de Pythagore, mais que la vérité reste ! Vous tous qui m'écoutez, je vous en constitue les gardiens ; restez-lui toujours fidelles, et soyez-en, s'il le faut, les martyrs. Oubliez-moi, j'y consens ; mais parlez toujours vérité : je vous la recommande avant tout, par-dessus tout. Aimez-vous et soyez vrais : je pourrais m'en tenir à ces deux préceptes ; ils renferment tous les autres.

Abaris, Zaleucus, Charondas, Timarate, Hélicaon, et toi, Lysis, le plus assidu de mes élèves ! vous, mes disciples choisis, employez tous vos moyens pour que la Vérité devienne la législatrice des contrées qui vous ont donné le jour. Toi, Zamolxis, qui ne m'as point quitté, vas, sous la peau d'ours qui te couvre, vas porter la vérité aux habitans demi-barbares de la Thrace. Et toi, Milon, si célèbre par la force du corps dont t'a doué la nature, l'amour de la vérité est aussi une ceinture (1) de force qui te vaudra de plus beaux triomphes que ceux qu'on t'a déjà décernés dans Crotone, et même à Pise.

Mes disciples bien-aimés, je vous dois un aveu qui me coûte à faire. A l'exemple de *Boudha*, l'un des législateurs de l'Inde, tout ce que je vous ai enseigné jusqu'à ce jour ressemble à ces pièces de monnaie remplies d'alliage, qui circulent au nom d'un gouvernement endetté. Je vais payer enfin votre attachement à ma personne avec l'or pur de la vérité, que j'ai mis en réserve pour ces derniers instans. Les dernières leçons que vous allez entendre sont les seules qui méritent d'être retenues ; les autres n'étaient que pour vous y préparer. Ainsi on essaie les instrumens de musique ; on leur fait rendre des tons faux, des dissonances, avant d'en venir à des accords fondés sur un calcul exact. Vous m'avez consacré plusieurs années de votre temps ; je veux vous rendre compte de toutes les miennes. Vous pouviez l'exiger en entrant dans mon école. Mes erreurs et mes fautes, je ne vous cacherai rien, parce que vous saurez profiter de tout. Je laisse à votre prudence le soin de propager les vérités fortes que vous allez entendre, et de les mettre à la portée du jeune âge, des femmes et du peuple ; car l'éducation des deux sexes et l'instruction publique vont être les deux principaux objets de nos entretiens, comme ils l'ont été de toutes mes études et de tous mes voyages. Mes fidelles amis ! quand je ne serai plus au milieu de vous, de distance en distance, sur la terre, placez des *signaux* (1) de vérité, afin de vous rallier pendant les orages politiques.

---

(1) Allusion à la zone constellée de Milon. Il en sera parlé dans la suite.

Que ne suis-je cet Ætalide (2), fils de Mercure, qui obtint de son père l'insigne faveur de vivre et de mourir tour à tour, et de garder la mémoire de ces deux états ! Quoiqu'on me fasse naître d'Apollon, je m'aperçois, chaque jour davantage, que je suis né homme seulement.

---

(1) Homère, *Iliade* XVII. Eschyle, *Tragédie d'Agamemnon.*

(2) Ce vœu philosophique a servi de prétexte aux imputations les plus absurdes contre Pythagore, comme on le verra.

§. II.

Naissance de Pythagore ; son premier âge ; sa première éducation.

Ma naissance est relevée : le sang maternel qui me donna la vie, appartint jadis à des rois, et même aux Dieux ; on assure que ma mère remontait par Ancée, le Céphalonien, fondateur et premier roi de Samos, jusqu'à Jupiter lui-même. Cette origine céleste m'a un peu enorgueilli jusqu'à ce jour où, dans l'un de mes voyages, on eut l'indiscrétion de me montrer le tombeau du père des immortels. Les prêtres, toujours adroits, ont été quelquefois inconséquens.

Ma mère, qui s'appelait d'abord Parthenis, se ressentait de son origine. Elle était d'un caractère fort religieux ; matin et soir, on la voyait aux pieds des autels.

Par fois aussi Mnésarque, mon père, qui n'avait pas moins de piété, s'entendait qualifier de descendant des Dieux. Son opulence était le plus beau, le plus incontestable de ses titres aux yeux des ministres des temples ; il se chargeait volontiers de leur restauration. Mnésarque était le plus habile artiste de Samos ; il devait ses premières leçons aux Étrusques. On lui a toujours rendu cette justice, qu'il exerça son art plutôt pour la gloire que par intérêt. Beaucoup de personnes ignorent que la lyre gravée sur l'anneau de Polycrate, que le despote fit jeter à la mer, et qu'on lui rapporta fidellement, est l'ouvrage précieux de Mnésarque. Il le travailla pour Eacès, père du tyran. Ces deux princes parurent toujours beaucoup attachés à ce petit chef-d'œuvre. Je sais qu'on l'attribue à Théodore, son élève; mais celui-ci n'y a d'autre part que d'avoir dégrossi la pierre.

A peine uni à Parthenis, Mnésarque, après avoir consulté le vol des oiseaux, qui parut favorable, fit avec elle un voyage à Delphes, au temps des jeux Pythiques, que célèbre cette ville de la Phocide tous les deux ans. Il y trafiqua beaucoup de ses ouvrages; ils étaient fort recherchés, et lui apportèrent un gain immense. Le malheur donne de la religion, la prospérité aussi. Parthenis, aux douceurs de l'opulence, désirait joindre les plaisirs plus doux encore de la maternité. Admise en la présence du plus fameux des oracles connus, elle ne voulut point l'interroger avant de lui avoir adressé une riche offrande. Le ministre du Dieu, instruit d'avance du caractère des personnes qui venaient consulter le Trépied, fit entendre cette réponse :

« Heureux époux, jetez-vous à la mer, et » cinglez vers la Syrie; de grandes richesses » attendent Mnésarque au port, et un en- » fant, beau comme Apollon, sage comme la » Pythie, comblera les vœux de Parthenis, » dans Sidon ».

Ce sont les termes de l'oracle : il se hasardait beaucoup; mais c'était flatter mon père dans les deux objets les plus chers à son ame; la perfection de son talent, et une postérité. La ville que désignait l'oracle était déjà fort renommée par l'industrie de ses habitans. Les arts mécaniques y florissaient ; et Mnésarque tendait aux progrès du sien.

Il essayait dans l'atelier d'un lapidaire un nouveau procédé pour tailler les pierres fines, les polir et les disposer à recevoir la gravure, quand on vint lui annoncer que Parthenis, presque sans effort et sans douleur, le rendait père d'un bel enfant. Il le trouva en effet ressemblant au portrait de fantaisie que lui en avait tracé l'oracle : l'œil d'un père n'est pas exigeant.

Le soleil est l'une des principales divinités de Sidon. A peine je fus sorti des entrailles maternelles, que mon père me prit, et m'enveloppant dans sa robe, me porta précipitamment au temple, pour me consacrer d'une manière spéciale au grand Apollon. Ce Dieu avait prédit ma naissance (1), qui fit époque dans ma famille ; puis Mnésarque me rendit au sein qui devait m'allaiter : et la mère et l'enfant eurent chacun un nom désigné par les circonstances. Parthenis s'appela désormais Pythaïs, et moi Pythagore : c'était un hommage à l'infaillibilité des oracles de la Pythie de Delphes.

On eût dit que j'étais de tout temps destiné aux voyages. Ma mère put à peine soutenir la navigation, que Mnésarque, impatient de reparaître dans sa patrie avec un fils et des trésors de plus, revint à Samos, et consacra la dixme de son gain à la divinité tutélaire qui l'avait si bien servi. Il fit bâtir un sanctuaire à Apollon, et dota un ministre pour le desservir. Cet oratoire fut la première école que je fréquentai, et le prêtre mon premier instituteur. Je n'en eus point d'autre jusqu'à la mort de mon père, qui apparemment attendait un prodige : il en faut un, pour recevoir une saine éducation à l'ombre des autels.

---

(1) Vers l'an 600, avant l'ère des christicoles.

Cependant je n'avais perdu encore aucune de mes jeunes années. La nature doit être la seule institutrice de l'enfance. Elle n'a fait qu'une ébauche, quand l'homme descend des entrailles maternelles ; il faut laisser les sens aux prises avec tous les objets qui les frappent, et donner au nouveau né le temps de prendre son aplomb. Le premier âge est le règne de l'instinct. Un peu d'art est nécessaire pour tresser une couronne ou une guirlande ; il n'en faut point à la rose en bouton pour devenir fleur. Il en est de même de l'homme qui commence sa vie. Sans qu'il s'en doutât, mon père me procura donc la seule éducation convenable, en m'abandonnant à moi-même. Mon ame ressemblait à ma chevelure : flôttante au gré de mes désirs naissans, rien ne la contraignait ; étrangère au vice comme aux vertus, elle était toute à l'innocence.

Ah ! si l'espèce humaine pouvait en demeurer là ! Quels charmes avaient pour moi les premiers momens du matin de la vie ! ma mémoire fidelle me les retrace encore. Qu'ils étaient doux ! comme je goûtais un facile bonheur ! Rival du papillon, je folâtrais avec lui sur des tapis de fleurs. Compagnon des jeux de l'agneau près de sa mère, je gravissais les collines et voulais atteindre, dans leur course légérement précipitée, les eaux limpides qui jaillissent des roches semées çà et là. Trop heureux, si j'avais eu le sentiment de ma félicité !

Un seul événement avait laissé sur mon tendre cerveau une impression douloureuse et révoltante. Un ami de mon père vint sacrifier sur les autels d'Apollon, dans le petit temple tout nouvellement construit. Il se présente, un coq à la main. L'oiseau se débattait, comme s'il eût présagé son destin. Le prêtre, dans les mains duquel jusqu'à ce moment je n'avais vu que des plantes médicinales, s'empresse d'arriver armé d'un couteau. Il s'empare du coq, lui renverse la tête et l'égorge : à la vue du sang qui coule à travers les flammes, mes yeux se troublent ; je tombe sans connaissance devant la statue, et ne revins à moi que pour fuir. J'allai me plaindre à ma mère ; mais voyant qu'elle ne partageait pas mon indignation, je la quittai pour rejoindre deux cygnes, et les dédommager par mes baisers du crime qu'on venait de commettre sur un autre oiseau.

Cette aventure courut dans toute l'île ; les jeunes Samiennes des campagnes voisines redoublèrent pour moi de caresses. Me prenant tour à tour dans leurs bras, elles passaient leurs doigts légers dans mes cheveux blonds, et m'appelaient *le bon génie du lieu.* J'étais toujours de leurs danses, de leurs jeux. Nous ne commencerons pas, disaient-elles, sans *l'enfant à la blonde chevelure* (1) ; il nous faut Pythagore.

Un jour deux époux-promis me rencontrent : c'était la veille de leur hymen. Assis contre un peuplier, j'assortissais des fleurs. Que fais-tu là, me dirent-ils ?

---

(1) Tous ces détails sont pris dans les divers biographes de Pythagore.

Pythagore. Vous le voyez, je marie la rose au lys.

Les époux. Et pour qui ?

Pythagore. Pour vous, si vous voulez ; je porte bonheur.

Ils prirent mes paroles (1) pour celles de l'oracle, et furent heureux. Premier âge de la vie, que n'es-tu l'existence entière de l'homme !

Ma mère, devenue veuve, me confia aux soins du sage Hermodamas. Loin de la ville, il vivait paisible observateur des événemens qui se passaient autour de lui sans l'atteindre. Il était bien digne d'avoir pour ancêtre Créophile, de Samos, dont le nom durera autant qu'Homère, pour prix de l'hospitalité qu'il accorda au plus grand des poëtes.

§. III.

Homère, l'Iliade, l'Odyssée.

Sitôt que je fus capable d'attacher quelqu'intérêt à ce point de notre histoire, je m'empressai d'en demander tous les détails à mon respectable instituteur. La première fois qu'il me les raconta, j'étais encore bien jeune. Il me prit entre ses genoux et me dit : « Le bon Homère, qui ne fut jamais très-opulent, avait consacré le peu qu'il possédait à des voyages dans toute la Grèce, pour mettre la dernière main à ses poëmes immortels. Devenu vieux, et privé de la vue, il ne lui restait que son génie. Un enfant plus pauvre encore lui servait de guide. Errant de cité en cité, passant d'une île dans une autre, il crut pouvoir se fixer à Chios, où il ouvrit une école; mais la mauvaise fortune le poursuivait en tous lieux : tous les cœurs se fermaient sur lui (1).

---

(1) Les Anciens attachaient beaucoup d'importance aux paroles fortuites.

« Hermodamas ! dis-je à mon maître, en l'interrompant : le bon Homère ne fit de mal à personne ; pourquoi se trouve-t-il rebuté de tout le monde ?

Hermodamas. Mon fils, c'est qu'il fut jaloux de conserver sa Muse dans l'indépendance, et ne voulut accepter rien de gens qui ne savaient pas obliger.

Un soir, c'était en automne, assis sous les deux platanes qui servent de vestibule à sa maison simple, mais commode, Créophile faisait admirer à son élève, Léodamantès, la pompe des derniers rayons du soleil. Sur la rive droite de l'Imbrasus, il aperçoit un vieillard chauve, caduc, s'appuyant d'une main sur un long bâton, posant l'autre sur l'épaule d'un jeune homme. Celui-ci portait sous le bras deux rouleaux épais. Où sommes-nous, demande le vieillard à son conducteur ?

L'enfant. Encore loin de la rade, entre le temple de Junon et celui de Neptune.

Eh quoi ! reprend le vieillard, nous ne trouverons pas un abri pour reposer la tête !

L'enfant. Vous êtes si fier dans votre indigence !

Homère. Ils sont si insolens au fond de leurs palais !

---

(1) Les circonstances du trépas d'Homère sont racontées diversement : on en trouvera un récit différent dans le cours de cet ouvrage.

L'ENFANT. Ah ! bon Homère, que je vous plains » !....

A ce nom, frappé comme à celui du père des Dieux et des hommes, Créophile se lève, court à la rencontre du vieillard et de l'enfant, et s'adressant au premier : « Divin Homère, je ne suis point un riche dont le cœur est aussi froid que le sommet des montagnes d'Ampelos. Je vis au sein de cette douce médiocrité que tu as si bien chantée dans le second de tes deux poëmes. Amant assidu des Muses, quelques fragmens de tes compositions sublimes charment mes loisirs. Viens partager mon habitation. Battu long-temps par les orages de l'adversité, entre au port. Accepte l'hospitalité, c'est ton égal, ton ami, ton admirateur qui te l'offre. Honore mon humble toit ; je prendrai soin de ta personne comme de la mienne, et de tes ouvrages comme de mes enfans. Il en est temps : termine tes courses, et goûte enfin le repos ».

Homère n'hésita point ; il avait trop bien étudié le cœur de l'homme, pour méconnaître la vérité des sentimens de son hôte. Il vécut chez lui encore quelques années, qui ne furent pas les moins douces de sa vie. Créophile eut le bonheur d'entendre plusieurs fois Homère réciter lui-même ses poëmes divins. « Je te les lègue, lui dit le père de l'Iliade, à ses derniers momens ; ils te sont dus. Tu as recueilli l'auteur dans ta maison, tu l'as partagée avec lui en bon frère ; son héritage est à toi. Prends et conserves mes œuvres, que la Grèce n'a pas jugées indignes d'elle. La postérité nous bénira peut-être tous les deux ».

Créophile reçut le dernier soupir du divin

Homère, et lui ferma les yeux. Possesseur de son génie, il eût défié les trésors de Gygès. Il renferma religieusement dans un arche de bois de cèdre les deux plus grands efforts de l'esprit humain, et transmit ce dépôt à son fils. Son petit-fils n'en était pas moins fier que son aïeul, quand Lycurgue, parcourant toute la Grèce et les îles voisines, pour donner le temps à ses lois d'asseoir leurs fondemens à Sparte, vint le trouver et lui dit : « Tu possèdes les œuvres d'Homère ; saches que c'est la propriété du monde entier, et non d'un seul homme ; au nom des Muses, qui ont aussi des autels à Sparte, au nom d'Homère, qui n'a point pris la lyre pour les seuls enfans de Créophile, au nom de tous les peuples tes contemporains, et de la vénérable postérité, permets à Lycurgue de copier avec exactitude les deux grands ouvrages du chantre immortel d'Achille et d'Ulysse, que le plus léger accident pourrait anéantir ».

Le petit-fils de Créophile accorda au législateur des Spartiates une demande aussi juste. Et c'est ainsi que les deux beaux poëmes du divin Homère, qui eussent péri avec leur auteur sans asile, furent conservés, parvinrent jusqu'à nous, et sans doute braveront la faulx du temps.

Mes chers disciples, cette digression (1) porte ici son excuse avec elle.

Hermodamas, pour exercer ma mémoire, (il sentait tous les avantages que je pourrais en retirer un jour) me fit apprendre quelques chants de l'Odyssée, et quelques vers de l'Iliade. Il préférait le premier poëme au second ; celui-ci a plus de chaleur, les peintures en sont plus animées, tout y est en mouvement ; le choc des grandes passions y fait jaillir des beautés plus mâles : mais toujours des batailles ! Le sang humain y ruisselle toujours ; des milliers de victimes tombent pour soutenir les prétentions ridicules d'une poignée de rois. Toute la Grèce debout pour une femme (1) adultère ! La sagesse a peut-être ici des reproches à faire aux Muses ; mais qu'elles ont bien expié leurs torts dans l'Odyssée ! c'est le livre de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les professions. Les adieux d'Andromaque et d'Hector touchent un moment ; mais l'imperturbable fidélité de Pénélope, mais la belle ingénuité de Nausicaa ; mais Télémaque, mais le bon Eumée, et jusqu'au chien (2) fidelle du vieux serviteur d'Ulysse, tout porte avec soi son charme et son instruction : c'est une école ouverte à tous les hommes.

---

(1) Cette aventure est rapportée par plusieurs auteurs anciens. Le jeune Anacharsis en dit un mot.

S. IV.

Suite du discours d'HERMODAMAS. Premières instructions données à PYTHAGORE.

IL en est une autre, me dit Hermodamas, que tu dois préférer à celle-ci, toute sublime qu'elle soit. Pythagore, tes premières sensations viennent de la nature ; qu'elle soit aussi le premier et le principal objet de tes études ! laisse là les chants d'Homère, pour étudier l'harmonie qui règne parmi les êtres infinis composant le grand Tout, dont tu es une parcelle indestructible. Ouvre les yeux et ta pensée. Place-toi sur le promontoire *Posidium*, et contemple la mer Égée, qui semble menacer d'engloutir ce point de terre, et pourtant le respecte. La main audacieuse de l'homme a bâti une ville et des temples, dont les fondemens plongent, pour ainsi dire, dans les eaux. Une île est une espèce de prison ; mais l'homme a su bientôt en aplanir les barrières sous ses pas. Presque toujours les insulaires ont été plus industrieux que les habitans des autres parties du monde. La nécessité les rendit d'abord d'intrépides navigateurs : nos premiers ancêtres, ennemis du repos, furent rencontrés dans la haute Égypte, essayant de fonder une colonie de marchands. Peu après d'autres Samiens, plus téméraires encore, pénétrèrent plus loin que n'avait fait Hercule ; une tempête les jeta sur le rivage d'une île, qui n'était point comme la nôtre, tapissée en tout temps d'un épais gazon. Des sources fraîches d'eaux vives ne s'offraient point aux voyageurs haletans. Ses entrailles étaient d'or. Les naturels, moins civilisés, mais plus sages que nous, se délivrèrent sans peine d'un métal stérile, en l'échangeant contre de nouvelles productions qu'ils n'avaient pas. Les deux peuples commerçans furent satisfaits, grâce à l'heureuse ignorance de l'un d'eux. Samos devint plus riche et moins paisible, au lieu de cultiver les véritables trésors d'un sol fécond, et même utile à l'art

---

(1) Hélène coûta la vie à 1,562,000 hommes, selon le calcul de Darès, le Phrygien.

(2) Nommé *Argus*. Voyez les *Lois de Pythagore*, au livre des animaux.

de

de guérir. Que n'avons-nous toujours été potiers de terre ! nous n'exciterions point la jalousie des Grecs, et la défiance de la Perse. Du moment qu'on nous vit une marine, toutes les puissances du continent prirent de l'ombrage, et voulurent nous détruire à force ouverte, ou par d'autres moyens aussi injustes et plus lâches.

Pythagore ! ajouta mon premier maître, que ce grand exemple de notre malheureuse patrie te serve de leçon ! ne cherche pas à doubler ton héritage ; crains d'attirer et de fixer sur toi les regards de la multitude jalouse ; n'ambitionne que la renommée attachée au talent. Grave des anneaux ; et ce que ne font pas ordinairement les artistes, que les moindres productions de ton burin aient un sens moral, un but d'utilité, et deviennent autant de sujets d'instruction !

Ainsi, quand Polycrate, ou tout autre personnage considérable par ses fonctions, par son crédit ou son opulence, demande un cachet de ta main, et te laisse le choix de ce qu'il doit représenter, prends les conseils de la sagesse courageuse ; retrace aux regards de l'homme puissant des objets qui, au milieu de ses orgies criminelles, au sein de ses plaisirs infames, éveillent dans son cœur un remords quelquefois salutaire. C'est aux arts à fournir des armes à la vertu.

Reçois un autre conseil : il m'est inspiré par la simple raison ; car, mon fils, d'autres plus savans ou d'un génie plus vaste t'apprendront des choses sublimes. Moi, sans ramper, je ne vais que terre à terre, et m'en trouve bien. Puisque le Dieu des richesses a tendu une main libérale à ceux qui t'ont donné le jour, mon cher Pythagore, imite un de tes anciens compatriotes, artiste comme ton père, dont le travail n'était pas si délicat, mais doué du génie de l'invention. Il se proposa fermement une découverte, avant de cesser de vivre. Ce dessein généreux le concentra, l'isola tout entier à un seul objet, les autres pour lui n'étaient rien. Il ne sut qu'une chose, mais il la sut bien; et son nom, si sa modestie ne nous l'eût point dérobé, grossirait la liste trop peu longue de ceux qui ont bien mérité de leur patrie ».

§. V.

Bibliothèque de Pythagore; ses premières lectures. Sanchoniaton, Hermès, Orus, Orphée, Hésiode, etc.

Mon premier tort fut de ne pas sentir assez le prix des sages avis d'Hermodamas. Je voulus d'abord tout savoir. La bibliothèque que me laissa mon père en mourant, remplissait parfaitement mon vœu. Il s'était procuré à grands frais la copie des meilleurs ouvrages d'histoire et de morale venus à sa connaissance. Je dévorai tous ces matériaux, sous l'œil moins avide de mon instituteur : loin de ralentir mon zèle, il le seconda, en m'apprenant la langue de plusieurs nations, pour les consulter à leurs sources mêmes; car on parle à Samos un idiome particulier.

Je m'enfermai plusieurs mois de suite pour me livrer à la lecture de tous les volumes rassemblés sous mes yeux; je ne fis grâce à aucun. Hermodamas me surprit assez mécontent de moi, ou plutôt de l'emploi de mon temps. Fatigué bien plus que rassasié, je paraissais plongé dans des réflexions profondes; il me tira de cette situation pénible, en me disant :

Eh bien ! Pythagore, la science rend-elle ainsi rêveur et taciturne ? nous le sommes moins le soir, au retour de nos courses sur les montagnes riantes qui dominent Samos au septentrion. As-tu tout lu ?

PYTHAGORE. Tout; et chaque volume d'un bout à l'autre, sans en passer une ligne.

HERMODAMAS. Te voilà en état de tenir école; te voilà devenu le maître de ton maître. Comment ! tu as déjà épuisé toute une bibliothèque ? Le vieux Saturne était moins prompt à dévorer ses neveux au moment de leur naissance.

PYTHAGORE. J'ai lu les quarante-deux volumes de Thot (1), que Sanchoniaton le Phénicien a pris la peine de rassembler; j'ai lu les premières origines du monde, qu'Hermès trismégiste a inscrites sur des pierres; j'ai lu les hiéroglyphes de l'Égyptien Orus; j'ai lu les Sibylles, dont les oracles, en bien mauvais vers, ont précédé les beaux poëmes d'Homère; j'ai lu ceux de Musée, le Thrace, et de son fils Eumolpe, et même les chants de sa fille sur la guerre de Troye. Je n'aime pas qu'une femme chante les combats homicides : tout cela ne vaut pas l'Odyssée.

---

(1) Malgré le secret recommandé aux prêtres du Nil, il en courait des copies mutilées, qu'ils procuraient eux-mêmes, à grands frais.

Il n'en est pas de même d'Amphion et de Linus ; leurs hymnes sont vraiment inspirés, et font croire aux merveilles qu'on leur attribue. Orphée les surpasse. Et pourtant rien de tout cela ne remplit encore mon ame. J'ai lu ce que Darès le Phrygien, et Dictys de Crète, ont écrit sur cette malheureuse ville de Troye ; j'ai lu le grand Zoroastre (1), le trismégiste de la Perse, le législateur des Bactriens ; ses lois politiques m'ont paru bien insuffisantes. Ses commandemens religieux m'ont beaucoup ennuyé, sans m'apprendre rien. Les cinq livres (2) sur les choses incroyables sont plus curieux qu'utiles ; c'est un ouvrage à refaire à la fin de chaque siècle. Mais je me suis dédommagé en relisant Hésiode, le rival et l'ami d'Homère. Pasteur sur le mont Hélicon, je ne lui pardonne pas d'avoir abandonné les troupeaux de son père, quand les neuf Muses vinrent lui offrir le laurier des poëtes ; elles ne voulaient sans doute que l'éprouver : trop heureux dans la suite de retourner aux champs qui l'avaient si bien inspiré ! Un jour, je veux monter à la ville d'Orchomène, j'y demanderai le tombeau d'Hésiode ; et, au-dessous de l'inscription qu'on y lit déjà, je veux écrire à mon tour ce peu de mots :

« Béni soit la mémoire d'Hésiode, né à
» Cumes ! non pas pour nous avoir donné la
» généalogie des Dieux, mais pour avoir chanté
» l'agriculture, nourricière des hommes et
» gardienne des mœurs ».

---

(1) Il ne s'agit ici que du vieux Zoroastre.

(2) C'est l'ouvrage original, d'après lequel travailla Palœphatus.

Hermodamas, je me suis peu soucié de lire les ïambes mordans d'Archiloque, et les chants de guerre de Tyrtée. Les hommes n'ont pas besoin qu'on les excite à la vengeance. J'aime bien mieux les *Scholies* de Terpandre; il ne chantait que l'olivier à la main.

Hermodamas. Pythagore, te voilà satisfait. Dis-moi à présent quels sont les résultats d'une aussi vaste lecture?

Pythagore. Depuis que l'univers existe, voilà donc tout ce qu'on en sait! depuis qu'il y a des hommes, voilà donc tout ce qu'ils ont appris! Que me reste-t-il? des doutes, et le besoin d'en savoir davantage; car je préférerais le trépas à la honte de vivre ainsi, m'ignorant moi-même, et parfaitement étranger à tout ce qui m'a précédé et à tout ce qui m'environne sur la terre.

Hermodamas. Jeune Pythagore, l'ignorance te rend injuste. Tout ce qui est connu ne se trouve pas dans la bibliothèque de ton père. Il est des livres vivans qu'il te reste à consulter; il est des sages qui, devançant les siècles, et désespérant d'élever leurs contemporains à leur hauteur, pensent pour eux, font des découvertes à l'écart, loin de la multitude prophane; et qui, par la sagacité de leur génie et la constance de leurs recherches, ont mérité que la nature daignât soulever à leurs regards quelques-uns des voiles qui la couvrent.

Pythagore. Pardonne à ton jeune élève, qui a soif d'apprendre. Quoi! il est des hommes assez modestes pour cultiver dans l'ombre, et sans laisser d'autre trace que leur nom, les connaissances sublimes que je soupçonne, et qu'ils possèdent ! Partons, Hermodamas ; quittons cette île : la patrie est par tout où l'on peut s'instruire et devenir meilleur ; dès aujourd'hui......

HERMODAMAS. Bon jeune homme ! Un moment. Avant de s'embarquer pour un trajet de long cours, le nautonier prudent rassemble des provisions, et se procure des renseignemens sur les pays qu'il se propose de voir, sur les peuples chez lesquels il doit aborder ; il s'informe de leur langage et en prend quelques notions. Pour se parler, il faut s'entendre. Te sens-tu en état de comprendre les hautes leçons de sagesse qui te manquent ? tu n'as encore interrogé que la nature muette. Avant de sortir de cette île, jette au moins quelques regards autour de toi, sur les hommes, ainsi que sur les choses. Allons du simple au composé ; et, avant de remonter aux causes, observons un moment les effets ; quand il ne nous restera plus rien à savoir dans notre patrie, il sera temps d'en sortir pour aller à la découverte des grands principes et des vérités indispensables au bonheur de la vie. Modère ton ardeur. L'aigle du mont Ida ne laisse prendre l'essor à sa jeune famille qu'après l'avoir soutenue dans son premier vol autour du nid, et après l'avoir éprouvée aux rayons matinals du soleil.

§. VI.

Topographie de Samos.

HERMODAMAS continua, après un moment de silence : Mais toi, honteux d'ignorer encore les origines du monde, connais-tu seulement celles de ta patrie ? c'est par là, ce semble, qu'il faudrait commencer. Sais-tu seulement les différens noms qu'elle a portés ? elle en a eu au moins quatre : le plus ancien est *Parthenias*, et ses premiers habitans lui vinrent de la Carie ; elle fut appelée par la suite *Anthemus*, *Mélamphylus*, enfin *Samos* (1). Sa position tient le milieu entre le septentrion et l'occident du promontoire Trogylium, dans l'Ionie, vis-à-vis Mycale ; les deux promontoires, à l'orient de notre île, en sont à peine éloignés de sept stades ; le plus avancé à l'occident est celui de Neptune, que nous désignons aussi sous le mot *Posidium*. La montagne, ou plutôt la chaîne de montagnes connue sous le nom d'*Ampelos*, traverse l'île dans toute sa longueur du côté de l'orient. Le territoire de notre patrie, inégal, n'en est que plus fertile ; tous les arbres de l'Asie y croissent naturellement ; le cyprès seul n'a jamais pu s'y aclimater.

Une tradition du pays, mais qui n'est appuyée sur aucun monument, place des habitans dans notre île avant l'arrivée et la prise de possession des Cariens (2) ; elle nous a même conservé quelques détails précieux sur le caractère et les mœurs de ces premiers habitans : ils n'avaient point parmi eux d'esclaves pour labourer leurs terres et pour les servir dans leurs maisons ; ils étaient eux-mêmes leurs serviteurs ; ils ne reconnaissaient point de maîtres : chacun vivait chez soi, sans autres distinctions que celles de l'âge et du sexe : les pères seuls commandaient à leurs enfans, et les enfans n'obéissaient qu'à leurs pères : le plus ancien jouissait d'une sorte de prééminence, fondée seulement sur les mœurs simples qui régnaient alors ; ils n'avaient point de lois écrites, étaient peu riches, ne faisaient qu'un commerce d'échange entre eux ; et leur plus gros navire était une barque assez grande pour contenir une famille peu nombreuse : ne sachant pas comment ils se trouvaient placés dans cette île, ils s'y croyaient nés, à l'instar de ces plantes qui croissent dans un jardin sans y avoir été apportées. La tradition ajoute que cette peuplade était heureuse, paisible, hospitalière ; les Cariens n'en ont laissé aucun vestige. Ainsi que moi, ne regrettes-tu pas cet âge d'or de l'île de Samos ? chaque contrée eut le sien. Ce n'est point une chimère sortie du cerveau des poëtes. Quand tu voyageras, n'oublie pas de vérifier mon observation.

---

(1) Strabon, *Géogr.* liv. XVII. Drapper, *Description de l'Archipel*, *in-fol.*

(2) Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres de Paris, *in*-4°. *passim.*

L'île que tu vois en face de la pointe méridionale de Trogylium est Narthekis. Tu remarqueras avec tous les voyageurs qui aiment à s'instruire, que ce promontoire est la terre la plus voisine de la Grèce, c'est-à-dire du promontoire Semium dans l'Attique. Trogylium se trouve vis-à-vis.

Tu vois cette petite baie au couchant de la ville de Samos. Au fond est un mole qui s'avance vers cette langue de terre, servant à resserrer l'entrée du port. C'est cette fameuse jetée, l'une des trois merveilles de notre patrie : longue de deux stades et plus, elle plonge au-delà de deux cent cinquante pas dans la mer :

ouvrage qui donnera à nos descendans une haute idée des Samiens et de leur puissante marine. Il est vrai qu'ils ont de grandes obligations au Corinthien Aménoclès, qui vint leur offrir ses talens. Cet habile constructeur de vaisseaux fut accueilli avec ivresse dans une île qui voulait avoir sa part à la souveraineté des mers. Il nous construisit les navires sur lesquels Batus fut conduit dans la Lybie (1), pour y fonder la ville de Cyrène. On nous doit l'invention des bâtimens de transport, propres à la cavalerie. Il nous serait plus honorable de donner l'exemple des bonnes mœurs.

Peu de villes, sur le continent, sont fortifiées de murailles aussi magnifiques que celles de Samos. Nous en sommes redevables à nos carrières presque inépuisables. Vois cette enceinte, continuant jusqu'au sommet de l'Ampelos, et formant un grand angle vers le couchant, après avoir régné tout le long de la côte de la montagne ; ces murailles, de diverses épaisseurs, selon les localités, et construites avec de gros quartiers de marbre blanc, taillés la plupart à facettes, sont flanquées de tours carrées, aussi de marbre, à soixante pas de distance l'une de l'autre, excepté dans les lieux les plus escarpés et naturellement fortifiés. Ces tours auraient pu être plus hautes ; mais pour leurs formes et leur assiette, en est-il de plus belles et de mieux bâties ?

Avant de quitter cette partie de Samos, les ruines seules du cirque seront dans la suite des siècles un objet d'admiration et d'étonnement. On viendra de loin examiner sa construction, toute de marbre blanc ; les siéges ne sont pas supportés par des arceaux, l'architecte préféra de les asseoir sur la croupe même de la montagne : le style en est un peu rude ; on fera mieux un jour ; mais pourra-t-on bâtir avec plus de solidité, et laisser un monument plus durable, et qui impose davantage ? Où est la ville qui ait une plus belle place publique, décorée d'une infinité de colonnes toutes de marbre, ainsi que nos tombeaux placés sur ce monticule ? Il ne leur manque que des cyprès ; leur verdure sombre et continuelle en ferait le site le plus pittoresque.

---

(1) Ou l'*Afrique* ; ces deux noms étaient synonimes dans l'ancienne géographie.

On parlera aussi de notre aqueduc, qui, dans un espace de deux mille pas, conduit à Samos, sur la croupe des montagnes, les eaux salubres de l'Imbrasus. Il est pratiqué sur une muraille basse, interrompue en certains endroits. Dans la vallée, à l'orient de la ville, on l'a soutenu par des arcades d'une élévation hardie. Tu peux le voir d'ici, sur le chemin de Milès à Pyros. Les canaux de six à sept pouces de diamètre, sont fabriqués avec une terre rouge qu'on ne trouve que dans notre île, et qu'arrose le ruisseau. Ses eaux, originaires des montagnes, communiquent peut-être à l'argile cette propriété particulière qui donne tant de renom à nos ouvrages de poterie.

Nous possédons, au septentrion, une autre source, pour laquelle a été construit un canal, la seconde merveille de Samos. Il se fait jour à travers plusieurs montagnes, dans l'espace de cinq à six cents pas. En voici une de cent cinquante toises de haut, dans laquelle est pratiquée une ouverture de huit cent cinquante pas de longueur. Ce canal a dix coudées de profondeur. Ceux qui viendront après nous en seront peut-être surpris : nous avons été contraints de le creuser aussi profondément pour conserver le niveau de la source. Par-dessus est un chemin de sept stades de long : l'architecte n'est pas Samien ; il se nomme Megare, fils de Naustrophe.

Au couchant de l'île est la plus haute de nos montagnes. Fouillée depuis peu, on y a rencontré un lit de glaise, ou de terre blanche, qui a la propriété de nettoyer nos vêtemens ; les ministres d'Esculape lui ont découvert quelques vertus médicinales ; ils ne se sont pas encore expliqué clairement sur ce sujet. L'art de guérir ressemble un peu à la science des augures.

Dans les lieux écartés, on a vu plus d'une fois des loups et même des tigres. On ne les croit pas nés du sol : ils n'en sont pas moins à redouter ; au reste, nous avons des mines de fer pour les combattre ; la plupart de nos terres ont la couleur de la rouille.

La troisième et la plus grande des merveilles de Samos, est le vieux temple de Neptune. Notre concitoyen Menodote, qui compose en ce moment un livre traitant de tout ce qui mérite l'attention du voyageur dans notre île, m'a assuré que ce temple était l'ouvrage des Cariens, sous la direction des Nymphes. Selon lui, c'est le premier monument de nos devanciers ; d'autres font honneur de ce grand ouvrage aux Argonautes. Ils le contruisirent exprès pour y loger, d'une manière convenable, une statue de Junon, qu'ils avaient fait vœu de transporter à Samos, sur les rives de l'Imbrasus, où naquit l'immortelle : son image est le produit du ciseau de Smilis, sculpteur d'Égine, et contemporain de l'industrieux Dédale. La matière n'en était pas précieuse. Un tronc d'arbre tint long-temps la place du simulacre de Junon, et le culte de cette divinité n'en fut que plus fervent. Aujourd'hui on vient observer les premiers progrès de la Statuaire (1) ; à peine pense-t-on à l'objet principal. Voilà les hommes ! ils ne s'occupent d'une chose qu'aux dépens de l'autre.

Retournons au temple de la mère des Dieux. Sa magnificence répond à sa vaste étendue. Posé sur le rivage de la mer, il fait face à l'orient ; la base des colonnes est d'une structure extraordinaire. Les colonnes du portique sont différentes de celles des ailes. Elles sont de marbre blanc ; les piédestaux de marbre gris ; les chapiteaux de cette matière ont quatre pieds et demi de diamètre. Un tremblement souterrain n'a pu qu'ébranler cet édifice immense. Pythagore apprendra avec plaisir que l'architecte est notre compatriote. On le nomme Rhæcus, et son père Philée.

Trois statues principales et de proportion héroïque s'offrent dans l'intérieur : elles représentent, portées sur la même base, Minerve entre Hercule et Jupiter. Ceux qui étudient l'histoire de l'industrie humaine viennent voir en elles les élémens de l'art. Sans doute qu'on substituera bientôt des ouvrages plus achevés à ces ébauches informes ; mais le peuple n'est pas exigeant ; pourvu qu'on lui donne des Dieux, il ne regarde point si la copie répond à la dignité de l'original ; son imagination fait le reste.

---

(1) De la sculpture.

Si tu portes tes pas à l'extrémité orientale de l'île, fixes un moment tes yeux sur un relief où se trouve figuré le dieu Esculape, offrant à deux ou trois autres personnages, qui se traînent à peine autour de lui, la feuille d'une plante qui croît spontanément parmi nos rochers, dans ce canton. Elle est purgative. Le peuple, sans consulter personne, s'en sert dans plusieurs maladies, et s'en trouve bien.

Le climat de Samos est sain ; le sol, quoique sec, serait fertile davantage, s'il était mieux cultivé, et justifierait ce mot proverbial : *Les poules même y ont du lait.*

Mon fils, ici comme par tout ailleurs, tu le vérifieras : ce n'est pas la terre qui ferme son sein aux hommes ; ce sont les hommes qui refusent leurs bras à la terre. Au lieu de creuser des ports, d'élever des digues, d'arracher péniblement le marbre des carrières pour en construire des temples, et une prison qu'ils décorent du nom de ville, si les Samiens s'étaient associés à la nature, on aurait moins parlé d'eux ; mais peu de nations eussent été plus heureuses, plus tranquilles. On aurait su à peine s'ils existaient. Sans sortir de leur île, ils y eussent trouvé le bonheur, et la paix, sans laquelle il n'y a point de félicité. Que ne se bornaient-ils aux douces occupations de leurs premiers ancêtres ! Toute l'Ionie fût devenue volontairement tributaire de leur paisible industrie. On eût vu la mer Icarienne couverte de petits bâtimens, cinglant vers le port *des Galères*, pour se procurer la belle poterie (1) de Samos. Nous aurions échangé avec nos voisins notre beau jaspe contre plusieurs objets de commerce qui nous manquent. Nous aurions mérité toute leur reconnaissance, en leur permettant de venir cueillir sur nos montagnes les plantes salubres dont elles abondent. Ils auraient donné tout ce qu'on leur aurait demandé, pour obtenir cette pierre samienne, propre à polir l'or, et si nécessaire dans les contrées où il y a beaucoup de luxe, ainsi qu'aux prêtres de Cybèle, qui, pour plaire à cette divinité, lui sacrifient leur sexe. Nous aurions pu leur permettre aussi des coupes dans nos belles forêts de pin, au septentrion, que nous savons à peine exploiter. Nous aurions trouvé de grandes ressources dans nos chênes, jadis si multipliés dans notre île, qu'elle en porte le nom; et nous serions devenus un peuple pour ainsi dire sacré, comme l'arbre dédié à Jupiter. Touchées de l'innocence de notre politique, les nations les plus lointaines auraient député vers nous, pour nous consulter et nous rendre médiateurs de leurs differens. Les insulaires les plus pauvres, les moins aguerris eussent commandé par leur sagesse et leur modération à toute la Grèce.

Les habitans de Samos ne savent pas apprécier ces vrais biens, ni cette véritable grandeur. Ils ont voulu d'abord être riches, pour devenir puissans; mais c'est au prix de leur tranquillité, de leurs vertus et même de leur indépendance. Ils ont brillé, ils brillent encore.

---

(1) Connue des Romains sous le nom générique de *Fidelia*; c'étaient des vases de terre blanche, à tout usage, pour le vin et autres liquides.

Que cet éclat leur a déjà coûté ! et que de maux l'avenir leur apprête ! tout cela, pour satisfaire une vanité puérile. Ils ont voulu avoir aussi des monumens à montrer aux étrangers. On les entend tous les jours dire aux premiers voyageurs qui mouillent au port : « Cette cité, toute de marbre, est antique autant qu'elle est belle et spacieuse. Nous avons la ville haute et la ville basse. Celle-ci fut construite, il y a long-temps, par Timbrio et le roi Proclès, sur les dessins d'Ion, architecte d'Athènes. La haute, toute récente, est l'ouvrage de Rhæcus, fils de Philée, tous deux de Samos. Les Argonautes étaient venus nous bâtir un temple de Junon, aussi grossier, aussi mal proportionné que la statue de la divinité qu'ils nous apportèrent. Rhæcus le rebâtit avec l'aide de Théodore, l'un de ses enfans, architecte et sculpteur tout ensemble : il en a fait le plus grand de tous les temples connus. Théléclès, son autre fils, soutint la gloire des talens de cette famille. Nous conservons une exposition exacte et fidelle des principes et des procédés qui le guidèrent dans cette vaste entreprise. Nous devons au même artiste le labyrinthe que vous verrez. Il le construisit sur les plans de celui de Crète, inventé par Dédale. Cette statue colossale d'Apollon Pythien, dont les bras sont étendus le long du corps, et dont les jambes, l'une en avant, l'autre en arrière, expriment l'attitude de la marche, est encore l'ouvrage des deux frères Théléclès et Théodore. Ils y travaillèrent tous deux dans le style égyptien ; mais chacun de son côté en sculpta une moitié, l'une dans cette île, l'autre à Ephèse. Cette pratique est fort usitée sur les bords du Nil. L'ouvrage achevé, les deux moitiés de la statue purent se rejoindre avec la plus grande justesse. Il est vrai que les artistes s'étaient assurés des proportions, d'après un modèle commun.

« Honorables voyageurs ! séjournez à Samos ; la nature et l'art s'y donnent la main, pour plaire davantage aux hommes ».

C'est ainsi que nous accueillons l'étranger, en l'accablant du récit de nos prétentions ; car Samos veut tout au moins rivaliser les peuples les plus célèbres : on s'empare de la personne du nouveau venu ; on le conduit au temple de Mercure, bâti sur la hauteur qui dominent le croissant du port *des Galères* ; on ne manque pas de le mener à l'autre temple voisin, et qu'on voit à peine à quelques pas, tant il est comme enseveli dans une vallée profonde. Mais ses colonnes sont cannelées, et les chapiteaux ont un double rang de feuilles d'acanthe. L'architrave est de jaspe rouge et blanc. Puis on promène notre voyageur, peut-être fatigué doublement, parmi les tombeaux rassemblés sur ce monticule, hors de l'enceinte de la ville, à la porte du faubourg. Le soleil les salue tous les jours de ses derniers rayons. Aucuns de ces petits monumens n'ont de reliefs sculptés. De simples moulures y tiennent lieu de pilastres et de colonnes ; mais ils sont tous de marbre blanc. Ce qui rassure un peu l'étranger, c'est que la plupart de ces tombeaux n'ont point d'inscriptions, car on l'eût contraint de les lire ou de les entendre.

Les insulaires primitifs étaient moins fastueux. Sans doute ils regrettaient leurs amis, leurs parens, et honoraient les morts tout autant

autant que nous ; mais l'expression de leur douleur, plus simple, n'en était pas moins réelle et moins vive. Chaque famille, dans son domaine, consacrait un lieu propre à y déposer la dépouille sacrée des pères et des enfans. Un gazon un peu plus élevé que le reste du sol, indiquait la sépulture. Cette tombe n'avait pas l'éclat du marbre ; mais l'ame de ceux qui survivaient, n'en avait point non plus le froid et la dureté. Presque tous les soirs, une larme mouillait le gazon funèbre, parsemé tous les soirs des fleurs de la saison. Avant d'entreprendre un établissement, les fils y venaient consulter leur père. On les voyait s'asseoir sur son tombeau, comme pour prêter l'oreille à ses mânes, et ils ne s'en retournaient pas sans avoir été bien inspirés. Une résolution sage était ordinairement le fruit de quelques instans de méditation près de la sépulture d'un père ou d'un ami.

Nous ne connaissons plus ces mœurs saintes. Nous mettons du faste où il ne faut que de la sensibilité. Nous allons chercher du marbre, et nous ne trouvons pas de larmes pour attester nos regrets et notre reconnaissance.

S. VII.

La Sibylle de Samos.

UNE autrefois, Hermodamas me dit : Pythagore ! tu as essayé la lecture des livres sibyllins. Tu te rappelles sans doute que les annales de Samos, dont tu as trouvé une si belle copie dans la bibliothèque paternelle, font mention d'une Sibylle née chez nous, comme pour achever de rendre notre île fameuse par des merveilles en tout genre. Il est vrai qu'on nous conteste sa naissance. On l'appelait autrefois Hérophyle. Elle habitait la grotte, derrière notre temple de Mercure. On la dit encore vivante ; mais elle n'est plus ici. Sans cesse en voyage, rien n'a pu la fixer. On vante beaucoup la justesse de ses divinations ; elle a toujours refusé d'en tracer une seule sur des tablettes cachetées, et ne veut pas même les confier aux feuilles d'arbre, que le vent emporte.

O mon sage instituteur ! dis-je aussitôt à Hermodamas, j'aurais bien voulu voir et entendre une Sibylle.

Hermodamas. Prétendrais-tu savoir déjà le nombre des années que la nature t'accorde, et les événemens qui doivent les remplir ?

Pythagore. Non ; je crois plus utile de connaître le passé que l'avenir. Pardonnes cette curiosité, sans doute excusable à mon âge. Peut-être parviendrai-je, dans mes courses lointaines, à rencontrer Hérophyle, ou une autre ; n'importe, car probablement elles se ressemblent toutes.

Hermodamas. Sans aller bien loin, je vais te procurer ce plaisir ; nous ne sortirons pas de l'île.

Pythagore. Quoi ! dans Samos ?... On m'en avait parlé : je ne voulus point y ajouter foi....

Hermodamas. Tu en jugeras par tes yeux et par tes oreilles.

Pythagore. Mais est-ce bien une véritable Sibylle ?

Hermodamas. Il n'y en a pas de fausses ; elles sont toutes aussi croyables l'une que l'autre. Celle que nous allons visiter se nomme Bythos. On ne sait d'où elle vient, ni comment elle se trouve ici, installée dans la grotte d'Hérophyle : le hasard, peut-être, l'a conduite en ce lieu ; elle s'y sera endormie, et réveillée avec un talent de plus. Des chagrins domestiques, une passion malheureuse, ont pu disposer son cerveau à prendre les impressions d'un lieu célèbre par les souvenirs qu'il rappelle. Il faut si peu pour exalter l'esprit de l'homme, et surtout l'ame d'une femme ! A travers le débordement de paroles quelquefois éloquentes qui se précipite de ses lèvres, Bythos laisse échapper des traits qui renferment de grandes leçons. La vérité s'y trouve par fois aussi sous les termes vagues dont elle use à dessein. Le merveilleux de cette femme inspirée te préparera à de plus grands prodiges, qui s'offriront à toi dans le cours de tes voyages. Viens, partons ».

Chemin faisant, Hermodamas continua de m'entretenir sur l'objet que j'avais à cœur. « Il faut que tu saches, me dit-il assez bas pour n'être point entendu, que les femmes qui exercent cette profession sont peut-être d'abord de bonne foi. Le succès les enhardit bientôt ; elles se permettent, par la suite, des licences dont la multitude est dupe. Le gouvernement, qui a l'œil sur elles, les fait entrer dans ses intérêts par menaces, ou avec des promesses ; et elles finissent par devenir des instrumens dociles aux impressions de nos magistrats, comme l'argile obéissante entre les mains de nos potiers ; on leur dresse les instructions nécessaires au rôle qu'elles doivent jouer. Un législateur ambitieux a-t-il de nouveaux décrets à promulguer, la Sibylle s'agite en conséquence, et prédit ce que le sénat ou la cour médite contre la foi publique. Il ne s'est pas encore trouvé une femme assez courageuse pour tourner au profit de la raison l'ascendant qu'elle a su prendre sur l'esprit du vulgaire crédule. Il est vrai qu'elle ne pourrait se permettre cette liberté généreuse qu'une fois. Mal secondée par la tourbe des hommes qui l'abandonneraient lâchement, l'imposture est devenue pour elle un devoir et une nécessité ».

Nous arrivons à l'antre de la Sibylle ; il était fermé. La nuit approchait : nous nous étions munis chacun d'un rameau de laurier. Nous frappons ; la porte s'ouvre, ou plutôt quelques branchages enlacés l'un dans l'autre, et ne formant qu'un tout lié par des roseaux, tombent, et nous laissent apercevoir trois flambeaux résineux, distribués à égale distance, et jetant une lumière triste. Un trépied de fer occupait le milieu de cette enceinte : il est peu élevé, et noirci par les charbons presque continuellement allumés dans le bassin que ferme un couvercle d'airain, à jour, pour livrer passage à la vapeur des parfums. A gauche, à côté de l'entrée de la grotte, est pratiqué un enfoncement qu'habite pour l'ordinaire la Sibylle ; couchée sur un lit de feuilles mortes, Bythos avait pu, sans changer de maintien, faire tomber devant nous la barrière de verdure, servant de porte. Nous avançons : au troisième pas, une voix venant de ce côté nous arrête avec ces mots : « Mortels ! que venez-vous chercher ici ? si c'est la vérité, redoutable ou consolante, soyez les bien-venus ».

« Divine Bythos ! ce laurier t'apprend nos intentions, reprit Hermodamas. Le fils de Mnésarque touche encore au seuil de la vie; je lui ai donné le conseil de ne pas aller plus avant, qu'il n'ait pris pour guides quelques-uns de tes avis inspirés ».

La Sibylle leva les yeux sur nous, sans nous répondre. Hermodamas m'avertit alors de jeter avec beaucoup de fracas une poignée de pièces d'or dans une patère de Samos, placée devant et au bas du trépied. Au bruit qu'elles firent en tombant, Bythos se soulève à moitié, et demeure appuyée sur son coude. « Pythagore ! me dit Hermodamas, une seconde poignée » de pièces d'or : Bythos a le réveil difficile ». Le son de cette nouvelle offrande agit sur elle; nous la vîmes se relever, et rester adossée à une natte de joncs marins.

Hermodamas. « Pythagore, la troisième » offrande achèvera de dissiper l'influence des » pavots de Morphée ».

En effet, à peine cette troisième libation de pièces d'or eut-elle lieu, que Bythos, debout, passe sur le champ derrière le trépied, en ranime le feu que recouvrait la cendre, prend un petit vase placé sur les bords de la patère; et, après avoir porté furtivement la vue sur notre riche offrande, verse des parfums dans le bassin du trépied, qu'elle recouvre en même temps; puis nous la vîmes en faire lentement neuf fois le tour, ce qui nous donna le loisir d'examiner cette femme : elle en agit de même de son côté. Elle avoit une haute stature; l'éclat de son visage était éteint, mais son œil cave n'en paraissait que plus ardent. Une longue robe, ou plutôt une draperie de couleur sombre, l'enveloppait de la tête aux pieds. Une aiguille de fer assujettissait ses cheveux noirs, ramassés négligemment derrière la tête. Enfin elle monte sur le trépied, exhalant une odeur aromatique, et me demande le laurier que je tenais toujours à la main. La sagesse d'Hermodamas, reconnue dans toute l'île, empêcha le charme d'agir aussi vîte que de coutume. Le moment de l'inspiration arriva cependant; et par degrés, la Sibylle passe du transport à la fureur; un délire sacré s'empare d'elle : ses cheveux se hérissent comme d'eux-mêmes, et tombent épars sur ses épaules. Tous les traits de sa physionomie se décomposent; la sueur découle le long de ses joues; et son sein, haletant, paroît comme oppressé d'un grand poids. Trois fois elle ouvre la bouche, sans pouvoir proférer une parole. Le Dieu qui l'agite semble l'accabler d'inspirations; pour avoir trop à dire, elle ne disait rien. On aurait cru qu'elle allait succomber à tant d'agitations, avant d'avoir pu laisser échapper quelques mots. Tous ses membres frémissaient. La vapeur des parfums qui brûlaient sous ses pieds, avait élevé autour d'elle une atmosphère de nuages qui la dérobait presque entièrement à nos regards curieux. C'est à travers ce voile enfumé qu'elle proféra, d'un son de voix extraordinaire, le discours que la présence du sage Hermodamas inspira davantage que le Dieu de Bythos.

«(1) Hommes de la terre! levez-vous : les jours de la justice arrivent; j'en vois déjà le crépuscule. Que Mars se désarme! que Bellone se repose! que les bourreaux fatigués suspendent la hache! que le sang cesse de couler! qu'aperçois-je? Du sein des mers s'élève en silence un mortel ami des Dieux. Il marche, la ceinture de vérité autour de ses reins. Sur ses pas, les ténèbres se dissipent. Une lumière nouvelle luit à qui veut ouvrir les yeux: il parle, et ses conseils sont des oracles bienfaisans. A sa voix, les chaînes tombent des mains de l'infortuné qui gémissait sans être entendu. Les masques se déchirent sur le front hideux de l'hypocrite. Les peuples se rapprochent, se précipitent dans les bras l'un de l'autre, étonnés d'avoir été si long-temps sans se rappeler qu'ils sont tous frères, honteux d'avoir eu besoin qu'on les en avertît. Un homme à lui seul opérera cette merveille, la première du monde. Un seul homme bien intentionné changera la face de l'univers, et ramènera, sur ce globe souffrant, le siècle heureux d'Astrée, que ne souillait pas même le meurtre des animaux. Le génie du mal, jusqu'aujourd'hui vainqueur insolent, doit céder enfin la palme au génie du bien. Tout va subir une métamorphose; il n'y aura plus de méchans. Le règne des bons se prépare.... Je le vois.... Il arrive.... Profanes, éloignez-vous.... J'ai dit. Sortez».

---

(1) Cet oracle, et les détails qui précèdent, ont pour garant le recueil des vers sibyllins, 2 vol. *in*-4°.

Nous sortîmes de la grotte de Bythos. « La Sibylle a été raisonnable cette fois, me dit Hermodamas.

PYTHAGORE. J'en soupçonne le motif. Elle n'est pas souvent consultée par des curieux de votre trempe, sage Hermodamas; et peut-être si nous eussions toujours été seuls avec elle, se serait-elle épargné les préliminaires d'un discours qui pouvait s'en passer. Retournons-y. Enfermés tous trois, sans témoins importuns, nous pourrons obtenir d'elle des aveux.....

Hermodamas. Pythagore, ta grande jeunesse s'oppose à cette confidence de sa part ; elle craindrait ton indiscrétion. Quand elle serait assez imprudente pour nous révéler les secrets de sa profession, nous ne saurions rien de nouveau ; l'expérience te l'apprendra assez tôt. La moitié des hommes se joue de l'autre; tour à tour trompeurs et trompés, ils n'ont rien à se reprocher à cet égard. Les prêtres de Mercure ne nous confirment que trop cette affligeante vérité; demain, nous irons les voir».

Mes disciples bien aimés ! ces détails et tous ceux dans lesquels je descendrai pendant le cours des récits que j'ai à vous faire, ne vous rebuteront point. Les détails mènent à la vérité. Il ne faut pas toujours s'en tenir à l'ensemble des choses. De grands mots, un appareil pompeux, des images gigantesques, des sentimens exagérés, des idées sublimes en apparence, mais fausses, ont mieux servi les charlatans en politique et en religion que le fer et le feu. Le despotisme et le mensonge ne tiennent pas contre le scalpel (1) de la raison, anatomisant leurs usages et leurs cérémonies. Continuons donc à tout détailler; ne négligeons rien : ne croyons rien au-dessous de nous ; l'immensité de la nature est composée d'êtres infiniment simples (2).

---

(1) Voyez les *Lois de Pythagore*.

(2) Si simples, selon Pythagore, qu'il les a représentés par les nombres.

§. VIII.

Culte de Mercure et de Neptune ; leurs Temples et leurs Prêtres.

Nous nous acheminâmes au temple de Mercure, construit entre le port et le marché. L'édifice, qui n'est pas un modèle de l'art, est néanmoins un monument à consulter pour les artistes. Ce jour, on solennisait une des fêtes du Dieu sous le nom de *Charidotès* (1). Nous vîmes les prêtres promener son idole jusque sur le rivage de la mer. Porté au milieu d'un groupe de marchands, chacun une bourse à la main, le Caducée ouvrait la marche. Un bélier (2) se trouvait parmi eux. La statue de la divinité était suivie des Muses, présidées par un pontife vêtu de blanc, et tenant le sceptre de l'éloquence. Une foule de citoyennes en robes blanches aussi, et le visage couvert d'un long voile, qui retombait jusqu'à leur ceinture, figuraient les ames des morts, et les ombres que Mercure est chargé de conduire dans le royaume de Pluton. On chanta l'hymne composé par Homère. Le cortége parvenu au rivage, les prêtres s'acquittèrent fort adroitement du cérémonial usité ; il consiste à dérober aux regards des assistans la statue du Dieu, sans que personne s'en aperçoive, et à lui substituer une pyramide de gâteaux consacrés, qu'on distribue aux femmes et aux enfans, après les avoir légèrement arrosés d'eau lustrale. Plusieurs assistans n'oublièrent pas d'emporter de cette eau dans de petites urnes, pour la répandre religieusement sur leurs marchandises (1).

---

(1) *Distributeur de grâces.* Plutarque, *Questions grecques*, *LV.*

(2) Artemidor. 11. 12. *Pausanias*, *II.*

De retour de la solemnité, Hermodamas me présenta au chef du collége des prêtres de Mercure, en lui disant : « Permets que le jeune Pythagore, qui cherche à s'instruire, t'expose ingénuement quelques difficultés que toi seul peut résoudre.

Pythagore. Pontife, ce qu'on vient de me dire est-il vrai ? Pendant que tu présidais ici à la fête du Dieu du commerce et de la bonne foi, un usage particulier à Samos permet, autorise même d'aller détrousser les voyageurs sur le grand chemin : en sorte que le vol est devenu chose sacrée ; c'est une action méritoire, une pratique religieuse.

Pourquoi non, me répondit le pontife, si, à l'exception de ce jour, le vol est spécialement défendu et rigoureusement puni pendant tout le reste de l'année ? C'est aux habitans, instruits des localités, à s'abstenir de se mettre en voyage aujourd'hui.

Pythagore. Mais les étrangers, qui ne sont pas obligés de connaître les usages de tous les pays qu'ils parcourent, quelle idée doivent-ils prendre de notre patrie, s'ils y abordent pendant la fête de Mercure ? Est-ce ainsi, diront-ils, qu'on suit à Samos les lois de la justice, et qu'on y exerce les devoirs de l'hospitalité ?

---

(1) Nardin. *Rom. vet. III.* 2. Borich. *ant. urb. sac.* 3. 1.

Jeune homme ! me répliqua le pontife un peu embarrassé, il est des coutumes dont on ne saurait, dont peut-être on ne doit pas rendre compte. Celle-ci est en mémoire de ce qu'autrefois les insulaires vécurent de piraterie pendant dix années.

Pythagore. Commémoration bien honorable pour Samos !

Le pontife. Par toute la terre, tu trouveras de ces sortes d'usages, sur lesquels on ferme les yeux, quand ils n'entraînent pas de graves inconvéniens. Les hommes sont ainsi faits ; presque en tous lieux, ils ont besoin de l'indulgence de l'observateur.

Hermodamas, en souriant et à mi-voix : Pythagore, on ne te dit pas que les ministres de Mercure partagent avec ceux qui, en l'honneur de cette divinité, vont pieusement pendant sa fête attendre le voyageur sur la grande route ; ils ont la dixme du butin.

Ne faut-il pas que le prêtre vive de son Dieu, répliqua le pontife avec chaleur » ?

Hermodamas me prit par le bras, et m'entraîna loin d'un temple servant à receler des vols.

Nous rencontrâmes des marchands qui retournaient dans leurs foyers, et nous nous entretinmes avec eux de cette étrange coutume religieuse.

« Que voulez-vous, nous dirent-ils ? il est encore très-heureux que les prêtres de Mercure, qui consacrent le brigandage et protègent les filoux au nom de leur divinité, n'exigent que la dixme des bourses dérobées ; s'ils eussent demandé le sang des personnes qu'on dévalise, ils auraient bien pu l'obtenir ».

Pythagore. Comment, dans une île aussi florissante que la nôtre, et enrichie par le commerce, peut-on souffrir une telle immoralité ? On n'a point ici l'excuse des lois de Sparte, qui semblent autoriser le vol commis adroitement par les enfans de la république ; c'est pour les rendre habiles à conserver ce qui leur appartient. A Samos, quelle leçon peut en résulter ?

Hermodamas. Tu n'as pas tort ; mais les usages sacrés qui ne résistent point au raisonnement, se maintiennent par eux-mêmes. Personne, en convenant qu'ils sont absurdes et révoltans, n'ose y toucher ; et quand on l'oserait, des abus pires encore viendraient aussitôt se mettre à la place : c'est ce qui assure leur durée, sans parler du besoin qu'en a le gouvernement. La cour ne peut se passer de prêtres, ni eux d'elle ».

Nous nous séparâmes de ces honnêtes marchands de Samos, pour visiter le promontoire et le temple de Neptune. Sur la route, j'avais remarqué de loin en loin des amas de pierres brutes, qui me semblaient avoir été prises çà et là, le long des chemins.

En effet, me dit Hermodamas, les pieux voyageurs regardent comme une obligation sainte de nettoyer les endroits qu'ils parcourent de toutes les pierres qui se trouvent sous leurs pas. Cette bienveillance naturelle que les hommes se doivent est devenue, ici comme ailleurs, un acte de religion. Un sentiment intéressé et personnel est venu altérer cette bonne œuvre ; on ne se propose plus que d'obtenir, par cette pratique, les faveurs de Mercure, et sa protection divine pendant le voyage. Heureusement, si le motif est changé, le bien qu'il produit se fait toujours.

Ces monumens informes et superstitieux s'élèvent pour l'ordinaire, comme tu peux t'en assurer, au pied des Hermès, ou statues de bois de Mercure, placés à la rencontre de plusieurs voies publiques, et servant d'indication aux passagers. Ce sont des espèces de tables dressées devant le dieu tutélaire des grands chemins. Dans les premiers temps du culte, ces monceaux de cailloux étaient tout à la fois le temple, l'autel et le simulacre de la divinité.

Pythagore. On n'avait pas besoin de statuaires.

Hermodamas. L'imagination tenait lieu de tous les arts ; elle embellit tout.

Pythagore. Ces amas de pierres me répugnent moins que les autels construits avec le sang et la cendre des victimes, que j'ai rencontrés dans Samos.....

Hermodamas. Et que tu retrouveras dans l'Ionie, et ailleurs encore ».

Nous arrivâmes au temple de Neptune. Il faut le voir de loin en mer. L'architecte intelligent connaissait la valeur d'une belle masse isolée, faite pour frapper à une grande distance. Trois prêtres desservent ce temple, dont les parois sont chargés de tableaux consacrés. Il en est de deux sortes, les offrandes des voyageurs qui partent, et celles qu'ils font en rentrant au port ; ces dernières sont beaucoup plus riches que les autres. Les dangers auxquels on vient d'échapper touchent davantage, rendent plus dévotieux que ceux qu'on ne voit qu'en perspective. Les prêtres de Neptune vivent des restes du sacrifice ; et de plus, ils se font adjuger la dixième partie de ce que la mer rejette sur la rive après une tempête, et partagent les dépouilles des malheureux naufragés. Du haut de leur promontoire, ils fondent comme des oiseaux de proie sur les débris des vaisseaux échoués sur la côte ; et, comme ils possèdent parfaitement la topographie de ces parages, plusieurs fois, aidés de quelques misérables gens de mer sans humanité, on les a vus, pendant la nuit, offrir de loin, au navire en détresse, la lueur perfide d'un flambeau, pour l'attirer contre des roches, où il se brise sans ressource, et abandonne un riche butin à des mains rapaces et sacriléges.

§. IX.

Culte de Junon.

Si le promontoire et le temple de Neptune appellent les regards des étrangers venant à Samos, les naturels réservent tous leurs hommages pour le temple de Junon, élevé aussi sur un promontoire ; c'est l'une des plus anciennes constructions de l'île, et même du continent ; nous en avons déjà parlé. En voici de nouveaux détails, et l'exposé du culte qu'on y pratique encore. Peu d'édifices religieux sont aussi vastes. Une salle immense y est destinée aux tableaux, statues et autres offrandes de prix qu'on prodigue à la grande Déesse.

Au milieu de ce trésor, on voit le fameux cratère d'airain, fabriqué par les Samiens, avec la dixme du gain immense qu'ils rapportèrent de leur voyage par-delà les colonnes d'Hercule. C'est un vase d'une ampleur assez grande pour pouvoir tenir caché un homme placé derrière. Il a une forme argolique, sans doute en commémoration du vaisseau des Argonautes, qui vinrent jeter les premiers fondemens du temple de Junon.

Les Cariens, nés remuans, avides d'or et de renommée, une fois installés dans l'île de Samos, avisèrent aux moyens les plus prompts et les plus sûrs d'augmenter sa population, en attirant les étrangers, et en provoquant les mariages. Ils se dirent, après avoir passé en revue les principales villes qui faisaient le plus de bruit : Argos est parvenue à persuader qu'elle servit jadis de berceau à Junon. Stymphale, en Arcadie, revendique l'honneur de lui avoir donné un asile pendant son veuvage. Les Étrusques, de Phalère, disputent à la cité d'Argos l'avantage d'avoir possédé Junon vierge. Quoique cette déité, fille du cerveau d'Homère, ou de ses prédécesseurs, n'ait pas été plus vierge que veuve, annonçons à toutes les îles de la mer Icarienne, et à tous les habitans de l'Ionie, que nous avons eu le bonheur de posséder Junon mariée ; que cette première de toutes les divinités de son sexe a choisi le rivage de Samos pour y célébrer ses noces, et que c'est chez nous qu'elle a donné ses lois, qui font les bons ménages. Hâtons-nous d'élever un temple à Junon, tutélaire des mariages, et ne craignons pas de le bâtir spacieux. Le premier besoin de la nature, le premier fondement de toute société, ne peut manquer d'obtenir un culte universel. Érigeons ce temple sur un promontoire, à six cents pas de la mer ; la Déesse semblera inviter toutes les nations autour de son autel.

Dans la principale galerie de notre temple, exposons, sous les couleurs les plus vives, d'après les dessins les plus fidelles, Junon et Jupiter sacrifiant à l'hymenée. Représentons dans toute la vérité de ce moment heureux, notre divine patrone, parée de tous les dons de la nature et de l'art, telle qu'une nouvelle épousée qui veut, dès les premières heures de son union, enchaîner son époux. Ornons-la de tout ce que la parure a de brillant. Le commerce est fils du luxe. Donnons-lui pour tente nuptiale une treille sur la rive enchantée de l'Imbrasus. N'oublions pas de montrer cette vigne sanctifiée par cet auguste hymen, à tous les voyageurs curieux et crédules.

On n'eut pas de peine à trouver des prêtres pour le culte de Junon, offerte aux hommages des mortels sous les attributs d'une jeune et belle mariée, à l'époque la plus intéressante de l'existence d'une femme, le moment du passage de son état de vierge à celui d'épouse.

Jamais spéculation n'eut plus de succès. L'affluence à Samos pour la solennité de Junon est telle, que les insulaires pourraient se passer de tout autre commerce ; et ils ne manquent pas de donner eux-mêmes l'exemple de ce qu'ils veulent inspirer aux étrangers.

Le jour de la fête, toutes les maisons de Samos et des bourgs voisins sont décorées, comme si dans chacune on célébrait un mariage. Non-seulement les femmes, les hommes mêmes portent des bracelets ; ils divisent leurs cheveux en plusieurs anneaux, qu'ils rejettent avec grâce sur leurs épaules.

Tout

Tout ce que l'afféterie a de plus recherché est mis en œuvre sous le prétexte d'honorer Junon. Les nouveaux époux marchent en tête du cortége, les bras enlacés l'un dans l'autre, couronnés de roses blanches et rouges, et précédés d'un adolescent, un flambeau à la main ; il est là pour représenter le dieu Hymenæus. Ils chantent des fragmens de l'hymne à Junon, par Homère, qu'on regrette de ne pas avoir dans son entier ; en voici les premiers vers ; ils sont plus chastes que les détails de la fête : « Je chante Junon, fille » immortelle de Rhée, dont la beauté céleste » fait le désespoir de toutes les femmes ».

Vient ensuite un chœur de jeunes filles, portant au milieu d'elles, perché sur un croissant argenté de la lune, le paon, orgueilleux d'être l'oiseau de Junon.

Un chœur de jeunes hommes, sur la même ligne, accompagne le sceptre d'or de la reine de l'Olympe.

Puis on voit les prêtres, portant avec gravité sur leurs épaules un brancard de bois de chêne, orné de glands sculptés avec soin. Là est placée la statue de Junon Samienne, les bras chargés de cercles et d'anneaux d'or, d'argent et de perles. Rien ne couvre son sein dans tout l'éclat et l'embonpoint de la santé. Au-dessous, une riche ceinture, étroitement serrée, soutient sa robe, descendant jusqu'à l'extrémité des doigts de ses pieds. Le haut de cette robe se repliant sur elle-même, est semblable à un manteau. Un voile, du sommet de sa tête, retombe derrière elle, et figure une écharpe, pour peu qu'il soit soulevé par l'air en marchant. Quand ce voile est tout-à-fait déployé, il offre deux angles dans les mains de la Déesse, un troisième angle sur le haut de la tête, un quatrième et dernier sur les talons.

Une tradition fort accréditée apprend aux étrangers que Junon elle-même donna les dessins de sa parure et de ses vêtemens. On lui attribue l'invention des modes de femmes, et certains réglemens pour s'habiller avec grâces, et se coiffer avec goût.

J'oubliais de dire qu'elle est couronnée de ces fleurs appelées *immortelles*; sans doute pour marquer que l'union conjugale est le premier anneau de cette chaîne éternelle qui lie tous les êtres, et rend la nature impérissable.

Cette couronne ressemble à une petite corbeille légère, qu'on remplit de ces fleurs, et qu'on fixe sur le front de la Déesse. Cet ornement, imaginé à Samos, passa dans plusieurs autres îles, et sur le continent.

Un groupe de jeunes femmes marche devant avec beaucoup de gravité, la tête chargée d'un panier contenant les choses saintes; leurs pas lents ont donné lieu au proverbe : *marcher comme Junon*.

Les prêtresses entourent la statue, et lui forment comme un voile de parfums; derrière, on porte des guirlandes de pavots, pour en parer ses autels; le choix d'une pareille fleur étonne. Veut-on piquer d'émulation les époux disposés à la paresse?

Cette grande solennité a pour assistans, principalement des femmes; c'est leur fête. Les mères ne manquent pas d'y conduire leurs filles, parce que Junon préside aux détails les plus minutieux qui concernent les nouvelles mariées et les femmes en couches : car les peuples dévots mettent de l'importance à tout. Leurs actions les plus insignifiantes exigent, ou tout au moins, supposent la présence de quelque divinité.

D'autres jeunes femmes portent, au haut d'un bâton doré, des images de Junon Samienne, sous divers costumes. L'un de ces tableaux la représente avec un certain nombre de bracelets ou de petites chaînes qui, descendant jusqu'à ses pieds, soutiennent un croissant ; Ce dernier attribut lui convient comme déesse des mois. Les cercles marquent que Junon instruit son sexe à compter certains jours.

L'une de ces effigies est remarquable par la coiffure qu'on donne à Junon ; sa tête est couronnée d'un cercle qui, appuyé sur les deux épaules, soutient au haut de son arc un ornement, sorte de pyramide renversée.

Le cortége arrivé, le sang coula sous les mains sacerdotales ; ce fut celui d'un agneau femelle.

Le temple de Junon en renferme, pour ainsi dire, plusieurs autres ; il y a trois autels, pour Hercule, Jupiter et Minerve. Le premier est celui des trois qui reçoit le plus d'offrandes ; il y a foule devant son sanctuaire.

Nous voulûmes, dans le bois sacré, aborder la grande prêtresse, pour lui demander des éclaircissemens ; mais redoutant la pénétration d'Hermodamas, elle nous dit avec beaucoup de sécheresse : l'un de vous est encore trop jeune, l'autre est déjà trop vieux, pour être initié à nos mystères.

Encore trop jeune !... dis-je à Hermodamas, qui ne me répondit rien.

Je sus depuis ce qu'on a le soin de soustraire aux yeux de l'adolescence. Une tradition sainte sert de prétexte et d'excuse à de jeunes filles de Samos pour, pendant la fête, répéter fidellement derrière l'autel, dans le bois sacré, une aventure arrivée à Junon, et qui lui coûta, tout au moins, les prémices de sa virginité. Le dieu Hymenæus, loin d'en murmurer, s'honore de ce culte, précurseur du sien. L'esprit de cet usage est tout à la fois politique et religieux. Que deviendrait la population, si l'hymenée, plus exigeant, rejetait les restes de l'amour ?

On aurait plus de peine à justifier un autre cérémonial, que le sage Hermodamas me dissimula fort adroitement, mais que par la suite je rencontrai dans presque toute l'Ausonie. La sévère Junon fut mariée à Priape, appelé *Mutinus*, ailleurs qu'à Samos. On fait une loi aux épousées d'aller se mesurer avec ce Dieu, qui exige un entier dévêtissement. Le voile officieux de la nuit couvre, il est vrai, ces pieuses turpitudes ; la victime innocente n'en est pas moins condamnée à deux sacrifices au lieu d'un : celui de la pudeur, avant la perte de sa virginité.

§. X.

Premier Voyage de Pythagore. Origine du monde.

JE croissais ainsi en âge et en force d'ame, sous les yeux de la nature et du sage Hermodamas, n'approfondissant encore rien, mais prenant le goût de l'instruction, qui mène nécessairement à l'amour de la vérité. Je m'essayais en même temps à cultiver le talent de mon père; il m'en avait donné les premières leçons. Quelques mois avant sa mort, je lui avais parlé d'une grande entreprise qui m'était venue à la pensée; je ne me proposais rien moins que de représenter en creux, sur une pierre onyx, trois Muses, se disputant une lyre. Mnésarque fut ivre de joie; il crut déjà que son fils hériterait de son habileté. « Mon enfant, me dit-il, en m'accablant de baisers, » si dans cet essai, un peu téméraire pour » ton âge, il se trouve le germe du talent, je » te permettrai d'écrire au bas : *Pythagore*, » *fils de Mnésarque, dans sa quinzième* » *année* ». Il m'ajouta : « Précisément à ce » même période de ma vie, j'ébauchai mon » premier ouvrage; les encouragemens d'un » artiste égyptien, mon maître, me donnèrent » de la hardiesse, et le succès la justifia ».

L'un des regrets de mon père, au moment qu'il cessa de vivre, le plus vif peut-être de ses chagrins, fut de me laisser sans guide, et ne pouvant m'en passer dans un art difficile, où lui seul excellait à Samos. « Mon fils, me dit-il, en me tendant une main défaillante, j'entre dans la tombe, trop tôt pour la gloire de notre famille. Qu'il m'eût été doux, en quittant cette vie, de laisser en toi un autre moi-même! Promets-moi de cultiver tes heureuses dispositions. Puisses-tu m'éclipser un jour! mes mânes n'en seront point troublées. Je vais m'endormir pour jamais, avec l'espoir que tu accompliras, dans tous les points, l'oracle de Delphes. Mon fils, reçois ce dernier conseil, et burine-le sur ton ame encore neuve : un bon artiste est au-dessus d'un grand prince. Un chef-d'œuvre de gravure fait plus d'honneur, qu'une victoire gagnée, ou une province conquise. Adieu ».

Plutôt par déférence aux derniers vœux paternels, que par un goût bien déterminé, je continuai mon travail des trois Muses, mais je n'y mis jamais beaucoup d'assiduité ; le génie du sage Hermodamas parlait plus haut à mon ame, que celui d'un talent peu nécessaire, sans doute, à la perfectibilité de l'espèce humaine. Mon instituteur m'ouvrait les yeux sur quantité d'objets qui me frappaient trop puissamment pour me permettre toute autre occupation. Toutes mes facultés se développaient à la fois. J'avais assez de peine à contenir ce torrent de sensations diverses, qui venait inonder mon esprit étonné.

Hermodamas, qui m'étudiait, suivait fidellement la marche de la nature, et ne me faisait point aller plus vîte qu'elle ; il ne demeurait auprès de moi que pour me défendre des accidens et des écarts. Ainsi on entoure d'une barrière l'arbre nouvellement planté.

Un jour nous montâmes une petite barque, comme pour premier apprentissage de mes courses sur mer ; et nous allâmes aborder, sans l'aide de personne, à une petite île, au septentrion du port ; mille pas auraient suffi pour en parcourir le diamètre : d'une extrémité, on pouvait apercevoir l'autre. A peu près vers le centre, qui est fort élevé, se trouve une habitation, la seule de cette langue de terre ; les dehors en sont fort simples, pour ne pas dire négligés, et ne répondent point à quantité de petites recherches intérieures, qui font le charme d'une solitude. Pour arriver à cette retraite, il fallait être prévenu, et connaître un sentier qui serpente à travers un bois de jeunes chênes, plantés circulairement, et à une certaine distance de la maison, en sorte qu'on peut à peine la soupçonner. Celui qui l'habitait la construisit lui-même avec sa famille, et d'après les lois de Lycurgue, qui défendent, pour bâtir, tous autres instrumens que la hache et la scie. Derrière la porte, on lit ce précepte de l'un des sept Sages tout récemment reconnus par la Grèce : *cache ta vie.* Hermodamas était l'ancien ami de l'heureux possesseur de ce petit domaine. Je donnerais aujourd'hui le plan de cette demeure, tant elle est encore présente à mes yeux ; le nom du propriétaire a fui de ma mémoire. Le choix de cette île, pour y passer sa vie, était la conséquence d'un système qu'il carressait beaucoup. On ne pouvait lui procurer une plus grande jouissance que de lui en demander communication.

« Que n'est-il connu de tous les habitans du globe ! nous dit-il, ils seraient tous heureux. Terre et eau, voilà les deux seuls élémens de l'univers ; l'air et le feu ne sont que les effets du mouvement, l'ame du monde. Le globe où nous sommes n'est, à proprement parler, qu'une grande île, plus ou moins découverte, plus ou moins mouillée par la mer ou l'océan. On parle de *catalysmes* (1) ; c'est qu'il fut un temps où l'eau avait le dessus :

---

(1) Inondations, déluges.

aujourd'hui, c'est le tour à la terre. Les grandes révolutions ne se sont pas opérées dans le seul espace de temps qu'il faut pour le raconter. La nature est comme une grande balance, dont l'un des plateaux doit nécessairement se lever quand l'autre baisse ; elle n'est jamais dans un équilibre parfait et durable : car alors il y aurait inertie, et la nature en a autant horreur que du néant. Les deux plateaux de cette balance ne sont pas non plus dans une vicissitude tellement rapide, qu'il en résulterait une agitation, une violence destructrice des lois de l'harmonie. Notre balance hausse et baisse ses deux bassins successivement, graduellement, avec poids et mesure, sans les heurter.

Depuis des milliers d'ans, la terre commence à surnager, par une réciprocité lente et douce. Avant cette époque, qu'on ne peut fixer, les poissons étaient les seuls êtres vivans ; ils sont incontestablement les aînés des hommes. Les traditions les plus reculées ne placent point les premières habitations de ceux-ci dans le creux des vallons, à la racine des montagnes ; c'est toujours, et par tout, sur leurs sommets qu'on aperçoit les premiers vestiges de la vie humaine (1) ; parce que c'est là seulement que l'homme put habiter d'abord. Ainsi la terre, qui n'est aujourd'hui qu'une seule grande île, commença par offrir un vaste archipel, dont les points habitables se multiplièrent avec les années, et les habitans en proportion.

---

(1) *Voyez* Platon, liv. III. *de Legibus* : il adopta presque toutes les leçons de l'école italique, et en gâta le véritable esprit, en les spiritualisant.

Ne me demandez point, mes illustres hôtes, comment et quand il se trouva des hommes sur les points élevés de la terre, délaissés par les eaux ; je n'en sais rien, et peu m'importe. Parcelle de la matière, je n'en connais que les propriétés qui doivent mettre en relation le tout avec ses parties. Suis-je un peu de limon (1) organisé par le soleil ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe de l'eau, des montagnes et des hommes ; il ne m'en faut pas d'avantage. Une autre vérité historique, c'est que les hommes n'ont été heureux et bons que tant qu'ils ont vécu en familles isolées, sur la terre-archipel. Le siècle d'Astrée des poëtes, (parce qu'alors il n'y avait pas d'historiens) fut cette époque fortunée et trop fugitive, ou ce que nous appelons le monde habité n'était autre chose que les lieux hauts (2) de la terre, devenus propres à l'existence de nouveaux êtres. Du moment qu'un ruisseau se fait passage dans un jardin auparavant sec et stérile, quantité de plantes et d'insectes aquatiques pullulent spontanément dans son lit et sur ses bords ; il se trouva des hommes et des animaux analogues, aussitôt que le sol prit une autre face. Mais ces premiers hommes, et c'est là où je voudrais ramener tous mes semblables, ne vécurent heureux et bons, sains de corps et d'ame, que tant que circonscrits par les limites étroites de leurs domaines, ils restèrent en famille, et envoyèrent de petites colonies habiter les autres îles voisines, la population devenant trop considérable dans la leur. Ce fut là le véritable âge d'or, qui dégénéra à mesure que la terre s'agrandissait, et qui cessa quand les hommes furent assez nombreux sur un même sol, pour former des peuplades. L'âge d'airain date de l'époque où le genre humain devint peuple; où ce globe cessa d'être un archipel; où l'on put descendre des montagnes, s'étendre dans les plaines, y bâtir des bourgs, puis des villes. Heureuses les familles qui eurent le bon esprit de rester dans le berceau de l'espèce humaine! heureux du moins le père de famille qui, pénétré des inconvéniens inévitables attachés aux associations politiques, retourne à la nature avec ses enfans, remonte sur les montagnes où ses premiers parens trouvèrent l'innocence et goûtèrent le bonheur, ou bien se cache dans quelque île dédaignée des superbes habitans des grandes cités; et là, vivant avec lui-même, et au milieu de ses proches, voit luire encore des jours purs, et avertit ses semblables, au moins par son exemple, de ce qu'ils devraient faire ».

---

(1) Anaximander *ex aquâ, terrâque calefactis homines exortos esse putavit.* Polyd. Virgil. III.

(2) De là l'épithète de *Très-Haut*, donnée à Dieu chez presque toutes les nations, parce que presque tous les peuples commencèrent par adorer le soleil sur les lieux hauts.

Hermodamas hasarda d'observer à notre hôte respectable : « Il est bien tard pour prendre un parti aussi sage. La société civile s'est emparé des plus beaux sites, des campagnes les plus fécondes; elle n'a laissé d'intacts que les déserts sablonneux; il faudrait courir bien des pays pour en rencontrer qui fussent indépendans et habitables. Les meilleures places sont prises sur la terre, et tu as été heureux de trouver cette île vacante; puisses-tu n'y être jamais troublé » !

Notre hôte répondit : Si l'on m'en chassait, je ne désespérerais pas encore. La nature, comme la vérité, vient au-devant de ceux qui la cherchent dans de bonnes intentions. N'a-t-elle pas fait sortir du sein de la mer Ægée, treize îles à la fois ? Rhodes et Délos, d'abord flottantes, ne rassuraient pas ceux qui projettaient de s'y fixer ; elles trouvèrent enfin des maîtres. Délos fut long-temps comme une fleur errante sur l'onde, au gré des zéphyrs.

Hermodamas. L'île Atlantique, sur laquelle on débite tant de merveilles, a disparu de la surface des mers ; et le détroit de Gades, dans l'Océan occidental, atteste seul la place qu'elle occupait ; les îles Fortunées, à l'occident de l'Afrique, sont loin de nous en dédommager.

— Mes amis, reprit notre insulaire, les îles fortunées sont celles où l'on peut trouver l'indépendance et la paix ».

Après avoir accepté un repas frugal, offert par l'amitié hospitalière, nous le quittâmes a regret, et remontâmes à Samos.

§. XI.

Mœurs publiques de Samos.

Avant d'entrer dans la ville pour nous y fixer, car nous avions presque toujours habité les champs, Hermodamas me fit asseoir près de lui, à la porte du marché qui donne tant de prix et de richesses au faubourg septentrional, et mé dit : Le plus rude de notre tache n'est pas rempli. Jusqu'à cette heure, nous avons observé les hommes sous le jour le plus favorable ; il nous faut maintenant les aborder et les surprendre au milieu des crimes heureux et brillans. Mon fils, voilà Samos ! regarde bien et réfléchis. Sais-tu ce que c'est qu'une grande ville ? Jadis, rien de ce que tu vois ici et qui t'étonne, n'existait. Des bruyères stériles occupaient la place de tous ces beaux édifices qui ne sont pas plus profitables. La main de l'homme a tout fait ici ; temples, palais, labyrinthe, aqueducs. Que de travaux, que de fatigues ! qu'il faut de choses à un peuple civilisé ! Prêtes l'oreille : entends-tu ce bruit confus de chars et de coursiers ; des ateliers et des magasins. A travers cette longue rue, remarques l'agitation continuelle des citadins qui se coudoient, en courant chacun à ses occupations ou à ses plaisirs. Au tumulte près, n'est-ce pas l'image fidelle d'une fourmillière ? Pourquoi tout ce fracas ? A quoi bon se donner tant de peines, prendre tant d'inquiétudes ? Où aboutissent les pas précipités de tout ce monde en haleine depuis l'aube matinale jusqu'au coucher du soleil, et bien avant encore dans la nuit ? Que veut cette masse de citoyens sans cesse en mouvement ? L'intérêt ou l'ambition les réveille avant le jour. Ils veulent tous devenir riches ou puissans, n'importe aux dépens de qui, pour satisfaire des besoins factices, ou se procurer des jouissances honteuses. Ils ne pensent plus à la nature, depuis qu'ils ont élevé entre elle et eux des murailles de marbre. Une urbanité fausse jette un froid vernis sur toutes leurs actions. Le faste et la misère se partagent Samos ; l'un insulte à l'autre, et celle-ci rampe, en murmurant, aux pieds de celui-là. L'ordre et l'harmonie semblent régner à l'extérieur, grâce à des lois de sang et aux bourreaux. Samos, dans ses fêtes publiques, ressemble à l'Élysée. L'intérieur des maisons offre journellement toutes les angoisses du Tartare. Le chant des Syrènes, contre lequel le prudent Ulysse se mit en garde, est moins perfide que la beauté des femmes de Samos.

Pythagore. N'entrons point dans cette ville, nous n'y avons rien à faire ; on y coure trop de risques.

Hermodamas. Un piége cesse de l'être, quand il est connu ; d'ailleurs, nous sommes deux : Pythagore, ne nous quittons pas.

Pythagore. Je voulais t'en prier.

Hermodamas. Entrons.

Pour première rencontre, une femme encore belle vint à nous ; et s'adressant à Hermodamas : Que faites-vous donc de ce beau jeune homme ? où le menez-vous habituellement ? on ne le voit nulle part. Il a paru, comme l'éclair, aux fêtes de Junon. Est-ce donc hors de Samos, dans les bois ou sur les montagnes, que vous espérez lui procurer une éducation conforme à sa naissance et à sa fortune ? en est-il de bonne, sans les femmes ? Je veux aussi lui donner des leçons.

Citoyenne, reprit Hermodamas, Pythagore en reçoit de tout le monde ; parlez.

La Samienne. Confie-nous-le.

Hermodamas. Volontiers ; nous nous empresserons d'assister à vos assemblées, si vous daignez nous y admettre.

Nous hantâmes, pendant plusieurs mois, les plus brillantes sociétés de Samos. On nous appela dans les maisons les plus riches. La ville devant tout son lustre au commerce maritime, les habitans les plus considérés, ceux qui donnent le ton aux autres citoyens, sont de gros spéculateurs, gens épais et rudes, mettant tout leur mérite dans leur opulence. Ils consacrent la première moitié de leur journée à leurs affaires, et le reste aux plaisirs de la table, ou à quelques jeux de hasard. Ils estiment peu les exercices du corps, encore moins ceux de l'ame. De longs repas, où ils mettent à contribution ce qu'ils rencontrent de plus exquis dans leurs voyages, où ils étalent avec plus de vanité que de goût les vases qu'ils ont fait fabriquer à grands frais, commencent ordinairement par des hymnes à Mercure, et finissent par des libations à Priape......

Invités à l'un de ces banquets, Hermodamas se levait, et nous sortions.....

— Pourquoi nous quitter si vîte, nous dit-on?

— Pour aller sacrifier aux Muses, répondit Hermodamas.

— Mais il en est une qui se consacre à chanter les plaisirs.

HERMODAMAS. — Non pas ceux de Lampsaque.

Une belle fille, de dix-neuf printemps, se hâta de me dire d'un ton piqué : Eh bien ! Pythagore, avant de partir, chante nous un hymne à la Muse que tu préfères.

Je me recueillis un moment ; et sans autre préparation, sans m'accompagner de la lyre, sur laquelle j'étais trop peu instruit, je chantai deux strophes, dont voici à peu près le sens :

— J'aime une solitude paisible et riante, où l'on peut s'abandonner, en toute sécurité, au charme d'une douce rêverie ; j'aime quelquefois à converser dans le silence et le calme, avec la fleur qui s'épanouit au milieu d'un désert, seule et sans témoins.

Mais je préfère la société peu nombreuse d'amis sages. Assis à table avec eux, j'aime à épancher mon ame dans la leur, comme les flots de vin qui coulent du cratère (1) dans la coupe (2) des convives. —

Je m'aperçus qu'on me laissait chanter tout seul, sans m'écouter ; je me tus, et m'éclipsai.

Dans une autre de ces orgies domestiques, une Samienne, parvenue à l'été de son âge, me plaça près d'elle ; et pendant tout le festin, elle ne voulut s'entretenir qu'avec moi. Son mari était à l'autre bout de la table, à côté d'Hermodamas. Pythagore, me dit-elle, on assure que tu es possédé de la manie des voyages ; et moi aussi, j'ai cette passion : mon mari frète un navire qui doit aller en Égypte. Je veux voir ce beau pays, dont on parle tant. Sois de la partie avec nous, et associe-toi aux chances heureuses qui, jusqu'à présent, ont couronné nos spéculations. Je serai ta Muse.

Je lui répondis : Pour le moment, je n'ai besoin que de mentor.

Il faut que cette ingénuité ait déplu, car on cessa de m'adresser la parole ; je n'en fus pas fâché. J'avais pour voisin, à table, un étranger qui, sans autre prétention que celles de son état (il était excellent pilote), sembla prendre plaisir à me donner tous les détails que je parus désirer sur la manœuvre d'un vaisseau, sur la coupe et le jeu des voiles, sur la disposition des bancs de rameurs. Le reste des convives parut ne plus prendre garde à moi. Je crus qu'on m'avait oublié, et je ne m'en trouvais que plus à mon aise. Hermodamas se leva ; avant de sortir, il ne put éviter un trait que lui décocha l'hôtesse de la maison.

---

(1) Grand vase (flacon, broc).

(2) Le Syathe.

Quand nous fûmes dehors, je m'empressai de lui dire : Pardonne, mon second père ; c'est ton élève qui t'a valu ce sarcasme.

Il fait notre éloge à tous deux, me répondit Hermodamas. Il m'ajouta : Nous n'avons pas de temps à perdre ; si je ne me trompe, Pythagore en connaît déjà trop le prix, pour le prodiguer à l'examen d'une classe d'hommes qu'il ne faut voir qu'en passant, et de loin ; visitons-en d'autres. Nous ne nous arrêterons pas beaucoup à la caste des artistes ; serviteurs complaisans des riches, ils ne savent pas soutenir la dignité du talent. Plutus, dans Samos, éclipse Apollon ; et Mercure, par tout ailleurs fier d'être le conducteur des Muses, se fait ici une jouissance de les tyranniser ou de les avilir.

L'artisan est le même par tout ; travaillant pour vivre, vivant chaque jour sans prévoir un lendemain, incapable d'ailleurs de bien user de ses épargnes, s'il en faisait ; n'ayant pas assez de loisir pour apprendre à se connaître, il se laisse mépriser et opprimer sans se plaindre. Il en est venu jusqu'à se défier de ceux mêmes qui veulent l'éclairer. Une malheureuse expérience lui a appris que des ambitieux ne se sont trop souvent approchés

de

de lui que pour le faire servir d'instrument aveugle à leurs attentats publics.

Laisse donc les artisans, pour jeter un coup-d'œil sur ce qu'on appelle la dernière classe, celle du pauvre ; classe nombreuse et infortunée. Plongée dans la fange de l'ignorance, le sage ne sait trop comment l'aborder ; en voulant l'élever jusqu'à la raison, il craint de l'avertir de ses forces, avant d'avoir pu lui en apprendre le bon usage. La plupart des crises politiques sont dues, non-seulement aux abus du pouvoir et aux excès des chefs, mais encore à l'imprudence de quelques citoyens, bien intentionnés sans doute, mais trop ardens, et n'ayant pas assez étudié les hommes. A Samos, tout est calme, parce que les méchans y font à peu près tout ce qu'ils veulent sans être contredits. Les bons citoyens éclairés gémissent tout bas, et n'osent mettre en mouvement la masse du peuple, dans l'appréhension des suites incalculables d'une lutte subite entre le despotisme toujours adroit, et l'ignorance devenue tout à coup puissante. Ils redoutent aussi les mouvemens réactifs, effet nécessaire du choc des passions qui ont rompu leur frein.

Le peuple de Samos continue à porter un joug que l'habitude lui fait paraître léger. Il souffre, et n'existe qu'en disputant, pour ainsi dire, sa vie aux bêtes de somme, compagnons de ses travaux. Toutes les richesses sont à la cour, et entre les mains des hommes de commerce : et parmi ces derniers, il en est peu qui n'aient à rougir des trésors qu'ils ont amassés. La bonne foi est bannie d'entre les spéculateurs qui calculent mal, en s'exposant à perdre la confiance, sans laquelle le commerce ne peut fleurir et s'étendre. Où sont-elles ces maisons de négoce qui, plus puissantes que les rois et les conquérans, sans guerres, sans traités de paix, ne font de tous les peuples qu'une seule nation? On n'en compte plus à Samos.

Il est un rang de citoyens qui tient le milieu entre ces extrêmes. Ils ne brillent pas et ne font point de bruit. Une douce médiocrité les met à l'abri de tout ce qui nous a révolté chez l'opulent orgueilleux et chez le peuple avili. Ils sont placés sur cette ligne heureuse qui sépare les deux classes opposées; c'est-à-dire celle des fortunes monstrueuses et celles de la misère profonde. J'y connais plusieurs familles; je veux te conduire chez l'une d'elles. Nous en avons déjà pris une idée chez notre insulaire systématique. Mais ses méditations abstraites l'ont rendu un peu sauvage et même misanthrope.

§. XII.

Mœurs domestiques de Samos. Intérieur d'un ménage. Pompe nuptiale.

Hermodamas me conduisit chez un médecin de Samos, rénommé pour la cure des maladies des gens de mer. « Ce n'est point un malade que je t'amène, lui dit mon instituteur. A la veille d'un voyage de long cours, nous ne venons te demander que des préservatifs ».

« Quand l'ame est saine, me répondit-il, le corps se conserve long-temps sain. Il ajouta: vous me surprenez dans un moment qui m'occupe tout entier. Je marie demain l'aînée de mes deux filles. Elle est allée avec sa mère au *nymphaeum* (1) du temple de Junon. Vous me permettrez de surveiller quelques détails domestiques. Mon autre fille va se rendre près de vous ».

Aryphile ne tarda point. Nous la vîmes sortir du *genecée* (2); elle nous aborda d'un air modeste, et tenant à la main une guirlande pour en parer l'autel des Dieux protecteurs. Tandis qu'elle l'attachait avec beaucoup de goût, je pus la considérer à loisir et sans lui causer le moindre embarras. Je crus voir en elle la Déesse de la santé, dont son père est le ministre. C'était la fleur de l'innocence dans son plus doux éclat. Ses cheveux bruns, retenus par une aiguille d'ivoire, composaient tous les ornemens de sa tête; un tissu de lin légérement serré par une ceinture de laine fine, et terminée par une frange teinte trois fois dans la pourpre, semblait plutôt dessiner que couvrir les formes les plus heureuses. Son sein, à demi voilé, n'inspirait que de chastes désirs, tant était puissant le charme de la pudeur répandu sur la personne d'Aryphile. J'avais vu d'autres Samiennes vêtues avec plus de soin, et qui, pourtant, m'avaient paru beaucoup moins décentes. Je remarquai qu'elle n'avait aucun anneau, ni aux oreilles ni aux bras, ni même à ses doigts, et je lui en sus gré. Vénus n'a jamais plus d'éclat qu'au sortir du bain, vêtue de ses seuls attraits; les statuaires et les poëtes ont senti cette vérité;

---

(1) Espèce de bains sacrés à l'usage des épousées, la veille de leurs noces.

(2) L'appartement des femmes.

une belle femme n'est jamais plus parée que quand elle l'est moins.

Mes chers disciples, je vous ai prévenu que je ne vous ferais grâces d'aucun détail, et je tiens parole. Et pourquoi Pythagore octogénaire hésiterait-il à se rappeler et à vous raconter les sensations de Pythagore à seize ans ? La vie de l'homme est semblable au bouclier d'Homère ; dans tous les sens, on y trouve à s'instruire.

Immobile, muet, toute mon existence était passée dans mes yeux. Cependant je trouvai l'instant propice de toucher à son vêtement, et de porter aussitôt sur mes lèvres ma main heureuse de cette jouissance furtive. Hermodamas s'en aperçut : Aryphile, dit-il aussitôt, les apprêts d'une noce sont fatiguans ; si Pythagore pouvait être utile ; dispose de lui, en attendant que ton père....

ARYPHILE. Le voici : je vous laisse ensemble.

Et elle nous quitta, après avoir salué Hermodamas, en inclinant la tête avec le sourire des grâces.

Alcmæon, dis-je au père, sitôt que sa fille eut disparu, l'époux de demain est le plus heureux des hommes ; car ordinairement deux sœurs se ressemblent.

ALCMÆON. C'est le plus intelligent et le plus assidu de mes élèves. On cite déjà de lui des guérisons qui me feraient honneur. Il est de l'âge de ma fille aînée. Le troisième jour de la naissance de celle-ci, j'allai reconnaître quelques plantes dans un vallon des montagnes d'Ampelos ; c'était vers le milieu du printemps. Les vagissemens d'un nouveau-né me frappèrent ; ils paraissaient sortir d'une petite grotte, à trente pas du sentier où j'observais la végétation du lieu. Guidé par mon oreille, je m'approche ; car mes yeux n'apercevaient rien encore. Sous un petit berceau tissu de branchages verts, je découvre enfin un enfant au huitième ou au neuvième jour de sa naissance, enveloppé assez négligemment d'une draperie de la couleur du ciel ; il était assis dans le corselet d'une tortue de mer, et retenu par des bandelettes passées autour. Il avait les membres en liberté : il me tendit ses petites mains, et semblait me dire : Sers-moi de famille, puisque mes parens m'abandonnent. C'était en effet un enfant exposé sur une feuille de papyrus d'Égypte. J'eus bien de la peine à y lire deux où trois lignes tracées avec beaucoup d'incorrection : « Petit infortuné, puisse le Dieu des bons événemens remplacer auprès de toi ton père englouti par les flots, et ta mère qui n'a pu lui survivre » ! Je m'emparai, sans hésiter, de l'enfant et de son berceau, et retournai sur mes pas pour le faire adopter de ma femme. Quelques jours avant tes couches, lui dis-je, un songe te rendait mère de deux jumeaux aussi beaux que Castor et Pollux : ton rêve est accompli ; sois aussi la mère de ce joli enfant. Il croîtra avec le nôtre. La nature a doublé le sein des femmes non pas seulement pour nourrir le fruit unique de leurs entrailles, mais encore pour adopter celui que le vent de l'adversité aurait détaché de sa famille.

Je lui imposai le nom du second fils d'Esculape. Fidelle à la reconnaissance et à l'espoir que j'en avais conçu, *Podalyre*, à vingt ans, peut déjà me remplacer dans cette ville. Demain, il reçoit le prix de sa bonne conduite près de moi, et de l'amour qui, depuis son enfance, l'enchaîne à l'aînée de mes filles. J'espère, mes illustres hôtes, que vous voudrez bien prendre part à la fête. Vous passerez ici la nuit, pour vous éviter la peine de revenir sur vos pas. J'ai connu le père de Pythagore, et je l'aurais félicité d'avoir un fils, s'il eût vécu assez long-temps pour le savoir instruit par Hermodamas. »

Alcmæon nous fit parcourir sa demeure. Toutes les aisances de la vie sociale avant l'introduction du luxe, s'y trouvaient rassemblées. L'ordre et la salubrité y régnaient par tout. C'était l'ouvrage de ses deux filles et de leur mère, sous la surveillance du chef de la maison. Deux époux que les chances du commerce avaient appauvris, étaient moins les serviteurs que les associés et les amis d'Alcmæon. Même nourriture, même table, mêmes vêtemens : touchante égalité qui distingue l'âge primitif des siècles postérieurs !

Une singularité qui me frappa dans cette habitation, c'est que presque tous les parois étaient couverts d'inscriptions entremêlées de certains caractères particuliers qui m'empêchaient de les lire couramment.

Notre hôte, qui s'aperçut de ma surprise, me dit : Tout ce que tu vois écrit sur les murailles de ma maison est le résultat de mes observations et de mon expérience. L'histoire de chaque maladie que je traite, se trouve ici sommairement exposée. Toutes les cures que j'ai faites y sont relatées fidellement, et je me hâte d'y ajouter aussi mes bévues. Car ces inscriptions ne sont pas des trophées à ma vanité, mais des monumens utiles au progrès de la science.

J'ai trouvé cet usage établi dans l'île de Cos, et dans plusieurs autres contrées que j'ai parcourues dans ma jeunesse; je me suis empressé de le naturaliser à Samos. Trop heureux si je puis ajouter quelque chose à l'art de guérir, et mériter de devenir autorité à mon tour! Dans quelque temps, sans doute, un homme de génie recueillera toutes ces observations éparses, et après les avoir confrontées l'une à l'autre, en formera un corps de doctrine, un faisceau de lumière qu'il fera passer à la postérité reconnaissante, après en avoir réduit les principes les plus certains en aphorismes (1). Si les hommes étaient ce qu'ils doivent et peuvent être, ils n'auraient pas plus besoin de médecins que de législateurs.

Je lus quelques-unes de ces inscriptions; plusieurs me frappèrent.

« De tous les médecins, le meilleur est soi-même.

» N'aye qu'un médecin : appelles-le tard; renvoie-le tôt.

» Consulte la nature avant ton médecin ».

A l'entrée du cabinet d'étude d'Alcmæon, je lus sur la base d'une petite statue d'Apollon, cette ligne :

« Le soleil est le premier et le plus habile des médecins ».

« Oui, mon jeune ami, me dit mon hôte, le soleil est l'Esculape des animaux. L'instinct qui vaut bien la science, leur apprend toutes les propriétés, toute la vertu des rayons solaires. La plupart de nos maux internes sont dus au défaut de transpiration que le soleil seul peut rétablir naturellement et sans effort. On n'a pas assez de confiance en lui ».

---

(1) C'est ce que fit Hippocrate.

Nous entrâmes dans son musæum ; il ouvrit une espèce de vase qui avoit la forme d'un nid (1), et nous en déroula plusieurs volumes, où se trouvaient déposées les observations copiées par lui sur les colonnes du temple d'Hygie, d'Apollon et d'Esculape, par tout où il en avait pu découvrir. « Voilà toute ma bibliothèque, qui n'est pas encore nombreuse. Hélas ! dois-je souhaiter qu'elle le devienne ? Ce serait désirer un surcroît aux souffrances qui affligent déjà l'espèce humaine. Sortons : je vais vous ouvrir un autre grand livre que je feuillette au moins autant que ceux-ci ».

Alcmæon parlait d'un jardin qu'il cultivait lui-même, aidé de ses deux filles et de Podalyre. Le centre en était le plus élevé. Là venait aboutir un conduit sous terre amenant l'eau du grand aqueduc de la ville. Cette eau distribuée également dans de petits canaux de poterie de Samos, arrosait en même temps toutes les parties du sol, et selon le besoin qu'elles en avaient. Là se trouvaient les végétaux doués de propriétés singulières et précieuses. Les simples les plus rares et les plus délicates étaient soigneusement conservées dans de beaux vases du pays, remplis d'une terre analogue.

J'étais fort occupé à l'examen d'une belle touffe de dictame de Crête, si connu par sa vertu vulnéraire, quand Aryphile vint à pas précipités pour cueillir les feuilles de cette plante. « Hélas ! disait-elle en tressaillant et sans prendre garde à nous, ce malheureux matelot, comme il souffre ! Est-il destinée plus affreuse que la sienne ? Déjà il voit le port et le toit de la maison qu'il habite, et où il est attendu si impatiemment depuis quinze mois, de son vieux père, de sa femme et de ses enfans. Déjà on a jeté l'ancre. Dieux ! un reptile venimeux sort de la vase, rampe le long du bâtiment, atteint l'infortuné au talon et lui fait une morsure qui, un peu plus tard, devenait mortelle. »

---

(1) Les Anciens appelaient *Nidi* des armoires où ils serraient leurs manuscrits.

Je me mets à cueillir aussi du dictame avec Aryphile, et nous rentrons ensemble. Je l'aide à exprimer le suc divin de la plante dans un mortier de marbre blanc. Cependant le matelot arrive, porté dans les bras de ses compagnons. On le place sur un siége renversé, destiné aux malades. Aryphile ne laisse point à d'autres mains que les siennes, le soin de le panser. Son père accourt avec Hermodamas ; tout était fait : le blessé commençait déjà à ressentir quelque trève à sa douleur, et bénissait la déité bienfaisante qui le rendait à la vie.

Moi, dans un silence religieux, j'avais peine à démêler les sentimens confus qui m'agitaient à la vue d'une scène aussi touchante ; ceux qui dominaient étaient certainement l'admiration et l'amour. Hermodamas, qui observait tout, vint me frapper l'épaule avec la main, et me regarda long-temps sans dire mot. Je pris enfin la parole : « O mon respectable ami ! est-il dans la nature quelque chose de plus beau que la vertu unie aux grâces » ?

Je ne m'en serais pas tenu a ce premier élan de l'ame, mais la mère d'Aryphile et sa sœur de retour du temple de Junon, rentrèrent. Notre hôte s'empressa de nous présenter à elles. En les saluant avec ce saint respect qu'on porte à des divinités bien moins dignes de l'hommage des mortels, je me hasardai d'ajouter ces paroles : « Mère fortunée ! Niobé, orgueilleuse de ses quatorze enfans, n'avait pas autant de titres pour l'être, que toi avec tes deux filles. Heureux l'époux de ton aînée ! Il ne le sera pas moins, le mari de ta seconde fille » !

Et en effet, il n'y avait qu'Aryphile qui pût soutenir sans désavantage le parallèle de sa sœur. A un signal convenu, donné par sa mère, elle sortit de la salle des étrangers, pour aller préparer celle du travail et de la veillée. Elle y alluma une lampe de terre à trois mêches, et disposa les siéges. Nous y suivîmes les femmes. On nous le permit à cause des circonstances. La mère, un escabeau sous les pieds, distribua l'ouvrage à ses filles. Celle promise à Podalyre prit sa quenouille et fila. Aryphile termina un voile qu'elle brodait pour sa mère ; et celle-ci mit la dernière main à un chaud vêtement qu'Alcmæon devait endosser la nuit, toutes les fois qu'il serait appelé à bord d'un navire, pour y voir quelque malade.

« Eh quoi ! dis-je à Hermodamas, plus haut que je ne croyais, la veille d'un mariage, prendre l'aiguille et le fuseau, sans se donner quelque relâche ! Oui, Pythagore ! reprit la mère qui m'avait entendu. Faut-il, parce qu'on se marie demain, perdre son temps la veille ? Chaque jour doit fournir son labeur. Pense-tu donc que de son côté Podalyre passe cette soirée à se divertir avec ses amis ? Il est au chevet du lit de ceux qui réclament ses soins.

On parlait encore de lui, quand il entra. Après avoir eu beaucoup de peine à vaincre la répugnance que nécessairement on éprouve au triste spectacle de ses semblables atteints par la maladie, il avait conservé une gaieté franche qui le faisait bien venir en tous lieux. Debout derrière son épouse promise, chaque mot qu'il disait plaçait sur ses lèvres le sourire aimable. La mère n'ouvrait point la bouche, mais sa physionomie n'en était pas moins expressive. On y remarquait l'empreinte d'un bonheur calme. Ses yeux attachés sur l'heureux couple, semblaient dire aux témoins de ce délicieux tableau de famille : « Voilà notre ouvrage » ! en montrant son mari.

Aryphile avait part aux caresses innocentes de l'époux promis. C'était son frère adoptif, et la nature n'aurait pu lui en donner un plus digne de son attachement. Cependant elle était rêveuse. Une agitation interne colorait son visage ; une secrette voix lui disait tout bas : « La même félicité t'est due ; et le moment en approche aussi pour toi, peut-être à ton insu». Podalyre lui demanda le chant de la veillée ; elle s'en défendit : « Adressez-vous à ma sœur, puisqu'elle y assiste pour la dernière fois, en qualité de fille ». Celle-ci se mit donc à chanter ; je n'en ai retenu que le refrain ».

« Jeunes filles de Samos, travaillez bien ; les plus beaux maris sont pour celles qui travaillent le mieux ».

Alcmæon, après s'être approché d'Aryphile pour savoir si le voile qu'elle destinait à sa mère était entièrement achevé, lui donna un baiser sur le front, et dit en élevant la voix : « C'est assez pour ce soir. Tout Samos sait que mes filles sont aussi laborieuses que leur mère. Dressons la table. Tout présage que demain sera l'un de nos plus beaux jours. L'astre de la nuit, dont nous avons attendu la présence, fait briller son disque d'argent dans son plus bel éclat, sans être éclipsé par aucun nuage envieux. Deux hôtes nous sont envoyés comme de la part des Dieux ; la sagesse d'Hermodamas présidera cette fête, et la candeur du jeune Pythagore y répandra un nouveau charme ».

Au sortir du repas, qui fut agréable et gai, Aryphile, une lampe d'une seule lumière à la main, vint nous conduire à l'appartement des étrangers, où je dormis peut-être moins que Podalyre.

A peine le jour commence à poindre, que tout le monde, dans la maison, est sur pied. Les amis du nouveau marié vinrent, dès le matin, suspendre une double couronne et attacher des guirlandes à la porte du vestibule. Les enfans du voisinage commencèrent a chanter le refrein accoutumé : *hyménée ! hyménée !*

Podalyre, aidé des deux serviteurs de confiance, acheva de disposer l'intérieur du corps de bâtiment qu'il habitait, à recevoir sa jeune compagne ; puis il se rendit le premier dans le musæum d'Alcmæon, occupé à consulter ses notes. Nous nous y transportâmes aussi, précisément à l'instant où le jeune époux, un genou en terre, lui disait : « Mon père, ce jour, le plus cher des miens, me prouve que la vie n'est pas le plus grand des bienfaits dont je te suis redevable ; mets- y le comble, en me donnant la bénédiction paternelle ».

ALCMÆON. Mon fils, continue d'être utile à tes semblables, et d'aimer ceux qui t'aiment. Viens recevoir de ma main, celle de ma fille. Vous avez tous deux de l'ordre et de l'assiduité au travail; vous êtes tous deux jeunes, pleins de santé et d'amour; vous ferez bon ménage, et vos enfans vous ressembleront.

Alcmæon conduisit aussitôt son gendre au *genecée*, qui venait enfin de s'ouvrir. « Femme, dit-il à la mère, je te présente un mari pour l'aînée de tes filles; si vous ne le connaissiez pas toutes deux, je m'offrirais pour sa caution. Ma fille, si je savais un époux plus digne de toi, je te l'eusse amené ».

Puis, nous conduisant tous au milieu de l'*andron* (1), il éleva la voix et dit: « Soyez unis, en présence du sage Hermodamas, de son jeune élève et des autres honorables habitans de Samos. Voici l'acte qui vous engage; le magistrat l'a revêtu du sceau de la loi. Ma fille apporte en dot les vertus de sa mère et la moitié de l'héritage paternel. Podalyre a pour biens des connaissances utiles, préférables à des trésors. Buvons tous à la même coupe ».

On apporte un large vase rempli de vin: il paraissait fort antique, et je sus depuis qu'on le croyait l'ouvrage de ce peuple antérieur aux Cariens dans l'île de Samos. Alcmæon prit cette coupe, y fit boire Podalyre le premier. La jeune épousée en approcha les lèvres immédiatement après, puis le père et la mère, puis Aryphile. Que j'aurais souffert, si tout autre qu'Hermodamas lui eût succédé! mon tour vint ensuite, et ma bouche semblait ne pouvoir se détacher des bords qu'avait touchés celle d'Aryphile.

---

(1) Espèce de salon de compagnie pour les hommes.

La mère de l'épousée, le flambeau d'*Hymenaeus* à la main, fit un pas en disant : « Allons au temple de Junon ; mais avant, écoute, ma fille, les dernières leçons de ta mère : demain je ne suis plus que ton amie. Élevée presque dans le même berceau avec l'homme dont tu deviens aujourd'hui la femme, tu as un avantage que n'ont pas toujours les épousées, c'est que tu connais le caractère et les habitudes de celui que tu prends pour le compagnon de ta vie. Vous vous convenez, puisque vous vous aimez : continue de lui plaire ; la nature et l'éducation t'en ont fourni les moyens. Sois comme la vigne, qui ne se conserve jamais si belle, si féconde, que quand elle s'attache fortement à l'arbre vigoureux qu'on lui a donné pour support. Ton ménage est un sanctuaire dont tu es la prêtresse, et ton mari le Dieu ! Ne dis rien, ne fais rien sans son inspiration, sans l'avoir consulté ! Vous vous unissez pour être heureux et pour en faire. Saches que le bonheur est l'ouvrage de deux. Tu n'en jouiras jamais parfaitement sans ton mari, ni lui sans toi. Reste à ta place. Ne change point de sexe avec lui ; vous y perdriez l'un et l'autre. Ce n'est pas assez que ta personne plaise ; que tout ce qui t'environne se ressente de ta présence ! Sois comme les Grâces ; à chaque pas qu'elles font, on voit naître une fleur : que ton mari puisse en dire autant de toi, et que la demeure conjugale soit toujours pour lui l'endroit de la terre où il se trouve le mieux ! qu'à peine sorti, il désire être déjà de retour ! et ce charme attaché à ses foyers doit être l'œuvre de celle qui préside aux détails domestiques. Il faut que ton mari te regarde toujours comme la première des divinités tutélaires de sa maison. C'est à toi à y faire régner l'ordre, la paix, la gaieté décente. N'y parle jamais plus haut que lui. Surtout, marque-lui beaucoup de confiance. Sédentaire dans ton ménage, quoiqu'il arrive à ton époux, qu'il soit certain de te retrouver toujours la même. La maison maritale est le poste où tu dois vivre et mourir. Ne le quitte pas pour aller chercher des nouvelles de porte en porte. Ne sors pas pour te mêler à la multitude sur la place. Ne connais des événemens politiques que ce que ton mari jugera à propos de t'en apprendre. Ce sont ses seules affaires : les tiennes consistent à veiller sur sa santé, sur son bonheur, et à partager avec lui les soins de l'éducation de vos enfans. Je t'ai prévenue hier sur le reste dans le temple de Junon; retournons-y maintenant pour sacrifier au bon génie des nouveaux époux ».

Sage Hermodamas, m'écriai-je dans mon premier transport, c'est ici le temple de la raison, et la mère d'Aryphile en est l'oracle.

On se mit en marche. La pompe en était simple. L'or et la pourpre ne brillaient point sur les habits des invités. Les grands et les riches, dans ces circonstances, distribuent des robes de prix : conformément à la modestie de sa fortune, Alcmæon nous donna des couronnes de fleurs. Comme il était fort estimé dans Samos, les rues que nous parcourûmes se trouvèrent bordées de citoyens des deux sexes, sortis de leurs maisons pour nous voir. Devant nous, un joueur de deux flûtes à la fois marquait les pas d'un chœur de jeunes garçons qui dansaient, en répétant le refrain de l'hymne des époux.

La mère respectable de l'épousée venait ensuite, portant devant sa fille le flambeau consacré au dieu *Hymenaeus*. La mariée la suivait, la tête recouverte d'un voile rouge, pour cacher le tendre embarras où elle devait être. Sa chevelure, séparée en deux sur son front, indice de son nouvel état, retombait en anneaux flottans sur ses épaules. Elle était couronnée des fleurs dédiées à Vénus et à Junon ; son époux aussi : à ses côtés étaient son père et Podalyre.

Parvenus enfin devant l'autel, les deux époux donnèrent leurs couronnes à la prêtresse pour être consacrées, les reprirent, les échangèrent l'une contre l'autre, et les remirent sur leur tête. Puis on immola plusieurs victimes purgées de leur fiel, sans oublier une truie, pour plusieurs motifs mystérieux, qu'on explique aux époux le lendemain des noces.

Les cérémonies religieuses observées, on reprit le chemin de la maison paternelle, qui devait en servir au couple heureux, que nous accompagnâmes au milieu des chants de joie et des bénédictions publiques. De retour devant la porte, la mariée, assistée par deux des compagnes de sa jeunesse, observa avec soin l'ancien usage, de franchir le seuil sans y toucher.

A la fin du repas, dont la gaieté ne dégénéra point en turpitudes bouffones, Podalyre, après les hymnes analogues à la fête, proposa un chant *acroamate*. « Passez-moi le myrthe ; je veux, nous dit-il, vous conter la véritable origine de cette statue informe qu'on adora long-temps à Samos, sur les autels du temple de notre Junon.

Cette

Cette divinité, un peu jalouse, comme on sait, se met un jour en tête que son auguste époux lui devient infidelle; et, sans autres éclaircissemens, elle déserte aussitôt la couche nuptiale, et va concentrer son dépit à Eubée. Elle aurait dû peut-être choisir une retraite moins équivoque; car, soit dit entre nous, les riches habitans de cette île de la Méditerranée ne passent point pour mener une vie exemplaire. Jupiter, en bon mari qui veut corriger sa femme sans la blesser, se transporte sur le Cythéron en Béotie, habille en princesse la souche d'un vieux chêne, et la promenant sur un chariot tiré par une paire de bœufs, ordonne à la Renommée de publier en tous lieux, et surtout en Eubée, que le premier des Dieux, délaissé par sa première femme, se détermine à en prendre une seconde, et qu'il a choisi la fille du fleuve Asopus, la belle fondatrice de la ville de Platée. A ce bruit, Junon repasse la mer, s'abat sur le Cythéron, descend à Platée, se place sur la route du char nuptial, et ne se propose rien moins que de mettre en pièces le voile de l'épousée, et l'épousée elle-même. Le cortége arrive. L'impatiente Junon aurait voulu presser le pas tardif des bœufs, pour se livrer plutôt au doux plaisir de la vengeance. Enfin, le char est devant elle. Elle perce la foule, et d'un bras forcené, soulève et déchire en effet le voile *jaune* de la mariée. O surprise! Au lieu d'une reine, un vieux tronc d'arbre s'offre aux coups de l'épouse ombrageuse qui, la première, fut obligée de rire de l'aventure. Le bon Jupiter ne voulut pas prolonger sa confusion; elle lui parut assez punie. Il descendit tout aussitôt sur un nuage d'or, où il plaça sa compagne humiliée et repentante ; et le couple auguste vint sur les bords enchantés de notre ruisseau de l'Imbrasus, sceller dans les bras l'un de l'autre une paix éternelle. Et voilà en même temps l'origine du temple de Junon et de sa statue de bois, si long-temps et encore aujourd'hui révérée dans Samos.

Après ce récit, Podalyre s'éclipsa sans être vu de personne, et courut dans la chambre maritale pour y recevoir sa bien-aimée. La mère de celle-ci reprit son flambeau d'une main, et de l'autre la main de sa fille, et elles allèrent où le dieu Hymen l'attendait avec impatience. On les reconduisit au milieu des cris de joie.

Alcmæon suspendit à l'un des deux chevets du lit nuptial un tableau représentant Harpocrate, sous les traits d'un jeune homme, avec des ailes noires, un pied levé, et le doigt index sur ses lèvres. Le peintre ingénieux avait placé dans sa main gauche une branche de pêcher couverte de feuilles et chargée de fruits ; les deux sexes à l'envi demandèrent au père de l'épousée l'explication de l'hiéroglyphe.

Alcmæon. Jeunes amans ! jeunes époux ! soyez heureux, sans trop vous en vanter. Le bonheur est modeste. L'homme heureux jouit sans le dire. Qui parle beaucoup s'expose à n'être pas cru. L'indiscret ne marche que sur un pied. Le fruit du pêcher ressemble au cœur, et la feuille de cet arbrisseau à la langue : c'est un conseil de la nature pour vous engager à les mettre toujours dans la dépendance l'un de l'autre. La langue doit avoir sa racine dans le cœur ; mais le cœur peut se permettre des secrets avec la langue (1). Malheur au profane qui révèle les mystères de l'hymenée !

Les enfans d'Alcmæon pouvaient se passer de cette leçon ; mais parmi les invités, plusieurs en avaient besoin : et l'ami de Podalyre, auteur de cette peinture, s'était rendu avec empressement au vœu du père, jaloux de saisir l'à-propos pour donner aux habitans de Samos un avis nécessaire. Ils n'en surent pas profiter. Harpocrate n'est pas leur Dieu.

Hermodamas choisit ce moment pour m'entraîner, et m'arracher aux traces d'Aryphile, dont je suivais tous les pas. Nous rentrâmes en silence, pour nous livrer au repos.

§. XIII.

Mœurs de la Cour de Samos. Polycrate.

Le matin du jour suivant, j'abordai mon ami avec une contenance moins franche que de coutume ; il s'en aperçut, et me parla ainsi :

« Pythagore ! ce que tu as vu, ce que tu as éprouvé peut-être, ces deux derniers jours, te profitera davantage que toutes les leçons de la sagesse. J'ai exposé ta jeune ame aux séductions de la vertu parée du charme des grâces. Si ton cœur eût resté froid, je te dirais aujourd'hui : Séparons-nous, je ne puis rien faire de toi. Tu as un vice le plus incurable de tous : tu es insensible à la seule chose faite pour émouvoir l'homme.

Pythagore ! tu t'es enflammé pour le seul prix digne de toute ton ambition ; mais il faut le mériter. Tu es loin d'être ce qu'on est en droit d'attendre. L'île de Samos est une sphère trop étroite pour ton imagination, agrandie tous les jours par les objets qui la frappent ; tu es trop jeune aussi pour penser à un lien qui veut toute la maturité de la raison. Si tu m'en crois, dès demain nous sortirons de cette île, pour aller perfectionner ton éducation sous quelque grand maître.

---

(1) Voyez Cuperi *Harpocr. in*-4°.

Pythagore. Hermodamas ! tous mes vœux sont de parvenir un jour à te ressembler. Je ne veux point d'autre guide que toi ; ne nous séparons pas.

Hermodamas. Tu m'es devenu trop cher pour te quitter. Allons ensemble consulter d'autres oracles que ceux auxquels nous nous sommes adressés ici.

Pythagore. Pourquoi aller si loin chercher la félicité ? ne m'as-tu pas appris qu'elle est en nous, et qu'on peut se dire heureux, seul comme dans la foule, au fond d'une prison, dans une île étroite, comme sur le plus vaste continent ? Restons ici ; j'y ai tous mes biens. Samos est ma véritable patrie, quoique Sidon m'ait donné la naissance. Le pays d'Hermodamas est le mien. Qu'apprendrai-je ailleurs ? qu'y verrais-je de mieux que la famille d'Alcmæon ?

Hermodamas. Mon fils, voyageons ; à ton retour, tu auras de longs récits à faire, et ils seront écoutés avec un sentiment plus vif encore que celui de la curiosité. « Il ne faut point se présenter aux autels des Dieux, les mains vides ». C'est Aryphile elle-même qui me parlait ainsi hier matin dans le temple de

Junon, après m'avoir demandé si Pythagore voyagerait bientôt.

Pythagore. Hermodamas, Aryphile t'a parlé de moi dans ces termes ! partons dès aujourd'hui.

Hermodamas. Bon jeune homme, nos ames se touchent. A demain notre départ ».

Déjà nous nous occupions des apprêts de notre voyage ; un officier de la cour de Polycrate se présente avec une missive :

POLYCRATE, ROI DE SAMOS,
au sage Hermodamas.

« Viens me trouver, dans mon palais, demain » ou le plutôt qu'il te sera possible. Amène ton » élève ».

Mon respectable ami répondit à l'envoyé : Dis à ton maître que nous nous rendrons à son vœu.

Que nous veut-il, demandai-je à Hermodamas ?

Hermodamas. Peu nous importe ; nous le saurons toujours assez tôt. Mais il est convenable que tu saches sans retard quel est ce pays qu'on nomme la Cour, et où nous ne pouvons nous dispenser de faire un voyage, préliminairement à ceux que nous projetons ; car il paroît que nous n'avons pu échapper à l'œil du prince. Prête attention, mon fils.

Tandis que, dans l'âge heureux de l'insouciance, tu te livrais aux plus doux ébats, hors des murs de Samos, l'intérieur de cette ville était en proie aux factions. Les insulaires, enrichis par le commerce et redoutés de leurs voisins, tournèrent leur puissance et leurs armes contre eux-mêmes : semblables aux Lapithes, qui s'embrassent au milieu de leurs banquets, et se déchirent quand ils sont à la fin. Après l'essai de toutes les sortes de gouvernemens, sans s'arrêter à aucun, le peuple de Samos, n'ayant point d'opinion déterminée, ni de principes fixes, jouet de tous les partis, incertain sur le choix d'un maître entre plusieurs ambitieux, parmi lesquels en effet il n'y avait pas de choix, parut enfin reconnaître celui qui se trouva en état de payer le plus de suffrages. Un riche marchand, ou plutôt un pirate, ne sachant trop que faire de ses grands biens, blasé sur les jouissances de la vie privée, s'avisa d'un coup hardi, dont le succès l'étonna lui-même. On était rassemblé sur le port, pour assister à la représentation d'un combat naval simulé entre plusieurs galères.

Au moment de commencer, un homme se lève et demande du silence. On se tait. « Concitoyens, dit-il en élevant la voix, je suis Eacès, le plus riche habitant de Samos. Je fais don de tous mes biens à la patrie ; mes trois fils travailleront pour en acquérir ; je leur lègue mon exemple. Mais j'impose une condition, en abandonnant tous mes trésors à la république : c'est que, faisant sur elle-même un salutaire retour, rougissant de laisser plus long-temps les rênes de l'état passer de mains en mains, toutes plus inhabiles les unes que les autres, l'île de Samos, dont les principaux se trouvent ici rassemblés, sans donner le temps aux différens partis de s'agiter de nouveau, élira sur le champ un digne chef chargé de la représenter, et réunissant tous les pouvoirs pour les diriger de concert, toutefois à la charge d'en rendre un compte fidelle. Si le plus grand nombre des voix s'arrête à mon avis, j'abandonne aussitôt mes navires, mes possessions territoriales, tous mes magasins à ma chère patrie, et je me remets aussitôt en mer pour tenter encore une fois la fortune. Samiens, expliquez-vous ! l'examen de ma proposition vaut bien le spectacle d'un combat naval simulé ».

Eacès fut applaudi. Il y eut des incrédules qui se défièrent d'un désintéressement aussi étrange, et ne virent dans ce procédé qu'un nouveau stratagême de l'ambition. La multitude confiante fut séduite. On bat des mains. On enjoint aux magistrats de recueillir les opinions ; elles sont presque toutes en faveur de l'avis ouvert par Eacès. On passe aussitôt à la nomination du chef de la république demandé. Eacès prenait le chemin de sa maison, mais à pas lents. Il est élu. On le rappelle. Il persiste à ne vouloir être que le bienfaiteur de son pays. On réitère les instances : il cède ; il obéit au vœu public, aux ordres du plus grand nombre ; et le voilà chef, puis roi, bientôt despote de Samos. En quelques mois, il passe par tous ces degrés. Parvenu au dernier, ses trois enfans n'attendaient que le plus léger prétexte pour se venger d'un père qui, selon eux, avait acheté le trône à leurs dépens ; ils se concertent dans le silence, et le punissent en lui rendant la pareille. Polycrate, qui nous mande à sa cour, est l'aîné de ces trois frères qui se sont partagés la souveraineté de Samos, comme on s'adjuge un héritage. Mais un trône est bien étroit, pour qu'on puisse s'y asseoir trois ensemble et à son aise. Ce même Polycrate vient d'empoisonner Partagnote, son frère puîné, et de bannir Polysonte, le plus jeune, dont il paraît n'avoir rien à redouter.

Voilà, mon cher Pythagore, l'état des choses parmi nous ; tu ne pouvais pas y demeurer étranger plus long-temps. Je flétris à regret les plus belles années de ta vie par le récit de ce qui vient de se passer sous nos yeux ; mais l'invitation de Polycrate me fait un devoir de te prémunir par cette peinture trop vraie des événemens où peut-être on nous proposera de prendre de l'emploi.

Le lendemain, nous nous présentâmes au palais du despote. Il y avait des ordres pour nous introduire aussitôt notre arrivée. Polycrate prenait un bain.

« Approchez tous deux, nous dit-il. Eh ! quoi, sage Hermodamas, tu ne serais donc pas venu auprès de ma personne, si je ne t'avais mandé ? Ignores-tu le plan de conduite que je me suis tracé ? Je prétends que ma cour devienne l'asile de tout ce qu'il y a de lumières et de sagesse à Samos et dans toute l'Ionie. Je me propose de ne régner que par tes conseils et ceux du petit nombre de tes semblables. Il y a peut-être eu quelqu'irrégularité dans mon avénement à la couronne. L'amour de ma patrie, le désir que j'avais de la voir florissante sous le sceptre d'un monarque indépendant, a fait taire en moi des sentimens auxquels le vulgaire des hommes attache de l'importance et doit rester fidelle, mais que les rois ne peuvent pas toujours écouter. J'ai oublié un moment que j'étais fils et frère, pour m'occuper uniquement et sans relâche du bien public. Il en a coûté quelques gouttes de sang, et ce sang était illustre ; il avait la même origine que le mien : mais ne vaut-il pas mieux frapper une famille que tout un peuple ? N'est-il pas louable de prévenir une guerre civile, dût-on perdre ses plus proches parens ? Des citoyens à courte vue, des rigoristes au cerveau étroit me blâment, je le sais. On ne peut plaire à tout le monde. J'ai pour moi le peuple ; il m'a reconnu, il m'a secondé : son suffrage justifie tout, et je règne ; mais je n'en sens pas moins tout le fardeau d'un sceptre. Sage Hermodamas, viens souvent ici pour m'aider à le porter. Je veux donner à l'île de Samos un éclat qu'elle n'a pas encore eu. Les arts ne seront point oubliés ; j'en connais tout le prix. Jeune Pythagore, on assure que tu as hérité des talens de ton père, et que dans peu tu le surpasseras. Je l'estimais beaucoup. Consacre-moi les prémices de ton travail. Je veux changer le sceau royal, et c'est sur toi que j'ai jeté les yeux pour graver le sujet que je vais t'indiquer. Représente Jupiter à demi couché sur un nuage, une coupe d'or à la main ; le beau Ganymède lui verse le nectar. Je te servirai de modèle pour l'image du maître des Dieux. Ta jeunesse, dans sa fleur, t'offrira l'original de l'autre figure. Mon intention, dans cette allégorie, est de montrer qu'il faut tempérer la majesté du pouvoir par le doux attrait du plaisir. Pythagore, je ne fixe point de terme à ce travail. Mets-y tout le temps nécessaire, pourvu que ce soit un chef-d'œuvre. Tu pourras l'exécuter ici, dans mon palais, sous mes yeux ; dans mes instans de loisir, j'assisterai à tes études. Tu me donneras même les premières leçons de la gravure ; car je ne veux être étranger à aucun art. Ton salaire sera proportionné à ma puissance, à mes richesses et au mérite de ta production. Toutes mes faveurs t'attendent et te préviendront. Je sais comme on doit en agir avec les hommes de génie. Aimable et jeune Pythagore, dès aujourd'hui, en ce moment même, mets-toi à l'ouvrage, et réponds sans délai à l'impatience des désirs de ton roi. Je vais tout de suite aussi mettre en œuvre la sagesse d'Hermodamas, en le chargeant d'une négociation grave auprès d'un monarque du continent, qui me propose une alliance ».

Roi de Samos, répondit mon respectable maître, permets que nous nous retirions un moment dans nos foyers, pour quelques détails domestiques.

POLYCRATE. Vas, et reviens vîte. Toi, aimable Pythagore, reste ici.

Prince, reprit vivement Hermodamas, la présence de mon élève est indispensable. Orphelin déjà, il a besoin de surveiller lui-même l'administration de son héritage. Ce soir, nous nous rendrons à tes commandemens.

POLYCRATE. Allez donc, et ne tardez pas à être de retour. Mes moindres désirs ne souffrent point de longs retards. Pythagore, occupe-toi dans ta pensée du groupe de Jupiter et de Ganymède ; il doit être charmant ; je crois déjà le voir. N'oublie pas de placer à mes pieds l'aigle, et surtout la foudre prête à éclater sur la tête criminelle de quiconque n'obéit pas vîte aux volontés absolues du maître des Dieux et des hommes. Vous m'entendez.

Mon fils, me dit Hermodamas, sitôt que nous fûmes hors du palais, fuyons; il n'y a pas un moment à perdre. Polycrate s'est expliqué assez clairement : il a de mauvais desseins sur nous.

PYTHAGORE. En effet, pourquoi commence-t-on par vouloir nous séparer ? Et d'ailleurs, je n'ai pas déterminé la profession que je veux exercer; ne suis-je pas libre dans mon choix ? Il dispose de moi, comme il ferait de ses enfans; je ne lui appartiens pas. De sa propre autorité, il fait de moi un artiste. Pythagore, graveur de cachets, attaché à sa cour ! Il me semble que ce n'est pas là ma destination. Que Polycrate s'adresse à un autre pour son Jupiter servi par Ganymède ! Je ne me sens pas de goût pour traiter pareil sujet. Je n'aime pas qu'on m'enchaîne ainsi aux pieds du trône, et à un ouvrage qui ne rit point à mon imagination. Ces princes, au fond de leurs palais, croient-ils donc avoir à leurs ordres le génie, comme ils ont le peuple ? Non. Le caractère indépendant dont m'a doué la nature, ne saurait se plier ainsi aux caprices d'un roi. Hermodamas, qu'en penses-tu !

O mon fils ! me répondit-il en me serrant dans ses bras, que j'aime en toi ces généreux sentimens ! Dès ce soir, quittons cette cité où nous ne pouvons plus demeurer sans rougir. Sortons précipitamment de cette île, après avoir secoué la poussière de nos pieds. Jeune Pythagore, tu sauras un jour les dangers qui te menacent en ce moment...... Ne m'interroge pas. Hâtons-nous de mettre la mer entre nous et le palais de Polycrate. Procurons-nous, dans le plus grand mystère, un petit bâtiment bon voilier, pour nous transporter cette nuit à Scyros. Je ne serai tranquille sur tes destins, que quand je t'aurai déposé dans les bras d'un vertueux ami (1).

§. XIV.

Second voyage de Pythagore. On le mène à Scyros. Phérécyde.

Le jour à peine tombé, et nos arrangemens pris avec le patron d'une galère liburnienne, que nous trouvâmes un peu âpre au gain, nous nous fîmes conduire d'abord dans l'île de ce Sage qui nous avait expliqué son système des montagnes. Nous y passâmes le reste de la nuit à nous concerter. Phœbé se disposait à céder l'empire du ciel, quand nous nous remîmes en mer, après avoir salué de loin la maison d'Alcmæon et d'Aryphile, les deux seuls objets que nous regrettions dans notre malheureuse patrie. Nous cinglâmes fort heureusement entre *OEnos* et *Icaria*, île célèbre qui donne son nom à la mer de cette partie de l'Archipel. Hermodamas me dit en souriant : Nous étions trop pressés pour faire un sacrifice au temple de Junon, avant de quitter Samos. Veux-tu que nous nous en dédommagions dans celui de Diane, que tu vois ?

Pythagore. Volontiers, mon père, si la Déesse, en retour de notre offrande, veut nous gratifier des ailes imaginées par Dédale.

---

(1) Les faits contenus dans ce paragraphe, et dans la plupart des autres, sont rédigés d'après la lecture raisonnée des écrivains antiques.

HERMODAMAS. Ne lui demandons qu'un bon vent. Nous avons les ailes d'Icare : sans doute, elles n'étaient autre chose qu'une voile. L'infortuné jeune homme, jeté loin de son père par une vague, ne put se diriger assez adroitement pour sauver sa barque. Donnons une larme aux suites funestes de l'inexpérience du fils, et rendons hommage au génie de Dédale, non pas comme au véritable inventeur des voiles de vaisseau. L'homme n'a rien trouvé ; la nature lui a tout mis sous la main. Il n'a besoin que de savoir user des objets abandonnés à son industrie. Dédale a bien mérité des mortels, puisqu'il leur a fourni un moyen de plus de communiquer entre eux, en franchissant les détroits de mer qui, jusqu'alors, isolaient les peuples. Ne lui demandons pas compte des maux sans nombre dont il a été la cause innocente, en ouvrant à l'ambition un nouveau champ plus vaste. Du moment qu'on put maîtriser le souffle impétueux d'Éole, en l'emprisonnant dans une draperie ; du moment que l'homme impatient put attacher des ailes à une barque frêle, à la souche d'arbre creusée, dans laquelle, avant cette époque, il osait à peine perdre le rivage de vue ; la paix, depuis long-temps bannie de la terre ferme, et qui s'était réfugiée dans les îles, s'y vit relancée, comme la biche timide au milieu de ses broussailles. D'innocens insulaires virent débarquer sur leur rivage tranquille, d'avides marchands armés, pour s'emparer par la force des objets à leur convenance, et pour donner des fers ou la mort aux peuplades trop jalouses de leurs droits. On n'aura pas ce reproche à nous faire. Nous fuyons le crime heureux et puissant, pour aller à la recherche de la vérité.

Un coup de vent nous rapprocha un moment de Pathmos, où l'on trouve tant de gibier. Nos matelots nous apprirent que les femmes de cette île, privées, par le climat, des couleurs fraîches que donne la santé, s'en procurent de factices, en peignant leurs joues.

Nous entrâmes dans le canal de Mycone, et cotoyâmes cette île, jadis sujette à des tremblemens de terre bien plus considérables que ceux qu'on éprouve encore quelquefois à Samos. C'est ce qui fait croire au peuple, d'après les poëtes, que les géans écrasés enfin, et tout-à-fait vaincus par Hercule, trouvèrent leur sépulture à Mycone. Nos matelots samiens, dont on connaît la dévotion à la Vénus vulgaire, nous dirent : Si les femmes sont naturellement pâles à Pathmos, elles sont chauves à Mycone ; peut-être parce qu'on manque d'eau saine dans cette île ; aussi les hommes n'y vieillissent point. Sitôt qu'un Myconien peut tenir la rame, il se jette à la mer, et l'adopte pour sa patrie. La véritable est celle qui nourrit ses enfans.

Quand nos marins eurent achevé leurs propos, Hermodamas m'apprit un proverbe grec sur cette île. On dit d'un écrivain qui prend à tâche de renfermer dans le même traité, sous le même titre, tout ce qu'il sait, bon ou mauvais : *Il ressemble à Mycone.* Ce mot courant est applicable à bien des gens. S'il ne fallait parler que de ce qu'on entend bien ; s'il fallait ne confier aux Muses que les secrets de la vérité et les résultats de l'expérience, les Muses seraient muettes.

Nous touchâmes un des rochers qui servent de fondemens à Rhenea. Cette petite île n'a que des morts pour habitans. N'allez point fixer à Délos votre demeure, mes jeunes amis, pour peu que vous soyez jaloux de fertiliser un jour avec les débris de votre corps, le sol qui vous a nourris. L'inhospitalière Délos rejette impitoyablement de son sein le mortel à peine expiré, et ne lui accorde les honneurs de la sépulture que dans Rhenea.

Ce point de terre est une des conquêtes de Polycrate, me dit Hermodamas; et tous ces artisans, voués à Vulcain, que tu vois autour de ces forges, sont là par ordre du roi de Samos pour fabriquer une chaîne qui doit attacher la petite Rhenea (1) à l'île sainte de Délos, distante de quatre stades (2). Polycrate veut se rendre Apollon favorable, en lui faisant don de sa conquête.

Tout ceci nous fit sourire; en d'autres lieux, nous nous serions permis davantage.

Enfin nous sommes à Scyros. J'avais à peine fait quelques pas sur le rivage : « Saluons, me dit Hermodamas, cette terre honorée de la naissance et du séjour d'un sage. Que d'autres fassent le tour de cette île pour vérifier la mesure de vingt à vingt-cinq mille pas qu'on lui donne de circonférence; qu'ils débitent un pompeux éloge de son origine ionienne, de l'air pur qu'on y respire, et de la fertilité reconnue déjà par Homère! Qu'on nous vante ses richesses, dues à l'affluence des marchands de l'Égypte, de la Phénicie et de la Chaldée!

---

(1) Thucydid. III.
(2) Strabon, *Géogr.* X.

Nous, mon fils, qui cherchons des hommes dignes du nom de sages, félicitons-nous quand nous en avons rencontré un ; ils sont plus rares que les bonnes terres et les îles opulentes.

Phérécyde ne se trouva pas chez lui, et personne de Scyros ne sut nous indiquer où il pouvait être. Le hasard nous servit mieux. Hors de la ville, dans un site inégal, nous entendîmes un bruit sourd, sans savoir d'abord d'où il sortait. Nous allions et venions, chacun de notre côté. Ce fut moi qui découvris le premier le respectable objet de notre voyage : « Her-
» modamas ! viens, suis mes pas ; non loin
» d'ici est une caverne où j'entends parler ».

Hermodamas approche ; et penché sur les bords de cette excavation profonde, il s'écrie : Phérécyde, mon cher Phérécyde ! Une voix, que la répercussion du lieu rendait forte et sonore, nous répondit : Est-ce toi, mon cher Hermodamas ? Et en disant ces mots, nous l'entendîmes gravissant les terres pour arriver jusqu'à nous. Il était accompagné de l'un de ses disciples. Après les premières étreintes de l'amitié, Phérécyde demanda : Quel est ce jeune homme ?

HERMODAMAS. Mercure (1) et les Muses te l'envoient, et je me suis chargé d'être son conducteur. Il se nomme Pythagore, fils de Mnésarque. Il a reçu la naissance à Sidon, et sa première éducation à Samos ; mais il préférera Scyros à sa patrie, si tu mets la dernière main à cette statue ; elle voit, elle parle, elle est venue jusqu'ici pour être animée du véritable flambeau de la vie. Phérécyde !

---

(1) Acad. Berlin, année 1747.

sois le Prométhée de Pythagore ! c'est le but de notre voyage.

Mon ancien ami ! répliqua Phérécyde, tu m'as laissé peu à faire.

J'observai mon nouveau maître ; et au premier aspect, je m'attachai à lui. J'ai vu peu de têtes d'homme aussi caractérisées que la sienne. Il était dans toute la force de l'âge, et ne faisait que de commencer à laisser croître sa barbe. Il avait une belle physionomie, mâle sans être rude. Il était d'une haute stature, et marchait d'aplomb. Le ton de sa voix était grave et sentencieux. Je fis une remarque, minutieuse, peut-être ; n'importe : il faut vous la dire. Son manteau, presqu'usé, n'avait point de taches. Il portait à la main une longue verge de fer. Je lui demandai à quel usage.

« Hier, nous dit-il, je passai près de cette caverne, à midi, et m'avisai d'en sonder des yeux la profondeur. Je fus agréablement surpris, en voyant les rayons du soleil tomber perpendiculairement dans le fond et l'éclairer tout entier.

Des étrangers m'avaient instruit déjà qu'à Syèné, sur la rive orientale du Nil, le jour du solstice, à midi, il n'y a point d'ombre. Un puits, creusé tout exprès pour cette expérience, prouve que le soleil est vertical en cette ville de la Haute-Égypte.

Il paraît qu'il l'est aussi à pareille époque de l'année dans notre île de Scyros. Cette caverne offre donc un héliotrope, espèce de cadran sciathérique naturel, propre à compter les heures.

Pour faire jouir mes compatriotes de cette découverte toute simple, mais qui deviendra d'une grande utilité, il ne s'agit que de disposer ce style de fer de façon qu'il puisse tracer par son ombre plusieurs lignes, dont l'une d'elles sera la méridienne ; et c'est ce qui m'occupe en ce moment. Cette aiguille déterminera, non-seulement les heures du jour, mais les solstices mêmes, ou les conversions du soleil. Habitans de la zone tempérée septentrionale, nous devons avoir l'ombre la plus longue au solstice d'hiver. Ces masses pyramidales qui surchargent le sol de l'Égypte, et dont tous nos marchands me parlent, ne sont probablement que des héliotropes destinés à marquer les points solstitiaux du soleil. Ils m'ont affirmé que plusieurs de ces pyramides, à certains espaces de l'année, ne projettent aucune ombre autour d'elles. On assure encore que les quatre pans de la plus grande, correspondent exactement aux quatre points de la sphère, et que leur élévation graduelle marque les degrés de l'ombre à mesure qu'elle croît ou décroît. Jeune homme, continua Phérécyde, en m'adressant la parole, il t'est donné de pouvoir un jour vérifier ces grandes expériences sur les lieux mêmes. Pour nous, Hermodamas, bornons nos vœux à nous visiter d'une île dans l'autre. Tandis que les uns courent le monde, il faut bien que les autres gardent leurs pénates.

C'est le parti que j'ai embrassé, non par paresse, mais par inclination et tempérament. La nature m'a intimé, pour ainsi dire, l'ordre de vivre dans cette île, où je suis né, et depuis assez long-temps fort paisible.

Nous avons un port capable de contenir toute une armée navale ; heureusement, je n'y ai vu encore que des navires marchands, qui viennent de tous les coins du monde placer sous ma main ce que je serais obligé d'aller chercher au loin. Mes concitoyens échangent journellement leurs productions avec les denrées étrangères ; je fais de même. On m'apporte les ouvrages de ceux qui, sur d'autres points de la terre, se consacrent à l'étude ; je donne en retour des leçons, et le spectacle de quelques expériences ; et c'est ainsi que les lumières de la raison circulent parmi les peuples, avec les alimens qui les nourrissent.

De mémoire d'homme, on n'a vu d'insulaire de Scyros préférer les jouissances de la vérité au gain d'un trafic étendu. Je suis le premier et le seul ici adonné au genre d'existence que j'ai choisi. Jamais je n'ai voyagé. Je dois le peu de connaissances que j'ai acquises à la fréquentation des étrangers et à la méditation. Peu habitués à réfléchir, et ne pouvant apprécier les avantages sans nombre qui résultent de l'exercice de la pensée, les habitans de Scyros me croient un génie d'un ordre supérieur, en dépit de l'adage : *personne n'est devin dans son pays*. Mes compatriotes disent, avec orgueil, à tous les étrangers qui abondent dans notre port : « Voyez Phérécyde ; c'est un sage qui sait tout, sans avoir jamais rien appris ; il est devenu maître sans maître : il vous instruira de choses étonnantes, et vous montrera ce que vous n'avez jamais vu ».

Les gens à qui on tient ce langage ne sont guère plus instruits que ceux qui leur parlent. Ces gros trafiquans, pour la plupart d'assez bonne foi, j'aime à leur rendre cette justice, n'ont appris qu'à calculer les chances de la fortune. Émerveillés du récit qu'on leur fait, ils viennent me voir, déposent devant moi ce qu'ils ont trouvé de plus rare, me racontent, comme ils peuvent, ce qu'ils ont bien ou mal vu, bien ou mal entendu ; je les paye de la même monnaie, et nous sommes tous contens. Je leur dicte quelques vérités expérimentales, ou la description de quelqu'instrument ; fiers de m'avoir entretenu, ils partent, en me promettant, à leur prochain retour, de me procurer la copie des manuscrits un peu célèbres, dont ils auront eu connaissance pendant leurs courses dans d'autres contrées ; en sorte qu'ils voyagent pour moi autant que pour eux ; et c'est ainsi que je tâche de tourner au profit de la science les accidens mêmes, et les institutions sociales, qui détournent l'homme de s'instruire et de se perfectionner.

Je n'ai point de reproches à me faire : si l'on voit du merveilleux dans ma personne et dans mes leçons-pratiques, assurément il n'est point dû au charlatanisme ; vous allez en juger.

L'île de Scyros, comme toutes les Cyclades, est exposée à des commotions souterraines, que je crois provenir de quelques grands amas d'eau, rompant leurs digues naturelles pour former des abymes. Ces irruptions, ces déplacemens intérieurs, dans le sein des montagnes et au fond des mers, s'annoncent par des exhalaisons plus ou moins sensibles, résultat de la matière qui fermente. Les fontaines qui filtrent à travers les roches en sont impregnées, en raison de la distance où elles se trouvent du lieu de la catastrophe prochaine.

Je revenais un jour, avec plusieurs de mes disciples, d'une longue course, en suivant le rivage, brûlé par les ardeurs du soleil. Des Phéniciens marchaient à ma rencontre ; ils m'abordèrent au moment où j'attendais le plus jeune de mes élèves, qui était allé puiser de l'eau à une citerne voisine, extrêmement profonde. Nous étions épuisés de chaleur et de fatigue : après avoir vuidé une coupe, j'en demandai une seconde, que je bus un peu moins précipitamment. Ce fut alors que je hasardai cette conjecture : «J'appréhende beaucoup que nous n'éprouvions un tremblement de terre dans deux ou trois jours».

J'avais cru remarquer dans la saveur de l'eau quelqu'altération, qui me faisait soupçonner un dérangement dans les parties internes du sol. Les ouragans, qui s'arrêtent à la surface de la terre, sont ordinairement annoncés par des présages qui n'échappent point au sens de l'observateur attentif et sagace : pourquoi n'en serait-il pas de même des tempêtes intestines, qui bouleversent les mers et les racines des montagnes ?

On fut frappé de ma conjecture ; et quelques ennemis secrets attendirent impatiemment le surlendemain pour me décréditer.

A la fin du second jour, la chaleur devient plus étouffante que de coutume ; des nuages sanglans et déchirés couvrent le disque du soleil ; ses rayons pâlissent ; des tourbillons encombrent de sable toute la ville : les animaux paraissent inquiets ; on entend le cheval hennir ; il ouvre ses naseaux pour respirer avec plus de liberté ; l'oiseau cherche un abri sous le toit du laboureur ; le laboureur ferme ses granges, ne sachant à quoi il faut s'attendre. La nuit est affreuse par elle-même, et par le silence, fils de la crainte ; les enfans comme par instinct, courent se jeter dans les bras de leurs mères tremblantes ; les prêtres embrassent la corne de leurs autels, et veulent en vain en ranimer la flamme livide ; l'aigle, lui-même, n'ose quitter son aire. Enfin, après un long bruit sourd, on eût dit que toute l'île venait de se détacher, pour divaguer, ainsi qu' une barque sur les flots soulevés de la mer Ægée. Trois secousses se firent sentir, sans causer de grands désastres : seulement le cable de quelques navires fut rompu ; on vit les galères se heurter trois fois l'une contre l'autre. Dans la ville, il y eut d'endommagées les maisons plus hautes que leurs voisines, comme pour donner une leçon d'égalité aux ambitieux. L'aube matinale du troisième jour rassura un peu par sa sérénité. La multitude se porta dans les temples avec des offrandes : dans les calamités publiques, presque toujours les prêtres sont ceux qui en profitent. Puis on vint à moi avec des couronnes. De ce moment, ma personne fut sacrée ; et la renommée, toujours avide de choses extraordinaires, chargea mon nom des épithètes les plus honorables. Vous le voyez, il n'est pas si difficile de passer pour un grand homme.

Une autre fois, j'étais assis sur le port, occupé à questionner des marchands d'Égypte, sur l'âge des pyramides, et sur leur destination ; un vaisseau, voguant à pleines voiles, allait entrer : une fraîcheur subite me fit éprouver un léger frisson ; je porte mes yeux autour et loin de moi ; j'ai la vue perçante ; je remarque, à l'extrémité du port, une colonne d'air ; elle s'abat sur les flots, les presse pour se faire jour au milieu d'eux, et les force à refluer avec violence contre des rescifs. « Hélas ! m'écriai-je, ce vaisseau doit périr ». On me regarde ; on reporte les yeux sur le navire : on le vit bientôt en effet lutter un moment ; puis, brisé contre la chaîne de rochers voisine de notre port, disparaître sous les vagues. A ce spectacle, on lève les mains au ciel ; et, une seconde fois, on me proclame devin ; on me traite d'ami des Dieux, honoré de leur confidence. Qu'un ambitieux, à ma place, aurait pu concevoir de brillantes espérances ! car, que ne fait-on pas des hommes crédules, quand on les tient sous le charme de la surprise ou de l'admiration ?

Ces deux événemens eurent tout l'éclat que j'aurais désiré, si j'avais voulu abuser mes compatriotes ; ils allaient même au-devant de l'hameçon. Les paroles les plus inopinées, tombées de mes lèvres, devenaient aussi saintes que la réponse d'un oracle ; pour peu que le hasard vînt à leur appui, la prévention faisait le reste.

Une innovation à laquelle il fallait tôt ou tard en venir, acheva de me faire passer pour un homme extraordinaire. La poësie a été l'idiome universel des écrivains jusqu'à moi : on l'appelait, on l'appelle encore la langue sacrée, ou le langage des Dieux, parce qu'en effet on n'en usa d'abord et long-temps que pour composer des hymnes.

Dans l'origine, l'accent des passions servit de rithme ; on voulut ensuite en embellir la Raison et la Vérité. La Raison et la Vérité ne s'en accommodèrent pas si bien, et se refusèrent à de vains ornemens, dont elles n'ont pas besoin.

Le dialecte ionique, dans sa pureté, tel que nous le parlons à Scyros, convient beaucoup mieux à qui ne veut que se faire entendre, que tout l'appareil poëtique nécessaire à ceux qui se proposent d'émouvoir et de tromper. Laissons aux prêtres la ressource des phrases cadencées avec art; comme ils ne veulent que flatter l'oreille et surprendre, leur but est atteint.

J'eus le courage, le premier, d'écrire comme on parle, sans mesurer les mots servant d'élémens à mes traités et à mes discours; je me contentai de peser mes expressions au poids de la vérité, en leur conservant cette gravité propre à caractériser tout ce qui sort de la bouche d'un homme, parlant à des hommes. J'en recueillis bientôt le fruit : je vis redoubler la confiance dans les conseils et les leçons que je donnais. Il en résultera un grand avantage : c'est que les sciences utiles deviendront à la portée de plus de monde; on perdra moins de temps à les enseigner; on y mettra moins de charlatanisme. J'aime à croire que j'aurai des imitateurs (1).

---

(1) Les autorités de ce paragraphe et des suivans sont les Mém. de l'Acad. de Berlin, 1747, *in*-4°. — Hesychius, — Suidas. — Theomp. cité par Diog. Laërt. — Cicéron, *De divin.* I. — Eusèb. *Praepar. ev.* IX, 3. — J. J. Œttel, *Obs. ad psycholog. Pythag. argentorati.* 1773, *in*-4°, pag. 16 et 17.

§. XV.

Principes de Phérécyde. Théorie de la nature.

Chaque parole de Phérécyde se burinait dans mon cerveau, et y laissait une empreinte indélébile. Ce qui principalement me faisait goûter tout ce qu'il proférait, c'est cette franchise d'expression, annonçant un homme qui ne parle que d'après lui, et qui n'est l'écho de personne. Tout, jusqu'à ses erreurs, intéressait dans ses discours. Plusieurs de ses élèves citaient avec enthousiasme son traité *de la Nature et des Dieux*. Ce titre seul me semblait déjà un grand pas de fait. Je priai Hermodamas de lui en demander la lecture et l'explication; car on tient cet ouvrage pour abstrait.

Phérécyde. Si je n'avais toujours eu que des auditeurs comme Pythagore, j'aurais pu m'expliquer plus clairement. Tu ne viens pas à moi endoctriné par les prêtres. Ton ame neuve est une table rase. Avec toi, je ne ressemble pas à l'architecte obligé de bâtir un nouveau temple sur l'emplacement d'un ancien encore debout, et qu'il faut commencer par abattre. Les ministres du mensonge ont doublé la peine des amis de la vérité. Chez toutes les nations, l'erreur a pris les devans; elle s'est emparée des lieux; la raison sans asile a mendié long-temps un hospice. On me reproche d'être obscur; qu'on me fasse aussi un crime de cacher ma lampe sous mon manteau, quand le vent souffle trop fort. J'éclipse un moment la [illegible] mière pour la conserver. Il était plus facile, sans doute, de créer des Dieux, que d'expliquer la Nature. Il ne faut ni études, ni observations, ni expériences pour trouver que le Maître du ciel et de la terre, des Dieux et des hommes, tient l'univers suspendu à une longue chaîne qu'il balance à son gré ; qu'un jour il lui est venu à la pensée de souffler sur du limon à face humaine, et qu'aussitôt l'homme fut organisé. Il ne faut pas de grands efforts de génie pour placer au centre de la terre, ou ailleurs, un lieu de tourmens, et pour y précipiter ceux qui n'auraient pu ou voulu croire à cette théogonie. Loger une divinité dans chaque arbre, pour présider à sa végétation, n'explique pas le mécanisme de la végétation : c'est dénouer une difficulté, en coupant le nœud. Les hommes, et on devait s'y attendre, commencent par le plus aisé. Curieux et impatiens, ils désirent fort pouvoir se rendre raison de tous les phénomènes dont ils sont les témoins, et dans lesquels souvent ils ont un rôle à remplir ; mais les premières peines à prendre pour soulever le voile de la nature, rebutent. Alors, des fourbes ont osé dire au peuple, mais sous d'autres paroles : « La vie est courte, et l'examen de la nature est une longue et rude opération. Laisse-toi plutôt bercer sur les genoux de la crédulité ; nous nous chargerons pour toi de ce travail ».

On a trouvé que c'était en effet le parti le plus commode. Le peuple s'est assoupi, les fourbes en ont profité ; et à son réveil, il s'est vu enchaîné, mais avec des liens d'or et de fleurs. La mythologie, avec tout son prestige, fascina les yeux et plut à l'imagination. L'école de la vérité, à peine ouverte, se vit solitaire. La multitude s'est portée dans les temples; les pontifes gourmands ont imaginé le meurtre des animaux et l'offrande des meilleures productions, pour couvrir leurs tables de la desserte des autels.

Voilà où nous en sommes. Comment un ami de la Raison, un amant de la Vérité, doit-il s'y prendre pour ramener ses semblables au culte de ces deux Déités? Est-ce en déchirant avec une sainte colère le bandeau qui couvre les yeux du peuple? Est-ce en écrasant les pontifes menteurs sous les débris des images de leurs Dieux? Serait-ce en disant aux magistrats: « Vous êtes de lâches complices des impostures sacerdotales, puisque vous les mettez sous la sauve-garde des lois et de la force publique ». Ces moyens violens ne réussiraient pas par tout. Quand une bonne mère de famille a un de ses enfans malade et rétif aux commandemens du ministre d'Esculape, que fait-elle? Avec son doigt, elle enduit de miel les bords du vase qui contient une potion salutaire, mais répugnante à boire. Les lèvres de l'enfant, alléchées par la douceur, s'ouvrent avidement et vident d'un trait la coupe amère. Dans son premier dépit, il la brise en morceaux à ses pieds; mais bientôt soulagé, il couvre sa mère de baisers, en reconnaissance de son innocente imposture qui l'a sauvé. Il en est de même du peuple: et pourquoi la vérité ne combattrait-elle pas d'abord le mensonge avec les mêmes armes dont il s'est servi pour la chasser du domaine de la pensée? Ce que Thalès fait de son côté, et plusieurs autres, je le répète ici avec succès; voilà pourquoi nos ouvrages de raisonnement ont l'air de traités mythologiques. J'ai pourtant osé arracher un lambeau du masque, en intitulant un de mes écrits : *sur la Nature et les Dieux*. Ces deux sujets, entre lesquels il y a autant de distance qu'entre le ciel et les enfers, annoncés de front, placés sur la même ligne, m'attirent tous les partis.

Dans un autre traité, qui doit avoir dix livres, je donne la génération et la succession des Dieux. Le grand-prêtre n'en a jamais parlé aussi savamment ; mais qu'on ne s'y trompe pas ! Ces noms de Dieux ne sont que des mots qui servent d'enveloppes à des choses de trop laborieuse digestion pour le vulgaire sans cet appareil : espèces d'hiéroglyphes égyptiens, qui me font passer pour ténébreux, énigmatique. Que m'importe ? Ce que j'ai pu découvrir de la vérité est là-dedans ; c'est aux yeux exercés à dérouler les bandelettes de la momie, le corps est au milieu.

J'appelle cet ouvrage *Théocrasie*, comme qui dirait, *Histoire des Dieux subordonnés à l'amour*, parce que la génération de tous les êtres qui composent la nature y est expliquée ; et on n'a rien à me dire. Je ferme ainsi la bouche aux fanatiques. J'y ai ajouté un autre titre bizarre, je l'avouerai, et qui n'a pas de sens : l'*Heptamycus* ; il n'en frappe que davantage, et c'est tout ce que je voulais pour procurer des lecteurs à une production qui débute ainsi : *Jupiter et le Temps et la Terre existaient*........ Les Augures eux-mêmes, qui ont ordinairement plus d'impudeur que de science, y furent pris les premiers, et ne s'opposèrent point au surnom de *Théologien*, qu'on me déféra solennellement sur cet écrit. Je jouis dans l'intérieur de voir prendre le change sur mon compte, précisément d'après un œuvre presque tout physique, où dès la première ligne j'assimile le premier des Dieux à une idée abstraite, (*Jupiter et le Temps*) et où je fais la terre contemporaine de celui-là même qu'on lui désigne pour auteur.

Dans mon premier commentaire sur la Nature et les Dieux, j'avais déjà mis la croyance vulgaire en contradiction avec elle-même, et elle s'en était à peine aperçue. Tout en faisant le dénombrement des Dieux, j'y adopte ouvertement cette partie de la théorie de Thalès le Milésien, où il établit l'eau pour premier principe de tout; par conséquent, je la fais co-exister avec ce Jupiter, qu'on nous donne pour le premier engendreur de toutes choses. J'insinue en même temps que ce Dieu suprême, dont le trône est sur les nuages, pourrait bien être l'air lui-même, comme l'a déjà reconnu un ancien peuple. Et c'est ainsi que, pas à pas, j'introduis insensiblement la lumière dans les yeux de la multitude, depuis si long-temps fermés, et qu'il faut ouvrir avec précaution, si l'on ne veut pas la rendre tout-à-fait aveugle.

L'eau me sert encore à désigner le chaos dont les poëtes font un Dieu. Car avec quoi n'en a-t-on pas fait ?

Ainsi donc, voilà la terre, l'air et l'eau, voilà le chaos et le temps que j'introduis sur la scène, sous les noms révérés de Jupiter, Saturne et autres Dieux. Les prêtres avaient habillé leur théologie avec des lambeaux de la physique. Je leur rends aujourd'hui la pareille:

pour appeler les hommes au culte de la Nature, je l'habille un moment avec la robe des Dieux.

Je répète le même stratagème qui a si bien réussi aux Scyriens, mes compatriotes. Leur port, infesté de pirates cachés derrière les roches qui sont à l'entrée, était menacé d'une désertion totale des marchands étrangers, qui veulent trouver paix et sureté par tout où ils abordent. Nous avions pris plusieurs petits bâtimens à ces écumeurs de mer. Nous nous avisâmes de revêtir nos matelots des mêmes habits qu'ils portaient, et d'imiter leur manœuvre. Les pirates y furent trompés : une petite flotte qui suivait vint les surprendre, et nos parages purgés continuent d'être fréquentés comme auparavant.

Je m'emparai du champ de la mythologie, et j'y donnai des combats qui piquèrent la curiosité et réveillèrent l'attention. J'allégorisai tout mon système. J'établis mes deux principes : l'air ou Jupiter devint le principe actif, *Tellus* ou la terre le principe passif. Je conserve au temps le nom de Saturne. Et moi aussi, je fais des Dieux. Une certaine divinité, ou génie du bien, est sortie de mon cerveau, toute armée, sous le nom de *Chtonia* ; une Déesse malfaisante, ou génie du mal, sous le nom d'*Ophionée* ; je donne à celle-ci une suite nombreuse d'*Ophionites*. Puis j'ai mis mes deux armées en présence et aux prises. Les chefs se portent des défis, et se proposent des arrangemens. La bataille s'engage. Chtonia la gagne et précipite Ophionée et sa suite dans l'*Ogène* : c'est le nom que je suppose à l'empire des ténèbres. Tout cela, me direz-vous, n'est pas neuf ; j'en conviens. C'est encore le combat des géans ;

mais les mots sont changés, et cela suffit pour provoquer le peuple à changer de parti, et à passer dans celui de la vérité. Je lui fais tenir la route du mensonge, il est vrai; mais les fictions sont l'échafaudage du temple de la raison; l'édifice achevé, nous abattrons l'échafaudage, ou nous le laisserons tomber de vétusté. Mon système des deux principes mis en action, je passerai aux développemens, en évitant toujours d'être sec, au risque de devenir obscur. Il faut des images à la multitude: on ne la prend que par les yeux, et les prêtres le savent bien. Enfin, j'arriverai aux résultats: j'amènerai mes auditeurs à conclure que la nature est composée de contraires; que l'harmonie des choses naît de la lutte égale des élémens rivaux; que tout tend à l'équilibre, au niveau, en paraissant se combattre; enfin que la vertu et le bonheur résident dans la ligne droite qui sert de démarcation aux passions extrêmes. Je leur dirai que la vérité est lumière; que le mensonge est ténèbre. Je dirai aux bons de se liguer contre les méchans, à l'exemple du principe du bien qui, sans cesse, combat le principe du mal, et demeure toujours victorieux. Je leur recommanderai de se tenir toujours rangés autour du flambeau de la nature; et je les préviendrai que le mauvais génie triompherait, s'ils se laissaient entraîner par lui dans les ténèbres de l'ignorance ou de l'erreur.

Ensuite, j'ai cherché une image, grande et simple tout à la fois, à l'aide de laquelle je pus donner une idée de la nature, et pour ainsi dire, la faire toucher du doigt à la multitude, sans me rencontrer avec les prêtres: car il ne fait pas bon de se trouver sur leur chemin.

J'imaginai de représenter un beau chêne, dont le sommet touche au front du soleil, et dont les racines atteignent le noyau de la terre : deux ailes battent l'air autour de lui, et un grand manteau ou voile embrasse dans son ampleur et l'arbre et les ailes étendues.

La longævité de la nature, sa force, sa beauté, son immobilité, se trouvent parfaitement désignées, ce semble, par le chêne, le plus beau, le plus durable, le plus utile de tous les végétaux. Les ailes agitées expriment bien le mouvement, qui est l'ame de l'univers. Enfin, le manteau ou voile déployé, et qui embrasse tout, peint l'immensité de la nature qui est tout, et hors de laquelle il n'y a rien.

Je ne doute point que de lourds commentateurs, que des scholiastes verbeux ne viennent un jour défigurer cette allégorie, en voulant l'expliquer chacun à sa manière : la voici naïvement, telle que je l'ai conçue.

Une autre idée qui fait encore plus de bruit, et qu'on lit sur les premiers feuillets de ma Théocrasie, est celle-ci : « Jupiter fut changé » en amour, quand il voulut construire le » monde ».

Et quelques lignes plus bas :

« Le premier engendrant doit être le meil» leur ».

D'abord, on ne me comprit pas. On crut que j'établissais quelque chose hors de la nature, un agent existant par lui-même et opérant sur le chaos ; c'était me surprendre en contradiction avec mes propres principes. On ne vit pas, ou l'on ne voulut pas voir que j'avais l'intention de peindre, en un seul mot, cette harmonie qui lie tous les êtres, leur assigne à chacun sa place, et l'y retient. Oui, leur dis-je avec chaleur ; oui ! tout est amour dans l'univers. Depuis le premier des astres jusqu'au dernier des atomes, tout aime. La souveraine des nuits est sans cesse sur les pas du roi du jour. Le père de la lumière aime et féconde la terre ; cette mère commune embrasse dans son sein l'élément humide ; et l'air est l'amant de la flamme, qui meurt quand elle en est privée. Tout aime : tout est amour. Qu'un seul être cesse d'aimer, la chaîne qui lie le Tout est rompue. Que serait la nature sans l'amour ? c'est lui qui, par un charme indéfinissable, met l'accord dans toutes ses parties.

L'homme doit aimer dans tous les instans de sa vie : à peine sorti des flancs de sa mère, il caresse son sein. L'amour paternel veille auprès de son berceau ; l'amour filial, un jour, lui donnera un baiser, en marchant vers la tombe. Mais, roi de l'univers, l'homme lui doit de grands exemples ; il faut qu'il aime avec plus de perfection que les autres êtres ; il ne ressemble pas au tyran des forêts, qui rugit dans son antre auprès de sa compagne, offerte par le hasard. L'amour est un sentiment pur qui domine tous les autres ; mais il n'emploie son ascendant sur eux que pour les élever jusqu'à lui, et leur communiquer cette chaleur, cette activité, cette énergie dont ils manquent souvent sans lui. C'est dans ce sens que j'ai posé ce grand principe : *Le premier engendrant*, c'est-à-dire, l'amour, *doit être le meilleur.*

Phérécyde fit une pause ; j'en profitai pour dire à Hermodamas, à mi-voix et en lui serrant la main : O mon père ! que j'aime les principes de ton ami ! son système est bien selon mon cœur.

Phérécyde. De deux sortes principales de charlatans, les médecins et les augures, ceux-ci m'ont paru les plus exigeans et les plus intéressés. La mort, du moins, vous délivre des ministres d'Esculape : ceux des autels vous poursuivent au-delà de la vie, et vous rançonnent jusque dans le tombeau. Pour en avoir occasion et sujet, ils ont imaginé une seconde existence dans des demeures sombres : le fond de cette idée est vrai ; mais c'est le bon grain étouffé par des plantes parasites ; il faut avoir de bons yeux et du courage pour démêler la réalité à travers tous ces voiles religieux. Pour en venir à leurs fins, ils ont été obligés de diviser l'homme en deux, de distinguer en lui deux sortes de matière, une simple et une composée ; ils ont appelé celle-ci *corps*, celle-là *ame*. Sans cette distinction subtile, on aurait pu leur dire, à la vue d'un cadavre sur le bûcher : Cette masse sans vie ne saurait exister à la fois sur la terre et dans l'Élysée, ou le Tartare. Au moyen de leur doctrine spécieuse, ils vous répondent maintenant : Le corps est ici ; l'ame est là bas. Sacrifiez aux mânes : fléchissez Caron et Cerbère.

Pour détruire ce nouveau germe d'erreurs et d'absurdités, qui trop souvent motivent des sacrifices humains ; car on égorge sur la tombe d'un monarque ou d'un conquérant les esclaves ou les prisonniers qu'il a faits, telle fut la route que je tins. Je dis à mes élèves : Les prêtres ont raison : l'homme ne meurt point tout entier ; le cadavre qu'on brûle ou qu'on inhume n'est pas tout l'homme. Ce qu'il y a de plus précieux en lui survit à son corps : son ame passe dans celle de l'ami qu'il laisse ; son cœur, dans celui de sa veuve et de ses orphelins qui le pleurent. Son esprit est passé dans la doctrine qu'il a transmise à ses élèves ; et le souffle de vie qui circulait dans tous ses membres et mettait en jeu tous les ressorts de la frêle machine humaine, du moment que ces ressorts sont usés ou rompus, retourne à la grande ame du monde ; celle de l'homme en est une parcelle, une émanation ; elle remonte à sa source première, pour aussitôt transmigrer dans d'autres corps à peine organisés, soit dans l'air, soit au fond des eaux, soit dans les entrailles de la terre : car tous les êtres sont parfaitement égaux aux yeux maternels de la nature. Ainsi donc, je le répète, les prêtres ont raison ; oui ! l'ame est immortelle ; mais non comme ils l'entendent. L'ame est immortelle, non pas pour errer sur les rives du Cocyte, pendant plusieurs milliers d'années, si l'on n'a pas le soin là haut de charger les autels d'offrandes ensanglantées.

Ceux qui en vivent ne furent pas tant scandalisés de ces nouveaux principes, que des conséquences : n'immolez donc plus d'hécatombes, qui ne servent qu'à engraisser les victimaires. Imitez-moi : je n'ai encore sacrifié à aucun des Dieux regnicoles ou étrangers, parce que ni eux, ni mes parens, ou mes amis défunts, ni moi, nous n'avons besoin d'holocaustes. Les Dieux peuvent s'en passer, tout aussi bien que leurs images ; car, ou ils se mêlent des actions humaines, ou non : dans le premier cas, leur justice est incorruptible, et leur sagesse me rassure ; dans le second cas, leur insouciance autorise la parcimonie de mon culte. Mes amis ou mes parens défunts n'ont que faire de sacrifices : ils ne sont point morts, ils ne sont qu'absens. Ils poursuivent le cours de leurs destinées, que ni les prières, ni les riches offrandes ne peuvent changer.

Quant à moi, je ne m'en trouve pas plus mal : ma santé n'en est point altérée. L'air qu'on respire dans les temples n'est pas apparemment très-nécessaire à l'existence de l'homme. Je mène une vie assez douce : la trame de mes jours, en passant par les mains d'un pontife, ne s'allongerait probablement pas...... D'ailleurs, je ne désire pas des jours nombreux, mais purs. Le temps que je perdrais à genoux sur les marches d'un sanctuaire, je le consacre à l'étude de la nature ; c'est comme si je faisais une prière aux Dieux : si la nature renferme tout, elle contient et les Dieux et les hommes. Je suis donc sans cesse en présence de la divinité, quand je suis en présence de la nature.

Cette doctrine, qui se propage dans toute l'île de Scyros, ne manqua pas de parvenir à la connaissance des prêtres ; jusqu'à ce moment, ils n'ont pas encore osé répliquer. Saturne, qui tient dans sa main le passé, le présent et l'avenir, Saturne seul peut m'apprendre ce qu'ils me gardent. Je les attends, appuyé sur ma conscience.

Ainsi Phérécyde, qui n'avait point de secret pour son ami Hermodamas, se montrait tout entier devant nous deux, et décidait en moi mon penchant à l'étude de la sagesse. C'en est fait ! dis-je à mon premier maître ; la nature s'explique sur mon compte par la bouche du bon génie de Scyros ; car c'est ainsi qu'il faut appeler Phérécyde. O mon second père ! chaque jour ajoute à ma reconnaissance envers toi ; je te dois plus que le bienfait de la vie : tu me procures ce qui la rend chère et honorable, l'exemple de toutes les vertus et la connaissance de toutes les vérités. Que j'aime à me trouver entre Phérécyde et toi ! ma jeunesse, comme un faible arbrisseau, avait besoin de cette double haie vive pour lui servir de rempart contre les passions.

§. XVI.

Vie privée des anciens Grecs.

Je fréquentai assidument Phérécyde ; Hermodamas lui-même assistait aux leçons de son ami, beaucoup moins âgé. Un jour, à l'issue d'un commentaire savant, mais fort abstrait, sur ce qu'on doit entendre par *causes premières*, Phérécyde, après avoir congédié ses auditeurs jusqu'au surlendemain, nous prit à part et nous dit, en nous emmenant hors de la ville : « Mes amis ! que les hommes savent mal apprécier les hommes ! tu l'as vu, Pythagore ! les habitans de Scyros et les étrangers ont une sorte de vénération pour moi, parce que j'en sais un peu plus qu'eux sur des matières obscures. Parce que, d'après des calculs qu'on m'apporta de bien loin, j'ai prédit à mes compatriotes une éclipse visible dans cette île, on me croit le premier homme de l'Archipel. Je me suis entendu appeler le huitième Sage, à cause de quelques maximes spéculatives qui doivent nécessairement frapper des esprits peu méditatifs. Scyros, hors de ses murs, à sa porte, possède un véritable sage, auquel elle fait à peine attention. Dans ce prochain vallon où je dirige vos pas, habite un homme par excellence ; tous nos concitoyens le connaissent, et ne lui accordent qu'une froide estime, voisine de l'indifférence. Il est vrai qu'il ne va point les chercher, et se met peu en peine de leur plaire ou de les étonner. Il ne fait point de prodiges à leurs yeux. Il passe son chemin sur la terre, sans dire à ceux qu'il rencontre sur sa route : prenez de mes leçons ; venez à moi. Jamais on ne l'a vu sur le port s'emparer des premiers sortis d'un navire, les interroger sur les contrées qu'ils quittent, et sur celles qu'ils se proposent d'aborder. Ce sage-pratique n'a pas encore franchi les limites de son héritage, et achèvera d'exister où il est né. Sous peu de jours octogénaire, peut-être survivra-t-il à son fils. Ce phénomène est plus digne de nos observations que tous ceux qui sont l'objet de nos recherches et de nos études. Cet *Homme*, qui seul dans cette île mérite ce beau nom, est mon père ; et c'est chez lui que je te conduis, Pythagore : Hermodamas le connaît, et par son silence t'a ménagé le plaisir de la surprise ».

HERMODAMAS. Oui ! mon fils ! Babys, le père de Phérécyde, est une leçon vivante que nous te réservions ; une fois en sa présence, tu pourras prendre une idée des mœurs primitives de nos aînés sur la terre.

Mon impatience fit doubler le pas. Nous rencontrons un fossé dans lequel coulait une eau limpide : il servait de clôture à un petit domaine qui, au premier aspect, me parut cultivé avec beaucoup de soins. Nous y entrâmes, sur un pont construit avec trois arbres couchés. Il était enduit d'argile et recouvert de gazon. Deux hauts peupliers indiquaient le passage, et servaient en même temps à retenir une barrière tissue d'osier : cet enclos ne contenait pas plus de terre qu'une paire de taureaux n'en peut labourer pendant trois jours. A l'autre bout, fermé par une colline, j'aperçus un vieillard vêtu à peine d'une tunique blanche, qui ne descendait pas au-delà du genou ; une ceinture bleue soutenait ses reins. Il avait mis bas un manteau de même couleur. Aidé d'un jeune homme robuste, il traçait avec la charrue un sillon profond et droit, qu'il voulut parcourir dans toute sa longueur avant de nous parler. Nous le suivîmes jusqu'à l'extrémité opposée, où il fit une halte pour nous dire : « Bon jour, mon fils ; salut à notre cher Hermodamas et au jeune étranger qui l'accompagne. La déesse de la santé paraît avoir prévenu mes vœux ; faites tout pour mériter ses faveurs. De toutes les divinités, c'est elle qui reçoit de ma part le culte le plus assidu : j'ai un peu négligé les autres, pour lui donner tous mes soins. C'est elle qui m'aide à porter le poids de ma chevelure, blanchie par soixante-dix-neuf hivers. Mes amis, le soleil, qui après la santé a tous mes hommages, poursuit sa course pendant nos entretiens, et ne perd pas un moment : souffrez que j'en agisse comme lui. Tout en conversant, cette pièce de labour se trouvera terminée ».

Après avoir traité de quelques affaires domestiques avec Hermodamas et Phérécyde, Babys, s'adressant à moi, me dit : « Jeune homme ! tu viens dans cette île, sans doute pour assister aux savantes leçons de mon fils? C'est l'oracle du lieu ; tous les jours on le consulte pour connaître ce qui se passe par-delà les astres et dans le plus profond de la terre ; moi, je m'en tiens à sa superficie. Abandonné à moi-même de bonne heure, je me suis adressé jadis ces questions : Me voilà né dans ce champ, sous ce toit de brique. J'existe ; comment ? je n'en sais trop rien ; pourquoi ? mais apparemment pour vivre à ma manière, comme l'oiseau vit à la sienne au milieu des airs, et à l'instar d'une infinité d'autres êtres qui partagent avec moi la lumière du jour. Ces volatiles se bâtissent des nids, se procurent des alimens, se reproduisent, vont et viennent, puis disparaissent pour faire place à d'autres. Telle est aussi, sans doute, l'existence de l'homme. Le limaçon, qui goûte avant moi de mes fruits, se suffit à lui-même, à une seule époque de la vie exceptée. Maître dans sa maison, qu'il agrandit selon ses besoins, qu'il transporte où il veut, et qu'il ferme quand cela lui plaît, le limaçon est encore un bon exemple à suivre. Cet olivier, sans changer de place, avec ses racines et ses feuilles, attire à lui le suc de la terre et la rosée du ciel, nécessaires à sa végétation. Pourquoi, me trouvant bien dans cet enclos, en sortirais-je avec l'espoir d'être mieux ailleurs ? Restons ici ; cette métairie, long-temps négligée, manque de beaucoup d'ustensiles de ménage ; mais avec quelque peu d'industrie, seule, elle pourra pourvoir à mon existence ; et moi, presque tout seul aussi, à son entretien.

Je m'arrêtai, pour ne plus m'en départir, à ce principe tout naturel, que la véritable indépendance consiste à se passer de tout le monde, et à se suffire à soi-même. Fier de cette découverte, et transporté de joie, je me mis aussitôt à l'œuvre, prenant pour modèle la simplicité du roi d'Éleusis, père de Triptolème. D'abord, je m'aperçus que le poids des tuiles fatiguait les murailles de mon habitation ; j'y substituai du chaume. Une clôture de pierres fermait mon champ ; mais outre qu'elle tombait de vétusté, elle m'interceptait l'air et la vue ; je la jetai bas, et je creusai ce fossé, où je conduisis les eaux d'une petite source voisine.

Des racines et quelques légumes bouillis dans des vases de terre, pétris de ma main ; un brouet de froment écrasé sous une pierre lice et dure, chargent ma table frugale, mais saine, abondante et variée. Du jus aigre de plusieurs fruits relève la saveur un peu fade de ces mets rustiques ; et la grappe, pressée entre mes doigts dans la coupe de mes ancêtres, m'offre une boisson propre à soutenir mes forces. Jamais le sang du bœuf, compagnon de mes travaux, ne ruissela sous ma dent carnacière. En peu d'années, je pus me dire avec orgueil, en portant mes regards sur ma personne et à mille pas de circonférence : Tout ici est l'ouvrage de la nature et de moi ; tout, jusqu'à mes chaussures et mes vêtemens, est le produit de mes mains laborieuses. Je ne dois rien de tout cela à d'autres ; quelquefois même, j'ai pu être utile à mes voisins, et reconnaître bien au-delà les services qu'ils m'ont rendus dans les commencemens.

Jeune homme, me dit Babys, après avoir dételé les bœufs qui, traînant leur joug, allèrent, à pas lents et d'eux-mêmes, regagner l'étable contiguë au logis de leur maître, Phérécyde t'a débité de plus sublimes leçons ; à coup sûr, elles ne te seront pas plus profitables. Quelle jouissance je goûtai la première fois, qu'à pareille heure, assis sous ce vestibule de feuillage, d'où je puis embrasser d'un clin d'œil tout mon domaine, et dans la perspective, découvrir la ville de Scyros, son beau port et les flots qui baignent les Cyclades ! quelle jouissance j'éprouvai en me rendant cette justice ! Je suis peut-être en ce moment le seul homme qui sache vivre pour lui, avec lui et par lui-même. Là bas, sur le bord de la mer, ils s'occupent de science et de commerce : ils regorgent de richesses et de superflu, et sont embarrassés du choix de leurs plaisirs. La pierre et le marbre, l'or et le cuivre travaillés par eux, deviennent des chef-d'œuvres, dont ils sont vains ; mais ont-ils véritablement autant de sujets de l'être que moi ? sont-ils aussi libres, plus heureux ? S'ils soupçonnaient le genre de vie que je mène ici, ils me traiteraient de barbare, et ils n'auraient pas tort. Je ne sais précisément que ce qu'il faut pour remplir sur la terre l'emploi d'homme que la nature m'a imposé. Comme toi, Phérécyde, quand j'aurais deviné le systême du monde ; quand je saurais, comme toi, calculer une éclipse, en vivrais-je plus long-temps ? ou deviendrais-je meilleur ? L'es-tu devenu plus que ton père, dont tu n'as pas goûté les conseils ? Je vous le répète, mes amis ; l'homme n'est indépendant qu'autant qu'il ne dépend que de lui. Les chaînes de la fatalité sont déjà assez pesantes, sans y ajouter le poids des liens civils. Je le sais, on ne parla pas plus de Babys après sa vie, qu'auparavant. Mais l'homme est-il donc né pour faire du bruit ? L'univers finit pour moi au bout de ce champ, au pied de cet hermès de bois ; j'ignore ce qu'on fait au-delà, tout autant que ce qui se passe dans la lune, si elle est habitée : parce que je n'ai besoin de connaître que les changemens de saisons, et non ceux des empires. J'en ai assez d'étudier la nature, d'en suivre les révolutions annuelles et journalières ; le reste ne me regarde point. Voilà ma sagesse ; fassent les Dieux que les hommes ne soient pas plus sages que moi !

J'ai en ma faveur un oracle de Delphes : Ne proclama-t-il point plus heureux que Gygès, le vieillard Aglaüs, de Psophis en Arcadie, propriétaire et cultivateur d'un champ, dont il ne franchit jamais la borne ?

Le vœu de la nature n'était point acquitté ; le flambeau de la vie ne doit que passer dans la main de l'homme : il le reçoit pour le rendre. Un laboureur voisin m'accorda l'aînée de ses filles. Bientôt la couche de l'hymenée fut aussi féconde que notre terre était fertile ; Phérécyde est le seul fruit qui m'en reste. Il voulut porter ses pas plus loin que moi, et me demanda de le conduire à Scyros : non, non ! lui dis-je, (tu dois te le rappeler, mon fils ;) non ! je ne sors point de ma métairie ; on me rendra le service de t'accompagner : je ne quitterai pas un seul instant de vue ma charrue et mon toit de chaume. Pars, et reviens dans mes bras : tu retrouveras toujours un père, mais tu ne le retrouveras qu'ici. Le voilà, dit-on, devenu un sage, et bientôt la gloire de son pays. Moi, toujours le même, si je ne laisse pas sur ma tombe de beaux écrits, j'y déposerai, du moins, l'exemple d'un homme qui n'a voulu connaître et suivre que la nature ».

La fraîcheur du soir commençait à s'élever. Babys nous fit entrer dans son habitation ; le même toit couvrait le propriétaire et tous les êtres vivans qui lui appartenaient. Nous fîmes le dénombrement des animaux paisibles réunis autour de leur bon maître. Nous vîmes les deux taureaux, dont les flancs n'étaient point déchirés par l'aiguillon ; les diverses inflexions de voix de Babys leur suffisaient pour continuer leur route ou revenir sur leurs pas, quand ils labouraient. La vache nourricière était avec eux. Dans cette même étable, je vis un cheval étranger que Phérécyde avait reçu en don à Scyros, et qu'il s'était empressé d'offrir à son père. Babys avait achevé son éducation, et il nous dit à ce sujet : « L'art d'élever les hommes n'est pas, à beaucoup près, aussi avancé que celui de dresser les chevaux, sans être pourtant plus difficile. Je n'aurais pas si bien réussi, si j'avais eu la prétention de faire un homme de mon cheval, à l'instar de ces législateurs qui veulent faire des dieux avec des hommes ».

Babys occupait le centre de son petit empire, entre la grange et le cellier. Tous les meubles étaient sortis de ses mains : la table à trois pieds, les siéges, l'escabeau, le cratère, les vases moins grands, et plusieurs coupes de forme différente. Le foyer était au fond, devant la porte. On y voyait un trépied de fer d'un côté ; de l'autre, un candelabre, taillé dans un tronc d'arbre très-dur. Une lampe de terre cuite, à trois lumières, était suspendue au milieu du plafond. Deux ou trois autres lampes à un seul fanal (l'une d'elles représentait un cygne, dont le long col sert d'anneau), se trouvaient éparses, pour les avoir sous la main. Des nattes tressées de jonc, jetées sur une estrade, procuraient un doux sommeil au maître du lieu. Le jeune homme qui le servait, et qui appartenait à une famille alliée de la sienne, prépara le repas. La table, d'un bois poli et luisant, fut couverte de larges feuilles de figuier, sur lesquelles on plaça des œufs cuits sous la cendre, des oignons, du miel, des gâteaux de farine choisie, et du sel. Des corbeilles d'osier étaient surchargées de beaux fruits; il y en avait de secs, il y en avait de fraîchement cueillis. On apporta une outre de vin, et un long vase d'argile tout rempli de lait encore tiède; et autour, quatre coupes à boire, et une corne de bœuf, destinée au même usage, de père en fils, dans la famille.

Il nous fit asseoir. « Nous sommes cinq, dit-il; ce nombre n'est point de mauvais présage. Pour qu'un festin soit agréable, le proverbe prescrit de n'être pas moins que les Grâces, ni plus que les Muses. Je fais libation avec cette coupe de lait, aux trois sœurs de l'Amour: faites-en autant avec le vin de cette outre, aux neuf filles d'Apollon. Je parle un instant la langue de mes convives.... Hermodamas, tes yeux semblent appesantis ».

Mon second père, en effet, se trouvait atteint d'un mal-aise subit; nous nous hâtames d'achever le repas, pour reconduire Hermodamas sur la couche qui l'attendait dans un lieu séparé, et je me disposai à me livrer au sommeil, tout près de lui.

§. XVII.

Mort d'Hermodamas; ses funérailles. Discours de Phérécyde à Pythagore.

VERS le milieu de la nuit, il m'appela d'une voix affaiblie : il se sentait plus mal. Une lampe était restée allumée ; j'allai la suspendre au chevet du lit d'Hermodamas, et je vis alors que son visage pâlissait ; il pouvait à peine lever les yeux sur moi. Je vais appeler Phérécyde, lui dis-je.

HERMODAMAS. Mon fils ! ne réveille encore personne ; reste près de moi, si tu veux : cette crise n'est peut-être qu'un premier avertissement.

Il parut d'abord goûter un calme profond. Je fermai l'œil un moment. Je m'entendis presqu'aussitôt appeler : « Pythagore, es-tu là ? Viens recevoir mes derniers adieux. Je ne peux plus en douter ; mon heure dernière est entre les mains des parques ; le fil de mes jours passe sous les ciseaux d'Atropos. Mon fils, ferme les yeux d'Hermodamas, et promets-lui de le ramener à Samos, et de le rendre au tombeau de sa famille ».

Je lui pris la main ; et la sentant froide et sans mouvement, je jetai un cri, qui fut entendu de Phérécyde, de son père et du jeune serviteur. Ils accoururent tous trois. Hermodamas put encore les reconnaître, et de ses lèvres mourantes laissa tomber ce peu de paroles, qui furent les dernières : « Adieu, Babys. Phérécyde, je te remets Pythagore ; remplace-moi auprès de lui. Mon fils.... ».

Il ne put en dire davantage ; je reçus le dernier souffle de sa belle ame. Sa tête tomba sur mon sein, pour ne plus se relever. Phérécyde essaya de quelques procedés, mais en vain ; le flambeau de la vie, une fois éteint, ne se rallume plus.

Pendant le silence douloureux où nous étions plongés, le jeune serviteur, debout au pied du lit, commençait tout haut la prière accoutumée qu'on adresse dans ces tristes momens à Mercure. Parle bas, lui dit son maître ; les Dieux n'ont rien à faire sur l'ame d'un sage. Hermodamas n'est qu'endormi ; ne trouble point son paisible sommeil. Aussitôt que l'aube matinale paraîtra, vas tresser des guirlandes et des couronnes.

Je ne pouvais me résoudre à quitter le corps de mon second père, que je tenais embrassé, comme pour le réchauffer et lui faire partager l'étincelle de la vie qui m'animait. Ma bouche pressait ses lèvres glacées.

« Pythagore ! me dit gravement Phérécyde, Hermodamas a vécu. Ses jours sont pleins ; la raison et la vertu en ont tissu la trame. Tu as perdu un ami, un instituteur, un autre père. Que les larmes de la piété filiale et de la reconnaissance honorent sa mémoire ! Ne l'outrage point par les cris d'une douleur immodérée. Profite mieux de ses leçons ; il t'a dit d'éviter les excès. Rendons-lui les derniers devoirs de l'amitié ».

Babys s'était retiré ; il revint le moment d'après, tenant à la main un voile qui avait servi déjà à sa femme dans pareille circonstance, et que nous étendîmes sur le visage d'Hermodamas. Le bon vieillard parsema ensuite de plantes aromatiques la draperie dans laquelle nous enveloppâmes le corps, et tous quatre nous le portâmes silencieusement à la porte de l'enclos, en deçà du petit pont de bois ; Babys voulut qu'il y restât exposé pendant trois jours.

« Hermodamas, nous dit-il avec une simplicité touchante, m'eût donné ces trois jours ; au moment qu'il a cessé de vivre, je ne rejeterai point sa dépouille, comme un objet incommode. Privé de mon ami, je veux du moins en contempler les restes, et lui dire un long adieu. Jeune Pythagore, s'il ne t'eût point manifesté des intentions contraires, je t'aurais disputé les cendres de notre ami ; elles auraient eu un asile révéré dans mon petit domaine, et Phérécyde leur eût dans peu associé les miennes ».

Nous nous abstînmes de ces menues pratiques de la superstition, dont le vulgaire se montre si jaloux ; seulement nous abritâmes le corps sous plusieurs branches de cyprès. Phérécyde ne m'abandonna pas un seul instant pendant ces tristes détails. Chaque matin des trois jours qui s'écoulèrent entre le trépas et les funérailles, il m'emmena avec lui dans des lieux déserts, pour nous entretenir de l'ami que nous venions de perdre ; le soir, nous retournions mouiller de nos larmes le corps d'Hermodamas.

La veille du départ, nous y demeurâmes plus long-temps. Le fils de Babys m'y donna une leçon pathétique, qui, selon son vœu, ne s'effacera s'effaça jamais de ma mémoire. « Pythagore ! me dit-il en me prenant la main, et en la posant sur le sein glacé de mon premier maître, tu te consacres à la pratique de la sagesse et à l'étude de la vérité ; sais-tu à quoi t'engage cette généreuse résolution ? te sens-tu capable de servir la vérité pour elle-même, ou d'être sage pour toi seul ? Deux sentiers s'ouvrent devant tes pas : celui de la gloire et des persécutions, celui de l'obscurité et de la paix. Choisis ! veux-tu vivre comme Hermodamas et mon père ? veux-tu, à leur exemple, pratiquer le bien dans la retraite, exister sans bruit, n'être connu que de toi et cacher ta lampe sous le boisseau ? Quand tu auras remis à la famille de ton maître ce dépôt sacré, retourne dans ta maison, renferme-toi avec tes livres et une femme ; sacrifie aux Muses dans la solitude, et ne sois que le spectateur de la grande scène du monde : je te promets une félicité durable ; tu n'auras à te plaindre de personne, ni personne de toi ; l'époque de ta mort ne sera pas plus remarquée que celle de ta naissance ; tu n'auras fait que passer sur la terre, sans y laisser de traces ; on n'aura point de crimes, ni d'erreurs à te reprocher ; ta cendre ne sera point violée, à peine saura-t-on où elle est : mais aussi, tu ne laisseras le souvenir d'aucun service rendu à tes semblables ; tu n'auras point soulevé un seul coin du voile de la nature ; la vérité n'aura eu en toi qu'un froid admirateur ; tu ne lui auras procuré aucun triomphe : et si tous les gens de bien et les hommes de génie n'en faisaient pas davantage, l'homme retournerait bientôt au gland, sa première nourriture. La société, abandonnée aux méchans sans rivaux et sans frein, deviendrait une arène sanglante, où la pauvre espèce humaine ne pourrait soutenir le parallèle avec les animaux les plus féroces, ou les brutes les plus stupides.

Si au contraire, né avec une imagination féconde et une ame de feu, tu ne peux goûter de repos, tant qu'il y aura des charlatans pour tromper le peuple, et des despotes pour l'écraser; si tu portes l'amour de la vérité jusqu'à l'enthousiasme; si la rencontre d'un augure ou d'un tyran fait bouillonner ton sang; avide de connaissances utiles, ou d'inventions sublimes, si tu pleures la perte d'un jour qui n'a point été marqué par un pas de plus fait vers la nature, ramène Hermodamas à Samos, verse une larme sur sa tombe; et de suite, monte au palais de Polycrate, essaye de le convertir à la sagesse. Si l'habitude du crime est devenue en lui une seconde nature, descends vers tes compatriotes, pour les élever jusqu'à toi. Si le pli de la servitude est formé, sors de ta patrie, et va tenter ailleurs des expériences plus heureuses. Voyage! remonte à la source de toutes les erreurs, pour la tarir. Apprends à connaître les hommes, et ressemble aux médecins, qui voient beaucoup de malades, avant d'entreprendre de les guérir. Chargé d'observations et de faits, passe enfin à la réforme de tes semblables; venant de loin, ils te croiront. Quand tu ne rendrais à l'indépendance et à la sagesse qu'un seul peuple, qu'une seule ville, tu aurais assez vécu. Tu seras calomnié, poursuivi; marche toujours à ton but, à travers les calomnies et les dangers. Si tu succombes, tu auras fait ton devoir ; ta mission sera remplie : et le bûcher sur lequel on t'immolera, victime de la vérité et de la justice, le lendemain sera changé en autel, pour y brûler de l'encens devant ton image. Pythagore ! quelque soit le parti que tu prennes, promets à notre ami Hermodamas, qui nous entend, car sa belle ame, en quittant ce corps, est retournée à l'ame du monde, présente en tous lieux ; promets-lui, promets-moi, puisqu'il m'a désigné pour le remplacer, que quelques soient les événemens, les hommes et les choses, toutes tes pensées, toutes tes paroles, toutes tes actions seront pour la vérité, la justice et la nature ».

L'émotion que je ressentis à ce discours de Phérécyde, fut ma réponse et son garant. Ma main était brûlante dans la sienne ; mon œil étincelant lui apprit pour quelle résolution je m'étais décidé. Babys arriva, une couronne de lierre à la main. « Qu'avez-vous, nous dit-il ? vous paraissez bien agités. Phérécyde, sans doute, tu fais prendre à Pythagore de grands engagemens ; il les tiendra tous. Bon jeune homme ! ajouta-t-il, après que tu l'auras consacrée sur le corps d'Hermodamas, garde cette couronne, en mémoire de lui, de moi et de mon fils ».

§. XVIII.

Retour de Pythagore à Samos. Etat politique de cette ville.

Le lendemain, jour de notre départ, vers la huitième heure, nous vîmes de loin, sur la route, une foule de voyageurs qui s'acheminaient droit à la métairie de Babys : c'étaient les disciples de Phérécyde, inquiets de leur maître, absent depuis deux jours, contre sa promesse ; ils venaient en apprendre par eux-mêmes la cause : peut-être est-il malade chez son vieux père, se disaient-ils. Mais quelle fut leur tristesse, à la vue des apprêts d'une pompe funèbre !

J'accourus vers eux le premier, et leur dit : Sortez d'erreur : c'est à moi seul à pleurer ; le corps que vous voyez est celui d'Hermodamas : voici Phérécyde.

Une cause aussi sacrée, leur dit-il, pouvait seule me retenir loin de vous. Puisque vous êtes venus jusqu'ici, vous m'aiderez à rendre les derniers devoirs à mon ancien ami.

On attendit le coucher du soleil pour se disposer au départ. Le jeune serviteur de Babys attela les deux bœufs à un petit char rustique, porté sur quatre roues. Nous y plaçâmes le corps, sur un lit de cyprès. Babys voulut poser lui-même sa couronne de lierre sur la tête de l'illustre mort ; et après nous avoir préssé entre ses bras et dans le plus profond silence, enveloppé dans son manteau, il s'assied sur la barrière du pont, pour nous voir partir. Son jeune serviteur allait devant, un flambeau d'une main, de l'autre dirigeant les pas lents de ses deux bœufs, sous le joug.

Phérécyde et moi, nous marchions derrière le char, mon bras passé dans le sien. Nous arrivâmes ainsi à la ville, où je m'embarquai presqu'aussitôt pour Samos. Je prévins le patron du bâtiment de ménager pour la nuit notre entrée au port ; ce moment convenait mieux à ma tristesse et au mystère qu'il m'était prudent de garder.

Je convoquai la famille d'Hermodamas, et nous procédâmes aux dernières funérailles, précisément le soir du jour où tout le peuple de Samos et des environs célébrait de bruyantes orgies par les ordres et aux frais du prince. On nous laissa tout entiers à notre douleur. Un épais cercueil de bois de chêne s'ouvrit pour recevoir le corps d'Hermodamas. Tandis qu'on le couvrait de fleurs et de plantes parfumées, je coupai une boucle de ma chevelure : et après l'avoir mouillée de mes larmes, je la laissai échapper de mes mains dans le cercueil, en prononçant cet éloge :

Bénie soit la mémoire du sage ! Le mortel qui n'a donné toute sa vie que de bons exemples, ne laisse après lui que d'honorables souvenirs. Si ma pensée jusqu'à ce moment s'est conservée pure ; si ma langue n'a point encore proférée de paroles dont j'aye à rougir ; si je ne connais encore que les plaisirs de la nature, je le dois au sage Hermodamas. Élevé à la cour, on aurait fait de moi un esclave insolent et dur, ou l'un des pourceaux du palais de Circé ; artiste, je me verrais aux gages d'un despote capricieux ; marchand, je ne sacrifierais qu'à l'or ; à la suite d'un héros, j'aurais pris goût peut-être au sang des hommes. Sous les yeux, à la voix du sage Hermodamas, grâces à ses leçons sublimes, je ne sais rien de beau que la vérité, rien de bon que la vertu. O Hermodamas ! heureux celui qui a pu te connaître et te suivre, te voir et t'entendre ! heureux qui pourra t'imiter, et comme toi devenir un homme ; car tu n'as voulu être que cela, et m'as bien recommandé de ne pas prétendre à un titre plus relevé, celui d'homme étant le seul qui convienne à des hommes. O Hermodamas! avant de te renfermer dans la tombe paisible, m'as-tu laissé ce bon esprit qui dirigeait toutes tes actions, cette candeur aimable de l'enfance, qui t'accompagna jusque dans tes vieux ans, et cette simplicité de mœurs, gardienne de l'innocence et du vrai bonheur? Si dans ces froides reliques il reste encore quelqu'étincelle de cette sagesse antique dont tu as hérité de tes pères, avant de te dire le suprême adieu, qu'elle passe dans mon ame, toute pleine de toi..... Que cette terre, cultivée de tes mains, honorée de tes pas, en recouvrant tes précieux restes, soit toujours légère à tes mânes! Que le méchant ne vienne jamais, d'un pied prophane, fouler ton cercueil! malédiction sur l'impie, et sur tous ceux qui ne s'opposeraient point à cet outrage fait à la mémoire du plus sage des insulaires de Samos!

Tous les assistans répétèrent l'imprécation.

Le lendemain, après le coucher du soleil, je me rendis au monument; j'y passai en revue les hommes recommandables qu'Hermodamas m'avait indiqués pour me servir de refuge, quand il ne serait plus. Je n'oubliai point Phérécyde et Alcmæon. La mer me séparait du premier; je pensai à me raprocher du second, dans le voisinage duquel j'étais. Je le fis inviter de venir, comme pour visiter un malade; il arriva à la chute du jour, et me reconnut bientôt: Qu'as-tu fait de notre vertueux ami?

Hélas! lui dis-je, interrogez les parques.

Vous-même, pourquoi cette tristesse répandue sur votre visage ?

Alcmæon. Parlons d'abord de notre vertueux ami et de toi ; la meilleure manière d'honorer les morts illustres n'est pas de se consumer comme une lampe auprès de leur tombeau, inutile à soi et aux autres. Quand tu seras instruit de la perte que j'ai faite, tu me rendras les pleurs que je verse en ce moment sur la tienne. Les mortels ne devraient pas se montrer envieux les uns des autres ; ils ont tous une dose égale de chagrins.

Le lendemain de votre disparution de notre île, Polycrate me manda pour en apprendre la cause ; peu satisfait de mes réponses, il fit un geste qui me causa un frémissement, dont ma trop sensible Aryphile s'aperçut à mon retour.

Ton départ de nuit, avec Hermodamas, avait déjà causé beaucoup d'inquiétudes à ma fille : ce nouvel accident y mit le comble. Une indisposition légère, dont elle était atteinte, prit un caractère plus allarmant ; le troisième jour, je la perdis.....

Pythagore. Aryphile n'est plus....

Alcmæon. Si ma fille eût pu commander à sa sensibilité pendant ces premiers instans, elle eût été rassurée bientôt sur moi et sur mes amis. Polycrate n'a donné aucune suite à son ressentiment ; peut-être attend-il que sa proie lui soit revenue sous la main. Pythagore ! tu te livres au désespoir ! écoute. Nous ne sommes pas les seuls à plaindre dans cette île ; vois notre patrie ! Des partisans de l'ancienne république vivaient paisibles, soupirant tout bas après des jours plus prospères ; un d'eux se

permet de dire, devant une image de Polycrate : Les hommes ne sont pas immortels ; il est entendu, traîné au tribunal, et condamné à la hache. Un délateur gagé pour tenir registre de tout ce qui déplaît au tyran, dénonce les citoyens qui ont paru sensibles au sort de leur compatriote ; ils sont enlevés de nuit à leur famille, et de suite subissent la même peine. C'est un spectacle donné au peuple pour le glacer d'effroi ; mais en même temps, on l'amuse par une fête. Les tables sont dressées le long des rues de Samos, et laissent à peine assez de passage pour les suppliciés. Au milieu des fumées du vin et des hymnes à Bacchus, le peuple se lève un instant de table pour voir les infortunés aller à l'échafaud, bat des mains, puis reprend la coupe du banquet, et boit au bon génie de Polycrate. On ne saurait peindre la satisfaction qu'éprouva celui-ci, quand on vint lui rapporter l'insouciance des citoyens, leur stupide curiosité, leur joie féroce et leur incroyable impassibilité, à la vue des bourreaux et des victimes. « Voilà comme il me faut le peuple,
» dit le prince à ses courtisans des deux sexes !
» une nation parvenue à ce degré d'avilisse-
» ment et de barbarie !..... on en peut tout
» faire ».

Mon cher Pythagore ! dissimule ton séjour, tandis que, de mon côté, je vais prendre tous les renseignemens nécessaires (1).

---

(1) Pour ce paragraphe, et ceux qui l'avoisinent, voyez la note, page 92.

§. XIX.

Conseils donnés à Pythagore, pour voyager avec fruit.

J'eus beaucoup de peine à retenir mes larmes en la présence d'Alcmæon ; elles inondaient mon cœur. Enfin, je leur donnai un libre cours.

La Renommée publie qu'on n'a jamais vu Pythagore rire ou pleurer ; je ne l'ai point démentie, pour l'honneur de la philosophie ; mais la Renommée ne m'a point suivi par tout, et ne s'est point attachée à mes premiers pas. Disciples bien-aimés ! le sage n'est point l'homme impassible, ou qui se roidit contre les besoins de la nature, qu'on appelle bien mal à propos des faiblesses. La vigne pleure au printemps, pour porter en automne des grappes nourricières. Il faut dans le jeune âge payer tribut aux passions, pour avoir droit de cueillir, dans l'âge mûr, les fruits de la sagesse. Était-il situation plus déchirante que la mienne ? Sans famille, sans amis, un seul lien m'attachait à l'existence : Aryphile pouvait me rendre tout ce que j'avais perdu ; déjà ma pensée s'adressait à elle dans mes ennuis, à l'exemple du fils d'Ulysse, qui, au milieu des tempêtes, invoquait Minerve. Télémaque, plus heureux, s'appuyait sur le bras d'une Immortelle !

Je me suis rappelé souvent depuis, cette époque de ma vie, pour en tirer une leçon. Ce n'est point en assistant à des luttes, tranquillement appuyé sur la barrière, que le jeune athléte se rend habile ; il s'exerce long-temps, et s'expose à être terrassé, pour apprendre à se relever de ses chutes. Nos premiers maîtres sont nos passions.

Alcmæon revint le surlendemain. L'état où j'étais fit que le reproche expira sur ses lèvres. « Est-ce là, me dit-il avec douceur, ce dont nous étions convenus » ?

Pythagore. Père respectable d'Aryphile ! ta fille n'était pas pour moi une femme étrangère ; je n'avais pu rester insensible à ses vertus et à ses grâces. Pythagore aspirait à entrer un jour dans ta famille, et déjà tu avais en moi un enfant de plus. Il faut renoncer au bonheur ! un vide effrayant s'ouvre à mes yeux, je me trouve seul.....

Alcmæon. Mon fils ! ne te reste-t-il pas le père de celle que nous pleurons ?..... Fais trêve à ton chagrin ; tu ne peux plus rester à Samos. J'ai cru qu'il était de la prudence d'aller au-devant du coup que Polycrate aurait pu te garder. J'ai pris sur moi de me présenter à lui : Prince, il y a plusieurs mois, tu me parlais de Pythagore : il est de retour. — Je le sais. — Il a perdu son maître Hermodamas. — Et pourquoi Pythagore ne vient-il pas lui-même ?.... — Abymé dans sa douleur, qui touche au désespoir, à peine reconnaissable, je lui ai conseillé de passer en Égypte, pour y boire des eaux du Nil. Prince, lui permettras-tu ce voyage, indispensable à sa santé ?

Alcmæon ! reprit Polycrate, en se composant la physionomie ! mon autorité ne s'étend pas sur les actions privées d'un citoyen ; Pythagore est libre de demeurer dans sa patrie, ou d'en sortir. Il appréhende peut-être le souvenir des circonstances de son dernier départ; je veux croire qu'il n'a qu'obéi à son maître, et je ne fais pas le procès aux morts. Pour lui prouver que je sais aussi pardonner aux vivans, je le chargerai d'une lettre pour le roi Amasis. C'est ainsi que je me venge de l'ingratitude, et que je réponds à la calomnie. Polycrate dédaigne de punir autrement les injures faites à sa personne; il ne se montrera sévère que pour les attentats contre la tranquillité de ses fidelles sujets. —

Mon cher Pythagore! mon avis est que tu profites des dispositions, sincères ou non, mais favorables, dans lesquelles j'ai trouvé Polycrate. Ne lui laissons pas le temps de revenir sur lui-même; les retours d'un tyran sont quelquefois sinistres. Dès aujourd'hui, occupe-toi des apprêts de ton voyage. Pour te distraire de tes passions, livre-toi à tes goûts.

PYTHAGORE. Ah! mon père! le chagrin, comme le vautour de Prométhée, s'est attaché à mon cœur; il le dévore, il le consume. Suis-je bien en état de mettre à profit tout ce que je vais voir?

ALCMÆON. Pythagore! te voilà *Ephèbe*. Tu as de la santé, de la fortune; tes études, sous deux maîtres habiles, te seront d'un bien plus grand secours encore: après avoir vu par leurs yeux, vois aussi par les tiens. Voyage, seul, à pied, lentement; regarde autour de toi, et reviens quelquefois sur tes pas. Pénètre par tout où le soleil introduit ses rayons; il visite également la chaumière du pauvre et les portiques du riche: un voyageur doit être infatigable. Il ne va point frondant les usages qui ne sont pas ceux de sa patrie; il observe tout en silence. Hercule, en parcourant la terre, l'a purgée des monstres qui l'infestaient : c'est que les peuples venaient au-devant de lui pour réclamer son assistance ; car il est contre la justice de vouloir rendre les hommes meilleurs malgré eux. Le despotisme de la vertu est un crime. Crains de te faire remarquer ; prends garde à tout, et fais en sorte qu'on ne prenne pas garde à toi ; tu en seras plus libre : et ceux que tu veux observer à nu n'auront pas le temps, ou ne prendront pas la précaution de se masquer sur ton passage ; ainsi voyageait Homère, sans se faire connaître. Plusieurs contrées ne surent qu'après sa mort qu'il les avait honorées de sa présence. Il cheminait à petits pas, interrogeant tout le monde sur sa route, acceptant l'hospitalité sans dédain, pourvu qu'on la lui offrît sans orgueil. Les enfans et les vieillards, les femmes et les prêtres, tous ceux qu'il rencontrait, il se liait avec eux ; et sans montrer une curiosité trop avide, il gagnait leur confiance, par sa simplicité touchante. On n'avait point de secrets pour lui. Le soir, avant de se livrer au repos, il chargeait ses tablettes de notes précieuses, qui servirent à la composition de ses poëmes.

Un voyageur ne doit jamais être trop pressé. Homère aimait mieux voir peu de pays, mais bien, que beaucoup, et mal. Les besoins ordinaires de la vie ne l'inquiétaient pas. Sa ceinture était-elle épuisée ? sans en rougir, il se décidait à mendier ; mais avec cette dignité qui sied à l'homme réclamant les bons offices de son semblable.

Sacrifie sans répugnance aux Dieux du pays où tu voyages, quels qu'ils soient ; la vérité te saura gré de ce sacrifice. Je me rappelle à ce sujet un Égyptien, diseur d'oracles. Il sculpta, en bois, une petite figure de femme toute nue, qu'il affublait, en entrant dans une province, du costume reçu, et qu'il donnait ensuite pour la divinité du lieu ; c'était la même statue, mais ce n'étaient pas les mêmes habits. Il contentait ainsi tout le monde, et avait la vogue en tous lieux. Le sage qui ne se sent pas le talent de dissimuler un instant avec les peuples qu'il veut étudier, doit rester chez lui.

Un voyageur a bien des priviléges ; uses-en sans licence. On n'est pas exigeant avec les étrangers ; profites-en : mets à contribution la vanité du peuple chez lequel tu séjourneras. Le principal talent d'un voyageur consiste à savoir interroger et faire parler ceux au milieu desquels il passe. Chaque contrée a ses merveilles, qu'on s'empressera de te montrer. Mais tu te proposes, sans doute, d'étudier les hommes, de préférence aux statues ? Les hommes, il est vrai, se peignent dans leurs écrits, dans leurs monumens, comme dans leurs usages. Ne dédaigne rien ; attache-toi d'abord aux monumens vivans. Les nations se donnent en spectacle dans les grands ouvrages qu'elles sont si jalouses de transmettre à la postérité. Mais qui ne connaîtrait les Égyptiens que par leurs pyramides, les Chaldéens que par leurs calculs astronomiques, les Babyloniens que par leurs jardins suspendus, ne pourrait en porter un jugement. Ce n'est point la nature morte que les ministres d'Esculape observent avec le plus d'attention : c'est la nature animée, agissante. Les lois mêmes ne sont pas de sûrs indices du caractère d'une nation. Combien de peuples sont en contradiction avec leurs lois ! ils se décèlent mieux dans leurs mœurs.

Tu as un avantage que n'ont point les rois ou leurs ministres, quand ils voyagent ; on a grand soin de cacher à ceux-ci précisément ce qu'ils ont le plus d'intérêt de connaître. En te donnant pour un ami de la vérité, pour un élève de Phérécyde, on ne daignera pas dissimuler avec toi : « C'est un spéculatif, un sage, » dira-t-on ; ces sortes d'hommes sont des » enfans en politique, ils ne sont pas à » craindre ». Sous ce manteau, tu auras accès en tous lieux ; les prêtres seuls tireront les voiles du sanctuaire ; mais la lettre de Polycrate au roi Amasis t'ouvrira toutes les portes. Ainsi donc les accès du trône, les avenues des temples, tu seras admis par tout, en prenant le soin, pourtant, de ne pas paraître plus savant que tous ces brillans personnages qui balancent dans leurs mains impures et inhabiles la destinée des nations. Hantes d'abord les premières et les dernières classes, et viens ensuite te reposer dans les rangs mitoyens : toute la raison d'un peuple s'y trouve ; c'est là seulement que tu pourras rectifier les mensonges de la cour, et les préjugés de la multitude.

Le miroir de la vérité s'est brisé en passant dans la main des hommes ; il faut courir le monde pour en recueillir les fragmens, épars sur la terre. Pythagore ! tu te sens appelé à cette recherche ; tu seras peut-être plus heureux que tes prédécesseurs. Peut-être aussi, après bien des fatigues et plusieurs années passées hors de tes foyers, auras-tu sujet de t'écrier, en y rentrant : C'était bien la peine d'en sortir ! Les hommes sont les mêmes par tout ; mes voyages me l'ont appris : ils sont les mêmes en tout temps ; l'histoire me l'a dit : mais encore, faut-il le vérifier par toi-même.

Les voyages, mon fils, te préserveront d'un grand défaut, que de profonds spéculateurs ont contracté dans leurs retraite. Ne connaissant ni les hommes, ni les choses, ils s'abandonnent à leur sens intime et à leur imagination ; et posent, comme Jupiter, leurs principes sur des nuages. Un voyageur s'accoutume à tout palper, avant de croire ; et si un jour il donne des lois aux peuples, ou des bases aux sciences, il les appuyera sur les besoins réels et sur l'évidence. Contracte de bonne heure l'habitude de t'en rapporter à tes yeux et à tes mains, avant d'invoquer le témoignage de ton intellect.

Amant de la vérité, toi qui vas faire tant de chemin pour elle, à ton retour, n'en impose pas en son nom aux gens crédules. Ne ressemble pas aux Argonautes, qui ont métamorphosé en toison d'or la laine des troupeaux de Colchos. Le voyageur exerce un ministère de confiance ; il doit se respecter dans ceux qui le consultent, et qui sont obligés de s'en rapporter à la véracité de ses récits. Malédiction sur la tête de l'homme qui se joue de la bonne foi de ses semblables ! honte et mépris au voyageur qui, pour surprendre l'admiration, exagère ou dénature ce qu'il a vu !

Pour ta sureté personnelle, autant que pour achever l'ouvrage de la nature, quitte donc Samos ; suis l'impulsion de ton ame, avide de connaissances. Puisqu'elles sont éparses sur la terre, comme ces semences que le vent disperse, consacre-toi à la quête des vérités : écoute tous les maîtres célèbres dont le nom viendra jusqu'à toi ; mais ne prends de leçons que de la nature. Ne sois point copiste ; reste toujours toi : les imitateurs n'ont point fait avancer la science humaine d'un seul pas. Conserve ton allure particulière ; étudie tous les systêmes, n'en épouse aucun ; et que ta raison te serve de crible pour séparer le bon grain du mauvais. Je me charge en ton absence de rendre au tombeau du sage Hermodamas le tribut que tu lui as voué. Dans le cours de tes voyages, n'oublie pas un père malheureux. Adieu, Pythagore.

Alcmæon me quitta, et ses dernières paroles, en me rappelant la touchante Aryphile, me coûtèrent de nouvelles larmes. Mon départ était fixé pour le soir du lendemain. Je m'étais promis de commencer par visiter Thalès ; mais avant d'aller à Milet, la curiosité me porta d'abord à Éphèse ; je ne m'écartais pas beaucoup de mon premier itinéraire.

§. XX.

Voyage à Ephèse.

UNE peuplade mélangée de Thessaliens et de Grecs, connue sous le nom de *Léléges*, venait chasser sur les lieux élevés qui bordent la côte maritime de l'Ionie. Un sanglier énorme se présente un jour à eux ; ils font vœu d'en consacrer la hure à Diane, s'ils sont vainqueurs. Fidelles à leur promesse, Diane a sa part de la curée : on lui dédie la hure offerte, et on la suspend à un gros orme. Un des chasseurs creuse

creuse le tronc de l'arbre, et parvient à y tracer une image grossière de la déesse. À cette vue, la piété fermente dans l'esprit de ses compagnons; ils conviennent de revenir, à certains jours, pour y renouveler leur reconnaissance.

Telle est l'origine de la célèbre ville d'Éphèse; car on ne tarda pas de construire quelques cabanes, près de l'orme devenu sacré. Mais les saisons ne le respectaient point; on lui donna un abri, qui fut loin d'être un chef-d'œuvre de l'art. Un temple ne peut pas rester sans ministres pour le desservir; et les prêtres aiment à être logés commodément. Ils obtinrent sans peine de la dévotion des Amazônes tous les accessoires du culte.

J'ai vu jeter les fondemens d'un nouvel édifice de style égyptien; la construction demande plus de deux siècles, si on exécute le plan tel qu'on me l'a produit. Toutes les provinces de l'Asie contribuent aux frais de cette dispendieuse et superbe entreprise. J'ai assisté à sa consécration; elle se fit avec une pompe extraordinaire, en présence d'un député de chacune des villes de l'Ionie. On a marqué l'époque de cet événement sur les pierres formant la première assise, après y avoir fait des libations de lait, de vin et de sang; beaucoup de victimes y furent immolées, comme pour en cimenter les fondations.

Pour les fixer, on usa de moyens plus certains; parmi les matériaux, on mêla du charbon pilé et des peaux avec leur laine. Sur ces premières couches reposent les pilastres des voûtes souterraines; on imagina ce procédé, parce que le sol choisi pour l'emplacement du temple, n'est qu'un limon sans consistance : c'est le pied d'une colline, presque toujours baigné des eaux qui filtrent des lits supérieurs. Le choix de ce site est dû à la crainte des tremblemens de terre.

Quantité de voûtes seront pratiquées avec art, tant pour soutenir le fardeau énorme de l'édifice, que pour recevoir l'humidité. Ces berceaux de pierres formeront une sorte de labyrinthe, où l'on courrera le risque de s'égarer et de se perdre, si l'on n'a pas le soin de tenir à la main un fil conducteur. L'édifice aura de longueur plus de trois cents pas d'homme. Le faîte en sera soutenu par des colonnes cannelées, hautes de soixante pieds grecs ; chacune d'elles est le présent d'un roi ; car les plus petits princes de l'Asie ont voulu contribuer en quelque chose à ce grand monument. Ces colonnes auront une particularité : elles seront portées sur un piédestal, et ornées de chapiteaux ou de vases. Toute la charpente du faîte sera de bois de cèdre, qu'on dit incorruptible ; et les portes de cyprès, dont on connaît la dureté. Cypre fournit un sep de vigne d'une telle grosseur, qu'il pourra servir d'escalier pour monter sur le comble du temple. Les mêmes insulaires proposent une statue de Diane, sculptée dans un autre sep de vigne. Que deviendrait la divinité, si le feu prenait à son temple ?

Il aura des avenues, formées par des sphynx, placés de distance en distance. On est déjà convenu que son droit d'asile s'étendra jusqu'à quatre-vingts pas de circonférence ; on parle de le porter à deux traits de flèche : l'esclave, en s'y réfugiant, recouvrera sa liberté. Heureux les peuples, si toutes leurs pratiques religieuses amenaient d'aussi beaux résultats ! Pourvu que le bien se fasse, qu'importe par quel motif. Il n'est pas temps encore d'être exigeant et difficile.

Les prêtres y auront leurs demeures bâties de briques; il y a des rois qui ne sont pas si bien logés : mais on leur doit cette douceur de la vie ; les malheureux ont perdu leur sexe ; et pour surcroît de peine, on leur donne à garder les vierges consacrées prêtresses de Diane.

Par cet esprit d'inconséquence, qui préside à presque toutes les institutions humaines, on rend eunuques les ministres d'une divinité dont les attributs peignent la puissance et la fécondité de la nature.

Si l'on substitue une nouvelle statue à l'ancienne, on changera peu de chose à la forme; ce sera toujours une figure de femme, dont on ne verra que la tête, les bras et les pieds, dans le goût égyptien. Je prévois que pour étendre son culte et multiplier le nombre de ses adorateurs, les prêtres déroberont la simplicité primitive de ses formes, sous quantité d'ornemens étrangers et d'accessoires bizarres. Un d'eux m'en parla : « Puisque nous avons emprunté à l'Égypte le dessin de l'image de Diane, et puisque, sur les bords du Nil, elle représente la nature personnifiée, pourquoi, à Éphèse, resterions-nous en chemin ? Diane est une trop grande divinité, pour ne servir de patrone qu'aux chasseurs ; donnons-lui l'essor. N'est-elle pas capable de jouer plusieurs rôles à la fois ? faisons-lui représenter Cérès, Cybèle, Isis ; en un mot, tout ce qu'on voudra ;

nous ne devons pas mettre de bornes à la piété ».

Pythagore. Tu veux dire à la crédulité. — Tu fais le demi-dieu, me répondit brusquement le prêtre demi-homme. Je voulais répliquer ; il était déjà loin.

Je demeurai, pour assister aux fêtes dites Éphésiaques. Les femmes mariées en sont exclues, et restent chez elles ; les filles seules peuvent se montrer au temple.

La solennité se prolonge jusque dans la nuit ; alors elle prend un caractère tout-à-fait opposé, ce semble, à celui de la chaste Diane. Les hommes, qui se sont enivrés pendant tout le jour, se répandent dans les marchés, forcent les vendeurs à contribution, remplissent les carrefours de désordre ; la lassitude et le sommeil peuvent à peine mettre un terme à ces orgies religieuses, que les *essènes* (1) sont peu d'humeur de réprimer ; on leur pardonnerait, s'ils étaient réduits à l'état de nullité des prêtres.

Le revenu de ceux-ci, outre la desserte de leurs autels, consiste dans le produit de plusieurs étangs poissonneux qui avoisinent le temple ; un seul de ces étangs suffirait à l'entretien des ministres de Diane.

Éphèse se déploye en amphithéâtre sur la pente d'une colline ; on dirait d'un vaste stade construit sur un plan incliné. Le port n'est qu'une rade découverte et fort exposée. La fontaine Halitée, célèbre dans le pays par la bonté de ses eaux, fournit toute la ville, qui n'est éloignée de Smirne que d'une demi-journée de cheval. La route est coupée par plusieurs jolis ruisseaux ; sur leurs bords, on trouve une plante assez rare, l'asphodale à tige droite, dont la fleur est jaune. Les montagnes qui cernent Éphèse sont couvertes d'oliviers ; et parmi plusieurs autres arbustes, on distingue le *comarea*. Les alentours ne sont que vergers rians et fertiles ; l'abricotier paraît s'y plaire. Dans les plaines d'Éphèse, il y a beaucoup de tamarisques.

---

(1) Présidens de la solennité.

Mes chers disciples, dans mes voyages, je me suis attaché aux productions de la nature, de préférence aux monumens sortis de la main des hommes. Les hommes ont pris bien de la peine pour s'immortaliser, à l'aide du marbre et de l'airain. La nature, en se jouant, durera davantage ; et ses moyens, pourtant, paraissent beaucoup plus fragiles : ce sont de frêles végétaux qui périssent tous les ans, pour renaître, il est vrai, l'année suivante. Je n'ai pas dédaigné les ouvrages de mes semblables, qui peignent le siècle où ils ont vécu, et attestent les progrès de l'art, ou ceux de la raison.

Sur le frontispice de la porte d'Éphèse pour aller à Milet, est un bas-relief qui exprime la triple divinité de Diane ; ou, comme parle le vulgaire, d'Hécate aux trois visages ; car cette déité fameuse embrasse toute la nature. Le vulgaire ignore qu'en venant lui sacrifier, il professe un culte aussi sublime.

Le citoyen d'Éphèse se dit le premier peuple de l'Asie ; peut-être que, dans ce sens, il s'en croit le plus ancien.

Lors de mon passage, cette ville, si fière de ses origines et de son temple, se laissait lâchement comprimer sous le despotisme de deux ambitieux, nommés Athenagore et Comas. J'eus le désir de converser avec Hipponax.

UN ÉPHÉSIEN. Il n'est plus ici ; le gouvernement l'a forcé de s'expatrier. Il reside à Clazomène.

PYTHAGORE. Quoi ! cet homme qu'on m'a peint si laid de figure, si petit de corps, a pu faire ombrage aux premiers magistrat ?

L'ÉPHÉSIEN. Sa Muse n'est pas boiteuse. Il lui échappait de caustiques vérités, qu'on redoute toujours quand on n'est pas sans reproches. Mais tu peux voir son image ; Antherme et Bupale la multiplient en tous lieux dans toute sa laideur. Ces deux statuaires ont reçu des ordres secrets pour en agir ainsi.

PYTHAGORE. D'aussi petits moyens donnent la mesure de vos chefs. Mais Hipponax n'a point à se plaindre, après avoir prostitué sa verve au travestissement de la Muse d'Homère.

L'ÉPHÉSIEN. Nous nous glorifions à plus juste titre de notre illustre compatriote *Callinus* ; les vers élégiaques de ce poëte historien valaient une armée : ils sauvèrent Éphèse de l'invasion des Magnésiens.

Comme je sortais du territoire, un docte étranger vint proposer une inscription pour la statue de Diane ; elle fut agréée des prêtres ; la voici :

La Nature, mère de toutes choses.

Je conversai quelques minutes avec ce savant ; je l'étonnai beaucoup, quand je lui dis : Mes compatriotes, les Samiens, donnent à Ephèse une origine différente de celles qu'on m'a communiquées ici ; elle est, disent-ils, une de nos colonies, fondée par nos esclaves en rebellion, et au nombre de mille : retirés dans nos montagnes, ils en descendaient fréquemment pour ravager les propriétés de leurs maîtres. Afin de nous en délivrer, nous leur permîmes d'aller sur les mers chercher un autre asile ; ils choisirent la côte d'*Ionie*, attirés par l'aménité de cette région, couverte de fleurs presqu'en tout temps.

§. XXI.

Voyage à Prienne. Bias. Discours sur la calomnie.

En une demi-journée d'homme, je fis le chemin d'Éphèse à Prienne, colonie maritime de Thèbes. Le Méandre coule dans le voisinage de cette cité spacieuse, bâtie presqu'au pied du Mycale, montagne à deux sommets. Le bras de mer, entre ce promontoire et l'île de Samos, a sept stades.

J'ai contracté l'habitude de me recueillir un moment à la porte des villes, avant d'y entrer. J'étais assis sur l'un des côtés de la grande route qui conduit à Prienne ; deux jeunes filles en sortirent, accompagnées d'un jeune homme, et suivies de plusieurs serviteurs des deux sexes. Je vis tout ce monde suspendre sa marche ; je m'approchai, croyant qu'il s'agissait de quelques cérémonies locales. La plus jeune des deux filles attacha à la muraille une guirlande d'immortelles, pendant que l'aînée prononça ces paroles : « Nous te saluons, heureuse cité ! Il est des villes plus opulentes en trésors de toute espèces ; il n'en est point de plus riches en vertus. La justice, mal venue presque par tout ailleurs, s'est réfugiée à Prienne ; l'infortune y est accueillie, et l'innocence respectée. Les jeunes filles arrachées des bras de leurs parens, y retrouvent un second père. Généreuse Prienne ! sois florissante. Dieux protecteurs ! éloignez de cette ville pure le fléau de la guerre et celui de la disette. O Prienne ! oui ! plus que Milet, Éphèse et Smirne, tu es la gloire de l'Ionie. Nous ne prononcerons désormais ton nom qu'avec un saint respect ; nous y joindrons toujours celui de Bias, quoique ce sage nous ait fait promettre de le taire. Prienne et Bias, recevez nos adieux ! vivez long-temps, plus long-temps que ces fleurs d'immortelles....., aussi long-temps que le souvenir de vos bienfaits ».

Au nom de Bias, je m'adressai au jeune homme conducteur des deux jeunes filles, et lui dis : Veux-tu m'instruire du sujet de cette touchante exclamation ? Je ne fais le voyage de Prienne que pour voir et entendre le citoyen dont vous venez de prononcer le nom avec tant de respect.

Le jeune homme me répondit : Qu'à bon droit celui-là est proclamé sage par toute la Grèce ! Tu vois mes deux sœurs ; nous sommes de la ville de Messana, colonie des Achéens, dans l'île de Trinacrie. Elles alloient accomplir un vœu à Delphes, sous la conduite et dans le vaisseau d'un ancien ami de mon père ; des pirates pillent le navire, massacrent notre ami, qui faisait résistance, et enlèvent mes deux sœurs. Bias revenait de Delphes, et regagnait ses foyers ; il se trouve dans une rade en même temps que ces pirates, qui vantaient beaucoup l'importance de leur butin. Bias rachète aussitôt les deux captives, les conduit dans sa maison, où elles se trouvèrent comme dans la maison paternelle. Rien ne leur manqua, éducation, entretien, nourriture. Cependant nous étions, à Messana, dans de cruelles inquiétudes. Phanodicus, c'est le nom de mon père, et les jours et les nuits pleurait déjà la perte de ses deux filles bien-aimées. Enfin, une lettre nous apprend qu'elles sont à Prienne, chez Bias, le sage. Je me mets aussitôt en mer pour lui porter la rançon de mes sœurs, et le prix des soins qu'il leur a prodigués, comme à ses propres enfans. En me les rendant, il n'a voulu rien accepter, ni rançon, ni dédommagement. « Je me suis payé d'avance, nous a-t-il dit, par le plaisir d'avoir fait le bien. Hâtez-vous d'aller rejoindre un père qui compte les instans, et laissez le reste aux Dieux ». Le vertueux Bias vient de nous quitter, et nous n'avons pas voulu sortir d'une ville où se trouvent de si bons citoyens, sans lui rendre une action de grâce. Étranger, parle de nous à Bias.

Pythagore. Oui ! je serai votre interprète auprès de lui. Que les Dieux protecteurs vous conduisent sans obstacles au sein de votre famille !

Ils continuèrent leur route vers le port ; moi, j'entrai dans la ville : et du même pas, je m'acheminai vers la demeure de Bias.

Pythagore. Salut au sage bienfaisant.....

Bias. Jeune étranger ! que me veux-tu ? Sois bref.

PYTHAGORE. Je suis Pythagore, de Samos; Phérécyde, de Scyros, Hermodamas, descendant de Créophile, et le savant médecin Alcmæon, m'ont donné tous trois le conseil de commencer mes voyages par visiter Prienne et entendre Bias.

BIAS. Jeune homme! disciple de ces trois mortels vertueux, que te faut-il de plus?

PYTHAGORE. Un d'eux, Hermodamas, a cessé de vivre.

BIAS. Il t'a légué, du moins, son exemple.

PYTHAGORE. Permets que j'y associe ceux du libérateur de la famille de Messana; je la quitte: elle m'a chargé d'un dépôt cher et précieux, de sa reconnaissance.

BIAS. C'est assez. Laisse-moi achever la défense d'un ami indignement calomnié devant le tribunal de Prienne. Dans deux heures, les juges doivent prononcer.

PYTHAGORE. Bias, j'ai retenu une de tes maximes: *Sois plus avare de ton temps que de tes conseils.* Confie-moi, pendant ton travail, quelques-unes des tablettes contenant ton poëme sur l'art d'être heureux. Quoique tu ne l'ayes composé que pour les habitans de l'Ionie, tous les hommes, sans doute, ont droit aux leçons qu'il renferme.

BIAS. Je n'ai pas encore trouvé des instans pour revoir cette production et la rendre plus digne d'un lecteur qui ne serait pas Ionien. C'est à l'élève du sage et hardi Phérécyde que je confie mes tablettes.

Confiez aux vôtres, mes disciples bien-aimés, quelques fragmens de ce poëme, que ma mémoire fidelle, parce que je l'ai toujours exercée, a pu conserver jusqu'à ce moment.

D'après les principes que l'auteur y professe, il paraît que son intention n'était pas de les rendre publics de son vivant ; en voici les premières lignes :

« Bias, fils de Teutamus, et citoyen de Prienne, adresse à tous ses compatriotes, les habitans de l'Ionie, les derniers conseils de l'amitié, sur la manière de vivre heureux, ou de bien vivre, car c'est la même chose.

Mes amis ! on vous a parlé des Dieux : rapportons-leur tout le bien qui se fait dans le monde, nous dit-on ; et le mal, est-ce encore aux Dieux qu'il faut le rapporter ? Mortels, pour en parler comme il convient, attendez qu'ils s'expliquent eux-mêmes ; les Dieux n'aiment point qu'on les devine, ou qu'on cherche à surprendre leurs secrets ; on les honore davantage par le silence. Rendons-leur pourtant des actions de grâces, de ce que nous n'avons pas besoin de les comprendre pour être heureux. Avant de moissonner son champ, la nature n'exige pas de l'agriculteur qu'il connaisse les mystères de la reproduction : laboure, lui dit-elle, je me charge du reste. Que t'importe ce qui se passe au-dessus de ta tête. Regarde plutôt à tes pieds. Le travail est le premier Dieu des mortels ; la raison est la providence de l'homme. Fils de la terre, marche droit ici bas, sans lever les yeux au ciel pour savoir si quelqu'un là haut t'applaudit ou te menace. Fais le bien pour lui-même et pour toi. Ne demande point la santé aux Dieux ; ils te répondraient : La santé ne dépend que de toi seul. Sois sobre. Ne dis point aux Dieux : Donnez-moi des richesses ; les Dieux te répliqueraient : Nous n'avons rien à donner, tout est à la nature, et l'homme en fait partie. Travaille pour acquérir ; l'indigence est le fruit amer de la paresse...... ».

J'accompagnai Bias au tribunal.

Il me parut qu'il ne quittait pas souvent ses foyers ; il lui fallait, pour en sortir, des motifs aussi graves que la défense d'un ami injustement accusé ; car arrivé sur la place publique du tribunal, plusieurs citoyens s'empressèrent de le consulter. L'un d'eux courut à lui : « Bias, pardonne à mon importunité ; mais depuis bien des jours, je guette ton passage pour t'adresser une question à laquelle je n'ai pu répondre moi-même, quand l'aîné de mes enfans me la proposa : Qu'est-ce que les Dieux » ?

Bias, en souriant, lui dit : Demande-le à eux-mêmes.

C'est ce que j'ai déjà fait, répliqua naïvement le Priennois ; mais ils ne m'ont point répondu.

Mon ami, reprit Bias, je ne m'avise pas d'en savoir sur eux plus qu'eux-mêmes.

J'assistai à son plaidoyer. Le tribunal devant lequel il parlait n'interdisait pas, comme celui de l'Aréopage, au défenseur d'un accusé, les ressources de l'éloquence. Bias en usa en grand maître ; on eût dit qu'il était inspiré par Mercure lui-même, dont la statue se trouvait debout à ses côtés. Une divinité plus puissante encore l'animait, l'amitié sainte ! Je n'entendis jamais d'orateur plus véhément. Tour à tour, il tonnait contre les calomniateurs ; il attendrissait en faveur de son ami présent, étonné lui-même de tous les moyens que l'ame de son défenseur produisait avec une abondance, une force, qui entraîna l'auditoire et les juges ; ceux-ci ne furent que les échos du peuple. Tous les assistans voulurent reconduire Bias jusqu'à sa maison. Le triomphe de Sésostris, au retour de ses expéditions, était plus pompeux, mais n'offrait pas un spectacle aussi touchant. Le sage marchait, porté pour ainsi dire dans les bras de son ami qu'il venait de sauver de l'échafaud. Tout le peuple, se tenant par respect à une certaine distance, battait des mains ; et mille voix, élancées dans les airs, faisaient entendre ces mots : « Libérateur de sa patrie, de son ami, il sait parler comme il sait combattre. Honneur à Bias, la gloire de Prienne et de toute l'Ionie ! Le trépied d'or d'Apollon, qu'il renvoya au temple de Delphes, lui était bien dû. Gloire immortelle et longs jours au plus éloquent des sept sages de la Grèce » !

Un des plus beaux endroits du plaidoyer de Bias avait pour sujet la calomnie. J'en ai retenu quelques lambeaux ; je vais vous en faire part, en vous prévenant, mes disciples bien-aimés, des infidélités de ma tradition.

« Ministres de la justice ! s'écria Bias, sur la fin de son discours, et en redoublant de véhémence : les faux accusateurs de mon ami, confondus par l'évidence des faits que j'ai cités, voudront aller au-devant de la peine décernée contre les calomniateurs ; ils s'autoriseront peut-être de l'exemple des Athéniens. Quelques temps après la mort de Codrus, Athènes, devenue république, céda au vœu de plusieurs citoyens, qui proposaient d'élever une statue à la calomnie. La calomnie, disaient-ils, est une vertu chez des républicains. La calomnie n'est que l'excès de l'amour de la liberté. La calomnie est la sauve-garde du peuple ; elle tient ses yeux ouverts sur l'hypocrite ; et le citoyen qui en est frappé doit bénir ses coups, et en faire un sacrifice au bien public.

Les accusateurs de mon ami, se targuant de ce grand exemple, oseront peut-être vous demander un salaire, au lieu du châtiment qui leur est dû. Ministres de la justice, écoutez le défenseur de l'innocence qu'on a voulu flétrir. J'accorde, pour un moment, que la calomnie soit chose utile au bien public ; mais est-elle honnête ? Et peut-on asseoir les fondemens d'une république sur quelque chose qui n'est pas honnête ? Jamais on ne fera croire à la ville de Prienne, célèbre par l'esprit de sagesse et d'équité qui anime tous ses habitans, qu'on puisse aller à la vertu par le chemin du vice. Calomnier un grand homme, un bon citoyen, pour l'empêcher de devenir l'idole de son pays, est un mauvais moyen ; la calomnie découverte ne le rendra que plus intéressant, plus cher. Malheur à une nation qu'on ne peut guérir de son insouciance pour la chose publique, ou de son penchant à l'idolâtrie, qu'à l'aide de la calomnie ! La calomnie décourage les uns, aigrit les autres ; elle apprend à ne rien respecter ; elle flétrit tout ce qu'elle touche, et bannit la confiance d'entre les citoyens ; elle les tient sans cesse en haleine les uns contre les autres. La calomnie est l'arme chérie des envieux ; elle corrompt l'opinion publique, elle égare la postérité. La calomnie n'est bonne, n'est utile qu'aux ambitieux, bien loin qu'elle puisse leur servir de barrière. La calomnie est-elle une vertu en morale ? répondez, lâches accusateurs de mon ami. Vous vous taisez ; vous n'osez pas avancer que la calomnie soit une vertu en morale, inconséquens, mal-intentionnés que vous êtes, et vous en faites une vertu dans la république ! comme si les principes d'une république n'étaient pas les mêmes que ceux de la morale ; comme s'il pouvait y avoir liberté sans mœurs. Blasphémateurs de la vertu, prophanes, hors d'ici ! allez hors des murs de Prienne, colporter vos poisons. Périsse cette cité toute entière, plutôt que de consentir à devoir sa conservation à la calomnie ! jamais on ne lui persuadera de devenir infame pour demeurer libre ».

§. XXII.

Le Banquet des sept Sages.

Bias voulut me garder chez lui pendant neuf jours. Dans les premiers momens qu'il eut de loisir (car les trois premiers jours, il fut tout entier à son ami), je le priai de m'apprendre quelques détails sur ce fameux banquet donné par Périandre aux sages de la Grèce.

Bias. Si la postérité ne connaît les sages de la Grèce que d'après leurs propos de table chez le roi Périandre, elle aura de la peine à confirmer leur titre ; tu en connais l'origine ?

Pythagore. On la raconte de plus d'une manière.

Bias. Un trépied d'or, trouvé dans les filets d'un pêcheur, devint un sujet de querelle. Le différent, porté aux magistrats de Milet, parut assez grave pour en référer à l'oracle de Delphes. La Pythie renvoya aux Milésiens le trépied d'or, avec cette subscription : *Au plus sage.* Tous les yeux se fixèrent sur Thalès ; mais il passa le trépied à Pittacus, celui-ci à Cléobule. Après le sixième refus, de main en main, il se trouva dans celles de Solon, qui le fit remettre à son premier possesseur désigné. Thalès termina les courses du trépied, en le consacrant dans le temple d'Apollon Isménien, à Thèbes, où il est encore, je crois ; et la Grèce, satisfaite, décerna le surnom de *sages* à ceux qui ne s'étaient pas jugés dignes de le porter. Les Grecs, qui ne passent point pour être modestes, saisirent cette occasion de prouver qu'ils savaient, du moins, honorer les hommes qui le sont.

Cette anecdote fit autant de bruit qu'une révolution politique. Plusieurs princes, qui n'avaient peut-être jamais pensé à nous, secrétement jaloux de voir que nous partagions avec eux les cent bouches de la renommée, voulurent comme s'associer à nos études, ou avoir l'air de nous protéger ; d'autres conçurent le projet perfide de nous rendre les complices de leurs tyrannies puissantes, en nous appelant à leur cour, et en se proposant de vivre familièrement avec nous. Périandre alla plus loin, et si loin que déjà son nom grossit sur quelques listes au nombre des sages de la Grèce. Il ne lui en coûta qu'un banquet. Nous nous rendîmes tous à l'invitation de ce monstre couronné, dans l'intention

de

de l'apprivoiser ; c'est tout ce que nous pouvions raisonnablement tenter ; il n'appartenait pas à des étrangers de le punir : le peuple de Corinthe seul avait ce droit ; lui seul est coupable de n'en avoir point usé.

Nous étions plus de sept à ce banquet : d'abord Thalès, mon voisin, que tu te proposes de voir ; Pittacus, qui sut à la fois penser en sage, et agir en homme libre ; Solon, qui peut-être a trop vécu ; Myson, le plus sage de tous, puisqu'il laisse la société pour retourner à la nature : si tu le visites, tu le trouveras exerçant la seule profession qui convienne à l'homme ; Cléobule, qui le dispute au précédent pour la solidité des principes et la pureté des mœurs ; enfin, Chilon, modèle des magistrats du peuple. Périandre invita avec nous Anacharsis, originaire de la Grèce par le sang maternel, et Scythe de naissance. Il avait toute l'urbanité de sa première patrie, et toute l'énergie des habitans du Taurus. De retour dans ses montagnes, il y est péri, dit-on, victime d'un mouvement populaire.

Ésope était des nôtres, ce Phrygien qui employoit tout son génie à introduire la vérité dans les cours. Aucune de ses fables n'est au-dessus de ce mot qu'il répondit à un ambitieux, lui demandant ce que les Dieux faisaient dans l'Olympe : « Ils élèvent les choses basses ; ils abaissent les hautes ».

Périandre nous reçut, hors de la ville, dans un petit palais, sur le port Léchéon, près d'un temple consacré à Vénus. Le tyran nous prévint sur tout ; jusque-là, qu'il nous envoya ses chars, pour nous épargner les fatigues d'une course à pied; nous refusâmes.

Pythagore, je te ferai grâce de quantité de menus propos, peu dignes d'un voyageur qui veut mettre du choix dans ses connaissances. Avant de s'asseoir à table, un de nos convives, Niloxenus, natif de Naucrate, en Égypte, rappela plusieurs maximes assez fermes échappées à Thalès : Molpagoras, un petit despote d'Ionie, le priait de lui dire ce qu'il y avait de plus étrange, de plus rare au monde : Un vieux tyran, répartit le sage de Milet. L'autre continua : Quel est le pire des animaux? — Parmi les sauvages, un despote; parmi les animaux domestiques, un flatteur.

Pittacus, ici présent, et qui ne dit encore mot, a laissé échapper une bien plus grande vérité, reprit Thalès. Les Mytiléniens le pressaient d'être leur chef : Il est trop mal-aisé, leur répondit-il, d'être roi et homme de bien tout ensemble.

Cléobule de Lindus, dans la Carie, amena au banquet sa fille, la jeune Eumétis, qui s'empara d'Anacharsis, et ne le quitta point qu'il ne lui eut fait le tableau des mœurs scythes; elle l'écoutait avec complaisance, en passant ses doigts dans la chevelure du sage étranger.

Les mets ne furent point trop recherchés, ni en trop grande profusion, Périandre voulant pour cette fois s'accommoder au caractère de ses convives. Il eut même le soin de retrancher dans le costume de Mélissa, sa femme, fille du roi d'Épidaure, tout ce qui aurait pu rappeler le faste des cours. Sa tête n'avait pour ornement qu'un chapeau de fleurs. Il renvoya aussi de bonne heure les cantatrices et les joueurs. Cependant leur départ fit tomber la conversation sur les instrumens de musique ; on s'entretint gravement des flûtes phrygiennes, faites d'os de jeunes ânes. Puis on s'occupa d'une énigme puérile, qui m'était adressée par le roi Amasis, et on avisa de lui renvoyer en échange quelques bons avis dont il paraissait avoir besoin. Alors chacun de nous s'empressa à l'envi de payer son tribut.

Solon parla le premier : « Je pense qu'un roi sage, en montant sur le trône, doit commencer par rendre la monarchie démocratique ».

Je fus le second à prendre la parole. « Et moi, dis-je, le meilleur conseil que j'aurais à donner à un prince lors de son avénement, serait de se déclarer le premier sujet des lois de son pays ».

Thalès. Je le répéterai ici : certes ! un monarque doit se dire fortuné, quand il atteint un âge avancé, ou s'il meurt dans son lit.

Anacharsis. Si un prince peut prouver qu'il est le seul sage de son royaume, alors il a des droits incontestables à la souveraine puissance.

Cléobule. Telle est la misérable condition des rois ; le mieux avisé d'entr'eux est celui qui ne se fie à personne.

Pittacus. Un prince ne doit dormir tranquille qu'après avoir amené ses peuples à craindre, non sa personne, mais pour sa personne.

Chilon. Un grand prince ne regarde point derrière lui ; mais il interroge d'avance la postérité.

Le tour de Périandre arrivé, notre hôte, taciturne et pensif, gardait le silence; nous le priâmes de s'expliquer.

« Sages illustres, nous dit-il, les principes que vous venez de manifester ne tendent à rien moins qu'à dégoûter du trône l'ambitieux le plus aguerri. Il s'ensuivrait que tout homme de bon jugement ne se souciera pas beaucoup de commander aux autres ».

Ésope, du ton de la raillerie qui lui était familier : Les sages de la Grèce sont entrés ici, ce me semble, comme conseillers et amis du prince; les voilà devenus ses accusateurs et ses juges.

Ce sujet grave fit place un moment à plusieurs questions assez frivoles, agitées entre Nioclès l'augure, le médecin Cléodémus, et quelques autres. Mnésiphilus, Athénien et grand partisan de Solon, ramena la conversation sur une matière un peu plus convenable au caractère des principaux interlocuteurs. Discourons, dit-il, sur le gouvernement populaire, où un citoyen est l'égal d'un autre.

Solon. Ce que j'ai donné à la ville d'Athènes pour loi, je le répète à Corinthe comme une vérité fondamentale : l'oppression d'un seul est, dans une bonne république, celle de tous.

Thalès. L'état le mieux ordonné est celui dont les citoyens ne sont ni trop pauvres, ni trop riches.

Anacharsis. Le régime le meilleur est celui où toutes les choses étant égales entre les citoyens, il n'y a d'autre distinction que celle du vice et de la vertu.

Cléobule. J'aimerais être membre d'une cité où l'on redouterait plus le déshonneur que la loi.

Pittacus. On n'est bien, on n'est à son aise que là où les méchans sont sans pouvoir, là où toute l'autorité est entre les mains des bons.

Chilon. Honneur à la cité dont le peuple tient toujours l'oreille ouverte à la loi, fermée aux orateurs !

Périandre n'attendit pas qu'on l'interpellât ; prenant le terme moyen des maximes qui venaient d'être proférées : « Il me semble, dit-il, que toutes les voix sont pour le gouvernement populaire tempéré, dirigé par un sénat de gens habiles ».

Je pris la parole pour une observation : Illustres convives, tout ce qu'on vient d'ouïr est, sans contredit, d'une haute sagesse ; mais peu d'hommes sont appelés à siéger au sénat ou sur le trône. La foule des mortels n'a qu'une famille, un ménage, une maison à gouverner.

Ésope. Il faut en excepter Anacharsis et tous ses compatriotes ; dans la Scythie, on ne connaît point l'usage des maisons ; comme le soleil, on habite un chariot.

Anacharsis se trouvant piqué, j'ai peine à en deviner le motif, reprit avec assez de vivacité : « C'est pour cela aussi qu'à l'exemple du soleil, le Scythe marche indépendant ; il porte tout avec lui, comme Bias ».

M'entendant citer, je m'expliquai ainsi : Une maison bien réglée est celle où l'on ne peut pas dire ce que je disais dans un marché public abondant en toutes sortes d'objets de luxe : Que de choses dont je puis me passer !

Chilon. S'il est des cas où le gouvernement d'un seul puisse convenir, c'est pour la conduite d'une maison.

Périandre n'eut point d'avis sur cette matière ; les tyrans connaissent-ils les plaisirs et les devoirs de la vie privée ? Il prit une large coupe, et but au dernier opinant, qui la donna à son voisin, pour lui faire parcourir la table.

Le poëte Chersias, naguère rentré en grâce auprès de notre hôte couronné, n'avait rien dit encore ; il nous demanda à spécifier la somme de biens suffisante à l'homme.

Ami Chersias ! répondit, le premier, Cléobule, distinguons dans l'homme le fol et le sage ; la mesure de biens convenable à celui-ci est connue ; il la règle sur les besoins naturels. Quant à l'insensé, écoutez un conte que fit à mon puîné ma bonne mère : « La Lune pria la sienne une fois de lui tisser un vêtement qui allât bien à sa taille. Comment cela est-il possible, ma fille, à toi qui, dans le cours de chaque mois, est tantôt pleine et ronde comme une boule, tantôt n'offre plus que la figure d'un arc ? il te faudrait donc autant d'habits que tu changes de phases » ?

Lors Cléodamus se prit à dire : « Mais vous-mêmes, sages illustres, vous n'avez point départi les biens par portions égales entre vous ; comme parmi le reste des mortels, parmi vous, les uns ont plus, les autres moins ».

Homme bien avisé, lui répliqua Cléobule, c'est que la nature, semblable au tisserand, distribue les fils de sa trame selon qu'il est nécessaire ; ici, ils sont plus forts et plus serrés, là plus faibles et plus lâches. Prescris-tu la même ordonnance à tous tes malades ?

Thalès. Qui se contente de peu ne dépend de personne, et n'est point à charge à ses amis.

Solon. Quelqu'un a dit : « L'homme serait souverainement heureux, s'il parvenait à se passer de nourriture ».

Cléodamus. (Les ministres d'Esculape sont un peu prêtres, en cela qu'ils aiment à banqueter.) Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis : supprimez la table, il n'y a plus de société, plus d'hospitalité, plus d'amitié ; c'est nous priver de toutes les douceurs de la vie humaine. J'accorde que les plaisirs de Comus entraînent beaucoup de soins ; mais si l'homme pouvait exister sans manger, que deviendrait l'agriculture, et tous les arts dont elle est la mère ? Dans quel état de dégradation verrions-nous le sol qui nous porte ? Quelques fruits acerbes, des broussailles inféconds... Ce globe retournerait bien vîte au chaos d'où il a été tiré. Et le culte des Dieux, qui s'en occupera ? quel intérêt aura-t-on à se les rendre favorables ? Invoquera-t-on le soleil, père des saisons ? encore moins Phœbé, sa sœur. Jupiter, qui donne les pluies nécessaires aux semailles, n'aura plus d'autels ; Cérès non plus, puisqu'on ne moissonnera plus ; ni Bacchus, le patron des joyeux buveurs, puisqu'on ne fera plus de vendanges. Et quelles offrandes aurions-nous à leur présenter ? L'autel resterait aussi nu, aussi froid que la table ; la couche maritale s'en ressentirait.

Dioclès. Pour se passer de nourriture, il ne faut point avoir de corps. Je vous le demande, sans le corps, que deviendrait l'ame ? que serait la vie ? il n'y aurait plus d'existence. Au reste, si Solon ou quelques autres ont un raisonnement à produire contre, qu'ils nous le disent.

Solon. Oui, certes ! je parlerai. O Grecs ! qui vous prétendez plus sages que tous les autres peuples, soyez-le, du moins, autant que les Égyptiens. Ceux-ci, dans leurs embaumemens, ne conservent du corps que les parties moins sujettes à corruption ; ils rejettent les autres, c'est-à-dire celles qui étaient destinées, soit à contenir la nourriture de l'homme, soit à lui faire subir les mutations nécessaires à l'entretien de la machine humaine ; ce qui semble nous avertir que si les Dieux nous en avaient délivrés, nous n'aurions pas commis tous ces meurtres d'animaux dont nous nous rendons coupables sans remords. Oh ! que les Dieux qui nous font un devoir de la justice, ne nous ont-ils formés de manière que nous puissions trouver en nous les moyens de nous conserver, sans être forcés de les aller chercher hors de nous, et de nous en procurer par la violence ! C'est une affreuse extrémité, de ne pouvoir vivre qu'aux dépens de la vie d'autres êtres qui ont les mêmes droits que nous au bienfait de l'existence. Ah ! si nous pouvions, de notre vivant, imiter la méthode des Égyptiens à l'égard des morts, retrancher de nous ce qui ne sert qu'aux appétits matériels ! si nous pouvions, sans avoir besoin de nous asseoir à un banquet, comme nous venons de le faire, être toujours comme nous le sommes en ce moment, la tête couronnée de fleurs, l'ame dégagée de toutes les importunités de son enveloppe grossière ; si nous pouvions toujours ainsi nous sentir disposés aux épanchemens de l'amitié, aux plaisirs purs de la raison, aux jouissances que donnent une vérité découverte, et la contemplation des merveilles de la nature !.... Mais Cléodamus est d'avis que l'on mange ; le besoin d'alimens lui paraît nécessaire pour sacrifier sur l'autel [illegible] Dieux, et se réunir à table parmi des coupes de vin. J'ai aussi entendu dire aux Messéniens : « S'il n'y avait point de guerres, comment pourrions-nous mettre à exécution cette loi qui nous ordonne de brûler de l'encens aux pieds de la statue de Mars, en action de grâce du trépas de plusieurs milliers de combattans restés sur le champ de bataille » ?

Si la paix régnait sur la terre et les mers, que deviendrait l'architecture militaire et navale ? Quel dommage qu'il n'y ait plus de maladies ni de malades ! il n'y aurait plus de prêtres d'Esculape, plus de médecins, et on ne saurait que faire de toutes ces plantes remplies de vertus. De même aussi, quel malheur si l'homme cessait d'avoir faim ; dès-lors Périandre renverrait ses cuisiniers, ses chasseurs, ses valets de table.

Notre divin Homère prétend, il est vrai, dans son Iliade, que les Dieux ne sont immortels, que parce qu'ils ne mangent pas.

Bias. J'avais envie de répliquer à Solon, en retournant la pensée d'Homère : Les Dieux ne mangent point, que parce qu'ils sont immortels. Je ne suis cependant pas éloigné de l'avis du dernier législateur d'Athènes ; outre les suites fâcheuses du besoin d'alimens, pour peu qu'on s'écarte de la dose prescrite par la nature, presque toutes les calamités qui nous font acheter si cher les douceurs de la civilisation, découlent de ce besoin impérieux. Il est la cause première de nos vices, de nos crimes; il en est, du moins, le prétexte. Qu'a-t-on à répondre au soldat qui pille, en disant : « Il faut bien que je vive aussi » ? La nécessité du boire et du manger nous inflige le supplice des Danaïdes, à moins qu'on ne soit en peine, comme semble l'être Dioclès, de ce que deviendraient les filles de Danaüs, si on les exemptait de remplir un tonneau sans fond. Nous prend-il pour cet esclave qui, habitué à porter une chaîne, ne sut que faire de ses pieds et de ses mains quand on les lui mit en liberté ? le premier usage qu'il en fit fut de se battre lui-même ; naïve image de plus d'un peuple !

La présence subite de Gorgias, frère du tyran, donna une autre pente à la conversation. Il revenait de Ténare, ville de Laconie, renommée par son temple à Neptune, et par un bon port, qui ne lui était pas moins nécessaire. Je te fais grâce du conte dont il nous entretint longuement, du musicien Arion, porté par des dauphins, vieille tradition qu'il n'eut pas l'art de rajeunir.

Ainsi se termina ce banquet, devenu beaucoup trop célèbre. Après une libation aux Muses, nous nous séparâmes, et Périandre reprit ses principes de tyrannie ; le commerce qu'il eut un instant avec nous ne l'amenda point. Ce n'est pas à un banquet que les despotes se corrigent. Il leur faut des leçons plus fortes, et c'est au peuple à les leur donner. Malheureusement le peuple n'est pas par lui-même en état de redresser ceux qui le gouvernent mal ; il ne sait que souffrir comme une bête brute, ou se venger comme un animal féroce.

Nous nous rassemblâmes encore une fois à Delphes, dans le temple d'Apollon ; mais nous ne réussîmes pas mieux chez les prêtres que chez les tyrans ; la raison est une arme trop molle contre eux. Nous en fûmes pour notre voyage. Chacun de nous, avant de partir, écrivit sur les colonnes du temple sa maxime favorite, que le temps a sans doute effacée déjà. Les ministres d'Apollon ne s'empresseront pas de restituer ces inscriptions : ils le pourraient, sans nuire à leurs intérêts, la multitude qui vient à eux ne lit point, ou n'a pas de mémoire ; elle prononce avec quelque respect le nom de sage, mais la vue d'un augure la ramène à ses anciens préjugés.

De tout ceci, mon cher Pythagore, je conclus qu'il faut vivre pour soi. J'ai renoncé à cette manie, car c'en est une, de croire à la perfectibilité des hommes. Je me borne à répandre autour de moi le peu de lumières que j'ai acquises. Je donne à ma patrie les conseils que je crois les meilleurs ; elle n'en tient pas beaucoup de compte : n'importe, j'ai fait mon devoir. J'avais prévu les suites de l'invasion de l'Ionie par une puissance étrangère. «Mes chers compatriotes, me suis-je écrié souvent, partons ; ne laissons que des pierres au conquérant. La mer est le sol de la liberté. Allons chercher au loin quelques îles indépendantes ; il en est encore». On ne m'a pas cru, et nous voilà devenus à moitié esclaves. N'ayant pu sauver la liberté publique, je me dédommage en me consacrant à la défense de quelques opprimés. Cette gloire est moins brillante, mais plus certaine. J'ai renoncé en même temps aussi à celle attachée à l'invention de quelques grands systêmes. Je laisse ces soins à Thalès, et au petit nombre des mortels infatigables comme lui; je m'en tiens à la pratique de la morale naturelle et au culte paisible des Muses. Adieu, Pythagore! souviens-toi de Bias.

L'arbre sous l'ombrage duquel le sage de Prienne m'adressait ces paroles, était un chêne antique, dont la beauté me frappa.

Tu admires ce beau végétal, me dit Bias. Hélas! sa vue ne rappelle aux habitans de notre ville que des idées funèbres; aussi, est-il chargé de la malédiction publique. Dans cette plaine où il domine, nous perdîmes une sanglante bataille contre les Milésiens. Les Priennois croient que ce chêne ne doit sa vigueur qu'au sang humain qui abreuva ses racines. Cet arbre est l'objet d'un proverbe. Quand on veut exprimer une famille malheureuse, on dit: *Elle a dormi sous le chêne.* Toute la terre est couverte de semblables monumens. Que de maux les hommes se sont faits, et se feront encore! Adieu!

§. XXIII.

Voyage à Milet. Thalès, Thrasybule.

BIAS me donna, pour me conduire sur la route qui mène à Milet, un jeune citoyen appelé Mandraïte, de l'une des plus riches maisons de Prienne; il était enthousiaste de Thalès; il ne connaissait que deux hommes parfaits, Thalès et Bias.

« Tu sais ; me dit-il chemin faisant, ce qu'il faut penser de Bias, l'éternel honneur de notre patrie ; il suffit de le voir et de l'entendre pendant trois jours, pour lui vouer une estime sans fin. J'ai besoin de te parler de Thalès, dont tu n'as peut-être encore appris que le nom. Son seul travail sur la distribution des jours de l'année et des heures du jour, basée sur le temps que le père de la lumière et de la chaleur emploie à parcourir l'espace qui sépare les deux solstices, sa théorie savante de l'évaluation de l'arc du grand cercle compris entre ces deux points, en degrés et en parties de degrés, lui vaudront l'admiration et la reconnaissance de la postérité la plus lointaine.

Il vient de m'expliquer ces grands mystères de la nature avec une lucidité, une justesse dont il n'y avait pas d'exemple avant lui. Je me trouvai à Milet, précisément au retour de son grand voyage en Égypte. Je m'empressai de lui demander quelques-unes de ses leçons. Cet illustre et savant vieillard daigna condescendre à la vivacité de mes désirs ; et depuis trois jours que je suis instruit de son systême, je ne me crois plus le même homme. Je plains toute cette multitude qui végète sous le soleil, et meurt avant de s'être rendu compte de tous les phénomènes sublimes qui se passent sur nos têtes. Dans mon premier délire, je m'écriai, en pressant Thalès dans mes bras : Mortel divin ! comment pourrai-je reconnaître un aussi grand bienfait ? Veux-tu, pour prix de tes trois leçons, tout mon héritage ? tous mes biens sont à toi ; ils m'acquitteront mal.

Jeune étranger, écoute la réponse de Thalès.

« Mandraïte, me dit-il, avec cette dignité qui sied aux hommes de génie, garde l'héritage de tes pères, pour le transmettre à tes enfans. Puisque tu me presses de mettre un prix aux trois leçons que tu viens de recevoir sur le systême planétaire du monde et la théorie du soleil, voici ce que je désire de toi en retour : si tu juges à propos de communiquer à d'autres ce que je t'ai appris, nommes-en l'inventeur ; dis à l'ami que tu en instruiras : Thalès de Milet, fils d'Examius, est l'auteur de ce systême ».

O mon maître ! lui répondis-je, c'était bien là mon dessein. Oui, sans doute, je rendrai hommage et justice à ton nom ! Périsse le disciple ingrat et vil qui ose se mettre à la place de son maître, et lui dérober la seule récompense digne des découvertes du génie !

Thalès m'interrompit pour me dire : « Jeune Mandraïte ! pardonne cette faiblesse à un vieillard ; je n'ai jamais eu que cette seule ambition : elle est innocente, et ne coûtera à mes semblables, ni une larme, ni une goutte de sang. L'esprit de l'homme a besoin d'un véhicule pour s'élever et atteindre jusqu'au vrai ».

Sage Thalès ! tes vœux sont bien légitimes, et ils seront remplis. La nature, quand elle jugera qu'il en est temps, peut t'avertir de descendre dans la tombe, ton nom et tes découvertes ne t'y suivront pas ; et tu peux juger de ce que te garde la postérité, d'après les honneurs que t'ont déjà rendus tes contemporains.

Jeune étranger, j'ai pensé que tu me saurais quelque gré de cet épanchement. Je t'avoue que si chaque pierre que je rencontre avait quelque peu de cette étincelle de vie qui anima, dit-on, les cailloux de Pyrrha, je me ferais un devoir de lui répéter ce que je viens de te dire sur Thalès ».

Je répondis au Priennois : Mandraïte, je conçois et je partage ton enthousiasme ; il n'y a que le fanatisme de la vertu et de la vérité qui ne soit pas à craindre. Vas ! ton récit ajoute à la vénération que je portais déjà au nom de Thalès. Ton délire est tout naturel, et le sien aussi. On ne fait rien de grand, on n'invente rien de sublime, si l'on n'a pas la mesure de son génie, et le sentiment de ses forces. Thalès a raison d'être jaloux de sa découverte ; elle est son bien ; elle est plus à lui, que les conquêtes de Sémiramis n'étaient à cette femme. On doit tenir à la bonne action dont on a été capable, à une pensée forte et hardie qu'on a su produire. La modestie est la vertu de la médiocrité. Eh ! pourquoi ne pas se rendre justice, et la revendiquer pour soi comme pour les autres ?

Nous nous quittâmes à Myonte, petite ville ionienne, à mi-chemin de Prienne à Milet. C'est là que le Méandre, après tant de détours, tombe enfin dans la mer, et regrette de n'en avoir pas fait encore davantage dans une aussi agréable contrée.

Fatigué du poids de la chaleur, j'allai me réfugier dans un vieux temple entr'ouvert, parce que le néocore le nettoyait en ce moment. Dans le fond du sanctuaire, je distinguai, non sans peine, à cause du peu de jour, la statue assise d'un vieillard, recouvert d'un long manteau fort sale. Son épaule était chargée d'une hache poudreuse.

Quel est ce héros, demandai-je ?

Le Néocore. C'est le dieu autocthone du pays, l'aîné de tous les autres Dieux que les Grecs nous ont fait connaître. Triple divinité ! car il préside à la fois au sentiment de l'amitié, aux vertus hospitalières, et enfin aux expiations ; et c'est sous cette dernière qualité qu'il porte une arme vengeresse et redoutable à tous tous ceux qui, souillés d'un crime, négligent de s'en laver.....

Pythagore. L'herbe croît sur le parvis....

Le Néocore. Les nouveaux venus font tort à l'ancien.

Pythagore. Du moins, dis-moi comment il s'appelle ?

Le Néocore. Pour les Grecs, c'est encore Jupiter. Les premiers habitans de l'Asie mineure lui donnaient un autre nom, qui s'est perdu, mais que tu pourras retrouver en voyageant jusqu'à Babylone.

Pythagore. Eh quoi ! gardien de ce temple, tu ne sais pas le nom de la divinité que tu sers ?

Le Néocore. Il me suffit que ce soit un Dieu, le père de tous les autres ; le reste m'est inutile, et doit m'être indifférent. Les immortels peuvent se passer d'avoir des noms ; mais il en faut un aux hommes qui meurent.

Avant d'entrer dans Milet, je pris de nouvelles informations sur cette ville et sur Thalès. Les Milésiens, me dit un citoyen oisif et complaisant, ont presque toujours joué, dans l'histoire ionienne, les premiers rôles, mais non pas les plus beaux. La position et la bonté de leur port les ayant enrichis, ils ne tardèrent pas de s'amollir, comme leur climat. Une cité

commerçante,

commerçante, qui aime le luxe et les plaisirs, ne doit pas être très-jalouse de son indépendance : l'opulence et la liberté ne sont point sœurs.

Les premières origines de Milet sont peu connues ; elle fut bâtie en même temps que Myunte et Prienne, par les habitans non encore fixés de ce beau pays. Dans les commencemens, Milet donna l'exemple des plus grandes vertus. Gygès, Ardys et Sardiates, tous trois rois de Lydie, lui firent successivement la guerre pendant onze années consécutives. Aujourd'hui, le roi Alyattes et notre Trasybule se concertent pour notre ruine. Nous n'en serions pas réduits là, si plutôt que d'aller lâchement implorer la protection d'une puissance étrangère, nous avions suivi les conseils de Bias, ou les plans de Thalès. Les généreux Phocéens nous avaient déjà montré l'exemple, en allant fonder Marseille, sur la côte maritime des Gaules. Le sage de Prienne engageait aussi les Ioniens à abandonner tout pour se réfugier dans l'île de Sardaigne. Thalès leur avait dit : « Dans la ville de Téos, qui tient le milieu de l'Ionie, établissez un sénat composé de députés de toutes les villes, et confiez-lui le gouvernement des affaires générales. Chaque cité égale à ses voisines, exerçant les mêmes droits, sera secourue par toutes les autres, à la première nouvelle d'un danger. L'ennemi ne pourra en menacer une seule, sans les avoir toutes à combattre. Unies par ce lien fédératif, elles seront inattaquables ou invincibles ».

On ne s'en rapporta point à la prudence de Thalès, qui, se voyant inutile, et ne voulant pas être le témoin de l'avilissement de sa patrie, entreprit le voyage d'Égypte, quoiqu'il ne fût plus jeune. L'intérieur de Milet ne lui offrait pas un spectacle plus satisfaisant que le reste de l'Ionie. Trasybule, son élève, chaque jour oubliait quelques-unes des leçons de son maître, pour n'écouter que les conseils de l'ambition.

Thalès de retour, chargé d'ans et de connaissances profondes, hélas ! voit la servitude de sa patrie consommée. Tu le trouveras chez lui, enveloppé dans son manteau, et tâchant de se distraire par ses études, des maux politiques dont Milet est affligée : heureux d'avoir en lui-même des consolations et des ressources contre le malheur des circonstances ! un autre que lui se serait déjà écrié bien des fois : J'ai trop vécu !

PYTHAGORE. Procure-moi quelques détails sur la personne de ton illustre compatriote ?

LE MILÉSIEN. Des hommes comme Thalès fournissent peu de matériaux au biographe ; toute leur existence est passée dans les leçons qu'ils donnent, ou dans les écrits qu'ils laissent. La famille de Thalès, Phénicienne d'origine, habite Milet depuis trois ou quatre siècles. Si Thalès n'est point le premier de sa race, il le sera dans la carrière des sciences naturelles. Il ne doit qu'à lui ce qu'il est ; il a rendu de signalés services à son pays. Ce grand homme a toujours été bon citoyen, excepté en un seul point : notre sage s'est constamment refusé au lien conjugal. Prévoyait-il ce qui nous arrive ? Né dans la liberté, il craignit peut-être le reproche que nos enfans peuvent nous adresser aujourd'hui : « Pour vivre esclaves, était-ce la peine de naître ? avant de se reproduire, on devrait s'assurer des droits de ceux qu'on appelle à la vie ».

Jeune étranger, aborde-le avec confiance ; interroge-le sans crainte : c'est une source d'eau vive et pure qui coule sans cesse pour les besoins de quiconque en approche.

Enhardi par ces préliminaires, j'entrai dans la ville, et ne voulus y voir autre chose que Thalès. J'allai droit à sa maison. Un envoyé de Trasybule, reconnu tout nouvellement roi de Milet, attendait réponse.

Thalès. Dis à ton maître qu'il n'est pas le mien, et ne le sera jamais. Je reste ici ; je n'en sortirai pas : j'y veux mourir ; on ne verra point Thalès accepter une demeure dans le palais d'un tyran.

Puis s'adressant à moi : Étranger, que me veux-tu ?

Pythagore. Te voir et t'entendre est mon seul vœu C'est Bias qui m'envoye ; et Mandraïte m'a conduit à moitié chemin, en m'entretenant de toi.

Thalès. Il est un peu enthousiaste ; c'est la surabondance de la séve. Sois le bien-venu ! Mais il faut que tu saches le sujet de mon émotion. Il y a plusieurs années, je quittai ma patrie, en y laissant Trasybule, mon élève, dans les plus louables sentimens. Je passe en Égypte. Le roi Amasis m'appelle à sa cour ; j'y vais. Il lui échappe des actes de tyrannie ; je l'en avertis : il se fâche. Je me retire, et reprends le chemin de mon pays, dans l'espérance d'y retrouver Trasybule au premier rang des amis de la liberté. Arrivé, il y a un mois à peine, j'apprends, en embrassant ma terre natale, qu'elle gémit sous le poids d'un tyran, et ce tyran est Trasybule. Je rentre aussitôt chez moi; et l'audacieux ne craint pas de me proposer de quitter mes foyers pour m'installer près de lui, près d'un trône usurpé. Tu as entendu ma dernière réponse. Passons maintenant à toi, et oublions, s'il se peut, les méchans. Hélas! me faudra-t-il sortir de la vie avec le regret de voir la tyrannie étendre son fatal ombrage sur tout le globe! A Corinthe, un tyran; à Samos, un tyran; à Memphis, un tyran; à Milet, un tyran. Ma famille n'y était venue que pour fuir un tyran de la Phénicie. Eh quoi! par tout et toujours des despotes! Qu'on me cite, du moins, avant de fermer ma paupière, un peuple, un seul peuple libre, et je meurs content! Mais encore une fois, détournons nos regards d'un spectacle aussi affligeant et apparemment sans remède. Bon jeune homme! ce n'est pas toi qui grossiras la foule des vils courtisans, puisque tu viens ici, chez un vieillard qui ne distribue point de faveurs.

PYTHAGORE. Élève de Phérécyde...

THALÈS. Plus heureux que moi, ton premier maître n'est pas dans le voisinage d'un volcan politique. Il cultive en paix l'aînée des Muses, celle qui se consacre à la nature. On a déjà bien defiguré ses opinions, ainsi que les miennes, et on n'en restera pas là, sans doute; c'est un dépôt qui change de nature, en changeant de mains. Puisque, comme l'abeille laborieuse et diligente, tu parais te consacrer à recueillir le peu de vérités qui se trouvent parmi tous les systêmes qu'on enfante chaque jour, je puis donc te confier le résultat de mes méditations d'un demi-siècle. Ce que je crois être n'est pas toujours. Plains la fragilité de l'esprit humain. En te produisant ce que je pense, et en te le donnant pour tel, je suis justifié d'avance. Je ne me dis point l'oracle de la vérité ; eh ! comment la vérité aurait-elle un oracle ? elle n'a pas même encore de temple !

Il n'y a pas beaucoup de vanité à dire qu'on en sait un peu plus que les prêtres ; ceux de Memphis me donnèrent d'abord quelques leçons copiées dans leurs livres, qui ne sont pas leur ouvrage, et que souvent ils n'entendent pas eux-mêmes, en voulant les expliquer aux autres. Je leur appris d'abord à mesurer leurs pyramides avec quelqu'exactitude ; depuis bien des années ils les ont sous les yeux, sans avoir encore avisé aux moyens d'en connaître l'élévation ; c'est qu'on ne peut exercer deux professions à la fois. L'art d'en imposer à l'ignorante crédulité n'est pas le même que celui de calculer l'étendue d'une surface, conformément aux lois de la perspective. Pour trouver la hauteur de ces pyramides, je n'eus besoin que de savoir la longueur de leur ombre à midi, en la déduisant de l'ombre d'un autre corps, à pareille heure. Ce procédé tout naturel parut ingénieux à des gens circonscrits dans de vieilles routines.

J'ai rendu un plus grand service aux mortels ; je les ai guéri de la peur. L'arrivée subite d'une éclipse alarmait toute une cité ; en annonçant d'avance ce phénomène, on s'y est attendu. Le peuple est passé aussitôt d'un extrême à l'autre ; son effroi a cessé, mais il me croit devin. On aura de la peine à lui persuader de voir les choses comme elles sont, et de ne les estimer que ce qu'elles valent.

C'est ce qui me détermina à me servir de deux balances. Quand, sur la place publique, on me demanda : L'homme peut-il dérober à l'œil des Dieux quelques-unes de ses actions? — Pas même une seule de ses pensées, répondis-je sans hésiter.

Tant que la multitude ne sera pas plus éclairée, et elle n'est pas prête à l'être, on ne pourra détruire l'effet des erreurs pernicieuses, qu'à l'aide d'autres erreurs innocentes. Les hommes en foule ne peuvent impunément être abandonnés à leurs propres impulsions.

C'est pour cela que j'ai dit que l'univers était plein de Dieux ; supplément que je donne à la justice humaine. Il est bon, il est utile que le méchant, que le coupable, ou celui qui est prêt à le devenir, ne trouve point d'asile pour cacher ses crimes, ou pour les commettre en toute sécurité. S'il cherche par tout des complices, qu'il rencontre par tout aussi des témoins d'un ordre supérieur à lui!

PYTHAGORE. Malheureusement le grand criminel, qui a de la tête, se met au-dessus de ces préjugés religieux, qui n'en imposent qu'au vulgaire.

THALÈS. Contre celui-là, il faut l'œil immédiat de la loi ; ou à son défaut, le bras d'Hercule. Il me suffisait d'avoir éprouvé que des Dieux présens par tout ont encore la vertu d'empêcher le mal, pour appuyer moi-même cette croyance, imaginée par d'impuissans législateurs.

J'eus soin, pourtant, d'y mettre un correctif, à la première occasion qui s'en présenta. On me proposa un jour cette question : Qu'y a-t-il de plus beau ? Je répondis : Le monde. Et j'ajoutai : Car l'ordre est le lien, l'ame de toutes ses parties. Un prêtre, à ma place, eut répondu tout de suite : « Ce qu'il y a de plus beau dans l'univers est le Dieu dont je suis le ministre ». Quand donc élèvera-t-on des autels à l'ordre ? cette grande et belle divinité devrait être celle du monde entier ; qu'on lui bâtisse un temple, j'y passerai ma vie.

On n'a pas senti toute l'importance, toute la fécondité de ce grand principe. C'est lui qui m'a conduit à mon systême de l'eau productrice de toutes choses, sans l'intervention d'un agent étranger, surnaturel, divin ; toutefois, après l'observation réitérée, que l'eau est le premier, ou plutôt le seul dissolvant dans la nature.

Eh ! pourquoi l'eau, qui a la vertu suprême de tout dissoudre, de ramener tout à elle, ne serait-elle pas douée aussi du suprême pouvoir de tout engendrer ? qu'on ne dise pas qu'elle n'est que le véhicule universel des autres corps, qu'il existe de la matière indépendamment de l'eau. L'eau est tout. Selon qu'elle se condense plus ou moins, l'eau devient la plante qui végète, l'animal qui respire, ou le diamant immobile, impérissable dans les entrailles de la terre.

Ce n'est pas détruire mon systême que de me demander quand et comment l'eau, principe de tout, a changé d'état, pour devenir tout ce que nous voyons ; par quel procédé, par quelle vertu est-elle si dissemblable d'elle-même ? comment se fait-il que moi, Thalès, par exemple, qui ai la faculté de combiner ce systême de l'eau, je ne sois moi-même qu'une goutte de cet océan ? je n'en sais rien; mais tout prouve, l'histoire et la physique, que cela est ainsi. Tout vient de l'eau, se conserve par l'eau, retourne en eau. Avant de renverser ma théorie, il faut qu'on me nie ce fait, car il lui sert de fondement.

PYTHAGORE. Qui empêche qu'on n'en dise autant du feu, de l'air, de la terre surtout ? on trouve de l'eau dans ces trois modifications de la matière; on trouve aussi du feu, de l'air et de la terre dans l'eau.

THALÈS. Sans doute, à l'époque où l'eau principe cesse de l'être, ou plutôt commence à se modifier. Mais peut-on concevoir l'idée que tout ce qui existe peut se réduire à n'être que de l'air ou du feu ? la terre elle-même, qui donne davantage prise sur elle, ne disparaît-elle pas à nos yeux, pour peu qu'elle avoisine des particules d'eau qui l'absorbent ?

PYTHAGORE. On aurait moins de répugnance à le croire, et moins de peine à te comprendre, si à la vertu génératrice de l'eau, tu associais l'action quelconque de tels ou tels Dieux ?

THALÈS. Loin de résoudre la difficulté, c'est doubler le nœud. Où irais-je prendre ces Dieux ? hors de la nature ? il n'y a rien : dans la nature ? comme le vers à soie, les Dieux se seraient renfermés dans leur propre ouvrage. Puissante logique ! Mais la chenille existe avant la trame dont elle s'enveloppe. Les poëtes, dans leur délire, raisonnent mieux, quand ils nous peignent Vénus et l'Amour, ou la génération personnifiée, divinisée, sortant de l'onde et donnant naissance aux Dieux et aux hommes.

Il suit de mon opinion qu'il n'y a point de corps à proprement parler ; ceux qui nous paraissent tels ne sont que des aggrégats de vapeurs plus ou moins condensées ; il ne nous manque qu'une vue meilleure pour vérifier cet autre fait.

Il suit encore que le torrent de la fatalité, ou cette vertu expansive de l'eau, entraîne l'homme et les animaux, les métaux et les plantes dans un ordre de circonstances qui convient à chaque être, et qu'aucun être ne peut intervertir. Tout ce qui arrive doit donc nécessairement arriver. Il ne faut pas encore dire cela au peuple ; c'est un aveugle qui frapperait indistinctement de son bâton par tout autour de lui, ou se laisserait marcher sur le ventre, plutôt que de faire un pas en avant.

J'ai entendu bourdonner à mes oreilles que mon système de l'eau, principe unique de toutes choses, ne m'appartient pas ; que j'ai cousu à mon manteau quelques vers d'Hésiode et d'Homère, et aussi quelques pages des livres savans de l'antique Égypte. Quand cela serait ; le Méandre, qui coule dans mon voisinage, mérite-t-il moins notre reconnaissance, parce qu'avant de baigner les murs de Milet, il a ramassé sur sa route plusieurs petits ruisseaux ? L'homme n'est point né créateur. C'est bien mériter de ses semblables, que de leur offrir de grands résultats, ou des conséquences utiles, qu'on a laborieusement tirés d'un chaos de conjectures parsemées de quelques principes.

Je t'exhorte à en agir ainsi, sans beaucoup redouter le même reproche. Tu as entendu Phérécyde et Bias ; en me quittant, vois Anaximandre : achèves nos ébauches ; fais mieux que nous. Pourvu que la vérité y gagne ! qu'importe l'éclat éphémère de quelques noms ?

Je rendais mes actions de grâce à Thalès, quand Thrasybule entra, seul, ayant laissé ses gardes à la porte. Il m'adressa un geste impératif, pour me faire sortir. Thalès reprit vivement : Tyran de Milet, respecte un étranger. Puis s'adressant à moi : Jeune homme ! reste ! cette seconde leçon vaudra bien la première. Thrasybule, que me veux-tu ?

Thrasybule. Je viens m'expliquer avec toi. Quelqu'un aurait-il élevé une barrière entre nous ? Pourquoi, de retour dans Milet, t'obstines-tu à vivre séparé de moi ? j'ai disposé mon palais à te recevoir.

Thalès. Thalès n'accepte point l'hospitalité chez un tyran.

Thrasybule. Thalès, cependant, s'est assis au banquet de Périandre, le tyran de Corinthe. Thalès n'a point refusé au roi Amasis d'être son hôte.

Thalès. C'est que je ne les connaissais pas encore pour ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont devenus.

Thrasybule. On n'a point à me reprocher les crimes de Périandre ?

Thalès. Non, pas encore.

Thrasybule. J'écoute, avec plus d'urbanité qu'Amasis, tes préventions injustes à mon égard. Sage Thalès, il n'est point de sacrifices auxquels je ne me soumette pour recouvrer ton estime. Parle, ordonne; j'obéirai.

THALÈS. Tyran de Milet, descends du trône; redeviens citoyen; ne sois plus que Thrasybule, l'égal de tes semblables.

THRASYBULE. Si tous mes sujets étaient des Thalès, je n'aurais pas attendu ton injonction, ou je me serais abstenu du trône. Mais le peuple a besoin d'un maître....; oui, d'un maître; il n'est pas encore digne de la liberté.

THALÈS. Voilà le langage de tes pareils; ils dégradent l'homme, pour avoir un prétexte de l'asservir. Tyran de Milet, descends du trône.

THRASYBULE. Sage de Milet, montes-y plutôt, et partages-le avec moi; tu m'as appris à me conduire, tu m'enseigneras à gouverner les autres.

THALÈS. Je ne tiens point école de despotisme.

THRASYBULE. Regarde autour de nous; en Lydie, en Perse, en Égypte, à Corinthe, à Rome et dans Athènes, il y a par tout des rois; à Sparte, ils sont deux.

THALÈS. Dis, deux magistrats.

THRASYBULE. Presque en tous lieux les peuples sentent leur insuffisance. Jusqu'à ce que les nations soient devenues des sociétés nombreuses de sages, il leur faudra des lois et des rois; elles ne peuvent s'en passer.

THALÈS. Indique-moi un seul peuple heureux sous un maître?

THRASYBULE. Je consens à remettre mes pouvoirs, si tu me montres, à ton tour, un peuple heureux en exerçant lui-même ses droits.

Thalès. Celui de Milet t'a-t-il confié les siens ?

Thrasybule. Puisqu'il consent que je les garde. On n'est plus un usurpateur, quand on règne. Tu ne veux point venir dans mon palais ?

Thalès. Non !

Thrasybule. Eh bien ! je vais publier dans Milet que le sage Thalès me refuse ses conseils ; qu'il ne veut plus vivre que pour lui, et ne s'occupe plus des intérêts de sa patrie.

Thalès. Et moi, j'irai dans tous les carrefours, disant : Milésiens ! brisez vos fers ; faites rentrer Thrasybule dans les rangs de simple citoyen.

Thrasybule. Les habitans de Milet respecteront en moi l'élève du sage Thalès.

Thalès. Je te renierai pour mon disciple.

Thrasybule. Ils en appeleront à Thalès, avant son voyage chez Amasis ; ils ne verront en toi qu'un vieillard chagrin, qui se venge sur le roi de Milet des dégoûts qu'il a essuyés à la cour du roi d'Égypte. Viens plutôt épurer la mienne par ta présence. Solon et Pisistrate n'ont point cessé d'être amis. Ne donnons point à notre pays le scandale de voir la sagesse et la royauté désunies.

Thalès. Ce serait un scandale plus grand encore, de voir un vieil ami de la liberté achever de vivre sous le même toit avec un despote. Tyran, descends du trône.

Thrasybule. Le peuple me rend plus de justice ; son vœu journalier est pour que je garde le sceptre qu'il m'a laissé prendre.

Thalès. C'est que le peuple est lâche.

Thrasybule. Non ! c'est qu'apparemment il se trouve bien de s'en rapporter à un seul du soin de ses affaires, qui allaient si mal dans les mains de plusieurs.. Car si la nature a dit aux hommes : Soyez libres, elle leur a dit aussi : Soyez heureux ; et l'attrait du bonheur est plus puissant sur eux que celui de l'indépendance.

Thalès. Tu calomnies l'espèce humaine.

Thrasybule. Si tu as pour toi les principes, j'ai pour moi l'expérience. Qu'est-ce que la plus savante théorie, contre un fait ? Mais que dis-je ? j'ai en ma faveur, et la théorie et l'expérience. Ne nous as-tu pas enseigné dans ton école, que le torrent de la fatalité, que la nécessité des choses entraîne tout ? Puisque Thrasybule est roi de Milet, il fallait que cela fût ; aucune puissance sous le ciel ne pouvait en empêcher. Mon respectable maître, je te combats avec les armes que toi-même tu m'as fournies.

Thalès. Il est aussi dans les décrets immuables de la fatalité que toute tyrannie, tôt ou tard, reçoit son salaire. Il est écrit en lettres d'airain sur le livre des destinées que les tyrans, pour l'ordinaire, finissent mal et ne comptent pas de longs jours.

Thrasybule. Le tyran Périandre, ton ancien hôte, vient d'expirer dans son lit, à la quatre-vingtième année.

Thalès. Romulus n'était pas si vieux, quand il fut mis en pièces en plein sénat.

Thrasybule. La tyrannie de Pisistrate a déjà près de trente années.

Thalès. Ajoute qu'il en a déjà passé seize en différens exils..... Sors d'ici ; vas remplir ton destin sur le trône ; je vivrai peut-être encore assez pour voir s'accomplir ma malédiction sur toi et sur tous ceux qui te ressemblent.

THRASYBULE. Il est un Dieu pour les rois.

THALÈS. Il est une justice pour les coupables.

Thrasybule sortit.

THALÈS. Jeune étranger ! tu vois où nous en sommes à Milet. Eh bien ! par tout le globe, c'est la même chose. Il ne fait bon habiter qu'avec soi. Plus tu voyageras, plus cette dernière vérité que j'avais à te dire sera prouvée pour toi. Adieu ! fais-toi conduire chez Anaximandre. Je désire qu'il ne soit pas encore parti pour une expédition assez importante.

Thalès me donna pour guide une vieille femme qui le servait, et connue dans la ville par les répliques qu'elle se permettait avec son maître.

§. XXIV.

Anaximandre, Phocylide, etc.

JE quittai l'illustre vieillard, après l'avoir pressé dans mes bras, sans dire mot ; et tout pensif, je me rendis à l'autre bout de Milet, où demeurait Anaximandre, le plus célèbre de ses disciples, et qui devait tenir l'école Ionienne après lui.

Je ne pus le joindre. Un de ses élèves (car il commençait déjà à donner des leçons pour soulager son maître) m'entretint beaucoup de lui, comme pour me dédommager de son absence.

Plusieurs citoyens, me dit-il, sont venus trouver Anaximandre, il y a quelques jours, et lui ont parlé ainsi : « Fils de Praxiadès, la tyrannie de Thrasybule, et la docilité de Milet à porter le joug, nous révoltent. Nous ne voulons pas demeurer plus long-temps dans une cité plus attachée à ses richesses qu'à ses droits. Nous ne voulons point que les étrangers puissent dire : « Dans tout Milet, il ne se trouve pas deux familles assez courageuses pour aller chercher hors de leur patrie la liberté qu'elle a perdue ». Anaximandre, nous avons pris la résolution de fonder une colonie, et c'est toi que nous choisissons pour notre conducteur, au défaut de Thalès, à qui nous aurions déféré l'honneur du commandement, si son grand âge lui eût permis de l'accepter.

Mène-nous où tu voudras : par tout nous nous trouverons bien ; nous serons mieux toujours qu'à l'ombre sinistre d'un trône. Nous te proposons d'appeler cet établissement, la colonie d'Apollon ; c'est un hommage au père du jour, au dieu de la chaleur, dont tu nous a si bien expliqué le mécanisme. La gloire de fonder et d'asseoir une colonie t'appartient plus qu'à tout autre, à toi l'inventeur heureux de ces tables géographiques, sur lesquelles le voyageur pourra tracer d'avance les routes qu'il se propose de tenir. Anaximandre, fais trève un moment à tes savantes spéculations : le sage se doit à tous. Quand tu nous auras placés sur un autre point du continent, nous te laisserons le loisir de rentrer dans tes foyers ; tu reviendras fermer les yeux au grand homme qui le premier a su instruire ses semblables avec méthode, et tu prendras le sceptre de l'école Ionienne. Loin de notre première patrie, nous donnerons des larmes à la mémoire de Thalès, et nous ferons des vœux pour son successeur. Nous avons tout préparé, tout prévu ; Thrasybule n'a pu s'opposer à notre dessein ; nous nous sommes dits une société de marchands, et nous avons fait valoir les profits que doit en tirer la métropole. De nombreuses colonies ont déjà porté son nom au loin ; celle-ci ne lui fera pas le moins d'honneur. Et nous avons dit la vérité au tyran, puisque nous mettons à la voile sous l'égide de Minerve et d'Apollon ».

Anaximandre ne put se refuser à cette honorable invitation ; il est parti avant le jour : mais il m'a confié quelques-uns de ses écrits pour attendre son retour avec moins d'impatience : nous pouvons les parcourir ensemble ; car il ne ressemble point à certains penseurs, qui, je ne sais par quel motif, n'ont rien voulu laisser après eux, et se sont contentés d'expliquer de vive voix leurs sentimens. Est-ce orgueil ? est-ce défiance d'eux-mêmes ?

Plus ami encore de la vérité que de Thalès, Anaximandre n'a pas cru devoir adopter aveuglément et de confiance tous les points de la doctrine de son maître. Les partisans de la vérité le sont aussi de l'indépendance. Le sage est libre dans ses opinions comme dans tout le reste. Thalès donne l'eau pour principe aux choses ; on serait d'abord tenté de croire que le plus illustre de ses disciples, par cet esprit de contrariété, qu'on dit faussement naturel à l'homme, a soutenu que c'était le feu ; parce qu'il nous enseigne que la terre, suspendue au centre de l'univers et agitée d'un mouvement de rotation sur elle-même, est

environnée

environnée d'une sphère enflammée, dont la circonférence renferme l'air. Ce n'est ici qu'un coin de son système, qui embrasse une bien autre étendue, puisqu'il lui donne pour sujet l'Infini. Thalès ne pouvant prendre une connaissance exacte d'un principe indéterminé, a l'inconvénient de resserrer l'origine commune des élémens mêmes dans les limites de l'un de ces élémens. Anaximandre sentit la méprise de son maître, qui, en donnant à l'eau la qualité de premier principe, l'excluait d'elle-même. Il lui répugne d'admettre un corps particulier principe des autres corps. Profitant de la timidité de son prédécesseur, il prit le plus sublime essor; et laissant bien loin au-dessous de lui toute théorie partielle, rival de la nature, il osa le premier annoncer aux mortels l'universalité des germes et l'infinité des êtres, nous faisant bien observer de ne pas prendre l'infini pour le principe des choses; l'infini n'est qu'un mot, et ce serait substituer une erreur grammaticale à une erreur de physique. L'universalité des germes en compose un seul, c'est-à-dire, un germe universel; de cette source inépuisable découle l'infinité des êtres, lesquels s'y replongeant successivement. pour en sortir de nouveau, établissent cette chaîne éternelle et non interrompue d'existences, ou de décompositions et de recompositions. Les êtres infinis, qui constituent l'univers, se servent réciproquement de principes, tour à tour effet et cause les uns des autres. A proprement parler, il n'est pas de premier principe, ni de principe unique. On ne s'élève à cette idée qu'en généralisant, en ne voyant qu'en masse toutes les particules de la matière, en se retirant par la pensée hors de la nature, afin de la contempler dans son ensemble, se servant à elle-même d'agent, sans avoir eu besoin d'un moteur étranger pour recevoir l'impulsion que rien ne peut suspendre ou détruire. Ce grand Tout a toujours été et sera toujours ce qu'il est : tout change en lui ; lui seul demeure toujours le même. J'abandonne, nous disait dernièrement encore Anaximandre, j'abandonne aux conjectures la théorie des êtres en particulier ; je n'en conteste aucune : moi-même, j'en ai imaginées. Ces systèmes secondaires ne font rien au grand ensemble, à la totalité qu'il faut admettre et reconnaître préalablement. Loin de nous ces esprits étroits et lourds qui ne voient dans la nature qu'une masse inerte et passive. La matière dont l'homme est une parcelle, serait sans intelligence, sans volonté, sans pouvoir ! Raisonneurs inconséquens, vous refusez au Tout les vertus dont ses parties sont douées ! Faut-il donc un génie bien pénétrant, pour savoir que chaque être a des qualités proportionnées à ce qu'il est ? Un être borné n'a, ne doit avoir que des facultés bornées ; un être sans borne n'en a pas dans les siennes. Aussi la nature est souverainement puissante, intelligente, agissante ; elle est parfaite, puisque c'est de son sein qu'émanent les différens degrés de perfection qui caractérisent les genres et les espèces. Et pourquoi refuserait-on à la matière ce qu'on accorde à je ne sais quel agent inconnu, auquel on la subordonne ? Si l'on ose méconnaître à ce point la nature, j'oserai, moi, méconnaître cet agent ; j'en ai aussi le droit et plus de motifs. Qu'il se montre et se mesure avec la nature ! Mais il est muet, il se cache, il échappe à tous mes sens ; il semble vouloir éviter d'entrer en parallèle avec cette nature présente par tout, qui frappe mes yeux et mes oreilles, qui parle à tous mes organes et ne craint point de rivaux.

Anaximandre n'a peut-être pas toujours été aussi clairvoyant dans ses autres opinions. Il semble qu'il ait réservé toute la force de son génie pour sa brillante et sublime théorie de l'Infini. Il suppose la figure de la terre, tantôt sphérique, tantôt semblable à un cylindre, dont la hauteur égale le tiers de sa largeur. L'air l'enveloppe comme un vêtement ; ainsi l'écorce recouvre l'arbre.

Cette sphère, tissu formé du mélange du chaud et du froid, est à jour, pour livrer passage aux influences et aux rayons des globes enflammés du soleil et des autres astres.

Le soleil, vingt-huit fois plus grand que la terre, ressemble à la roue d'un char. Dans le creux de son orbite est du feu qui n'a qu'une issue pratiquée à la circonférence. De cette ouverture, dont le diamètre égale celui du globe terrestre, s'élance chaque jour un torrent de flammes d'autant plus impétueux, qu'eu égard à son prodigieux volume, le passage par lequel il s'échappe est fort étroit.

Vraisemblablement, on perfectionnera ces premières ébauches astronomiques. Les inventions pratiques d'Anaximandre sont plus heureuses que ses autres découvertes. Sparte lui est redevable du sciathère placé sur le gnomon. Grâce à son génie, la ville de

Milet a la gloire d'avoir possédé la première cette machine merveilleuse, à l'aide de laquelle nous pouvons observer les révolutions du ciel autour de notre planète. —

J'avais besoin de me recueillir, après avoir entendu le disciple d'Anaximandre ; et d'ailleurs, je ne pouvais me refuser, avant de quitter ces lieux, au plaisir de parcourir quelques-uns des détours que forme le Méandre sur la plaine riante, qu'il rafraîchit de ses ondes. J'y rencontrai une jeune Milésienne, dont le nombre des années ne passait point celui des travaux d'Hercule. Elle était fortement occupée à tracer sur le sable fin et poli que le Méandre dépose, un cercle coupé par des lignes droites transversales.

Es-tu, lui dis-je en l'abordant, la plus jeune des Muses ou des Grâces ?

Je ne suis, me répondit-elle, que la moins avancée des élèves d'Anaximandre, et je répète ici les dernières leçons de mon maître absent.

PYTHAGORE. Je quitte un de ses disciples, et je venais respirer l'air pur et calme de ces beaux lieux. Ce fleuve est donc le Méandre, dont on m'a tant parlé à Samos, dans ma première jeunesse ?

LA JEUNE MILÉSIENNE. C'est la principale merveille de notre pays, après Thalès et Anaximandre : étranger comme toi, il semble se plaire parmi nous, et ne nous quitter qu'à regret, pour aller terminer à Prienne son cours sinueux. Il vient d'assez loin. Phrygien d'origine, il doit sa naissance aux monts *Caeleni.* D'abord il sert de limites au pays des

Lydiens et à la Carie ; puis encore aux Cariens et aux habitans de l'Ionie. On dit que dans les autres contrées, son nom est reçu pour désigner tous les jolis ruisseaux qui serpentent mollement à travers les prairies. Nous avons encore la petite rivière du Léthé.

Pythagore. Jeune Milésienne, il paraît que tu ne fais point usage des eaux de ce petit fleuve.

La jeune Milésienne. Je m'y baigne quelquefois ; ce n'est pas celui qui fait perdre la mémoire : je n'ai pas soif des eaux de ce dernier. Il est des endroits où le Méandre, quand il a toute sa crue, est large d'un demi-stade ; et par tout il ne coule pas aussi doucement. Il a vu bien des révolutions, sans se déplacer ; et en cela, les citoyens de Milet et des autres villes de la Carie ne lui ressemblent guère.

Pythagore. La Muse de l'histoire n'en sait pas plus que toi.

La jeune Milésienne. Il faut bien connaître un peu les annales de son pays ; le nôtre est habité depuis bien des siècles, comme l'attestent la ville d'Alabanda, fondée par un homme de ce nom, qui se disait petit-fils du fleuve Méandre ; je ne comprends pas bien une pareille généalogie. On fit un Dieu de ce prince, parce qu'il fut bon ; je conçois cela davantage. Ensuite, des Grecs qui, sans doute, ne se trouvaient pas bien chez eux, sous la conduite d'un fils de Thésée, abordèrent ici, espérant y être mieux ; ils ne tardèrent pas à vouloir devenir nos maîtres. D'autres Grecs, ayant à leur tête un fils de Codrus, vinrent de nouveau fondre sur nous, comme une meute affamée. Ils descendirent sur le territoire de Milet et de Prienne, divisé en bourgades paisibles, et voulurent à toute force y fonder une colonie ; il fallut bien céder. Ces étrangers ne s'en tinrent pas là : un jour ils égorgèrent traîtreusement tous les hommes, pour en épouser les femmes. Une autre colonne de soldats doriens s'empara d'Halicarnasse. Les Cariens, cependant, ne perdirent pas courage, au milieu de ces essaims d'ennemis. Ils levèrent une petite armée pour tâcher de reprendre Prienne : ce fut en vain. Se voyant toujours les plus faibles, ils appelèrent à eux la ruse, la perfidie, et même l'inhumanité, tous mauvais moyens, pires encore que les maux qu'ils souffraient. Les Cariens donc voulant d'un seul coup se défaire de leurs hôtes trop nombreux et devenus si redoutables, les invitèrent à un repas public, dans l'intention de les massacrer tous à table. Une Carienne, éprise d'un insulaire de Melos, lui révéla la conspiration ; celui-ci en fit part à ses compatriotes, qui acceptèrent l'offre fraternelle, sous les conditions d'amener avec eux leurs femmes, ce qu'on leur accorda sans rien soupçonner. Les femmes cachèrent chacune un glaive sous leurs vêtemens, et au premier signal convenu par les Cariens, les Grecs ne leur donnèrent pas le temps, et tombèrent sur leurs hôtes. Pourquoi donc les hommes en société sont-ils si méchans ?

PYTHAGORE. Jeune et savante Milésienne, c'est qu'ils ne te ressemblent pas.

LA JEUNE MILÉSIENNE. Le reste du peuple carien désavoua cette conduite ; et voyant que rien ne lui réussissait, prit le sage parti de se retirer sur le sommet des montagnes ; les Cariens s'y fortifièrent ; ils n'y trouvèrent pas les douceurs de la vie, comme dans la plaine, sur les bords enchantés du Méandre : mais ils vécurent indépendans. La liberté tient lieu de tout. Pourquoi ne s'en sont-ils pas toujours contentés ? Ils descendirent avec une nouvelle ardeur pour courir les mers et se faire craindre à leur tour. On les vit se mettre à la solde du premier prince qui pouvait les payer. Ils vendirent leur sang et leur vie, et se battirent pour d'autres intérêts que les leurs. Ils tournèrent en même temps leur génie du côté des inventions destructrices, analogues à la profession vile et cruelle qu'ils exerçaient. Ils furent bien plus fiers encore, quand ils virent dans les mains de leur général la hache d'Hercule, enlevée au roi de Lydie. Le grand Alcide en avait désarmé la reine des Amazones, pour en faire hommage à la belle Omphale. La statue de Jupiter-Labradée est le monument de cette signalée victoire. On plaça cette hache fameuse dans la main du Dieu.

Étranger, tu peux aller voir ce temple au bourg de Labradée ; il est élevé sur une haute montagne, au milieu d'un bois de superbes platanes. On y trouve un étang peuplé de poissons familiers, qu'il faut orner de colliers et de cercles d'or, pour se faire bien venir de la divinité du lieu. Des voyageurs assurent que ce sont des anguilles ; es-tu curieux de vérifier un fait aussi important ?

La réputation des Cariens s'étendit jusqu'en Égypte ; on les désignait sous le titre d'hommes de cuivre et de pirates, dénomination peu honorable, sans doute, mais qu'ils s'étaient attirés par la vénalité de leurs armes, et leurs brigandages maritimes. Ils se firent craindre assez sur les bords du Nil, pour y obtenir des terres indépendantes et fertiles.

Étranger, tu savais peut-être tout cela aussi bien ou mieux que moi ; mais tu as paru désirer m'entendre, pour prendre une idée de l'éducation milésienne ; et il importe à ma patrie, qui est celle de Thalès et d'Anaximandre, qu'on sache que les enfans ne méritent pas tous le sort dont ils sont menacés par le tyran qui opprime leurs pères.

Jeune Milésienne, m'écriai-je, dis-moi ton nom, pour que je l'inscrive honorablement sur mes tablettes de voyage. Au lieu de me répondre, elle prit son élan, et j'eus de la peine à la suivre des yeux.

Je ne pus me résoudre à quitter aussi vîte les rives du Méandre ; je me laissai aller à sa douce pente, embaumée par des champs entiers de roses, d'un pourpre très-ardent ; on ne trouve cette espèce que sur le territoire de Milet. Un homme, jeune encore, cheminait sur la même rive, mais en remontant le fleuve. Il lisait tout haut des vers, se croyant seul.

« Les morts, disait-il, n'entrent pas dans la nuit du tombeau pour y rester. L'argile de l'homme retourne au limon de la terre ; l'ame humaine va rejoindre la grande ame du monde. Rien ne peut anéantir les êtres. Le trépas n'est qu'une reproduction ; la nature ordonne aux corps de se résoudre en d'autres corps. Tout est transmutation. Les êtres ne sauraient périr, mais ils changent de formes et prennent d'autres vertus. La matière animée d'un esprit vivifiant qui meut tout, n'est occupée qu'à donner à ses parties de nouvelles configurations. Les Dieux eux-mêmes deviennent des hommes; et l'homme, à son tour, devient Dieu...... ».

Je m'étais arrêté pour ne rien perdre de ces vers. Le poëte parut embarrassé, quand il m'eut aperçu; son front même se couvrit de rougeur. Modeste Phocylide! lui dis-je, pardonne l'indiscrétion d'un voyageur, ami des Muses et de la raison.

PHOCYLIDE. Eh! comment suis-je connu d'un étranger, je le suis à peine des Milésiens?

PYTHAGORE. On m'a cité ton nom avec ceux de Thalès et d'Anaximandre; et le peu que je viens d'entendre m'a suffi pour te reconnaître. Il y a loin de ces vers élégiaques aux *fables milésiennes* (1), qu'on débite dans la ville. On m'a vanté la pureté de tes mœurs et de ton style, la justesse de ton esprit; on m'a recommandé la lecture de tes poëmes, qui m'apprendront deux choses belles et rares, à bien vivre et à bien parler....

PHOCYLIDE. Voyageur! il en est une troisième que tu ne sais pas bien encore, et je vais te la dire: Ne loue jamais un homme en face, ou de son vivant. Adieu.

Phocylide me quitta, en disant ces mots et en me serrant la main. Je voulus le suivre; il m'en empêcha, d'un geste qui ne me permit pas d'insister. Je repris donc ma route; mais les vers élégiaques que j'avais entendus se gravèrent dans mon cerveau en traits ineffaçables.

---

(1) Elles furent depuis mises en vers par Aristide, poëte de Milet.

Mes chers disciples, avant de quitter tout-à-fait Milet, je veux vous faire part d'une singulière institution de cette ville. Son sénat est dans l'usage d'aller tenir ses assemblées sur un vaisseau, à la vue des citoyens, qui en attendent le résultat sur le rivage.

En sortant de Milet, je saluai la maison où naquit le poëte Arctinas, élève d'Homère; il florissait sous la troisième olympiade.

§. XXV.

Mœurs d'Halicarnasse.

MILET a dans Halicarnasse une puissante rivale; j'y dirigeai mes pas.

Fils et neveu de deux rois de Trœzène, dans le Péloponèse, Ætius convoitait le trône; mais de long-temps il ne pouvait s'y asseoir, à moins de courir les hasards d'une guerre civile; il prit le parti de se mettre en mer, à la tête d'une troupe de jeunes gens oisifs, et de tenter les aventures. Ils débarquent sur les côtes de l'Asie, aux confins de l'Ionie et de la Carie, et jettent d'abord les fondemens d'une cité peu considérable, qu'ils appellent du nom de leur mère-patrie. Non loin de là, une autre petite colonie venue d'Argos bâtissait Mynde, bourgade remplacée bientôt par une ville plus forte, connue sous le nom de Cyndia.

Des Argiens et des Trœzéniens, allant à la découverte aux environs de leur nouveau territoire, se rencontrent dans un isthme, entre les golphes Céramis et Issique, l'endroit le plus agréable de tous les parages de la mer

Ægée ; il doit tous ses charmes à une fontaine délicieuse, abritée par des collines. L'haleine des zéphirs seule y souffle presque dans toutes les saisons.

Nos deux bandes d'aventuriers se déterminent aussitôt à y former un établissement, sous le nom de *Zephiria*. On ne sait trop comment, ni à quelle époque, celui d'Halicarnasse fut donné à cette ville.

Les hauteurs du pays, seules, étaient peuplées d'hommes timides, qui ne descendaient qu'en tremblant vers le rivage de la mer, à cause des invasions fréquentes. Ils se contentaient de venir passer quelques heures de plaisir autour de la fontaine ; et au premier bruit, ils fuyaient, comme des sauvages, dans leurs foyers rustiques.

Nos étrangers, qui n'avaient point de femmes, s'étaient aperçus que la contrée n'en manquait pas, et qu'elles étaient pour la plupart très-belles. Mais les naturels, alarmés, ne se hasardaient plus hors de leurs retraites. Pour les attirer, voici ce qu'imaginent les nouveaux venus.

Ils commencent par élever un temple, le plus superbe qu'ils peuvent dans les premiers jours d'un établissement. La nature les favorisait déjà beaucoup. Ils publient que leur présence dans le pays est l'acquittement d'un vœu à Cypris. Ils invitent leurs voisins, surtout les femmes, à une fête qu'ils se proposent de célébrer à plusieurs reprises, et préviennent qu'un hospice vaste et bien pourvu, se trouvera disposé à recevoir tous ceux qui viendront prendre part au grand acte religieux.

Les femmes, qui souffraient le plus d'être privées de la fontaine, aiguillonnées d'ailleurs par leur active curiosité, entraînèrent leurs maris. Les mères y conduisirent leurs filles, sur les pas des époux; tous furent accueillis avec transport, et leurs offrandes agréées, quoique de peu de valeur; c'étaient des couronnes, des fruits et quelques paires de colombes blanches et sans tache. Les Grecs ne manquèrent pas d'étaler aux yeux de ces hommes simples, tous les objets capables de leur donner une haute idée de la colonie naissante. Des tables furent dressées et abondamment servies; on vida plusieurs outres de vin : puis on ouvrit des danses autour de l'autel et de la fontaine. Les Argoliens marièrent le son de leurs instrumens de musique au pipeau champêtre des habitans de la Carie; et le soir, fort tard, on se quitta, avec la promesse de se réunir pour ne plus se séparer si vîte une autre fois. Les jours suivans, on se visite encore; on parle de se rapprocher, de resserrer les liens du bon voisinage; enfin, de ne plus faire qu'une seule nation. Un commerce régulier d'échanges acheva cette révolution paisible, sous la garantie de Mercure, auquel on éleva un temple. Les Grecs, plus industrieux qu'inventifs, pratiquèrent en même temps plusieurs abris commodes de verdure sur les bords de la fontaine, où ils attirèrent les filles de la montagne, qui ne surent opposer qu'une faible résistance. Ces liaisons fugitives se multiplièrent à l'infini, et ne furent point stériles.

Ces nouvelles générations eurent les mœurs de leurs premiers parens. Le vœu de la nature fut outre-passé. La mollesse des Milésiens le cède déjà à celle des citoyens d'Halicarnasse. Cette ville, à peine bâtie, devint un lieu de prostitution publique. De tous les points de l'Ionie, on y afflue pour sacrifier, non plus à Cypris, mais à la débauche. Les Halicarnassiens, à qui les étrangers font quelques reproches à ce sujet, leur répondent avec cynisme :

« Ce n'est pas sans motifs que nous avons appelé cette fontaine *Salmacis*, et ce nom devait vous servir d'avertissement ; ses eaux ont la propriété de porter à l'amour ; on peut en boire, sans devenir pétulent et lascif. Vous n'avez pu vous défendre d'en faire l'épreuve. Devions-nous vous en interdire l'approche ? c'eut été violer les devoirs et les droits de l'hospitalité ».

La vérité est que cette fontaine se conserve toujours aussi fraîche, aussi pure, et la même qu'elle était quand, avant l'arrivée des Grecs, les naturels du pays venaient innocemment s'y désaltérer. Elle n'a point les vertus qu'on lui suppose ; ses eaux continuent d'être saines ; mais ses bords sont devenus contagieux, moins par l'air qu'on y respire, que par l'exemple qu'on y donne de tous les vices.

Je me trouvai dans Halicarnasse, le soir du lendemain d'une grande solennité à Vénus. La fête était finie, mais les plaisirs auxquels elle sert de prétexte n'étaient pas prêts à l'être. J'allai à cette fameuse fontaine de Salmacis ; La multitude des deux sexes qui la fréquente parut fort étonnée de m'y voir seul et sans compagne ; mais je n'y venais que pour être spectateur. Je ne connais pas de site plus délicieux que celui de cette source vive et limpide, dont je voulus boire, malgré une voix qui me cria : « Étranger ! cette onde est un poison lent ; abstiens-toi d'en approcher tes lèvres pures : tu ne t'en retournerais pas comme tu es venu. La nymphe Salmacis, semblable à l'insecte d'Arachné, prépare au fond de cette fontaine un piége aux imprudens ; elle te métamorphoserait. Rappelle-toi l'aventure du jeune Hermaphrodite, le fils de Mercure et de Vénus ; comme lui, par un charme attaché à ces lieux, tu te trouverais n'être ni homme, ni femme ».

Je répondis au conseil obligeant de cette voix insidieuse :

« Je ne crains pas ce danger ; on ne court de risques ici que quand on est deux ».

En effet, le péril n'est pas sur ces bords enchantés ; mais pour y arriver, il faut suivre d'étroits sentiers de verdure, le long desquels, de chaque côté, on a pratiqué des grottes mystérieuses et sombres, habitées chacune par autant de Salmacis : ce sont de jeunes Halicarnassiennes, entretenues par le gouvernement pour professer en public l'art de jouir ; demi-couchées sur des tapis de gazon et de fleurs, vêtues autant qu'il le faut pour donner des désirs, sans les satisfaire, elles tiennent leurs bras ouverts à tous ceux qui visitent ce terrestre Élisée.

J'osai parcourir ces bosquets dangereux. Je n'entendis sur mon passage que de molles chansons et de tendres soupirs. Une guirlande de roses sert d'avertissement et interdit l'entrée dans celles des grottes où déjà l'on sacrifie à l'amour. Les femmes de la ville s'y rendent les premières et voilées. Par une loi, il est défendu aux maris et aux parens de s'opposer aux courses nocturnes de leurs compagnes ou de leurs parentes, dans les grottes de Salmacis ; mais ce décret des magistrats n'est invoqué, ni enfreint par personne. Les *lâches*, les *vils* habitans d'Halicarnasse (je ne sais point de termes assez flétrissans pour les leur appliquer), non-seulement consentent à ce commerce infame; beaucoup d'entr'eux s'y prêtent : plusieurs en font même une injonction expresse à leurs filles, quand elles ont le talent de faire valoir leurs appas au plus haut intérêt. Le prix de ce trafic éhonté sert au luxe domestique, et défraye une table délicatement apprêtée.

Indigné de tout ce qui frappait mes yeux et mes oreilles, je me retirais dans mon hôtellerie ; un bruit se fait entendre, j'écoute : deux personnes se prodiguaient des reproches, mais d'une nature différente de ces propos lascifs et agaçans que j'avais ouïs jusqu'alors.

C'étaient un père et sa fille qui se reconnaissaient. Ils étaient venus chercher d'autres caresses que celles de l'amour paternel et de la piété filiale. Dans une horreur mutuelle, ils s'accablaient de vérités amères, et allaient en venir aux mauvais traitemens ; déjà le père entraînait sa fille : un magistrat en cheveux blancs se présente, et au nom de la loi les sépare, en ajoutant :

« Ce territoire, consacré par le temple de Vénus, rend les sexes égaux et indépendans; ta fille, ici, ne t'appartient plus : je t'ordonne de la laisser maîtresse de te suivre, ou de rester ».

Il fallut obéir. Le père s'en retourna seul;

et le magistrat en cheveux blancs, chargé de l'inspection de ces lieux, continua gravement sa visite. J'étais révolté ; je cours à lui :

« Vieillard ! comment peux-tu, sans rougir, exercer un pareil ministère ? est-ce ainsi que les droits sacrés de la nature et les saintes mœurs sont observées dans Halicarnasse » ?

Jeune homme, me répondit-il ! rends grâce à ta qualité d'étranger ; et apprends à respecter les usages reçus, quels qu'ils soient.

PYTHAGORE. Je dois mon tribut d'indignation au vice, dans quelque lieu que je le rencontre.

LE MAGISTRAT. Jeune homme ! je veux bien excuser ton inexpérience du monde, et t'instruire. Tu n'es pas certain de t'adresser toujours à des hommes publics aussi modérés que moi. Écoute ! tu sais peut-être que cette ville est une colonie grecque. Une fois installés sur cette plage, nos prédécesseurs, pour y vivre, n'avaient à choisir qu'entre deux partis : la piraterie sur les mers et le brigandage dans les montagnes, ou l'espèce d'institution sociale dont tu es le témoin. Nous nous sommes déterminés pour celle-ci, espèce d'hommage rendu à notre première patrie. La ville de Trœzène, originairement, s'appelait *Aphrodisias*.

Presque toutes les autres colonies ont porté la terreur à leur arrivée dans un pays ; elles ont versé le sang et jonché la terre de cadavres. Nos ancêtres, au contraire, en moins d'une année, doublèrent la population ; et fidelles au culte de Vénus, établi par eux, nous nous soutenons avec éclat, sans envieux et sans rivaux. Si c'est un crime, la nature est notre complice ; car elle nous offre de belles

belles fontaines, de belles fleurs et de belles femmes. C'est avec ces doux moyens que nous rendons tributaires presque toutes les provinces de l'Asie. Les Étrangers viennent ici déposer le superflu de leurs richesses, en échange des plaisirs que nous leur procurons. Sage jeune homme, sans doute tout récemment sorti des écoles de Bias et de Thalès! dis-moi, sais-tu une politique plus humaine, plus innocente?....

Je l'interrompis brusquement : Plus innocente!.... la prostitution la plus scandaleuse! Est-il lâcheté plus criminelle que celle des citoyens d'Halicarnasse, spéculant sur le produit du déshonneur de leurs épouses, de leurs sœurs, de leurs filles, et tendant aux voyageurs un piége infamant?....

La rigidité de la morale de tes premiers maîtres, reprit l'*alytarque* (1) à la chevelure blanche, ne s'accommode pas de telles mœurs. Entre plusieurs maux politiques, nous avons choisi le moindre. Aimerais-tu mieux nous voir, les bras teints du sang de nos voisins, finir par nous entre-dévorer? nous préférons de nous reproduire et de nous conserver par des moyens tout naturels.

PYTHAGORE. L'agriculture vous offrait une ressource honorable et abondante; il eût été beau de légitimer votre prise de possession, en doublant le produit des terres vagues dont vous vous êtes emparé.

LE MAGISTRAT. Jeune homme! que tu connais peu les hommes! parles donc de défrichemens, de travaux sédentaires à des avanturiers qui sortent d'une contrée où déjà la contagion du luxe a fait des progrès ! De tous les fondateurs de villes, de tous les législateurs de peuples, nous sommes encore les moins coupables ; tous ont employé la violence ou le charlatanisme. Aucun d'entre eux n'avait songé à ne faire usage que du plaisir pour civiliser une nation. Le plaisir n'est pas seulement le grand réparateur des sociétés, il en est encore le véritable père. Jeune homme ! poursuis ta route ; va sacrifier dans l'île de Cypre : tu en as besoin.

---

(1) Expression grecque, que l'on pourrait rendre en latin par : *Publicae voluptatis arbiter*, ou *Tribunus voluptatum*.

Je crus en effet qu'il était prudent de quitter cette ville, sans attendre un second avertissement.

S. XXVI.

Voyage à Cnide, Arados et Cypre.

Je m'avançai le long de la Péninsule, pour prendre la mer à Cnide. Les habitans y professent trois cultes : Apollon, Neptune et Vénus sont leurs divinités principales. Vénus ne tardera pas à prévaloir sur les deux autres ; chaque jour, son temple s'agrandit et se décore.

Les Cnidiens devraient bien plutôt s'occuper du perfectionnement de leur régime politique. Ils sont gouvernés par soixante magistrats ou sénateurs, qu'on désigne sous le nom d'*amnemones*, parce qu'ils ne rendent jamais compte de leur administration, pas plus que l'*aphester*, espèce de consul qui les préside et porte la parole en leur nom. J'aime à croire à la vertu ; mais pourquoi provoquer au crime, par l'appas de l'impunité ? La loi ne devrait exempter que les Dieux de la justification de leur conduite, parce qu'elle ne peut les atteindre.

Les Cnidiens ne sont plus libres ; et pour comble de misère, ils méritent la servitude dans laquelle ils languissent. Ils n'avaient qu'un isthme de cinq stades à couper pour opposer une barrière insurmontable entre eux et Cyrus. Je vis les traces des premières journées de ce travail honorable ; les lâches se lassèrent vîte, et se firent justifier par un oracle. Les Dieux intervinrent dans une entreprise qui n'était pas au-dessus de la force des hommes ; mais les Cnidiens se sont toujours montrés les dignes enfans de la mollesse. L'armée persanne n'eut pas même la peine de combattre et de vaincre ; il ne lui en coûta que celle d'entrer dans la Péninsule. Les habitans allèrent au-devant de la chaîne qu'on leur apportait. Ils ne sont sensibles qu'à la gloire de soutenir la réputation de leurs vins.

Cnide a deux bons mouillages.

Dans cette île, un gnomon de cent parties fournirait soixante-quinze parties d'ombre.

Le plus long jour y dure un peu plus de quatorze heures et demie.

Cette terre isolée produit des roseaux encore meilleurs que ceux d'Egypte, pour écrire sur le papyrus. Du papyrus et un roseau sont les armes de la raison.

L'oignon de Cnide ne fait point pleurer.

On me parla d'une source d'eau douce où la terre se pétrifie dans l'espace de huit journées. Je ne vérifiai point le phénomène.

Je m'embarquai enfin sur un bâtiment frêté pour l'Egypte, mais qui devait relâcher auparavant à Paphos, pour y acquitter un vœu ;

ce petit écart me rapprochait de Sidon, l'un des premiers objets marqués sur mon itinéraire. Déjà nous apercevions les hauteurs du mont Olympe, quand on parla devant moi d'une petite île habitée par une colonie de Sidoniens. Ce nom, qui rappelait à mon esprit l'idée du sol natal, me donna le désir de visiter ce petit établissement de mes premiers compatriotes ; je m'y fis mettre à terre.

Cette île, nommée *Arados*, peut avoir sept stades de circonférence, et n'en compte que vingt pour traverser le bras de mer qui la sépare de Cypre. Elle n'offre qu'un amas de rochers stériles, mais que la nécessité, mère de l'industrie, a su couvrir d'une terre féconde, apportée dans des nacelles de plusieurs îlots voisins ; c'est l'ouvrage opiniâtre de plusieurs familles sidoniennes, qui se sont bannies volontairement de leur patrie, embarrassée de l'excès de sa population : ainsi quand une ruche est trop pleine, il en part des essaims d'abeilles qui vont se loger dans le premier tronc d'arbre. Le souvenir de leur métropole vit toujours dans le cœur de ces insulaires. Je racontai ma naissance à un ancien d'entre eux ; « Bon jeune homme, me dit-il, tu es Sidonien ! sois le bien-venu ! nous ne voyons que rarement nos compatriotes ; le riche oublie facilement le pauvre : nous n'en serons pas moins attachés au sol natal. Remarques la position de nos demeures : nous les avons construites de manière, qu'en sortant sur le seuil de nos portes, la vue principale qui nous frappe est celle de notre ville-mère. Chaque matin, nous saluons en même temps Sidon et le soleil, qui pour nous se lève derrière elle ».

Le vieillard me présenta à toutes les familles, qui me firent accueil à l'envi l'une de l'autre. Je voulais le lendemain passer à Cypre ; il ne me fut pas possible : « Tu nous dois au moins trois jours de ta présence ; tu nous dois, ajouta l'ancien, le récit de ce qui se passe autour de nous à notre insu ; car ignorés du reste de la terre, nous ignorons aussi les événemens qui l'agitent. On ne se détourne pas volontiers pour visiter une île qui peut à peine nourrir ceux qui l'habitent. Mon fils, nous ne nous fâchons pas de cet abandon, que d'autres trouveraient injurieux, peut-être. Nous appartenons, nous a-t-on dit, à un nouveau maître, qui apparemment ne connaît pas tous ses sujets, car il ne nous a pas encore notifié ses droits sur nous ; et rien ne presse : c'est ainsi que nous échappons à une servitude réelle. Nous sommes retournés au régime de nos premiers aïeux : les plus jeunes consultent les plus âgés, et tout va de soi-même. Chacun de nous vit avec les siens, tranquille, heureux, autant que le comporte la nature de l'homme. Reste avec nous ; tu trouveras ici une douce température, un petit champ, un ruisseau pour le fertiliser, et une compagne capable de completter ton bonheur. Si tu nous quittes, tu nous regretteras peut-être un jour. Ta physionomie annonce un bon naturel. A ton aurore, tu en sais déjà plus que moi, qui suis à mon déclin ; eh bien ! tu communiqueras tes lumières à nos enfans : verse d'un côté la science que tu as puisée de l'autre. Il nous manq [illegible] s notions utiles sur plusieurs objets imp [illegible] Nous sommes ici tous bien unis ; tu ne rencontreras point d'ingrats ».

PYTHAGORE. Vous ne vous rendez pas assez de justice, et vous prenez de moi une trop haute opinion. Estimables insulaires ! il ne vous manque rien, puisque vous vous en tenez à la nature ; et c'est de vous que je dois prendre des leçons de bonheur. Si je m'éloigne, c'est pour mériter de m'en rapprocher peut-être un jour.

Avant de quitter tout-à-fait cette petite colonie phénicienne, je visitai l'île. Les habitans y ont introduit avec eux le culte *au baiser*, qu'ils appellent dans l'idiome de la mère-patrie, le dieu *Aphaca*, équivalant du nom de Vénus.

Je me rembarquai dans une nacelle fort légère ; on me donna pour conducteur le plus habile nautonier d'Arados. Il fut chargé de m'attendre au port de la ville de Paphos ; nous ne pouvions choisir un mouillage plus sûr et plus commode que celui où Vénus elle-même, sortant de la mer, toucha la rive de Cypre, entre deux jolis ruisseaux : deux écueils couvrent et semblent en défendre l'entrée.

Mon pilote s'offrit de me servir de guide pour visiter toute la côte, qui lui était familière ; j'acceptai avec joie. Avant de pénétrer dans l'intérieur, nous entreprîmes donc la reconnaissance de toute l'île, dans les divers circuits de cette terre fameuse, dont l'étendue semble décrire une peau de brebis.

N. B. Les principales autorités de ce chapitre et des suivans, sont Pline, Plutarque, Hérodote, Pausanias, Danville, Larcher, etc.

§. XXVII.

Topographie de Cypre.

Nous signalâmes d'abord le promontoire Zéphyrios, longue pointe qui, tournée vers le couchant, est exposée au vent zéphyrien; plus loin, un autre angle de terre, aigu et recourbé, qu'on appelle Drépanos.

Mes chers disciples, conservons ce bon usage, de donner aux points fréquentés du continent et de la mer des dénominations tirées, ou de leurs formes, ou de telle autre circonstance remarquable et de longue durée; c'est le moyen de nous entendre, et d'épargner bien du temps et de pénibles recherches à nos neveux.

On ne rencontre rien de remarquable jusqu'à *Solae*, nouvelle petite ville, très-favorablement assise au-dessus du confluent de deux rivières; on est redevable de sa position au moderne législateur des Athéniens. Appelé à Cypre par l'un des neuf ou dix petits souverains qui gouvernaient cette île en commun (car aujourd'hui elle est province persanne); Solon conseilla au roi de la ville *Æpaea* de changer le lieu de sa résidence, et de quitter le mont âpre et stérile, qu'il habitait, pour descendre dans la plaine riante et féconde; le prince déféra à son avis, et par reconnaissance imposa à la cité qu'il bâtit, le nom du sage d'Athènes. On y éleva en même temps un temple à Isis : Solon en fit lui-même la consécration; et Vénus y vint reposer pendant une nuit toute entière, couchée sur le volume de ses lois. A trente stades est une mine de cuivre ; l'île en renferme beaucoup.

En poursuivant notre route, nous trouvâmes le Lapethus, petit fleuve qui donne son nom à une ville. Bélus passe pour en être le fondateur, et l'appelait sa bien-aimée. Il ne dut pas l'être des insulaires de Cypre, dont il ravagea les propriétés. Plus loin est une autre cité, dite *Macaria*. Il fut un âge où l'épithète d'*heureuse* était commune à toute l'île ; peu de régions sur le globe ont mérité de porter long-temps ce titre.

Tout à l'extrémité de Cypre, s'élève le petit Olympe, sur le penchant duquel est construite une ville ; le sommet est consacré par un temple à Vénus-Uranie, interdit aux femmes : serait-ce pour faire entendre qu'elles sont incapables d'un attachement désintéressé ?

La dernière pointe de l'île est commandée par les deux clides, voisines du promontoire dit la Queue-de-Bœuf. Ces projections étroites de terre ont fait donner à Cypre le nom de l'île aux Cornes ; peut-être aussi parce que la race des chevaux y a toujours manqué ; les bœufs font seuls le service aux champs comme dans les villes.

Nous rangeâmes la côte méridionale, et fûmes bientôt à *Salamine*, la seconde ville de Cypre ; son port, fermé, est propre à l'hivernement des vaisseaux. Cette cité conserve encore l'horrible usage de sacrifier tous les ans un homme sur l'autel de Jupiter. Après avoir dépassé le port Leucolla, ce qui nous frappa le plus est le promontoire Pédalium, dominé par une hauteur escarpée, en forme de table, et dédiée encore à Vénus.

Devant le promontoire et la ville de Throni, la navigation est sinueuse. Là sont des salines. On traverse le fleuve Tétius pour arriver à Idalie, joli bourg au centre d'un bois charmant, entre-mêlé de vergers et de ruisseaux. Pour parvenir à la cîme la plus élevée du mont Olympe, qui a la forme d'une mamelle, il faudrait s'avancer au nombril même de Cypre, comme ils parlent.

Nous vînmes à Amathonte, cité l'une des plus anciennes de l'île, et qui ne le cède qu'à Paphos. Les sentimens sont partagés sur ses origines; on lui donne pour fondateur un fils d'Hercule de ce nom : d'autres veulent qu'elle le doive à des eaux thermales qui jaillissent auprès. Le sol des environs est pour ainsi dire tout métallique; il renferme beaucoup de plomb et de cuivre. Les habitans soutiennent qu'ils sont Autochtones; j'aime qu'on soit jaloux d'être le premier de sa race et de son nom. Vénus est représentée dans le temple d'Amathonte, avec les deux sexes et de la barbe : tous ces usages bizarres au premier aspect, ont leurs raisons; mais le peuple ne les entend plus.

Cypre, coupée par deux chaînes de montagnes, peut compter dix villes. Le climat n'en est point aussi doux qu'on le croiroit, d'après la renommée de ce lieu. Les vents qui soufflent des hauteurs du continent asiatique voisin, en rendent le séjour très-froid; le mont Olympe lui-même garde des neiges pendant un tiers de l'année. Les chaleurs de l'été y sont insupportables; les pluies beaucoup trop fréquentes, et l'eau potable n'est pas toujours commune; un seul endroit dans l'île produit un vin excellent:

en général cette Cypre, si fameuse, est fort mal-saine.

Le sol est tout de rochers. Plusieurs montagnes donnent du marbre jaune; une d'elles produit ce lin fossile dont on fait une toile qui se blanchit en la jetant au feu : l'amiante de Cypre est de couleur verte foncée; il a beaucoup de flexibilité : on devrait essayer d'en fabriquer du papyrus incombustible : la vérité, une fois écrite, serait impérissable.

Cypre abonde en pierres fines; on n'y a découvert encore qu'une mine de fer : ce métal est plus précieux que le diamant, puisqu'il est plus utile.

Le cyprès abonde dans cette île; ainsi le lieu de la terre, le plus spécialement consacré au plaisir et à la Décsse de la réproduction, est en même temps le plus favorable à la végétation de l'arbre, emblême de la tristesse, et ami des tombeaux. L'héliotrope et le laurier, le platane et le cèdre paroissent s'y plaire ; les oranges cypriennes méritent leur renom : la farine du blé de Cypre n'est pas blanche, mais elle offre un aliment très-agréable. La chèvre est l'animal nourricier du pays ; les serpens et les sauterelles en sont les fléaux.

La belle Vénus pouvait, ce semble, choisir mieux le chef-lieu de son empire ; mais peu d'îles jouissent d'une position plus convenable pour servir de repos aux navigateurs des trois mondes. Les habitans de la Phénicie y abordèrent originairement avec leurs Dieux, sans lesquels ils n'osaient faire un pas. Les Grecs y vinrent ensuite, et y marièrent leurs Divinités aux premières. De ce mélange naquit Vénus, avec tous les accessoires de l'imagination exaltée par la licence. Les insulaires, qui peut-être servirent d'exemple aux Halicarnaciens, secondèrent de toutes leurs forces un culte qui pouvait devenir pour eux une source de richesses, bien plus abondante que leurs mines ou les travaux de l'agriculture. Et quel fut l'étranger qui pût se défendre de mouiller à Cypre pour y porter ses offrandes à la mère du Plaisir ? Le Plaisir devenu un culte, devoit éclipser tous les autres.

L'état politique de l'île fait pitié. Neuf ou dix petits rois y tyrannisent tout à leur aise sous le bon plaisir de la Perse. Chacun de ces despotes s'attache à lui un sénat composé d'une poignée de patriciens qui, pour obtenir les faveurs de la cour, calomnient les familles plébéiennes, et les écrasent d'impositions arbitraires.

Les Cypriennes sont les plus viles de toutes les femmes ; les plus belles s'expatrient pour passer au service de la reine des Persans, qui s'en sert comme de marche-pieds, quand elle monte dans ses chars.

Les insulaires de Cypre réclament Homère pour leur compatriote. Elle a produit un poëte antérieur au chantre immortel d'Achille et d'Ulysse ; car on fait Euclus auteur des trop fameuses *poësies cypriennes*.

§. XXVIII.

Origines et Mœurs de Paphos.

De retour à Paphos, j'entrai dans la ville, bâtie en amphithéâtre. On lui donne plusieurs fondateurs, d'abord Cyniras, roi de Cypre

On raconte que l'*apparition* de Vénus hors du sein de la mer, illustra le règne de ce prince. Il n'avait qu'un fils, jeune homme sage autant qu'il était beau. Dans une chasse il rencontra une fille des champs, d'une beauté égale à la sienne, et d'une vertu non moins parfaite: les choses semblables s'attirent. Cypris (on l'appeloit ainsi), et Adonis, c'est le nom du jeune homme, allèrent au-devant l'un de l'autre; un cyprès fut le témoin de leurs premiers aveux. Dès cet instant, Adonis renonça à l'exercice cruel et périlleux de la chasse; il se fit berger pour se rapprocher de son amante. Son père qui avait d'autres desseins, voulut rompre leur chaîne; ne sachant comment le fléchir, Adonis s'avise de ce stratagême; il dit à Cypris : » Vénus est née du sein de la mer; belle Cypris, consens à la représenter un moment; quelle femme en est plus digne que toi ?

Adonis prépare en secret le triomphe de celle qu'il aime. Un jour de printemps, avant le coucher du soleil, un spectacle nouveau s'offre au roi et à tout le peuple assemblé sur le port. Dans une conque marine soulevée par les flots qui viennent caresser le rivage, apparoît une femme dans toute la fraîcheur du bel âge de la vie. Elle approche précédée, accompagnée, suivie d'une foule de serviteurs fidelles d'Adonis, vêtus en Dieux de la mer, et chantant des hymnes à Vénus. Le peuple repète avec un saint respect ce nom sacré, et croit sans peine qu'en effet Vénus elle-même vient se fixer parmi eux. Cyniras pénètre aisément le mystère. Il dissimule, et propose, pour compléter la fête, une chasse au sanglier dans les bois d'Idalie : elle a lieu, et se convertit bientôt en deuil. Adonis est atteint mortellement par l'animal furieux. Son père lui décerna de magnifiques funérailles, pendant lesquelles l'inconsolable Cypris disparut Le roi annonce qu'on lui a vu prendre le chemin du mont Olympe, pour de-là s'élever dans les cieux. En même temps, on procède à son apothéose : un temple superbe est élevé, on institue des fêtes pendant trois jours et trois nuits ; et pour conserver le souvenir de ce mémorable événement, l'île qui se nommait *Ærosa*, s'appela désormais *Cypre*.

Cyniras, pour suppléer à la rareté des mariages faute de dot, fit déclarer par les prêtres qui lui étoient dévoués, qu'un sacrifice à l'Amour est plus agréable à Vénus que tout un hécatombe ; et c'est ainsi que, par raison d'état, Cypre perdit ses mœurs, et sur les débris de l'autel d'Hyménée, consacra un culte à la prostitution. Tous les peuples qui relâchèrent sur ce parage, furent ses complices ; et cette île long-temps vertueuse et inconnue, devint fameuse par son infamie. Cyniras, mauvais père, et roi corrupteur, vécut long-temps.

Depuis cette époque, pendant les trois jours qui servent de passage du printemps à l'été, le peuple de cette partie de l'île de Cypre se rend solennellement sur le rivage, invoque Vénus, et aussitôt la plus belle des insulaires répétant le rôle de l'amante d'Adonis, sort des flots, touche au port, et reçoit l'encens des deux sexes ; on la promène dans les bois d'Idalie : la nuit vient, la foule se divise en petits groupes ; on se disperse deux à deux : les hommes déposent entre les mains des prêtres plusieurs pièces de monnaie que ceux-ci, après en avoir prélevé le décime, restituent pieusement aux jeunes filles, à mesure qu'elles sortent du bois. Le soir du troisième jour, on fait d'abord commémoration du trépas et des funérailles de l'infortuné Adonis; et on finit par se livrer à toutes les sortes d'orgies que le sujet et le genre de la fête comportent.

Un autre tradition donne un deuxième fondateur à Paphos. La capitale de *Cypre* n'avait encore d'autre nom que celui de l'île même. Pygmalion, statuaire des plus habiles, idolâtre de son art, plus idolâtre encore de la belle nature, était révolté de la conduite des insulaires, ses compatriotes. Les femmes surtout excitoient sa généreuse indignation. Ayant fait choix d'un bloc de marbre, il rentre dans son atelier, s'y renferme, résolu à n'en plus sortir. Il prend son ciseau, et se dit : » Jeunes beautés de Cypre, puisque vous persistez dans un culte infame qui dégrade votre sexe et rend le nôtre inutile, je renonce à vous; avec mon talent, je saurai me suffire. Oui, réalisons l'idée que j'ai conçue ; mon ciseau peut seul me créer une compagne telle qu'il l'a faut à mon cœur. Ne pouvant me résoudre à sacrifier dans les bras d'une femme sans mœurs, je réserverai mon hommage au simulacre de toutes les vertus exilées de ma patrie. J'aime mieux être l'amant d'une belle statue, que d'une beauté vivante, mais flétrie par un culte que la nature repouse et désavoue. Mettons-nous à l'œuvre. »

Pygmalion se livre tout entier au travail : sous son ciseau dirigé par son œil créateur, le marbre se revêt des formes les plus heureuses;

une figure de femme en prend la place. Il ne lui manque que l'étincelle de la vie, elle a tout le reste; l'inimitable empreinte de l'innocence est sur son front; si l'éclair de la pensée brillait dans ses yeux, ils exprimeraient les plus douces affections de l'ame; les contours du visage et des autres parties de ce corps inanimé, sont modelés sur ce que la nature a de plus parfait. Pigmalion s'est surpassé; il contemple son chef-d'œuvre. » Oui! c'en est un, dit-il, jamais rien de si beau n'est sorti de mes mains. Je ne me fais point illusion; une vanité impardonnable ne m'aveugle pas. Filles de Cypre! que ne ressemblez-vous à cette statue! que n'avez-vous ce maintien décent, ce charme indéfinissable que vous avez perdu, et que vous ne recouvrerez jamais! »

Jaloux déjà, il jette un voile sur sa statue, et quitte son atelier pour se rendre au port: il fait nuit. Dans son enthousiasme, il s'écrie, en se tournant du côté de la mer: » O Vénus *Uranie!* toi dont on déshonnore les autels par d'indignes sacrifices! exauce ma prière. Accorde-moi une épouse toute semblable au modèle que mon ciseau en a tracé. »

Après cette courte invocation, épuisé par le travail, il s'abandonne au sommeil, dans l'espoir que Vénus daignera lui envoyer la réponse dans un songe bienfaisant.

Après un repos de deux heures, il rentre dans son atelier, et d'une main tremblante, soulève le rideau qu'il avoit tiré sur sa statue. O prodige! il n'en peut croire ses yeux; il y porte la main: son modèle n'est plus un marbre froid; il sent sous ses doigts de feu palpiter le sein d'une femme.

Une jeune Cyprienne nommée Paphos, et qui n'avait encore assisté à aucune des fêtes de Vénus, présente sur le rivage de la mer, quand Pygmalion y avait exprimé son vœu assez haut pour être entendu au milieu des ténèbres, était accourue de suite chez un ami de cet artiste, lui avait fait part du vœu de son cœur, avec cette ingénuité qu'on ne peut feindre. L'ami se prêta à la métempsycose, ouvrit l'atelier de Pygmalion, pendant son absence, à la jeune vierge, pour la placer elle-même sur le piedestal du simulacre de marbre, mis de côté.

« Bonne Déesse, ô Vénus! s'écria Pygmalion, ignorant ce qui venoit de se passer, est-il bien possible? j'ose à peine en croire le témoignage de mes sens. Ne les abuses-tu pas pour me consoler un moment? Serois-je assez heureux?... »

LA JEUNE PAPHOS. Oui, mon cher Pygmalion, c'est Vénus-Uranie qui t'envoie la naïve Paphos. Soyons unis, et puisse l'exemple de notre hyménée contribuer à la régénération des mœurs dans l'île de Cypre!

Toute la ville instruite de ce fait merveilleux, célébra l'union de Paphos et de Pygmalion, comme une solennité en l'honneur de la divinité tutélaire du pays; et les prêtres, pour attacher leur nom à ce prodige (car l'événement fut ainsi qualifié par eux), proclamèrent que la volonté de Vénus-Uranie étoit de donner à la capitale de Cypre le nom de l'épouse de Pygmalion. La ville, de ce moment, reçut le nom Paphos, et le conserve jusqu'à présent; mais l'exemple des nouveaux

époux

époux fut bientôt perdu pour la multitude qui reprit l'année suivante ses anciens usages.

§. XXIX.

Litanies de Vénus (1).

N'AYANT pu assister aux fêtes, et m'en souciant peu, je me procurai le livre des invocations. Je choisis parmi les anneaux gravés par mon père, et dont je m'étais muni en partant de Samos, un sujet qui pût plaire aux prêtres; je leur offris une améthiste représentant un dauphin. L'échange désiré eut lieu : ils y ajoutèrent une image portative de Vénus.

Mes chers disciples, vous verrez dans ce recueil de prières combien les hommes sont inconséquens. L'esprit du culte qu'on rend à Vénus est très-pur; comment se fait-il que les actes religieux répondent si mal aux paroles consacrées? Pourquoi aussi tout ce cérémonial? Qu'avait-on besoin de tout cet appareil, pour remplir le vœu si simple de la nature? Exige-t-elle qu'on lui élève cent autels, comme à Paphos? On me montra celui d'entre eux où il ne pleut jamais, et l'on me proposa d'attendre le premier jour chargé de nuages, pour vérifier cette merveille; j'aimai mieux la croire. » Le jour de la solennité, me dit le pontife, sur chacun de ces autels, un homme et une femme nus comme la Déesse sortant de la mer, brûlent de l'encens à la même heure; c'est un ancien usage ».

---

(1) . . . Il faut voir dans ce qui nous reste d'Orphée, comment une *litanie*, sous le nom de Cibèle et de *Vénus*, est une série d'apostrophes sublimes. . . . SOBRY; *Apologie de la messe*, p. 23, an. VI. *in*-8°.

PYTHAGORE. Où placez-vous la Divinité ? Je n'aperçois aucune statue de marbre ou d'ivoire.

LE PONTIFE. La voici.

PYTHAGORE. Cette pyramide blanche ?.... Cette pierre arrondie représente Vénus ?

LE PONTIFE. C'est un ancien mystère.

Je ne pus en savoir davantage; mes chers disciples, parcourons ensemble le livre des invocations.

INVOCATIONS A VÉNUS,

A l'usage du temple de Paphos.

O VÉNUS, tu aimes à être invoquée sous ce nom, le plus beau de tes noms; c'est celui qui t'est propre. Tout ne *vient*-il pas de toi ? tout ne *va*-t-il pas à toi ?

O *Vénus!* Ton nom est le mot le plus sacré dans l'idiôme des Doriens; il exprime l'être le plus intéressant de toute la nature, une *jeune vierge!*

O Vénus *Aligène!* Nous t'invoquons, fille de la mer, Déesse *née du sel*, ce premier agent de la fécondité des êtres. Tu es le sel de la vie; sans toi, sans le sel des plaisirs, serait-il rien de plus fade que l'existence ?

O Vénus *Anadyomène!* Le savant aime à t'invoquer sous ce nom qui lui rappelle l'origine du monde sorti des eaux. Vénus exprimant entre ses doigts toute l'eau contenue dans sa longue chevelure, est l'image de la terre se dégageant peu à peu des flots qui la couvroient.

O Vénus *Idalienne!* Ce nom te plaît; dans quel lieu de la terre es-tu invoquée plus souvent, et avec plus de ferveur, que dans les bois d'Idalie? Est-il un seul arbre dans ces bois au pied duquel tu n'ayes reçu une offrande?

O Vénus *Grecque!* tu n'es bien connue que des heureux enfans de la Grèce. Les Grecs seuls t'ont déjà dressé plus d'autels que tous les peuples ensemble; tu leur dois ta divinité, à peine sentie chez les autres nations.

O Vénus *Génératrice!* O Vénus *Conservatrice!* Tu es la cause première de tout; tu es aussi cette force expansive, ame de l'univers qui ne se conserve que par la réaction des êtres les uns sur les autres.

O Vénus *Pudique!* La pudeur qui tient lieu de l'innocence, quand l'âge de celle-ci n'est plus! La pudeur, dont toi-même, ô Vénus, ne saurais te passer.

O Vénus *Bonne déesse!* Dans nos invocations, pouvons-nous oublier celle-ci? On l'adresse déjà à l'inventrice des moissons nourricières : et toi, la source des plaisirs réparateurs, bonne Vénus, tu la mérites bien davantage sans doute.

O Vénus *Aurea!* Tu es parmi les divinités ce que l'or est parmi les métaux. La saison d'aimer n'est-elle point l'âge d'or de la vie?

O Vénus *Panthée! Deesse de toutes les perfections :* N'es-tu pas la divinité du beau par excellence? Tu possèdes, tu réunis la suprême bonté de Jupiter, les hautes qualités de Junon, l'industrie de Pallas, la sagesse de Minerve, l'éloquence de Mercure, le courage de Mars, la force d'Hercule; et pour mettre le complément à cette universalité de perfections dont tu es douée, ô Vénus! les Grâces te cèdent leur ceinture avec laquelle tu peux te passer de tout le reste.

O Vénus *Panaïtès!* Sous ce nom peu connu du vulgaire ignorant, nous t'invoquons encore comme la cause de tous les effets, et la médiatrice de tous les êtres. O Vénus! c'est toi qui as fait sortir le monde du chaos et qui l'empêche de rentrer dans le néant.

O Vénus *Arenta!* Les amans dont on diffère l'union desirée, t'invoquent dans leur juste impatience. Tu leur enseignes les moyens de charmer leurs ennuis, en se prodiguant des caresses innocentes dont l'Hymenée ne demandera pas compte à l'Amour.

O Vénus *Frugifère!* Les fruits de la terre sont ton ouvrage, puisque c'est toi qui la rend *amoureuse*, et la dispose à recevoir dans son sein et à multiplier les semences de tout ce qui végette. Sans les douces chaleurs de Vénus, point de récolte.

O Vénus *Melinaïa! douce comme miel:* Si nous connoissions quelque chose de plus doux, de plus balsamique que le miel, nous t'en ferions un sujet d'invocation.

O Vénus *Placida! médiatrice:* C'est toi qui ramènes la paix dans les ménages. Tu es la divinité du bon accord. Plus de guerre parmi les mortels, s'ils te prenaient pour arbitre. Tu calmes les transports homicides d'un héros. Sitôt qu'on t'a invoquée, l'arme meurtrière tombe des mains; on se dispose à de plus doux combats.

O Vénus *Barbata! barbue:* Nous t'invoquons sous l'attribut de la virilité; parce que tu es la divinité des deux sexes. Que peuvent-ils l'un sans l'autre?

O Vénus *Nigra! de nuit:* Les jeunes époux viennent promettre à tes autels de ne jamais y sacrifier, avant la chute du jour. Tu veux qu'on soit pudique, au sein même de la volupté.

O Vénus *Epithymbie!* A Delphes, on vient dans ton temple invoquer les mânes : parce que la dissolution des êtres est nécessaire à leur réorganisation. Si le trépas naît de la vie, la vie naît aussi du trépas : ce rapprochement de l'existence et du néant avertit du moins les hommes que l'abus de l'une hâte le retour de l'autre.

O Vénus *libitine!* Rome naissante a cru devoir imiter Delphes, en te consacrant un autel sous le titre de la Divinité qui préside aux funérailles. On s'y procure tout ce qui concerne le deuil ; et le bénéfice de ce trafic, déposé dans une caisse, est consacré à l'entretien de ton culte, O Vénus! le trépas paye les frais de la vie.

O Vénus *Libentine!* C'est toi qui *émancipes* les jeunes filles; tu daignes sourire au tribut d'une poupée qu'elles déposent sur tes autels, quand elles sont enfin devenues nubiles.

O Vénus *Sponsa! l'épousée :* Si les femmes doivent t'invoquer dans tous les instans de leur vie, c'est sur-tout dans ce beau moment où elles passent de l'état de vierge à celui d'épouse.

O Vénus *Sociale!* Tu es le premier lien des hommes réunis en société. Du premier mariage naquit la civilisation. Le fondateur d'une ville t'invoque, avant toutes les autres divinités.

O Vénus *Vulgivague!* Accordons quelque chose aux faiblesses humaines ; sanctifions quelques désordres pour en prévenir de plus grands.

O Vénus *Morpho!* Les Lacédémoniens n'ont pas encouru ta disgrâce pour avoir donné à ta statue de bois de cèdre, l'attitude d'une femme assise, la tête couverte d'un voile et les pieds joints avec un lacet. Leçon utile pour avertir que la beauté d'une femme ne la dispense pas des devoirs du ménage, et ne l'autorise point à courir le monde, à l'exemple d'Hélène. L'épouse fidelle à ses foyers et à son mari, ne t'invoque jamais en vain, ô Vénus-Morpho! Tu lui conserves, tu lui assures le don de plaire. Un époux sage la trouve toujours assez belle.

O Vénus *Epistrophie!* La ville de Mégare et son territoire te devaient ce monument de leur reconnoissance. Tu détournas les hommes de ces monstrueuses amours que la nature désavoue et que le goût condamne.

O Vénus *Prospiciens!* PRÉVOYANTE : Ta sagesse n'est pas dans la prévoyance du lendemain, mais dans le bon emploi du jour....

JE me fis un devoir, avant de quitter ces lieux, de sacrifier à la divinité. Je n'allai point aux autels où l'on immole des boucs et autres animaux mâles. Je me contentai de laisser une offrande d'encens et de fleurs.

On serait mal venu dans le temple de Vénus, en s'y présentant les mains vides. Les jeunes filles y portent les jouets de leur enfance : les amans, la lampe qui éclaira leurs plaisirs ; les courtisanes, d'autres menus objets symboliques de leur profession. J'y vis des voiles de femmes d'un tissu aussi délié que la toile de l'insecte d'Arachné, des miroirs, des chevelures préparées, de riches bandelettes propres à retenir le sein, et jusqu'à des chaussures élégantes. Tous ces présens ont leurs motifs dont la vertu n'a pas toujours lieu de s'applaudir. Je distinguai le don d'une étrangère, c'étoit une petite statue de Vénus, d'un beau marbre de Paros. Sur la base, je lus cette inscription : « Je ne demande à la divinité de ce temple que la faveur de vivre toujours en bonne union avec mon époux. » D'autres dévots personnages se distinguent non par la richesse ou la rareté de la matière de leur offrande, mais par sa forme; ils croient ne pouvoir rien offrir de plus agréable à la déesse de la population que l'image virile de la nature génératrice, pétrie avec la fleur de farine.

Je remarquai l'usage pratiqué fidellement par tous les adorateurs de Vénus. Après avoir déposé leur tribut sur les marches de l'autel, ils se retirent trois pas en arrière et à reculon ; et là, debout, ils portent la main droite à leur bouche ; le pouce et l'index réunis, ils pressent légèrement ces deux doigts sur leurs lèvres entr'ouvertes, puis ils les élèvent en l'air comme pour dire à la déesse : « Nous nous dévouons tout entiers à toi, et l'ame et le corps. » Les baisers que deux amans s'envoient l'un à l'autre, ressemblent beaucoup aux pratiques du culte de Vénus.

On entretient dans son temple, à Paphos, quantité de tourterelles de la plus rare espèce.

Cette ville, trop fameuse, est sujette aux tremblemens de terre.

Son territoire et celui de toute l'île produisent de belles olives, des amandes fort douces et des figues.

N. B. Consultez *Comment.* Patini *in monum. Marcell.* *in*-4°. 1638. *Mém. sur Vénus*, de Larcher. Selden, *de Diis syr.* Apuleïus. Lucretius, etc.

§. XXX.

Voyage à Sidon. Les Atomes de Moschus.

Mon pilote d'Arados me ramena dans son île, et voulut être encore mon conducteur à Sidon. Je me chargeai des réclamations que les Aradoniens présentaient à leur métropole ; le nautonier rapporta une réponse favorable.

Je ne pus jamais parvenir à lui faire accepter d'autre salaire. Il me déposa sur le rivage, à cinq cents pas de la fontaine du Serpent.

Je consignai sur mes tablettes une observation curieuse : l'eau de la mer qui baigne Arados, est douce.

Je ne connaissais point du tout ma ville natale. Sidon dispute à Tyr le droit d'aînesse. Chacune d'elles se dit la mère de l'autre, et recule sa fondation bien par de-là le siége de Troye. Sidon a une présomption en sa faveur. Homère ne parle que d'elle, et ne cite point Tyr.

Pour les accorder, il suffit de remonter à leurs premières origines. Ce n'était d'abord que des cabanes de pêcheurs; et Sidon a cela de commun avec presque toutes les villes baignées par les flots de la mer. En s'éloignant un peu du rivage, on voit une plaine riante, terminée par une montagne couverte de nombreux troupeaux de chèvres. Toute cette belle côte fut long-temps mal peuplée. Les habitans formaient deux classes très-distinctes ; ceux d'en bas vivaient de poissons grillés, avaient d'autres mœurs que leurs voisins d'en-haut. Ceux-ci se nourrissaient d'épis de froment, à moitié mûrs et rôtis ; pour boisson, ils avaient le lait de leur bétail.

Dès ces premiers temps, le ver qui donne des fils (1) plus précieux encore que ceux du lin, fut remarqué de ces montagnards. Plusieurs d'entre eux, par désœuvrement, pratiquaient de petites huttes avec des branchages pour y attirer cet insecte qui parut s'y plaire ; il y pullula, et y subit ses métempsycoses.

Il est étonnant qu'on n'ait pas encore tiré un meilleur parti de tous les fils dont s'enveloppe ce petit animal. On pourrait en fabriquer une trame bien différente des toiles de nos araignées auxquelles on le compare mal à propos. L'île de Côs vient de faire d'heureux essais sur ces coques qui partout ailleurs ne servent que de jouets aux jeunes filles. Les hauteurs de Sidon sont ombragées de mûriers.

La nature y étalait vainement ses plus belles productions ; les habitans paresseux persistaient à ne vouloir être que bergers ou pêcheurs. Il fallut que des étrangers avertissent ces derniers des avantages que semblait promettre une position aussi heureuse : un port fut creusé ; des abris plus commodes remplacèrent les cabanes enfumées. Nos Syriens, jusqu'alors épars, une fois réunis, se découvrirent plus d'aptitude qu'ils ne s'en étaient cru. Enfin, une petite ville de commerce appela les vaisseaux de toutes parts, et Sidon commença à prendre son rang parmi les peuples ; la navigation rend plus industrieux que toute autre profession. Il faut des voiles et des cables.

---

(1) La soie.

Les montagnards abandonnèrent leurs insectes tisserands, pour le devenir eux-mêmes. Le lin fut connu; des trames grossières furent suivies de toiles plus fines : on ouvrit des ateliers. Les arbres arrachés du sein de la terre, furent travaillés avec art; chaque année, la ville s'accrut : aujourd'hui elle a cinq mille pas de longueur. Sidon, bâtie sur une pente douce qui s'avance jusque dans la mer, au septentrion, est bornée par des montagnes à l'orient et au midi. On songea à une forme de gouvernement, et on se décida pour le monarchique tempéré par une autorité intermédiaire : cette idée est venue d'abord à l'esprit de presque tous les peuples.

Rien ne lie davantage les hommes que le commerce; rien aussi ne les corrompt plus vîte. Avec les objets nécessaires à la vie, on s'empressa d'apporter dans cette ville naissante et déjà riche, quantité de choses dont elle pouvait se passer, entre autres, plusieurs cultes. Sidon, ouverte à toutes les superstitions, les adopta toutes, ainsi que beaucoup de modes et d'usages dont elle aurait dû se garantir. Elle a un oracle, quatre temples, et des prêtres en proportion.

Chaque maison de la ville a son jardin hors des murs, dans une étendue de trente stades de rayon. On y trouve de tous les fruits; la grenade et l'orange, l'abricot et la figue, la prune et la mûre; on en sèche quelques-uns dont on fait trafic. L'olivier s'y plaît beaucoup : le cèdre y est commun; c'est l'une des principales richesses territoriales. De toutes les sources qui paient à Sidon le tribut de leurs eaux, la plus estimée est celle qui porte le nom même de cette ville. Le puits de Sidon n'est pas le seul qui en abreuve les habitans; d'autres fontaines beaucoup plus éloignées, donnent aussi leur contingent, à l'aide d'un aqueduc qu'on a mis à contribution pour arroser quelques demeures d'agrément, où il forme de jolies chutes d'eau, et des jets qui s'élèvent à une hauteur considérable.

Il me restait deux objets à voir et à connaître : la cour du roi de Sidon, et la grotte de l'Hiérophante. En chemin déjà pour me présenter au palais, je m'arrêtai pour me dire : » La vie est brève, et j'ai de longues études à faire ! La vérité que je cherche, si elle se trouve quelque part, sera plutôt au fond de la grotte d'un interprète de la nature, qu'à la cour d'un roi ». Je sortis de la ville, et j'allai sans me détourner à la caverne Maara, ainsi appelée du nom du premier pontife qui l'habita... L'entrée est exposée aux rayons naissans du soleil. Deux arbrisseaux, un myrthe et un laurier, forment la voûte, en mariant leurs rameaux. Une fontaine jaillissante est auprès. J'avance deux pas; au troisième, un homme presque chauve, vêtu d'une robe blanche de lin, vient à moi et dit : » Que demandes-tu ? »

Pythagore. A être initié aux saints mystères.

L'Hiérophante. A ceux d'Astarté ? Cueilles et gardes entre tes doigts une branche de ce myrthe.

Pythagore. Non.

L'Hiérophante. A ceux de Mithra ? Détaches une feuille de ce laurier, et mets-la dans ta bouche.

Pythagore. Non. Je viens pour être initié aux mystères de la vérité.

L'Hiérophante. Entres ! après t'être lavé le visage et les mains à cette fontaine.

L'Hiérophante me conduisit dans un endroit fort obscur, et m'arrêta pour me dire encore : » Veux-tu toute la vérité ? »

Pythagore. Oui ! la vérité toute entière.

L'Hiérophante. Viens donc plus avant.

Nous marchâmes cent pas, et nous nous trouvâmes dans un vallon où l'on n'aperçoit que de la verdure et le ciel. L'Hiérophante, après m'avoir fixé attentivement, me demanda : « Où es-tu né ? »

Pythagore. A Sidon.

L'Hiérophante. Où as-tu été élevé ?

Pythagore. A Samos.

L'Hiérophante. D'où viens-tu ?

Pythagore. De Cypre.

L'Hiérophante. Et avant ?

Pythagore. De Milet.

L'Hiérophante. Et avant ?

Pythagore. De Prienne.

L'Hiérophante. Qui as-tu vu dans ces deux dernières villes ?

Pythagore. Thalès et Bias.

L'Hiérophante. Jeune homme ! je vais te dire, non pas toute la vérité, mais tout ce que je sais de la vérité !

Je lui demandai à mon tour : Es-tu l'Hiérophante descendant du grand Moschus, lequel existait avant la guerre de Troye, et descendait lui-même d'un plus grand homme encore né en Egypte, et trouvé dans un berceau de jonc flottant sur les eaux du Nil ?

L'Hiérophante. Du moins c'est une tradition. Avant de t'exposer sans voiles la doctrine de Moschus, l'interprète de la nature, apprens quel était cet homme plus grand que celui dont on t'a parlé déjà. Je suppose qu'on ne t'a pas tout dit.

Cet homme fameux, sauvé, en naissant, des eaux du Nil, était originaire d'un pays voisin du nôtre, et habité par une petite nation faite pour être esclave, avec tout l'orgueil d'un peuple libre. Aprés l'avoir délivré du joug égyptien, il lui donna un culte et des lois.

Il est le premier qui, pour se faire écouter des hommes, leur parla au nom des Dieux. « Cerveaux étroits et bruts? leur cria-t-il, apprenez les volontés du Très-Haut sur vous qui êtes les aînés d'entre ses enfans, et l'objet de toutes ses préférences. N'ayez d'autre roi que votre Dieu, ni d'autres magistrats que ses prêtres. Exterminez sur le champ ceux de vos frères qui ne penseront pas comme vous, et faites la guerre à tous vos voisins, car vous êtes la seule nation que le Très-Haut veut souffrir sur la terre. Voici les tables de vos lois; un doigt divin les a tracées : obéissez aveuglément, ou craignez l'*ire du ciel* ».

Un législateur qui parle ainsi, connaît bien le peuple qui l'écoute : il donne du poids à ses discours par des promesses brillantes en forme de prédictions, et du crédit à ses prédictions par quelques prodiges aisés à produire aux yeux d'une nation pour qui tout est merveille.

On le crut. Il fut obéi, craint, respecté, et presque déifié lui-même. Et voici les grandes découvertes qu'il révéla : un Dieu suprême, unique, tout puissant, très-sage, très-bon, placé hors de la nature, ou de la matière qu'il façonne comme un potier pétrit l'argile. Il fit le jour et le soleil, la nuit et la lune, la terre et l'onde, les animaux et l'homme ; et quelques siècles après, il détruisit tout cela par une inondation générale. Une seconde fois l'univers surnage ; mais les êtres qui vont l'habiter n'en seront ni plus vertueux ni plus fortunés. Le peuple qui doit servir de modèle aux autres peuples, répondant mal à de si hautes destinées, en guerre avec tous ses proches comme avec lui-même, sans courage comme sans mœurs, se trouvera trop heureux de se fondre parmi les nations qui le méprisent et qu'il sert ; et ses livres iront grossir la masse des inconséquences humaines. N'importe ! ils seront fameux ; peut-être même serviront-ils de code saint à la postérité, et leur auteur sera en vénération : tandis que le sage Moschus, à peine connu, ne fera pas même école, avec un système beaucoup mieux lié, et bien plus conforme à la nature des choses.

Moschus naquit à Sidon, et puisa dans les mêmes sources que son ancêtre ; il en rapporta d'autres fruits. Il n'avoit peut-être pas moins de génie, mais plus de raison et d'humanité. Il crut bien qu'il n'est malheureusement que trop nécessaire de tromper les peuples enfants, afin de leur faire goûter la vérité trop rude pour eux sans quelques apprêts ; mais il ne se crut permis de mettre en œuvre que d'innocentes impostures. Il est beau de rendre une nation à l'indépendance ; mais ce signalé service ne justifie pas les lois fanatiques et sanguinaires qu'on lui donne. Il est louable d'élever un peuple à ses propres yeux, de lui donner une haute idée de lui-même ; mais il est odieux de lui peindre le reste des humains comme un vil bétail.

Moschus pensa autrement; en acceptant la dignité d'hierophante, il avoit l'espoir secret de se servir du charlatanisme même de cette profession au profit de la vérité. Il se retira donc dans cette grotte de Maara, reçut, écouta tout le monde; mais, habile dans la connaissance du cœur et de l'esprit humain, il parla d'initiations, de mystères, d'épreuves à ceux qui avaient besoin d'être timorés et contenus par l'appareil imposant d'un spectacle religieux: « Adorez les Dieux, dit-il à la tourbe, mais aimez les hommes. Mithra lit dans vos ames. Ne fraudez point dans le commerce; vous pouvez le faire à l'insçu des hommes qui sont vos dupes, mais non des Dieux qui ne sauraient l'être. La loi punit les crimes venus à sa connoissance, et Mithra ceux qu'elle ignore. Si l'on échappe au glaive de la justice humaine, on ne saurait éviter l'épée flamboyante des immortels. Aimez les hommes, et craignez les Dieux ».

Moschus, dont je me fais un devoir de suivre la méthode, tenait un autre langage au petit nombre des jeunes amis de la vérité qui venaient le consulter. Après quelques épreuves nécessaires pour sa sureté, il leur ouvrait son manteau, en leur disant : Je vais m'ouvrir à vous tout entier. Je ne suis plus l'hierophante de Mithra. Voyez-en moi l'interprète ou plutôt l'observateur de la nature et le ministre de la raison. Etudions l'une, à l'aide du flambeau de l'autre. Je ne crois point à Mithra, parce qu'on n'a pas besoin d'y croire pour devenir sage, et pour être heureux, les deux seules fins de l'homme. Je me révolte à l'idée d'une récompense pour avoir fait mon devoir. Je ne m'en tiendrais pas quitte, si je l'eusse rempli dans cette intention mercenaire. Il n'y a de véritable homme de bien, que celui qui trouve en lui assez de motifs pour l'être. La nature dont nous émanons tous, tend-elle la main hors d'elle pour recevoir le prix de son intelligence, de sa justice et de l'ordre qui préside à toutes ses opérations ? La nature se récompense elle-même ; ou plutôt, elle ne peut en agir autrement. Le véritable homme de bien ne saurait être autre qu'il est. Il n'est que ce qu'il doit être. Salarie-t'on un laurier, parce qu'il se conserve toujours vert ? Il en est de même du sage qui persévère dans le bien ; ce sont-là ses principes. Il ne dépend pas de lui d'en avoir d'autres ; et quand il s'entend louer d'avoir dit une vérité, ou d'avoir fait une bonne action, il est tout aussi surpris que si on lui disait : Je te félicite de ce que tu vois le soleil. Mais, répondrait-il alors : Je n'ai eu pour cela que le talent d'ouvrir les yeux. Tout le monde en fait, ou en peut faire autant. La vertu, la sagesse ne sont pas des choses plus compliquées, plus extraordinaires. On ne fera jamais rien de bon des hommes avant de les avoir amenés là. Ce ne peut être tout de suite. Tant que le bien leur coûtera un effort qui mérite un salaire, tant qu'il faudra à leurs côtés un être surnaturel pour inspecter leurs actions, pour les menacer d'une peine, ou les intéresser à la pratique des bonnes œuvres ; la terre sera un séjour de ténèbres et de malheurs.

Faisons main basse sur tous ces accessoires. Ai-je besoin qu'on me promette une récompense pour m'engager à prendre des alimens, quand l'appétit m'y porte ? Il en est de même de de la vertu. Ai-je besoin d'un bon génie auprès de moi, pour retirer mon pied, quand une étincelle de feu est tombée dessus ? il me suffit de la douleur. Il en devroit être ainsi du crime. Les élémens de la sagesse sont plus simples peut-être encore que ceux de la nature : ou plutôt, ce sont les mêmes.

Mon jeune compatriote, Sidon est loin de ces principes. C'est une ville maritime, ouverte à tous les préjugés des peuples qui fréquentent son port, et livrée aux séductions du vice dans tout l'éclat de l'opulence et du luxe. La morale de Moschus y passe pour systématique, autant que sa théorie de l'univers. Le sage ressemble au feu de Mithra qu'on laisse briller tout seul au fond du sanctuaire. Personne n'en approche ; il brûle, sans échauffer.

PYTHAGORE. Sage hierophante !..

Le descendant de Moschus m'interrompit : ces deux noms vont mal ensemble ; et d'ailleurs, je rougis de l'un, et je ne suis pas encore digne de l'autre... Tu es impatient de connaître le systême du monde imaginé par mon ancêtre. Redoubles d'attention.

Tu es bien jeune : cet univers est plus jeune encore que toi. Peut-être n'est-il qu'au lendemain de sa naissance ; et si tu en doutais, contemple les hommes en société. Ne s'y conduisent-ils pas comme des enfans du premier âge ? Ne sont-ils pas apprentifs sur toutes les choses, même le plus à leur portée. Tout les étonne, comme de nouveaux venus. Ils ne s'entendent pas entre eux. Chaque peuplade a son idiome, et pourtant le flambeau d'un seul astre les éclaire tous indistinctement dans les ténèbres de la nuit. Leurs conventions sociales ne sont que des ébauches. Le livre de l'histoire n'est encore chargé que de quelques lignes qu'on pourroit réduire à quelques mots. La terre elle-même semble n'avoir pas pris encore son aplomb. La nature forme des monstres, et souffre des exceptions à ses lois; ce qui n'annonce pas quelles soient bien assises. Les volcans, les tremblemens de terre, les inondations attestent un rouage immense, mais tout récent et dont les frottemens inégaux ont besoin d'un plus long usage pour ne produire aucune secousse violente. Tout est encore nouveau sous le soleil.

Quand nous disons que tout est nouveau, nous n'entendons pas une création nouvelle, comme l'avoit imaginé le législateur dont Moschus fut le descendant. L'époque de l'arrangement actuel des parties de l'univers date d'hier peut-être; l'univers n'a ni veille ni lendemain. Le temps n'est rien pour lui. Ce n'est qu'une opération de l'esprit, propre à soulager la mémoire caduque de l'homme. L'univers est, parce qu'il a été; il sera, parce qu'il est. Il a en lui sa raison suffisante pour exister. *Toujours* est le seul mot qui convienne pour exprimer le commencement, la durée et la fin de l'univers : ou mieux encore, dans ce terme *univers* sont contenus tout à la fois le nom, la définition et l'explication de ce Tout, qui, par conséquent est un, et seul; maître de lui, il fait de lui ce qu'il doit faire, d'après les lois de sa propre nature. L'univers a en lui tout ce qu'il lui faut; le grand Tout est composé de parties infiniment petites, en quantité incommensurable, et similaires. Ces élémens, dont les corps que nous voyons ne se trouvent être que des aggrégats, hors de toute atteinte, sont insécables, indestructibles, et d'une mobilité que rien n'est capable de suspendre ou de rallentir. Cette agitation perpétuelle fait qu'il n'est pas un être absolument semblable à lui-même, d'un instant à l'autre. Ces principes de toutes choses, ou ces parties élémentaires du grand Tout, offrent et gardent pendant un certain espace de temps, de certaines formes dont il sse sont revêtus d'après tel ou tel arrangement, résultat de leurs différentes rencontres. Dernièrement, un nombre déterminé de ces parties se combina de façon que la conséquence a été le monde où nous sommes; lequel n'est qu'un point dans l'immensité des mondes qui composent l'univers. D'où il suit que l'univers change toujours, et toujours est le même. Il n'acquiert et ne perd jamais rien. Il a toujours une égale somme de principes; mais l'ordre de ces principes entre eux varie au point qu'on le confond quelquefois avec le hasard qui n'est qu'un mot. Car il n'y a point de hasard, et il ne peut y en avoir. Le hasard est la divinité des paresseux et des ignorans qui appellent caprices aveugles, des lois constantes, immuables, qu'ils ne se donnent pas la peine d'étudier. Et de même que le grand Tout se divise en plusieurs mondes; chacun de ces mondes secondaires se subdivise à son tour en d'autres mondes moindres qu'eux; et ceux-ci encore en de plus petits, tels que l'homme, un insecte, ou une plante. Tous ces êtres sont de même nature, puisqu'ils ont pour base la même matière. Oui! les rayons du soleil et les prismes de la glace, le froment nourricier et l'aconit léthifère, l'homme juste et le scélérat, le sage et l'insensé sont des composés d'élémens semblables, mais diversement combinés. La juxta-position des parties détermine le caractère des végétaux, des hommes, etc., et le changement subit et continuel de positions, donne le mot de l'énigme de ces mortels qui dans la même journée, dans la durée d'un clin-d'œil sont capables des vertus les plus sublimes ou des forfaits les plus inouis.

Pythagore. Eh bien, dira le méchant sans pudeur et sans remords. De même qu'il y a des plantes-poison, il y a aussi des hommes-venin. Thémis pèse-t-elle dans ses balances les crimes de l'aconit?

L'Hiérophante. Oui, répondrons nous au méchant. On arrache et l'on brûle l'herbe qui peut causer du mal. On est en droit d'infliger une peine au méchant qui, en vertu des propriétés des élémens composant son être, peut réagir sur lui-même, comme la matière en masse sur sa masse, et coordonner son existence, l'épurer, la rectifier au flambeau de la raison humaine.

Pythagore. Mais, pourrait-on demander à Moschus, en accordant aux parties élémentaires cette extrême mobilité dont il a besoin pour organiser le monde tel qu'il est, quel agent leur donne la première impulsion?

L'Hiérophante. Moschus répondrait: Pourquoi multiplier les êtres sans nécessité? En subordonnant les élémens infinis à un agent, il ne pourrait toujours être qu'un élément lui-même; et en accordant ce nouvel élément, je suis tout aussi fondé à lui refuser ce qu'on refuse aux miens. La difficulté, si on en trouve une, n'est point levée; au contraire, on la rend plus insoluble, en me proposant de douer un seul principe des facultés que je donne à tous mes principes pour être exercées par eux simultanément.

Quand sur nos montagnes, ajouterait Moschus, je vois un jeune pasteur torréfier quelques grains pour son repas, et ces grains suffire pour lui conserver toutes ses facultés; certes! je ne puis refuser aux parties élémentaires du monde, bien plus subtiles que des grains de froment, l'intelligence propre à former des aggrégats de matière qui végéteront dans les fibres de la plante, et qui seront doués de la pensée dans le méandre du cerveau de l'homme.

Moschus fut tenté un jour d'admettre un agent principe, un élément moteur, à la vue d'un tourbillon de poussière qui s'agitait aux rayons du soleil. Tous ces petits corps, se dit-il, représentent bien mon système; mais ils ne s'agiteroient pas, s'ils n'étoient provoqués par un rayon du grand astre; il faut donc aussi que j'admette quelque substance pour imprimer, au moins une première fois, le mouvement à mes corpuscules infinis. Mais en y réfléchissant, le soleil lui-même fait partie de ce grand tout; et s'il fait mouvoir des corps plus faibles que lui, il est mû lui-même par d'autres corps plus puissans que lui. Persistons dans mon système d'égalité. Donnons à tous les corps prise les uns sur les autres, et croyons-les susceptibles par eux-mêmes de revêtir toutes les formes. Il doit y avoir une infinité de manières d'être, puisqu'il y a des êtres à l'infini. Les parties élémentaires ne sont point palpables, il est vrai; mais elles le deviennent quand elles sont en aggrégats; et elles y sont toujours, comme pour justifier leur existence qu'on pourrait leur contester, si elles demeuraient isolées. Elles ne peuvent pas l'être; leur repos n'entre pas dans leur nature. Le grand Tout a besoin que toutes ses particules travaillent à la fois. Un fétu a sa place dans l'immensité de l'univers; il a sa raison pour exister comme il est.

On a trop souvent pris à tâche de rabaisser l'homme; il a droit de se dire: Je suis nécessaire à la nature. Elle ne peut se passer de moi, comme moi d'elle. Tout ce qui m'environne contribue à mon existence, à ma conservation, à mes plaisirs; et moi aussi je contribue pour ma part à l'entretien, à l'éternité du monde. Je suis un anneau indispensable de la chaîne indestructible que forment tous les êtres. Je suis homme depuis quelques années; dans quelques années, je ne serai plus homme. Mais j'étais quelque chose avant, et je serai encore quelque chose après. J'ai des myriades de formes à revêtir. Je suis immortel, puisque le grand Tout auquel j'appartiens est éternel. Je tiens à tout; tout tient à moi. La vie pour moi n'est pas circonscrite entre la tombe et le berceau. Composé d'élémens, je suis impérissable comme eux.

Cette façon de voir vaut bien celle qui nous fait dépendre de Mithra; ou celle qui donne pour origine à l'homme un peu de limon pétri par une main étrangère; vase fragile, ouvrage du caprice d'un artisan. L'homme de la nature est modelé sur de plus grandes proportions. Il ne reconnaît pas plus de maître dans le ciel que sur la terre. On ne le voit pas s'agenouiller et courber la tête, esclave toujours flottant entre la crainte de déplaire ou l'espoir d'obtenir grâce. L'homme de la nature est son propre souverain ; il ne reconnaît ni supérieur ni inférieur. Il est l'égal du soleil, et ne vit que parmi des égaux.

Ce n'est pas, mon jeune compatriote, ce que tu as pu lire dans l'histoire de la formation du monde par notre Sanchoniaton ; copiste presque servile des Egyptiens, il n'a rien osé d'après lui-même : ses annales phéniciennnes méritent plus de créance. Moschus l'avoit encore prévenu et surpassé dans son tableau rapide des mœurs et des premiers usages de notre pays : il est fâcheux qu'il n'ait pu mettre la dernière main à ce grand ouvrage resté à la première ébauche.

Pythagore. Possède-t-on du moins ces premiers linéamens ?

L'Hiérophante. Demain, je pourrai te les montrer ».

Je me retirai en silence ; j'employai le reste du jour et toute la nuit à ranger avec ordre dans ma mémoire les opinions de Moschus à côté de celles de Phérécyde, Thalès, Anaximandre et de plusieurs autres grands hommes : c'étoient comme autant de trésors que j'amassais avec avidité pour y recourir dans le besoin.

§. XXXI.

Premières Origines Phéniciennes.

Le lendemain, j'entrai aussitôt que le soleil dans la grotte Maara. L'hiérophante complaisant m'attendoit ; je le vis dirigeant ses pas au-devant de moi, et portant plusieurs rouleaux chargés d'écritures raturées. Je ressemble un peu aux sybilles, me dit le pontife en souriant, ces légers feuillets de Papyrus à la main. Mais, rassure-toi, jeune ami de la vérité ; ces feuilles volantes ne contiennent point d'oracles menteurs ; ils ne renferment que des faits. Lisons :

« Phéniciens, mes compatriotes, on dit que notre fondateur était un homme vicieux, sinon dans ses mœurs, du moins dans sa naissance : n'en croyez rien. Heureusement, on raconte qu'il avait vingt-cinq pieds de hauteur ; et cela est prouvé par son tombeau, qu'on peut voir dans une caverne du mont des Léopards. On prétend aussi que notre nation ne tarda pas à former sept peuples, qui tous étaient des chasseurs inhumains et mal d'accord entr'eux.

Croyons ce qui est plus vraisemblable : nos premiers ancêtres furent de paisibles pasteurs, innocens comme leurs troupeaux, et en possession d'une terre de délices, qui n'a point changé de température quand les habitans ont changé de mœurs. La nature reste longtems la même. C'est une leçon dont nous aurions bien dû profiter davantage.

Dès ces premiers tems, on parle de villes ; cela est faux. Le sol ne fut point chargé tout de suite de ces masses corruptrices, à moins qu'on ne s'obstine à vouloir donner le nom de cités à des réunions de tentes dans un même lieu.

Il est encore faux que nos aïeux ayent été marchands. D'après les lois du bon voisinage, ils échangeaient ce qu'ils possédaient selon leurs besoins seulement, jamais avec l'intention de se rançonner : ils ignoraient l'art de s'enrichir, en appauvrissant leurs frères.

Un roi voisin, que leur population alarmait, leur défendit de planter et de semer. Cette tyrannie, accompagnée de menaces, mit la division parmi ces hommes simples. Au lieu de se réunir contre l'ennemi commun, les uns obéirent; les autres se réfugièrent dans des montagnes plus éloignées : les premiers devinrent dépendans et soldats; les seconds restèrent libres et pasteurs. Ceux-là furent bientôt opulens; ceux-ci continuèrent d'être heureux. parmi ces derniers, on distingue les Périzziens. Dès lors la plaine et le rivage de la mer se couvrirent d'habitations solides : les arts et le trafic qui marchent ensemble, firent un appel aux étrangers. Les nations se mêlèrent, voyagèrent les unes chez les autres, et troquèrent leurs vices. Car elles n'eurent bientôt plus de vertus. Fidelles dans leurs relations commerciales, ils se crurent dispensés de tous les autres devoirs, et se permirent les excès les plus monstrueux. Nos ayeux des montagnes n'y participèrent point. Le culte qu'ils se donnèrent fut aussi pur que leur intention. Leurs temples étoient des bocages, et leurs offrandes des fleurs. On vint plusieurs fois les troubler dans ces pieux exercices; à leur réveil, ils trouvèrent souvent leurs autels de gazon renversés par des mains impies. Le voisinage de l'innocence étoit insupportable au crime. Ils avoient bientôt reconstruits leurs édifices sacrés, ou montoient encore plus haut; imaginant, dans leur précieuse simplicité, qu'ils s'approchoient davantage du soleil, et que cet astre protecteur seroit plus à même de les défendre.

Le régime patriarchal, qui subsista longtemps dans ces lieux élevés, avait fait place dans les bas lieux au gouvernement monarchique. Aimons à rendre justice à nos aînés; assez long-tems il se préservèrent du despotisme. Ils reconnurent des rois; mais ces rois ne pouvoient rien, sans le consentement du peuple assemblé. On ne se prosternait pas à leurs pieds, on n'embrassait point leurs genoux. On ne rendait d'hommages qu'à la réunion des citoyens.

Du moment que les hommes sont en société, ils se font la guerre; ce n'est pourtant pas-là le premier esprit des institutions civiles. Les Phéniciens d'en bas, par cette suite de l'inquiétude avide qui agite ordinairement les peuples maritimes, harcelèrent leurs parens des montagnes, qu'ils avaient d'abord méprisés comme grossiers et sans industrie; ils les obligèrent à payer tribut. Pour avoir la paix, on leur accorda ce qu'ils exigèrent. Les travaux de l'agriculture en furent interrompus; et les productions de la terre, moins abondantes, n'étaient plus en mesure avec sa population. Il fallut se disperser au loin; car le pays était presque tout épuisé. De nombreuses et fortes émigrations se poussèrent jusqu'en Egypte, et firent naître plusieurs débats sanglans. On porta chez les Phéniciens civilisés, la guerre qu'ils portaient hors de chez eux; de meurtrières représailles désolèrent toutes ces belles contrées, disposées par la nature pour le bonheur des habitans. La nature elle-même, outragée de toutes les manières, parut vouloir un moment se venger. Une révolution changea la délicieuse vallée de Siddim en un lac de bitume. Un fléau pire que le feu du ciel et les tremblemens de terre, vint fondre sur nos pasteurs des montagnes et des vallons : ils avaient pour limites un pays ingrat, digne au reste de la petite peuplade qui s'y était cantonnée ; ces brigands, venus par la vallée des Espions, (c'est ainsi qu'ils appelaient la route qu'ils tinrent) tombèrent à l'improviste sur nos infortunés ancêtres, et les menacèrent de les réduire en esclavage, s'ils n'adoptaient point leur culte. Les nôtres furent encore obligés de se résigner à ce nouvel orage ; ils se laissèrent circoncire. Ils n'étaient pas encore guéris de cette opération bisare et dangereuse, qu'ils se virent assaillis par trahison, et furent presque tous passés au fil de l'épée, à la vue de leurs femmes, de leur enfans et de leurs troupeaux. Les vainqueurs assassins emmenèrent tout ce butin, en chantant un cantique au Dieu des armées. Ces courses affreuses se répétèrent souvent. Les états de la plaine et de la côte opposèrent une digue à ce petit torrent dévastateur. Les Sidoniens se distinguèrent dans cette guerre défensive. On parle de chariots de fer imaginés par eux pour éclaircir les rangs de l'armée ennemie.

Notre patrie prit enfin une forme déterminée. Nous commençâmes à devenir les maîtres chez nous ; et le reste de la terre s'accoutuma à prononcer le nom de Phéniciens avec des marques de considération. Sidon, c'est-toi qui fut la première de nos villes connues et fréquentées. Tu dus cètte gloire à l'avantage de ta situation, et à tes deux ports, l'un d'été, l'autre d'hiver. Et toi, sa fille aînée, Tyr opulente et superbe, assise à deux cents stades de ta mère, sur un roc inébranlable au milieu des flots qui viennent blanchir tes fortes murailles de leur écume, énorgueillis-toi, mais ne sois pas ingrate; énorgueillis-toi de tes deux beaux ports, de tes vingt-deux stades de circonférence, de tes édifices élevés, comme si tu voulais braver les trèmblemens.

Et toi, cité d'Aradus, dont l'industrie à su te procurer l'eau la plus pure au milieu des flots amers, tes riches habitans seraient fâchés qu'on les confondît avec les Aradoniens pauvres, mais vertueux.

Beryte et Byblus, il ne faut point vous séparer, puisque vous avez toutes deux les mêmes prétentions. Vous vous hâtez d'apprendre aux vaisseaux qui mouillent dans votre rade, que vous êtes les deux plus anciennes villes du rivage Phénicien.

Pour toi, sœur de la Phénicie maritime, région méditerranée, tu opposes aux cités précédentes, Palæbyblus, Gabala et plusieurs autres que la Syrie reclame. Eh ! n'a-t'on pas un territoire assez étendu quand il est aussi agréable, aussi fertile que le tien, quand on possède dans ses limites le mont Liban et le fleuve Adonis ?

Cités peut-être trop fameuses, vous avez chacune un roi ; chacune de vous a ses Dieux. Ici, Mythra est adoré; là, c'est la lune ; plus loin, c'est Hercule. Dites- moi : chez laquelle d'entre vous la raison obtient-elle de l'encens ? On pourrait vous justifier, si vos différens cultes étaient aussi naturels que celui consacré par vous au soleil. Du moins cette divinité est présente à vos yeux, et vous avez pensé sagement qu'elle n'a pas besoin d'un simulacre. Quelle statue du soleil eût pu valoir le soleil lui-même ? Vous ne lui avez pas non plus élevé de temple. Vous lui avez donné la plus haute de vos montagnes pour autel, et la voûte même du ciel pour sanctuaire : vous avez encore eu le bon esprit de ne point lui marquer de jours fixes pour solenniser sa fête. Elle arrive quand ce Dieu se montre ; et le soleil vous favorise tous les jours de sa présence.

Les honneurs divins que vous rendez à la déesse Astarté ne sont qu'un acte de reconnaissance, si, sous ce nom, vous adorez la nature qui féconde vos troupeaux; et tout acte de reconnaissance en est un de religion.

Vous deviez, non pas peut-être des temples, mais tout au moins une couronne et un long souvenir à ce grand homme, connu sous le nom d'Hercule, qui étendit la navigation et le commerce; qui, le premier, aborda aux îles Cassiterides; qui vous indiqua l'usage de ce poisson, dont il vit couler le sang sous la dent d'un chien..!

Phéniciens, mes compatriotes ! L'histoire de vos cultes n'est pas la partie la plus brillante de vos annales. Hé quoi, dans une seule ville, près de cinq cents ministres pour servir une seule divinité. Que signifient leurs bras tendus en croix, quand ils invoquent le soleil ? Pourquoi ces gestes forcés, ces danses violentes autour de son autel ? Vous me répondez : on indique par-là que le soleil met tout en mouvement. Eh ! qu'est-il besoin de peindre si mal, et avec si peu de dignité, ce que nous voyons tous si bien et chaque jour, en l'admirant de nouveau?

Peuples qui nous succéderez sur la terre, n'imputez pas aux Phéniciens les mensonges de leurs poëtes, et les infamies de leurs prêtres.

Adonis ne fut point un jeune et beau chasseur aimé de Vénus et ensuite de Proserpine, après avoir été tué par un sanglier. Cette aventure si propice aux amans libertins, n'est qu'un grossier travestissement de la révolution planétaire annuelle. Quand le soleil parcourt les signes inférieurs du zodiaque, c'est Adonis qui habite avec Proserpine; il est avec Vénus, quand le soleil éclaire les signes supérieurs. Pour joindre l'histoire des productions de la terre au récit des phénomènes du ciel, nous figurons l'hiver par le sanglier; par Adonis, la saison des fleurs et des fruits. Quand la semence est jetée dans le sein de la terre, à l'entrée des mois sombres et tristes, c'est Adonis dans les bras de Proserpine. Au temps de la germination, Adonis revient à Vénus qui l'embrasse à son tour; et c'est pour celà que les femmes qui ont célébré les ennuis de Vénus pendant l'absence de son amant, sèment du blé, et font de petits jardins pour solenniser son retour.

Toutes ces allégories plus ingénieuses que justes, et d'ailleurs peu convenables à notre climat, ne valent point la simplicité de nos premiers aïeux, et ont eu des suites déplorables; on aurait dû s'y attendre. On ne gagne jamais rien à s'écarter de la vérité, ou en cherchant à l'embellir.

Ces vaines cérémonies détournent d'objets plus utiles. Que de temps elles enlèvent à la perfection des découvertes qui honorent le génie des Phéniciens! Postérité sévère, grâce pour nos faiblesses en faveur de nos inventions! Tu nous dois le verre de Sidon, la pourpre de Tyr, l'arithmétique et l'astronomie, la coupe des pierres et la ductilité des métaux, l'art de bâtir et celui de la culture. Nos colonies s'étendent et se multiplient où aucune autre nation n'a osé encore se montrer. Notre courageuse audace égale notre fertile industrie. Nous sommes les nourriciers et les instituteurs de la Grèce demi-barbare. L'Égypte seule marche de pair avec nous pour les arts, et nous le cède pour le talent de trafiquer. Les colonnes d'Hercule attestent nos droits à la reconnaissance du monde.

Phéniciens, mes compatriotes, faut-il inscrire dans vos annales que vous affectez la souveraineté absolue des mers, et que, pour soutenir cette prétention tyrannique, vous employez des moyens que réprouve la loyauté du commerce? Vous êtes jaloux du succès des autres, et trop souvent vous grossissez la horde des pirates; déjà, j'ai eu la douleur de vous entendre appeler des *loups marchands*. Tyriens, défiez-vous de vous-mêmes: fiers de posséder, dans les eaux qui baignent vos murailles, ce poisson merveilleux qui donne la pourpre, surveillez la corporation de vos teinturiers; devenus riches et nombreux, ils voudront dominer le reste des citoyens...

Phéniciens, mes compatriotes, certainement vous êtes l'un des plus anciens peuples connus de la terre. Vous vous donnez mille années; je ne vous les conteste pas, mais dites-moi ce que vous avez fait pendant ce long temps: fournissez-moi de quoi en entretenir la postérité, que le récit du règne d'Agenor l'Égyptien qu'on vous donne pour fondateur, ne peut intéresser beaucoup. Si vous êtes l'aînée des nations, vous devez en être aussi la plus sage, et ne donner que de bons exemples aux Grecs qui, déjà, ont adopté les caractères de la langue phénicienne...

§. XXXII.

Détails sur Sidon, Béryte, Byblos. Fêtes d'Adonis.

Après la lecture rapide des fragmens historiques composés par Moschus, je dis à l'Hiérophante : « C'est de ce moment que Sidon est devenue ma patrie ; mais que d'éclaircissemens j'aurais à te demander ! à mon âge, on aime à savoir ».

L'Hiérophante. Et au mien, on se plaît à dire ce qu'on sait. Parles en assurance, mon jeune et cher compatriote.

Pythagore. Dis-moi un mot des Dieux du pays ?

L'Hiérophante. De toutes nos divinités, l'une des plus anciennes et des plus dignes de notre encens, est *Chrysor*, ou l'Artisan-Dieu. C'étoit un homme de génie, qui, le premier, convertit les métaux en instrumens de labour.

Depuis, on les a consacrés à des usages futiles. Nos ouvriers en orfévrerie ont de la réputation. Les objets délicats qui sortent de leurs mains tiennent du prodige.

Pythagore. Et votre gouvernement, de quelle nature est-il ?

L'Hiérophante. Hélas ! depuis Cyrus, Sidon a perdu son *autonomie* (1) : il lui faut même la permission de la Perse pour avoir un roi.

---

(1) le droit de se gouverner par ses propres lois.

J'avais

J'avais bien d'autres questions à proposer au sage Hiérophante ; mais un groupe de Sidoniens des deux sexes vint reclamer son ministère. Je le quittai, en lui serrant la main ; c'est tout ce que nous pûmes nous dire, en présence de ces profanes témoins.

Je visitai quelques artistes connus de mon père ; tous m'offrirent le repas hospitalier. Ces banquets de famille, en Phénicie, sont terminés par des cantiques, qu'exécute un *linus* ; c'est le nom que les Phéniciens donnent à leurs poëtes chanteurs.

Le pain qu'on me servit mérite sa réputation. Il est à-la-fois nourrissant et léger.

Je fis une observation assez importante : à Sidon, les enfans sont peut-être redevables de leur santé à d'assez fréquens bains de sel qu'on est dans l'usage de leur faire prendre.

Avant de franchir les limites du territoire de ma ville natale, j'allai voir le mole ; c'est une conquête faite sur la mer, et dont ne pourroit se passer le port de Sidon, pour abriter les vaisseaux qui le fréquentent.

Mes compatriotes parcouraient déjà les mers long-temps avant l'expédition des Argonautes.

Les Sidoniens s'embarquèrent aussi pour celle de Troye ; mais en route, *Phala*, l'un d'eux, ayant représenté à ses compagnons l'immoralité d'une pareille guerre, n'eut pas de peine à leur persuader de changer de voiles, et de revenir sur leurs pas. Prendre parti pour un ravisseur, n'était point digne d'un peuple qui se respecte.

Je trouvai-là un citoyen désœuvré qui, sans attendre que je l'interrogeasse, me jugeant un étranger avide de tous les bruits qui courent sur l'origine des grandes cités, m'apprit officieusement que celle-ci devait son nom et son existence à Sida, fille de Belus. Il me dit encore, d'après le bon Homère, qu'Alexandre Pâris prit terre à Sidon avec la belle Hélène; que cette reine adultère se plut à voir les filles Sidoniennes travailler à de riches étoffes; et que pour plaire à sa nouvelle conquête, le beau Pâris proposa aux habiles ouvrières de Sidon de s'embarquer avec lui pour s'établir à Troye. Elles refusèrent toutes, préférant leur patrie au palais corrupteur des rois.

Il m'ajouta : Beryte, qu'il faut que tu visites, puisque te voilà engagé sur cette belle côte, est encore plus ancienne que Sidon; elle se donne pour fondateur Crônus, ou Saturne, qui pour détourner le fléau d'une guerre affreuse, immola sur un autel son propre fils, seul héritier du trône.

Je m'éloignai de l'importun, et sans lui répondre, je pris la route qui mène à Beryte, en côtoyant la mer. Ce chemin est parsemé de sépultures phéniciennes, taillées dans la roche vive, à la ressemblance des défunts, et avec une inscription.

Je remarquai sur ce territoire de beaux vignobles; les habitans savent conserver le raisin, et le rendre capable de soutenir le transport. Bacchus dans ces contrées est pétulant; il faut lui associer les nymphes des fontaines.

Je pris quelques heures de sommeil dans le bois sacré d'Esculape.

Beryte, ville phénicienne du deuxième ordre, est le chef-lieu d'un royaume et la résidence du monarque. Le premier monument qui s'offrit sur mes pas, fut un autel au dieu Crônus. Tous les fondateurs de villes en ont obtenu à leur trépas. Les législateurs n'ont pas tous été si heureux. Sparte bâtit en ce moment un temple à Lycurgue; mais à Rome on n'y songe pas à l'égard de Numa, et je pense bien que Solon n'aura pas même un trépied. Quatre villes de la Grèce réclament l'honneur d'avoir donné la naissance à Homère. Deux cités de Phénicie rendent le même hommage à la mémoire de Sanchoniaton; Beryte le dispute à Tyr. Cet écrivain dédia son histoire à deux princes à la fois. Je n'aime pas qu'on s'empresse de mettre ainsi ses ouvrages sous la protection des grands. Croit-on par-là en imposer à la postérité? Quand elle jugera le livre, le roi dont il porte le nom, ne sera plus. Aucune considération ne pourra influencer ses jugemens.

Le choix de la position de Beryte est très-heureux: près de la mer, dans un site agréable, sur un sol fécond, assez élevée pour ne pas être incommodée des vagues dans un gros tems, elle a dans les environs plusieurs montagnes qui lui donnent en abondance de l'eau fraîche, douce et saine.

Je ne m'arrêtai qu'un moment, voulant assister aux fêtes d'Adonis, qu'on ne devait pas tarder à célébrer dans la ville de Byblos.

En cheminant sur la grande route, je me baissai pour ramasser certains objets qu'un voyageur avait laissé tomber sans s'en apercevoir. Que fais-tu, me dit-on avec vivacité. Te voilà prévenu de vol aux yeux de la loi. Ma qualité d'étranger me sauva.

Crônus fut encore le fondateur de Byblos, sur un lieu haut. Il y résidait dans un palais entouré d'une muraille bâtie avec des briques séchées au soleil. Ce fut-là, dit Sanchoniaton, que ce prince ombrageux, et méchamment conseillé par Hermés, jeta son frère Atlas dans une fosse profonde, et l'y enterra. Est-ce pour ce meurtre qu'on lui décerne les honneurs divins?

On se préparait déjà à la grande solennité. La route était couverte de monde. Un homme du peuple (rien de plus naïf que le caractère des citoyens de cette classe), me débita tout ce qu'il savait sur la fête d'Adonis. C'était un jeune prince, né dans le fond de l'Arabie; fugitif, comme sa mère l'avait été, il s'en vint à la cour du roi de Biblos, et y fut bien reçu, à cause de sa grande beauté. La déesse Venus elle-même quitta Paphos et le dieu Mars, pour accourir tout exprès ici, et voir l'aimable étranger. Les gens de guerre sont jaloux, et toujours prêts à la vengeance. Un jour que nos deux amans prenaient l'exercice de la chasse dans les bois du Liban, un sanglier, envoyé par Mars, blessa mortellement à l'aine le jeune et bel Adonis. Près de ces murs coule un joli ruisseau, appelé jadis la rivière de Byblos; on le nomme à présent du nom de l'Ami de Vénus, dont elle lava les plaies sur le rivage. Tous les ans, depuis, à pareil jour, l'eau du fleuve devient rouge comme du sang. Ce ne peut être que par la vertu de Vénus, qui voulut perpétuer sa douleur, et nous exciter à en faire le sujet d'une fête. Aussi, demain, tu verras toute la ville en deuil.

En effet, toutes les citoyennes portèrent publiquement les couleurs de l'affliction. On eût dit qu'il n'y avait plus dans la ville que des veuves et des orphelines. Ce culte n'a pour ministres que des femmes ; et ces prêtresses, en fort grand nombre, sont obligées, en courant par les rues, de se meurtrir le sein en signe de la plus grande douleur. Il faut aussi qu'elles fassent le sacrifice de toute leur chevelure. Et cet usage consacré est tellement de rigueur ici, qu'il leur est enjoint de se raser la tête. Pourtant on peut se racheter de cette obligation, qui doit paraître rude à une femme, la tête n'ayant pas de plus belle parure que de beaux cheveux. Celles qui ne peuvent se résoudre à cette perte, doivent consentir à demeurer toute une journée sous des berceaux pratiqués exprès ; là, elles attendent qu'un amant de passage tombe dans leurs bras ; elles sont condamnées à recevoir pieusement son hommage, et à restituer pour les frais du culte, le prix qu'on a bien voulu mettre à des faveurs qui n'ont pas coûté beaucoup de soupirs. Dès le matin, je vis plusieurs de ces victimes préparées à subir le destin auquel elles s'étaient volontairement exposées. Je m'approchai de l'une d'elles ; à ma vue, une larme coula furtivement de sa paupière.

PYTHAGORE. Fille aimable, pourquoi pleurer ?

« Hélas ! me répondit-elle, es tu assez généreux pour ne pas abuser des droits que les circonstances te donnent ? »

PYTHAGORE : Parle en assurance.

LA JEUNE FILLE : Je suis aimée du plus beau jeune homme de Byblos, et les anneaux flottans de cette chevelure blonde que tu vois sont les liens qui l'ont d'abord attaché à ma personne. Je n'ai jamais pu me résoudre à rompre cette chaîne et à me dépouiller la tête pour remplir les fonctions auxquelles je suis appelée dans le culte d'Adonis.

« Mais, répliquai-je à cette beauté ingénue, dans le choix de ta chevelure ou de ta fidélité, ton amant aurait-il à balancer? »

LA JEUNE FILLE. Etranger , tu ne sais pas tout. Lui et moi, nous sommes convenus hier qu'il viendrait le premier dans le bosquet et bien avant l'arrivée de tout autre, auquel par la loi je ne puis rien refuser. Hélas! je ne sais ce qui a pu le retenir, il ne vient pas : s'il arrive à présent et si tu n'es pas assez généreux...

PYTHAGORE. Rassures-toi.

LA JEUNE FILLE. D'autres plus belles te dédommageront, si tu ne tardes pas trop.

PYTHAGORE. Comment?

LA JEUNE FILLE. C'est que je ne suis pas la seule aujourd'hui dans le cas embarrassant où tu me trouves.

PYTHAGORE. Ainsi donc les femmes de Byblos savent éluder une loi par trop exigeante, et trouvent moyen de garder tout à la fois leur chevelure et leur promesse.

LA JEUNE FILLE, Mes compagnes ne seront peut-être pas toutes aussi heureuses que moi.

PYTHAGORE. Mais les rivaux, encore plus que les étrangers....

LA JEUNE FILLE. Non! Il est reçu de ne pas déposséder le premier occupant; et nos amis manquent rarement de se rendre ici sur les pas de celles qu'ils aiment. Il faut qu'il soit survénu quelque chose de fâcheux au mien.

Celui dont elle parloit encore arriva tout hors d'haleine, et fut stupéfait à ma vue. « Embrasse d'abord, lui dit-elle, ce généreux étranger; il t'a devancé, mais tu es venu encore assez-tôt : loin d'user de ses avantages, il a respecté le lien de deux amans fidelles ».

Je me dérobai à leurs vives actions de grâce, en me disant : ainsi, quand l'absurdité des lois et des usages est trop révoltante, l'homme sait s'y soustraire, et revient à la nature en dépit de la religion et de la politique.

Je ne voulus perdre aucune circonstance de la cérémonie. L'appareil en est imposant et superbe. La citoyenne la plus considérable de Byblos ouvre la marche, faisant porter devant elle le simulacre du bel Adonis. Elle est assistée de plusieurs autres femmes de son rang, tenant dans les mains chacune une corbeille chargée de gateaux en pyramide, ou un panier de fruits parsemés de fleurs et recouvert de branchages d'arbre garnis de leurs feuilles, ou une cassolette de parfums allumés. La pompe est terminée par d'autres citoyennes portant une estrade couverte de beaux tapis et chargée de deux lits riches en broderies d'or et d'argent. C'est la couche de Vénus et celle d'Adonis. On y voit la statue du prince, pâle comme il étoit au moment de son trépas ; cette pâleur donne un charme de plus à la beauté de l'infortuné jeune homme. Ce cortége funèbre passe le long du rivage de la mer. De belles voix chantent des hymnes et célèbrent sur un mode plaintif et tendre les funérailles d'Adonis. Puis on procède aux sacrifices pendant lesquels je vis les assistans des deux sexes se flageller d'une main pieuse, armée de baguettes ou de lanières.

Un autre cérémonial est réservé pour la nuit. Les femmes vont gravement porter au temple la statue d'Adonis et la placent elles-mêmes dans un superbe tombeau; puis on éteint les lumières, et on demeure ainsi dans les ténèbres pendant trois heures, occupé à faire des lamentations, jusqu'au moment où l'Hiérophante précédé de flambeaux accourt hors d'haleine. C'est pour oindre les lèvres de chaque assistant, et lui dire à l'oreille : « *Il est ressucité* ». A ces mots, la tristesse se change subitement en joie; on s'empresse de tirer la statue d'Adonis de sa couche de mort et on se dispose à une fête plus gaie.

Ce qui m'a plus qu'étonné, c'est de voir les courtisannes admises à cette solennité indistinctement avec les femmes honnêtes. Les prêtres font sonner bien haut l'esprit d'égalité qui préside dans leurs temples; mais doit-on y confondre le vice et la vertu?

Je remarquai un instrument de musique, de l'invention des Phéniciens. C'est une espèce de flûte longue d'une palme; il rend un son lugubre, mais qui approche peut-être un peu du cri des canards.

§. XXXIII.

Voyage à Tyr.

Je revins par mer à Sidon, où je séjournai l'espace de trois soleils; j'allai saluer le sage Hiérophante, à mon départ pour Tyr. Cette cité offre de loin l'image la plus imposante. Construite sur une roche avancée en mer, on dirait un grand et superbe navire immobile au milieu des flots, ou un aigle fixé sur son aire. Ce puissant volatile est le symbole de Tyr.

Le moment de mon voyage était une époque brillante pour cette ville ; elle jouissait d'un calme extérieur bien honorable. Il était dû à son courage, à sa constance, et à son industrie ; elle avait soutenu pendant cinq années un siége mémorable dont on parlerait long-temps, s'il se fût trouvé en Phénicie un Homère. Toutes les forces de l'empire Assyrien étaient venu échouer contre le rocher de Tyr, et le siége avait été précédé d'une victoire complette. Dix vaisseaux tyriens avaient dispersé une flotte ennemie de soixante voiles.

L'intérieur ne répondait pas à l'état florissant du dehors. Quand j'entrai dans la ville de Tyr, elle paraissait à la veille d'une guerre civile. La caste des teinturiers en pourpre, fière des richesses qu'elle procure à la patrie, affectait la préséance sur ceux qui la deffendent au péril de leur vie. Notre sang, disaient ceux-ci, est plus précieux encore que la teinture de pourpre dont ils ont le secret. Les rois et les magistrats, ajoutaient-ils, peuvent se passer d'un manteau écarlate ; que deviendraient-ils, ainsi que tous les citoyens, les teinturiers en pourpre à leur tête, s'il n'y avait point de soldats pour soutenir le siége de la ville et pour repousser les flottes assyriennes ? Nous voulons être les premiers dans la ville, puisque nous sommes les premiers sur les remparts.

Ce n'étoit pas la seule fois que le corps des teinturiers en pourpre élevait haut ses prétentions. L'intervention des magistrats et du prince lui-même fut nécessaire. On décida que les classes des citoyens étant toutes égales devant la loi et aux yeux de la patrie, toutes devaient marcher sur la même ligne.

Certains hommes de guerre à Tyr ont plusieurs anneaux passés aux doigts : j'ai sçu que c'étoit le prix de leur valeur. Ils portent autant d'anneaux qu'ils ont de belles actions à citer.

Tyr entretient une corporation de plongeurs, pour le service de ses flottes, et pour la pêche des pourpres.

Je parcourus les fabriques et les ateliers, les manufactures et les magasins, les chantiers et les arsénaux; avant tout, je visitai les pêcheurs du coquillage précieux qui donne son nom au vêtement des rois. Il y en a de deux espèces, et on les ramasse ailleurs encore que sur le rivage phénicien; les côtes de la Lybie et les bords de plusieurs îles de la mer Méditerranée en sont enrichis. Les pourpres s'assemblent en troupes et frayent au printems. Il est à propos de les pêcher vivantes. La teinture quelles donnent en est plus vive. Les Tyriens arrachent les plus grosses de leurs coquilles pour les saigner. Les petites passent sous la meule. Plongées dans l'eau douce des rivières , elles cessent de vivre : la liqueur qu'elles rendent sent mauvais; elle est d'un blanc sale; exposée à l'air, elle devient verte, puis bleue de la couleur de la mer. Les pourpres pélasgiennes ou de haute-mer sont les plus estimées, après celles de Tyr.

De deux hommes d'état parlant au peuple, l'un d'eux, revêtu de la pourpre, sera plus écouté que l'autre, privé de cette décoration. L'homme ressemblerait-il donc à ces animaux qu'on irrite ou qu'on calme, selon la couleur de la draperie déployée à leurs yeux?

Le père de famille pour se faire aimer et respecter de ses enfans, n'a pas besoin d'une robe longue et bordée de pourpre tyrienne. Doit-on être si avide de renommée, quand on sait que la ville de Tyr est redevable de sa gloire, moins à son intelligente industrie et à ses talens politiques, à son activité infatigable et aux services qu'elle rend au commerce, qu'à un petit poisson de mer que le hasard lui a fait mettre en œuvre ?

Tyr occupe peu d'étendue ; et les maisons ne pouvant être spacieuses, s'en dédommagent par la hauteur. Je n'en vis jamais à plus d'étages. Elle se ressemblent toutes ; le toit sert de terrasse, où l'on prend le repas du soir. Les murailles de la ville, élevées de cent cinquante pieds grecs, et construites avec de grandes pierres, unies ensemble par un ciment blanc, forment un circuit de vingt stades. Le roc sur lequel les Tyriens ont assis le chef-lieu de leurs établissemens, est de figure ronde. Les jardins qu'on y voit sont de bonne terre, qu'on va chercher sur le continent pour recouvrir la nudité de ce vaste rocher, métamorphosé en ville superbe. Les Dieux n'ont jamais fait d'aussi grands prodiges que les hommes, quoiqu'on dise. Mais la nature, qui aime à rappeler sa puissance aux mortels orgueilleux qui la méconnaissent, de temps en temps semble se plaire à jeter l'alarme parmi les riches habitans de Tyr, en ébranlant la base sur laquelle ils ont élevé leurs somptueux édifices.

Les murs de Tyr sont fortifiés par de hautes tours, sur lesquelles je remarquai de petits simulacres, dans le genre de ceux que ce peuple marchand place à la poupe et même à la proue de ses vaisseaux. Ces petites figures sont vêtues et armées d'arcs et de flèches. On les prendroit pour des sentinelles en vedette. On me dit que c'étaient les divinités tutélaires du lieu, veillant jour et nuit à sa conservation.

Ce soin religieux n'a point dispensé les habitans de bâtir de superbes temples, dont le faîte domine les autres édifices.

Tyr a plus besoin encore d'eau potable; pour s'en procurer en abondance, elle s'est creusé des citernes dont on ne peut atteindre le fond. C'est l'opinion commune. Peut-être que le courant du fleuve souterrain est trop rapide pour permettre au plomb de tomber; il est entraîné au passage. Trois de ces citernes méritent d'être observées; la plus proche de la mer en est éloignée d'un stade et demi.

Les Tyriennes, qui redoutent la rencontre d'un serpent, en portent le simulacre sur le sein. Leurs colliers, par la variété des couleurs et par la forme, imitent assez bien le reptile et les taches de sa peau.

Le *sadin* des Phéniciennes répond au *sindon* des femmes du Nil : longue tunique qui laisse à peine voir les talons.

A Tyr, il y a tant d'esclaves chargés du service domestique, qu'ils pourraient bien un jour se rendre les maîtres dans la ville.

Cette cité de marchands aime les longs festins. Le convive qui entamerait à table une matière philosophique, se ferait moquer. Il n'est question dans leurs fréquens repas, que de boire frais, et de rire avec plus ou moins d'esprit. Il serait vu de mauvais œil, celui qui refuserait de vider une coupe de vin de Byblos, rafraîchi dans les neiges d'Hermon. (*Le mont Liban*).

En Phénicie, les sacrificateurs sont en même tems cuisiniers. Ces deux professions ne vont pas mal ensemble, et sont entreprenantes : Cadmus était le chef des cuisines d'un roi de Sidon.

Le premier tyran de Sicyone, Orthagoras, était cuisinier.

Avant de parler des rois, il faut dire un mot des Dieux du pays. L'aîné de tous aux yeux des Tyriens, est Hercule. Il leur enseigna l'art de négocier sur terre et sur mer, le talent d'envoyer des colonies quand et où il est avantageux de le faire, et les procédés pour teindre la laine en pourpre. Ce secret seul valait un temple.

Les Tyriens ne furent point ingrats. Ils lui décernèrent les honneurs divins. D'ailleurs il n'eût pas été dans les convenances que le fondateur d'une ville telle que Tyr, restât un homme ordinaire ; il fallait nécessairement en faire tout au moins un demi-Dieu.

J'entrai dans l'un de ses temples : il y a toujours foule ; et bientôt il ne sera plus assez vaste pour contenir les riches et innombrables offrandes qui pleuvent journellement sur ses autels. Je voulus lui payer aussi un tribut. Mon père avait gravé avec soin sur une pierre fine ce héros, élevant lui-même deux colonnes à sa gloire.

J'offris cet anneau d'or au pontife, qui daigna recevoir mon présent, et me dit : Pieux jeune homme ! tu es digne de contempler les merveilles de ce temple. Voici d'abord la représentation exacte et fidelle des douze travaux d'Hercule, copiée habilement sur le bas-relief magnifique qui se trouve à Gades, l'une de nos colonies. Plus loin, admire ces deux colonnes qui rappellent celles que notre grand Dieu a posées lui-même pour marquer le terme de ses exploits et celui de ses courses. L'une de ces deux colonnes est d'or massif; l'autre, composée d'une seule émeraude, a la vertu de répandre, toutes les nuits, au fond du sanctuaire une demi clarté, semblable à celle dont on jouit dans les heureuses demeures de l'Élisée.

Je voulais d'abord me récrier sur la monstruosité de l'émeraude, et prouver au pontife qu'il y avait ici au moins de l'exagération. Mais on ne prouve rien aux prêtres. Profitant des avis d'Alcmæon, je me contentai prudemment de m'enquérir de la date de ce temple d'Hercule. « Plus de deux mille années, me répondit-il avec l'air d'un homme persuadé, il est aussi ancien que la ville ».

Je ne pus dissimuler tout à fait ma surprise. Il s'en aperçut, et fort adroitement eut recours à une vérité de fait pour masquer l'imposture sacerdotale. Je vais, me dit-il, t'apporter deux raisons de cette haute antiquité : d'abord, nos caractères phéniciens, que tu connais sans doute, sont trop parfaits pour ne pas supposer deux ou trois mille années d'existence politique. Sur la terre, rien de plus lent à se former que les langues : le langage se corrompt vîte; mais il se compose à force d'années. Ensuite, jeune homme, regarde au tour de toi dans ce temple. Y trouves-tu une seule statue d'Hercule? Or, il faut t'apprendre qu'originairement on n'osait point représenter les Dieux; peindre ou sculpter leurs images, eût paru une témérité digne du châtiment céleste. Les sanctuaires étaient nus, sans en être moins vénérés. Le peuple, en s'accoutumant à voir sur les autels la figure de ses Dieux, finit par croire qu'ils n'habitent que les temples, et que hors de-là, on est en leur absence, et par conséquent on peut se permettre l'impunité des fautes commises au su du seul coupable. Nous avons conservé la simplicité primitive. Nous recevons les offrandes; mais nous n'admettons point de simulacres du Dieu qu'on encense.

Pythagore. Ce systême met les artistes à leur aise. Car, pour peindre un Dieu, ils n'ont d'autre ressource que de le représenter à l'image d'un homme; et en saine logique comme en bonne théogonie, rien ne doit moins ressembler à un homme qu'un Dieu. Il n'y aurait que le cas où le Dieu aurait commencé par être homme.

Le Pontife. Jeune homme, tu vas bien vîte, et trop loin; restons-en à ta première question sur l'âge de cet édifice sacré. Tu as paru étonné de sa haute vétusté : que dirais-tu donc, si tu entendais les prêtres d'Égypte? ils ne donnent pas moins de trente-six mille années à leur Hercule de Thèbes.

Je répliquai : « Tout cela peut se concilier, s'il y a plusieurs Hercules; la Grèce ne s'en donne-t-elle pas un aussi? Celui de Tyr est apparemment le véritable? »

Le Pontife. Sans contredit!

Je sortais, en souriant de l'assurance avec laquelle les hommes produisent les opinions les plus hasardées. Le pontife qui s'en aperçut, me rappela pour me dire : « Tu conviendras du moins que ce Dieu ne reçoit nulle part un culte aussi épuré que dans ces murs. Nous nous y préparons, en nous abstenant de tout commerce avec les femmes ; et plusieurs jours avant celui de la solennité, notre conduite est aussi exempte de souillures, que notre robe blanche de fin lin l'est de toute tache. Nous portons le scrupule jusqu'à nous raser la tête. Nous avons pour tout ornement des bandelettes de pourpre. Nous détachons nos chaussures, pour approcher de l'autel où brûle un feu sacré qui ne s'éteint jamais. De l'encens nous tient lieu de sacrifices ; Hercule avait horreur des victimes humaines : il versa du sang, mais ce ne fut que celui des scélérats. Nous avons soin d'écarter de son temple les pourceaux et les femmes ».

PYTHAGORE. Pourquoi les femmes ? Elles sont bien partout ; et le grand Alcide ne les fuyait pas.

Je m'en allai, sans attendre la réponse.

Une singularité me frappa dans le temple ; les colonnes qui en soutiennent la voûte, sont groupées trois par trois. On me dit que c'est pour marquer les trois saisons de l'année, et les trois *decans* (1) de chaque mois.

S. XXXIV.

Annales de Tyr.

JE fus au dépôt des annales publiques. On m'avait prévenu que Tyr, soigneuse de sa gloire, conserve ses archives ; mais cette ville qui se dit ancienne de deux mille années, n'a écrit ses fastes que depuis quatre ou cinq siècles ; on me permit de les parcourir. J'y lus quelques dates incertaines et mal posées, et des noms de rois peu connus; entre autres, Malcander, contemporain d'Osiris.

---

(1) Ou *décades*, dixaines de jours.

En ce temps-là, les rois se provoquaient à des combats d'imagination, à des jeux d'esprit; ils se proposaient des questions énigmatiques. Celui qui ne trouvait pas le mot, était condamné à une forte somme d'or ou d'argent, que le peuple s'empressait d'acquitter, dans l'espérance que son monarque aurait bientôt sa revanche. Pourquoi a-t-on connu d'autres guerres?

Dans ces sortes de luttes innocentes, les princes ne payaient pas plus de leur personne qu'au milieu des batailles. Chiramus, successeur de Beimal, avait à sa cour un Tyrien nommé Abdemone, qui levait pour lui les difficultés. Les annales publiques de Tyr vantent beaucoup la piété de ce roi, et la sagesse d'un autre monarque contemporain. Celui-ci, un jour, envoya ce défi à résoudre, sous peine de vingt mille mesures d'huile : « Le trône et l'autel ne doivent-ils faire qu'un; et dans le cas de la négative, lequel doit être plus élevé que l'autre? »

La question était délicate, surtout pour un monarque religieux. Après y avoir réfléchi trois jours et trois nuits, le roi de Tyr appela à son aide le savant Abdemone, qui lui dit :

« Mon prince! avant d'aborder l'énigme, on pourrait demander à son auteur s'il est très-nécessaire pour le bonheur des hommes qu'il y ait des trônes et des autels? Il fut un temps où l'espèce humaine s'en passait, et ne s'en trouvait pas plus mal; cette époque est l'âge d'or. Rappelles au monarque qui te provoque,

que nos premiers ancêtres, les Périzziens, tant persécutés par ses prédécesseurs, et dont lui-même a poursuivi dans les montagnes, avec tant d'acharnement, les restes malheureux, les Périzziens, disons-nous, existèrent long-temps dans leurs vallées paisibles sans autels et sans trône. Ils avaient des lois inscrites sur des tables de cèdre, suspendues à une colonne, au milieu de leurs hameaux. Ces tables de leurs lois ont été brûlées dans leurs derniers désastres; mais la ville de Tyr en conserve une copie. Nous pouvons en rester là, mon prince, continua Abdemone; notre tâche est remplie ».

Les annales publiques de Tyr ne donnent point de suite à cet épisode curieux; mais je notai sur mon *album* le nom des *Périzziens*, peuplade phénicienne trop peu connue; c'est à l'observateur à suppléer au silence des archivistes timides ou courtisans. Il m'a paru que les auteurs des annales de Tyr sont des prêtres; ils ne tarissent point en éloges sur Chiramus, parce qu'il répara les temples, en érigea deux nouveaux, et dressa un pilastre d'or à Jupiter.

Le sixième roi après Chiramus, essaya de résoudre par le fait l'énigme expliquée par Abdémone. L'hiérophante Ithobal n'avait plus qu'un pas à faire pour être roi. L'autel touchait au trône; il franchit ce pas, et gouverna un double empire; car la souveraineté de Sidon, ma patrie, ne faisoit qu'une alors avec celle de Tyr.

Celui des successeurs d'Ithobal, qui fit le plus parler de lui, fut Pygmalion, frère puîné de la fondatrice de Carthage, l'une des plus brillantes colonies de Tyr. On a beaucoup altéré l'histoire de ce personnage couronné. Les annales publiques rectifièrent mes idées à ce sujet : le règne de ce prince est une grande leçon pour les peuples, trop souvent dupes des apparences. Son père avait légué le trône à sa sœur, plus âgée que lui. Devenu orphelin, il fallut que la nation le forçât de prendre le sceptre ; on eût dit qu'il lui répugnait. Tant de modération annonçait un règne pur. Le premier usage de sa pleine puissance fut de faire tuer son oncle, l'hiérophante d'Hercule, dont il convoitait les grandes richesses.

Il abyma les citoyens sous le poids des impositions ; mais il recommandait aux agens préposés à la levée des taxes arbitraires dont personne n'était à l'abri, de se conduire avec douceur. « Soyez humains, leur disait-il, en ruinant mes contribuables : tout en les dépouillant, compatissez à leur sort ; plaignez-moi devant eux d'être obligé, pour subvenir aux besoins de ces temps difficiles, d'avoir recours à de tels expédiens. Mais nous ne sommes pas en guerre, vous dira-t-on ; répondez : il est de la prudence d'un bon roi de ne pas attendre le moment de la nécessité pour se procurer des ressources. Dites aux plus sensés, aux Tyriens de la classe mitoyenne : Voyez le corps des teinturiers en pourpre. Ce sont les plus riches de la cité ; sont-ce les meilleurs citoyens ? Le luxe les a rendu égoïstes, insolens, énervés ; réduire leurs fortunes à cette sage médiocrité de biens, plus vantée que mise en pratique, est-ce donc une mesure injuste et mauvaise ?

C'est ainsi que Pygmalion amassait des trésors incalculables. Pour empêcher le peuple d'y toucher, il les mettait sous la sauve-garde des Dieux, en payant à leurs temples avec exactitude le décime de ce qu'il déclarait posséder. Il donnait même par-delà, pour couvrir son avarice du masque de la piété généreuse. Il fit don au temple d'Hercule, dans l'île de Gades, d'un grand olivier, ouvrage admirable, fabriqué de telle sorte, que les fruits sont d'émeraudes, et ressemblent parfaitement à des olives encore vertes.

Pygmalion cessa en même temps de régner et de vivre. La nature seule se chargea d'en délivrer Tyr : les habitans se croyaient trop heureux de n'être que rançonnés par leur despote. Ils ne s'avisèrent pas seulement une fois de lui demander compte de toutes les impositions qu'il levait sur eux, avec le sang-froid et l'urbanité d'un créancier qui s'adresse à des débiteurs solvables. Tant de facilité à se permettre les plus criantes concussions n'étonne que ceux qui ne connaissent pas ce que c'est qu'une forte place de commerce : on consent à des sacrifices, tant qu'on jouit du calme, et qu'on peut réparer les brèches de sa fortune, à mesure qu'on lui en fait.

Au trépas du tyran, la crainte de passer sous une domination pire encore, obligea de se reporter au passé (ce livre des annales publiques de Tyr, est l'ouvrage de Dius, le plus ancien des historiens de la Phénicie, après Moschus). Un pêcheur de pourpres, peut-être secrettement jaloux du faste des teinturiers, et de leur insolence envers ceux-là même dont ils ne pouvaient se passer, se plaça sur le chemin du cortége funèbre de Pygmalion.

« Tyriens, s'écria-t-il (en renversant le cadavre de dessus le char), plus de rois ! Que celui-ci soit le dernier ! Puisqu'il n'est plus, pardonnons-lui ses déprédations, et le meurtre de son oncle, l'hiérophante d'Hercule ; mais réparons en ce jour tant d'années de lâcheté et de servitude. Tyr, le modèle des cités, a donné assez long-temps l'exemple de l'impunité des crimes. Nous devons les succès de notre commerce à la liberté dont nous le faisons jouir, et nous resterions dans les entraves d'une couronne dissipatrice ! ... C'est pour fournir à l'insatiable avidité d'un roi, que nous allons sur toutes les mers ramasser tous les trésors du monde connu. Le chef de famille, de retour de ses longs et périlleux voyages, espère en vain faire jouir ses enfans du prix de ses fatigues ; un agent du fisc royal se présente, et lui enlève les deux tiers de ses bénéfices si justement acquis. Un peuple de marchands doit être républicain, et ne recevoir de lois arbitraires que de son industrie. Nous avons déjà un corps de sénateurs ; ils ont été muets tout le temps qu'a vécu Pygmalion, parce qu'ils ne se sentaient pas suffisamment appuyés par la masse toute-puissante des citoyens. Rendons la parole à nos magistrats, et que parmi eux un petit nombre soit investi de la souveraine autorité, mais pour un temps, et à la charge d'en justifier l'emploi ! Plus de rois héréditaires, mais des juges de notre choix ! La chose publique est l'affaire de tous ».

On était loin de s'attendre à un pareil incident. La révolution se fit par cela même qu'on n'y était pas préparé. Le peuple appuya le pêcheur de pourpres. La présence des sénateurs immobiles contint ceux qu'une telle proposition n'accommodait pas. L'attrait de la nouveauté séduisit un grand nombre; et le souvenir des concussions royales acheva de déterminer en faveur du nouveau régime politique : la ville de Tyr, gouvernée la veille par un roi, le fut le lendemain par trois juges.

Le récit de ce grand événement termine les annales publiques de Tyr; mais il ne me fit pas oublier les Périzziens, et le peu qu'on en disait, redoubla mon impatiente curiosité. Le code d'un peuple pasteur, vivant sans prêtres et sans rois, au milieu de tant de nations esclaves et superstitieuses, semblait devoir m'offrir un monument digne de l'observation. J'eus beaucoup de peine à déterminer le gardien des archives tyriennes à me communiquer cette partie de son dépôt; car la ville de Tyr, au bout de quelques années, était retournée a la monarchie, comme par une pente insensible et naturelle à une nation opulente. Sous ce nouvel état de choses, le gouvernement prenait toutes les mesures convenables pour effacer l'impression de ce moment de liberté dont on avait joui.

Ceux qui rapportèrent ces lois, apprirent que dans le pays où elles ont été promulguées, on leur désigna l'auteur sous des traits qui ne conviennent qu'à Moschus. En effet, il alla passer quelques mois dans ces vallons tranquilles. Il y fut législateur, avant que d'être hiérophante. Mes chers élèves, rappelez-vous que la peuplade qui adopta ce petit code, avait à se plaindre et des prêtres et des rois.

Moschus n'eut pas de peine à leur persuader les moyens de s'en passer.

LES NEUF COMMANDEMENS DE LA RAISON,

Par Moschus, législateur des Périzziens (1), *peuplade pastorale de l'Anti-Liban, dans la Haute-Phénicie.*

I. Toujours assisté des autres chefs de famille, l'Ancien des anciens de chaque hameau exercera les fonctions de prêtre et de roi.

II. Le cèdre le plus vieux du hameau servira de sanctuaire et de trône à l'Ancien.

III. L'Ancien unira les époux, attestera la naissance des enfans, réconfortera les affligés et les malades, et présidera aux funérailles.

IV. Toujours assisté des pères de famille, l'Ancien recevra les aveux du coupable, et imposera la réparation due à l'offensé.

V. Chaque jour, au lever du soleil, l'Ancien, appuyé d'une main sur le bâton patriarchal, étendra l'autre main sur les enfans des familles, et les bénira tous au nom de la nature.

VI. Tous les ans, dans le mois où l'hiver finit, où le printemps commence, l'Ancien, accompagné des pères, et suivi des enfans, fera le tour du champ de chaque famille, en invoquant le bon génie du lieu.

VII. Tous les ans aussi, à l'époque où finit l'automne, où l'hiver commence, l'Ancien se rendra dans la vallée des tombeaux, à la tête de toutes les familles, et y fera commémoration honorable des mortels vertueux qui auront cessé de vivre dans l'année.

---

(1) Ou Phérézéens; Mém. acad. insc. XXXIV; *in*-4°.

VIII. Les jeunes hommes parvenus à la vingtième année, fléchiront un genou devant l'Ancien qui leur dira en posant la main sur leur tête : relevez-vous ; et prenez vos places parmi nous. Vous voilà hommes ! Nous vous en garantissons tous les *droits*. Remplissez-en tous les *devoirs*.

IX. Et pour renfermer leur code politique et religieux en une seule loi, les Périzziens déclarent qu'ils ne reconnaissent d'autre culte que la piété filiale, d'autre gouvernement que le régime paternel.

§. XXXV.

Voyage en Égypte. Reconnaissance des Côtes.

Je me rendis à celui des deux ports de Tyr qui est tourné vers l'Égypte, et m'embarquai aussitôt, montrant la plus grande impatience d'aborder cette terre sacrée. Le pilote me dit à ce sujet : Ceux qui jadis faisaient voile pour Ophir ne marquaient pas plus d'empressement.

Pythagore : Ils devaient en avoir moins, puisqu'ils n'allaient chercher que de l'or.

Le pilote : Quand nous eûmes à peu près épuisé ce riche pays, nous ne fîmes plus mystère de sa position. Mais de ce moment, on ne s'empressa pas beaucoup de visiter une contrée où nous avions passé les premiers.

Nos pères ont bâti à Sophira un édifice solide qui attestera à la postérité notre présence dans cette contrée lointaine. Les naturels ignoraient les trésors dont ils étaient posssesseurs ; et vivaient paisibles entourés de ces riches métaux qui causent tant de guerres ailleurs; gouvernés par un chef qui ne se croit pas plus qu'eux, car il n'est pas mieux logé, ils habitent encore des cabanes de bois et de terre.

PYTHAGORE. Ce qui m'étonne, c'est que les premiers filons n'ayent pas été teints de sang.

LE PILOTE. L'ignorance cette fois servit l'humanité. Les habitans de Sophira nous regardaient travailler d'un œil stupide, et ne concevaient pas comment nous pouvions venir de si loin et nous donner tant de peine pour emporter dans nos vaisseaux cette matière brute à mesure que nous la retirions de la mine; et puis, cette matière brute et précieuse, que serait-elle devenue entre leurs mains qui savaient à peine cultiver un champ?

PYTHAGORE. Néanmoins, il est très-heureux qu'on ne les ait pas averti de la destination de tout cet or arraché de leurs montagnes. Ils n'auraient pu garder leur sang-froid à l'idée de fournir bien innocemment sans doute de quoi payer les plaisirs infâmes d'une cour libertine.

LE PILOTE. Avec de tels scrupules, que deviendraient le commerce et la navigation? Mais nous approchons de ce peuple sage par excellence. Je le desirerais un peu plus hospitalier, un peu moins défiant. Il nous éviterait en ce moment un grand circuit de mer. Il nous oblige de côtoyer jusqu'à Rhacotis, sans nous permettre de jeter l'ancre dans tout autre port. Etranger, reconnais en passant Gaza, ancienne ville qui n'appartient pas à l'Egypte et qui est presqu'aussi riche que le pays d'Ophir: la Phénicie la reclame dans ses limites, ainsi qu'Anthedon, Jenysus et Rhinocorura, ou la ville des Nez-coupés.

Au fond de ce petit golfe que tu vois, sur une terre sabloneuse, on relègue les criminels des deux sexes qui n'ont pas mérité le dernier supplice. On les mutile pour les reconnaître, si quelques-uns s'échappaient de ce lieu d'exil.

Pythagore. Ne suffirait-il pas de les garder à vue? L'homme a-t-il donc le droit de dégrader ainsi le chef-d'œuvre de la nature?

Le pilote. Penses-donc, jeune étranger, qu'un scélérat n'est plus le chef-d'œuvre de la nature.

Pythagore. Du moins, faut-il épargner en lui les belles formes qu'il en a reçues. L'homme devroit se respecter dans son semblable.

Le pilote. L'homme vertueux doit cesser de voir son semblable dans la personne d'un malfaicteur.

Pythagore. Le méchant n'est qu'un furieux qu'il faut se contenter de mettre à la chaîne; coupe-t-on le nez à un fol? Comment ces bannis mutilés se comportent-ils dans la cité où on les relègue?

Le pilote. Assez bien. Plusieurs d'entre eux n'ont jamais été si contens. Ce n'est pas sans peine qu'ils se procurent les choses nécessaires au soutien de la vie. Ceux qui jadis étaient paresseux et qui devinrent coupables par désœuvrement, se distinguent ici par leur amour pour le travail. Ils se nourrissent de cailles qu'ils prennent dans des filets de roseaux de la longueur de plusieurs stades, tendus sur le rivage.

Pythagore. Tu vois combien il est impolitique, injuste et inhumain de les avoir indignement défigurés. En bonne législation, le châtiment ne doit pas laisser de plus longues traces que le délit. Pour s'être oubliés un moment, voilà des hommes condamnés à une peine qui durera autant que leur existence.

Le pilote. Reconnais le lac Sirbonide, dans lequel vient tomber un ruisseau rapide, connu sous le nom de torrent d'Egypte et lui servant de limites naturelles. Des historiens veulent qu'au milieu de ce lac, fameux par des traditions religieuses dont je t'épargne le récit, il y ait une petite île formée de cendres amoncelées : lors de l'invasion de l'Egypte par Sabacon venu d'Ethiopie, un roi du nil y trouva une retraite sure. Des corps d'armée y ont péri, trompés par son rivage mobile.

Pythagore. Ce petit amas d'eau occupe bien plus de place dans l'histoire que sur le globe.

Le pilote. Saluons en passant la ville de Péluse, fondée au milieu des marais du nil. Son enceinte est de vingt stades, et elle en compte autant de ses murailles au rivage de la mer. Un conseil à donner aux Egyptiens serait de fortifier cette place importante et de ne pas attendre une invasion ennemie pour se mettre sur leur garde. Peluse, munie d'une bonne citadelle, deviendra le rempart le plus assuré de toute l'Egypte. Sur toute cette plage, on respire un air mal-sain; on se préserve de la contagion par l'usage de l'oignon marin, plante bienfaictrice, qui reçoit dans les temples les honneurs divins.

Pythagore. Pourquoi non ? la reconnaissance n'est point une superstition.

Le pilote. Que ne ne brûle-t'on aussi de l'encens aux myrthes noirs qui croissent sur toute cette rive.

A six schènes de cètte place importante, remarque la ville d'Hercule, capitale d'un gouvernement. Elle tient le milieu entre le canal Pélusiaque et le Tanatique. Car, à six schènes plus loin est Tanis, ville royale. Dans les marais qui la séparent de la mer, est Tennesus, dont les habitans ont à peine assez de terre pour reposer la tête. Ils ne subsistent que par le commerce. Peu de citoyens sont plus industrieux.

PYTHAGORE. Le besoin est le plus habile des maîtres.

LE PILOTE. Plus loin, dans les terres, se trouve la ville de Mendès, qui décerne un culte au bouc.

PYTHAGORE. Ne jugeons pas toujours de la croyance d'un peuple d'après ses cérémonies religieuses.

LE PILOTE. Ta réflexion vient d'autant plus à propos, que le nom de cette ville dans la langue du pays, signifie bouc : ainsi, quand les habitans paraissent sacrifier à cet animal, il n'observent que ce qu'on fait par-tout ailleurs ; ils invoquent le bon génie du lieu.

Enfin, nous pouvons reconnaître la bouche du Nil, qui porte le nom de Psalmetique, peut-être à cause de Tamiathis, petit endroit qui ne répond pas à l'importance de sa position.

Toute cette partie du sol de l'Egypte, renfermée dans les deux grands bras du Nil avant son embouchure, est couverte de marais ; derrière, sont plusieurs cités plus ou moins considérables, mais toutes connues ; Onuphis, ville principale d'un gouvernement de ce nom ; Cynopolis, la ville du Chien ; le bourg d'Isis, à cause de son temple ; Busiris, fameuse par un autre temple à la même divinité ; Xoïs, bâtie dans une île du grand fleuve d'Egypte, donne son nom à l'une des dynasties royales du pays.

Voici encore une bouche du Nil, connue sous le nom de Bolbitine. En pénétrant dans le Delta, on trouve Mételis, colonie des Milésiens, qui s'y fortifièrent d'une muraille et d'une tour; Saïs, métropole de cette partie inférieure de l'Égypte, et distante du Nil de deux Schènes. Naucratis, sur la rive droite de ce fleuve, autre fondation des Milésiens, qui ont obtenu la permission de s'établir ici, en se chargeant de procurer à la cour tous les vins grecs qu'elle demande en dépit des prêtres.

Voici Hermopolis la petite, c'est la cité de Mercure, sur un des canaux du Nil, près du désert de Nitrie.

Terenuthris, lieu d'où le Natrum est transporté pour être embarqué sur le Nil.

La ville de Thyphon, Papremis, consacre des ours à sa noire divinité; elle en entretient avec un soin religieux, et leur accorde les honneurs de la sépulture.

Rendons grâces à Neptune, car nous voici au bras Canopique du Nil, après avoir côtoyé près de deux cents stades grecs. C'est la mesure des rivages maritimes de l'Egypte.

Nous mouillâmes au seul port ouvert aux étrangers; on l'appelle la rade du Bon-retour, vis-à-vis l'île de Pharos, que les rois d'Egypte ont fortifiée sur les dessins de la nature, pour protéger ou défendre l'entrée de leur empire. Tout près de-là est un bourg qu'on nomme Rhacotis, et qu'habite une phalange de pasteurs armés pour repousser toute descente hostile.

§. XXXVI.

Pythagore à Canope.

Ma naissance et mon costume n'étaient pas des titres pour gagner la confiance du peuple Egyptien, prévenu contre la nation grecque, qui n'était bien reçue qu'à la cour. Chargé d'une lettre pour le roi Amasis, j'avais obtenu aisément mon entrée dans ce pays, en la montrant aux gardes du port de Rhacotis. Mais je ne pouvais toujours avoir à la main cette missive, pour me faire bien venir par-tout. Je pris le parti de m'habiller à l'Egyptienne, sans pourtant me résoudre à couper ma chevelure, que je portais à la manière des gardeurs de porcs. On oblige ceux-ci à conserver leurs cheveux dans toute leur longueur, afin de les distinguer, et de pouvoir leur interdire l'entrée des temples; ce qui m'eût fait beaucoup de peine : mais l'hommage que je rendais aux mœurs du lieu dans tout le reste de mes habitudes me concilia le plus grand nombre. J'endossai la longue robe de lin aux larges manches, avec la ceinture, sans me permettre l'usage de la laine; et je me coiffai d'une petite draperie de toile blanche, recouverte du bonnet de drap rouge serré contre les tempes.

Conformément à une loi du pays touchant les étrangers, ma première démarche, à mon arrivée sur la terre d'Egypte, devait être de me présenter à Canope. Mon vêtement national ne me dispensa point d'y subir l'examen des préposés à la garde des bouches du Nil. Es-tu Grec, me demanda-t-on ?

Pythagore. Je suis Sidonien.

Le préposé. Es-tu marchand ?

Pythagore. Non!

Le préposé. Jure que tu n'es ni Grec, ni marchand.

Pythagore. Je suis homme.

Après avoir essuyé cette formule inhospitalière, il me fut libre de porter mes pas en tous lieux, sans en rendre d'autre compte. Canope, m'avait-on dit, n'est pas un lieu très-ancien. Son premier monument qu'on te montrera sur le rivage de la mer, est le tombeau de Canopus, pilote de Ménélas, ramenant dans ses foyers la belle Hélène, et jeté par un coup de vent sur les côtes d'Egypte.

Hélène eût désiré que ce monument portât son nom. Le roi, son époux, la fit repentir de ce vœu indiscret, en lui disant : fille de Léda ! n'a-t'on pas déjà parlé assez de toi ? ta gloire désormais est de te faire oublier.

Tradition populaire ! me dit un prêtre de Sérapis. Le nom de cette ville est dû à une étoile située à l'extrémité la plus australe de la constellation du navire Argo. Et cette origine, qui peut servir de guide aux pilotes, vaut bien sans doute la fable imaginée par les Grecs.

Un pontife, desservant les autels du Dieu Canope, m'apporta une autre explication : dans notre langue sacrée, *Canopus* signifie *Terre d'Or*. C'est une hommage que des étrangers ont rendu à notre Egypte, qui ne recèle point de mines précieuses ; mais qui possède les eaux du Nil et l'expérience des tems passés, deux trésors inestimables.

La sagesse de cette observation me frappa dans un ministre du dieu Canope : je préfère , lui dis-je, ta conjecture à celles qu'on m'a débitées. Je me range toujours du parti qui fait le plus d'honneur à mes semblables, et je t'avoue que je ne m'y attendais pas dès mon entrée chez une nation célèbre par son caractère religieux....

Le prêtre. Tu voulais dire *superstitieux*.

Pythagore. J'y serais autorisé peut-être par ce qu'on raconte de la divinité que tu sers.

Le prêtre. Pourquoi hésiter ? déposes toute crainte ; nous ne portons de masque qu'aux yeux de ceux qui ne peuvent soutenir la vue de la vérité sans voile. Je veux te reconcilier avec mon dieu Canope. Tu connais apparemment la multitude. Il y a déjà quelque tems, des prêtres chaldéens, possédés du démon des conquêtes religieuses, se mirent en voyage, emportant avec eux le feu sacré. Tu sais qu'ils ont pour divinités des charbons allumés aux rayons du soleil. Les voilà parcourant toutes les provinces voisines de la leur, allant de ville en ville, et proclamant la supériorité de leurs Dieux sur tous les autres. En effet, jusqu'alors ils avaient obtenu par-tout une victoire facile et décisive. Ils dressaient leur trépied d'airain devant le vestibule des temples ; ils y allumaient un grand feu, et s'écriaient : notre Dieu est le seul digne de ce nom, et le plus puissant de tous. Qu'on amène ici toutes les divinités du pays ! celle qui ne pourra se soutenir auprès de la nôtre, doit s'avouer vaincue et lui céder son culte. Les prêtres du lieu, piqués de ce défi, s'empressaient d'aller chercher dans le sanctuaire leurs Dieux d'or, d'argent, de bois, d'ivoire, de marbre, et les déposaient sur l'autel du dieu Chaldéen. Les ministres de celui-ci ci avaient soin d'attiser, de ranimer le feu de leur trépied, et se mettaient en invocation. Ils n'avaient pas achevé leur prière, que le feu endommageait déjà les simulacres de toutes matières, inconsidérément exposés à sa chaleur. Vous le voyez, s'écriaient-ils alors d'un air triomphant, peuples! les Dieux de vos prêtres ne peuvent résister à notre grande divinité. Remarquez comme toutes ces saintes images se noircissent, se fondent, se consument, et bientôt ne seront qu'un peu de cendre, que le vent emportera. Le dieu Feu les a tous anéantis ou défigurés. Gloire au dieu du Feu! Peuples! rendez témoignage aux prêtres du dieu du Feu. Il n'est qu'un Dieu au ciel et sur la terre: c'est le nôtre, c'est celui des Chaldéens!

Les ministres des autres cultes balbutiaient une réplique, mais en vain. La multitude s'en tenait à ce qu'elle voyait; elle voyait ses Dieux en fusion ou en poussière; elle perdait toute confiance dans des divinités qui se défendaient si mal, et se laissaient détruire sans résistance. Le peuple fâché d'avoir été si long-temps dupe, maltraitait ses prêtres, renversait leurs autels, et pillait leurs temples: et les magistrats ne savaient trop comment conjurer cet orage.

Fiers de leurs succès, les Chaldéens s'en vinrent à Canope pour y répéter la même scène. Notre premier pontife prévenu de tout ce qui s'était passé ailleurs, s'avisa de cette pieuse fraude.

Dans nos temples, à l'entrée, sont de vastes bassins pour s'y purifier avant d'aller plus loin. L'eau claire et limpide de ces bassins découle d'une hydrie pacée au-dessus, et percée de quantité de petites ouvertures qui arrêtent au passage les souillures de l'eau puisée dans le nil, et la laissent tomber dégagée de toutes matières hétérogènes. Notre pontife boucha les trous de cette amphore de terre avec de la cire, masquée sous une légère couche de couleur; puis il alla chercher la tête d'un vieux simulacre tronqué, l'adapta sur le col de l'hydrie, et se présenta avec confiance pour subir l'épreuve proposée par les prêtres de la Chaldée. Ceux-ci ne se doutant de rien, allumèrent leur trépied. Le feu échauffe l'amphore. La cire fond de tous côtés : l'eau coule de toutes parts, et sans peine éteint la flamme du dieu-Feu ; cette fois, ses charbons ardens noircissent et deviennent plus froids que la divinité qui devait en être consumée. Les habitans de Canope à leur tour crièrent au prodige, et célébrèrent leur Dieu et ses prêtres. Les Chaldéens déjoués et confus emportent leur trépied sans mot dire et disparaissent. On n'entendit plus parler d'eux, et Canope n'éprouva point de secousses. Ce grand événement fut consacré par une représentation du dieu Vainqueur, patron de la ville. C'est depuis cette époque qu'on voit sur nos autels une figure dont les formes tiennent tout à la fois d'une amphore et d'un Dieu; ou plutôt on dirait d'un corps humain qui pour vêtement aurait les parois d'une hydrie. On ne lui voit que la tête à la place du gouleau; deux pieds collés l'un contre l'autre lui servent de supports. Les bras sont les anses; et l'ampleur du vase exprime le ventre de la figure. Cette image grossière ne donne point une haute idée des talens du peuple Egyptien : mais elle atteste la présence d'esprit des pontifes, et rappelle un événement qui pouvait avoir des suites fâcheuses. Puissent toutes les erreurs qui pullulent sous le soleil se combattre ainsi l'une par l'autre, sans y employer le fiel et sans effusion de sang! N'est-ce pas là aussi ton vœu?

Pythagore. Je voudrais davantage. Qu'importe à l'homme un préjugé plutôt qu'un autre? Ce qu'il lui importe, c'est de diminuer chaque jour la masse des erreurs; il ne suffit pas qu'elles se combattent, il faut encore qu'elles soient détruites.

Le prêtre. C'est l'affaire du temps.

Pythagore. L'Egypte qui renferme l'aînée des nations de la terre, devrait, ce semble, être plus avancée que les autres dans le chemin de la raison.

Le prêtre. Elle l'est aussi. Ce n'est point parmi le peuple que tu t'en apercevras.

Pythagore. Pourquoi?

Le prêtre. Parce que le peuple a beau vieillir, il reste toujours en enfance.

Pythagore. On ne prend pas en Egypte les moyens de l'éclairer vîte; l'accueil que les étrangers reçoivent dans vos ports, ne les engage pas à venir vous communiquer leurs lumières en échange des vôtres.

Le prêtre. Ce qui arrive tous les jours sous nos yeux à Canope prouve la nécessité de ces précautions. L'Egypte peut se passer du reste de la terre. Elle ne demande rien à ses voisins. Que Sésostris n'a-t-il eu le temps et les moyens de ceindre tout le royaume d'une muraille pareille à celle qui nous ferme, depuis la ville du Soleil jusqu'à Péluse! Le débordement des mœurs étrangères qui n'est pas aussi profitable que celui de notre fleuve nourricier, ne nous eut jamais atteints, et c'est un service que nous ont rendu le peu de marchands auxquels la cour accorde les entrées de notre pays dans ce port et jusqu'à Naucratis. Qu'avions nous besoin de vins grecs ? On vient jusque chez nous corrompre nos institutions, et on les dénature hors de chez nous; on ne se contente pas d'altérer nos mœurs, on les calomnie : et bientôt nous ressemblerons à ceux qui d'abord voulaient se modeler sur nous.

Pythagore. Il est pourtant des voyageurs qui rendent de vous bon témoignage. Il en est qui s'applaudissent des belles inventions que vous leur avez communiquées. J'ai vu chez Anaximandre des tables géographiques dont ils vous rapportait tout l'honneur. Je n'ai point les mêmes titres à la confiance des prêtres d'Egypte; mais j'ai plus besoin que lui de leurs instructions. Pontife de Canope, je ne puis faire un pas utilement sur cette terre inconnue pour moi, si tu m'en refuses les tableaux topographiques; et l'usage que je me propose de cette étude préliminaire m'enhardit à reclamer ce secours

Le prêtre. Une fois admis sur notre sol, nous n'avons plus rien à te refuser. Passons dans le temple; à l'une des colonnes est suspendue la table indicative des principaux lieux de l'Egypte. Tu peux les consulter, nous ne craignons pas d'être connus : mais nous avons assez de nos vices et de nos erreurs, sans en emprunter aux autres nations.

N. B. Les autorités de ce paragraphe et des suivans, sont Strabon; Hérodote; Lucain, *phars. mém.* acad. inscript. Danville, *l'Egypte ancienne.* Wendelini *admiranda Nili;* Diod. Sic. etc.

§. XXXVII.

Topographie de l'Égypte.

Le prêtre de Canope. Fidelles à nos principes, et ne nous mêlant que de nos affaires, tu ne trouveras sur cette table que le cours du Nil, la double chaîne de nos montagnes, la direction de nos canaux, la position de nos villes, un peu de l'Ethiopie, un petit écart jusqu'au temple de Jupiter Ammon ; voilà tout ce que nous prétendons connaître du globe. On nous parle tous les jours du reste de l'Afrique, dont nous n'habitons qu'une lisière étroite. On nous vante la Grèce, les îles de l'Archipel, la Phénicie et d'autres régions. Quand nous aurons fait pour notre patrie tout ce qu'elle a droit d'exiger de nous, alors il nous sera permis de nous occuper d'objets étrangers. Tu ne vois donc ici que l'Egypte. Voyages d'abord des yeux : l'œil dirige le pied.

Pythagore. On m'a parlé d'un tableau itinéraire des expéditions de Sésostris...

Le prêtre. Nous n'en possédons que des copies, objets de simple curiosité. Pour consulter les originaux, il te faudrait aller jusqu'à la ville d'Æa, chez les Scythes, bâtie par le conquérant de l'Inde, au confluent du Phase et de l'Hippus, à trois cents stades de la mer. C'est dans cette cité que le vainqueur, vaincu à son tour par les Gêtes, laissa une partie de son armée pour assurer sa retraite.

Notre Egypte n'est pas difficile à tracer. L'ensemble n'offre qu'une vallée; au milieu coule un grand fleuve. Nous avons abandonné aux pâtres errans les terres adjacentes, peu susceptibles de culture. Tout ce que nous avons gardé nous fait honneur par son extrême fécondité. Les eaux du Nil et nos bras ont merveilleusement secondé la nature. Nous nous sommes parfaitement entendus avec elle. Sans avoir voyagé, nous pouvons affirmer qu'il n'est point de contrée sous le soleil dont les habitans ayent eu plus de soin que nous de la nôtre, depuis Thèbes jusqu'à Peluse et Canope. Pour me servir d'une image qui doit m'être familière, le Nil pris aux cataractes de Syené jusqu'à la la mer, ressemble à un encensoir suspendu à une chaîne. Son entrée en Egypte est remarquable, précisément au point de la plus grande obliquité de l'écliptique.

L'Egypte occupe sur le rivage de la mer un espace de soixante schènes, ou trois cent soixante stades : saches que la mesure désignée par nous sous le nom de schène est toute la longueur de l'espace où les bateliers qui tirent les nacelles sur la rive du Nil, se relayent dans ce travail pénible.

Sois encore prévenu qu'il n'y a de terreins habitables que ceux qui reçoivent les inondations du Nil. Tous les lieux plus élevés que le niveau de ces inondations, sont absolument stériles et déserts. Nous n'appliquons le nom d'Egypte qu'aux seules terres arrosées par le grand fleuve. Les sables de la Libye couvrent une bien plus grande surface que les eaux du Nil ; mais la quantité doit céder le pas à la valeur des choses.

C'est bien libéralement qu'on nous accorde vingt mille cités. Nous pourrions en compter jusqu'à deux mille ; et nous nous glorifions de ce nombre. Davantage nous ſeroit moins d'honneur. Beaucoup de villes sont autant de larcins à l'agriculture.

Nous divisons en haute et basse notre *terre nilotique*, pour me servir d'une expression d'oracle. Une ligne droite qui traverserait le Nil, en laissant Babylone d'un côté, et Memphis de l'autre, ferait la séparation de l'Egypte inférieure d'avec la supérieure. Le tout, d'après le partage arrêté par Sésostris, est subdivisé en trente-six nomes ou départemens.

En remontant le bras oriental du Nil, l'endroit le plus considérable qui se présente est *Léontopolis*, bâtie sur la colline du Lion; on y rend un culte à ce puissant roi des animaux, dont nous avons envahi le domaine.

Le simulacre d'une chatte, dont les Grecs ont fait leur Diane, reçoit de l'encens à *Bubastis*; en opposition immédiate avec cette ville importante, est *Phaccusa*, chef-lieu d'un nome. Dans toute cette partie, il n'y a de bien remarquable que la Babylone d'Egypte, située avec avantage. Elle domine sur le Nil, un peu au-dessus du Delta; là précisement où la montagne qui borde la côte orientale du fleuve commence à resserrer la vallée qui s'élève jusques aux cataractes.

La fondation de cette ville remonte jusqu'à Sémiramis. Des Babyloniens d'Assyrie, fuyans le despotisme de cette femme, vinrent nous demander asyle et protection. Ils y ont construit un pyrée au milieu d'une forteresse, dite des Flambeaux. On donne aussi à tout ce monument le nom de *Temple de Fumée*.

A douze heures de chemin, au-dessus de Babylone, on rencontre *Nephtys*, où la ville dite de Vénus, et que vous appelez dans votre idiome *Aphroditopolis*. Sa position est sur le rivage oriental du Nil. Une vache blanche consacrée habite le temple; son entretien est à la charge de la commune.

Voici ce que les Grecs appellent la ville du Soleil. C'est la métropole du département. Sa position a été déterminée par une fontaine; les sources sont fort rares en Egypte; il semble que le Nil, jaloux de faire lui seul le service, ait absorbé toutes les sources. Nous avons appelée celle-ci la fontaine de *On*, mot égyptien pour exprimer l'astre du jour, et le premier de nos bienfaicteurs, puisque le Nil est le second.

On trouve une île appelée Vénus-Dorée ou le champ d'Or, avant de remonter jusqu'à Memphis. Cette grande et superbe ville ne fut pas l'unique résidence de nos rois; Héliopolis, et Saïs lui disputent cet avantage.

A trois cent vingt stades de Memphis, en s'élevant, on trouve *Acanthus*, ville isolée, qui doit son nom à un arbrisseau épineux, toujours vert et indigène de la Thébaïde. On en voit ici une forêt toute entière; nous y allons cueillir la fleur de ce végétal, pour servir à nos fêtes et à la médecine. La population de cette contrée est une colonie Libyque, établie au haut d'une montagne. Sur ce territoire, il y a de bonnes nourrices d'enfans, et qui ont beaucoup de lait, parce que les femmes font un fréquent usage de l'achante.

En remontant le fleuve, dans une île est la ville (1) consacrée au culte d'Anubis. Un chien qui représente ce Dieu, y est entretenu aux frais des habitans. Le Nil, en cet endroit, dessine un demi cercle pour arriver à *Ibeum*, bourg servant de repos aux voyageurs. Il doit le nom qu'il porte à l'Ibis, objet de son culte. Voici la grande cité de Mercure, et Tanis, honorée d'un temple dédié au soleil.

---

(1) Cynopolis.

L'autre rive du Nil, bien moins peuplée, parce que le mont Arabique y suit le fleuve de fort près, ne compte que deux nomes. Près de Memphis, on trouve les grottes profondes du mont Troyen, formées par l'extraction des belles pierres qu'on est venu chercher là pour construire les pyramides. Ces excavations ont servi de retraites à quelques prisonniers que Ménélas emmenait de Troye pour être égorgés à Sparte, sur le tombeau d'Achille, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs infortunés ; car il faut du sang à tous ces héros pendant leur vie, et encore du sang à leur trépas : toujours du sang !

Dans le même nome, on lit *Hipponon*, que nos voisins, les arabes, appellent *Establ*, à cause d'un pâturage au débouché d'un de ces vastes torrens qui traversent le désert pour fondre sur l'Egypte. Plus haut est le défilé que forment la montagne des Piles et le mont des Oiseaux. Celui-ci borde la rive du Nil, comme une muraille, et sert de rempart naturel à notre pays dont il est frontière.

Un peu plus loin on entre dans la Thébaïde, à l'endroit de *Speos artemidos* ; c'est une caverne fort étendue et profonde. On y a pratiqué dans la roche vive un temple et des grottes sépulchrales. Ces constructions bizarres sont ornées de figures grossières, mais qui produisent leur effet. Puis on rencontre *Besa*, jadis ville connue sous le nom de *Besantinoé*. Ce n'est peut-être pas la seule métempsycose qu'elle doit éprouver. Puisse-t'elle n'avoir jamais à en rougir ! (1)

Loin du Nil, et bien avant dans les terres, on a bâtie *Anabastronpolis*, à mi-côte d'*Alabastrites*, montagne faisant la droite d'une gorge, qui donne entrée dans *la plaine* dite *des Chariots*, par les Arabes, et fermée au levant, par *le mont du Bien-Aimé*, tout près d'un autre, appelé *le Très-Dur*. Toutes ces dénominations ont leur prix ; et c'est pour avoir négligé d'en tenir compte, qu'on ignore l'histoire des premiers temps.

A une demi heure de chemin des rives du Nil, on rencontre la ville des Loups, près d'une montagne ; au pied est un enfoncement fréquenté par les Arabes, et qu'ils désignent encore sous le titre d'*Establ* ; en effet, cette grotte est assez spacieuse pour servir d'abri à mille cavaliers.

Cette région possède *Coptos*, ville citée souvent à cause des roches qui l'avoisinent, et dans lesquelles on trouve de belles émeraudes, d'un vert très-vif.

Beaucoup de villes sont rangées plus ou moins près, le long du fleuve nourricier. On distingue parmi elles la petite ville (2) d'Apollon, le frère aîné d'Osiris ; *Adribé*, dont les pieux citoyens nourrissent un *champses*, ou Crocodile, sur les bords d'un étang, entretenu par deux canaux, qui ne restent jamais à sec. Les habitans de la ville d'*Ombos*, dans la haute Thébaïde, ont fait plus encore pour la même divinité. Les viviers sacrés qu'on y voit sont creusés de main d'homme.

---

(1) Ce vœu n'a pas été rempli ; cette ville, long-temps après Pythagore, s'est entendue appeler *Antinoé*, ou *Antinopolis*, la ville d'*Antinoüs*.

(2) *Apollonos*.

Lis ensuite *Thinites*, cité ancienne, résidence des rois de la dynastie de ce nom. Abydus, autre ville bien plus fameuse, et qui ne reconnaît au-dessus d'elle que Thèbes, était le séjour habituel de Memnon; elle en conserve le palais, et un beau canal dérivé du Nil; car elle est reculée dans les terres vers la Libye. A la hauteur d'Abydus, se trouve *Oasis*, vaste espace enveloppé des sables libyques, comme une île au milieu de la mer. Après trois jours de marche dans le désert, vers le couchant, on rencontre *Ramlié*, montagne sablonneuse qui indique ce lieu d'exil. L'intérieur est une plaine couverte de dattiers; les bannis qui l'habitent, y font croître de bon grain, à l'aide des sources dont ils dirigent les eaux fécondantes: ce qui a suffi aux Grecs pour appeler la grande et la petite Oasis, l'*île des Bienheureux*: ils ne pensent peut-être pas avoir rencontré si juste. Rendus à la nature par la société qui les rejette de son sein avec plus ou moins de raison, les bannis d'Oasis finissent par regarder le reste de la terre comme un lieu d'exil.

La petite Oasis est voisine du lac Mœris. La grande est séparée de Thèbes par sept journées de route. Les Samiens y ont une place de commerce.

Retournons au Nil. Sur la rive droite, ou orientale, est la ville d'Antée, fière d'un beau temple consacré à ce personnage fameux que Sésostris nomma gouverneur de la Libye et de l'Éthiopie.

La ville des Éperviers rend un culte à trois grandes divinités à la fois, Jupiter, Hercule et la Victoire.

La petite ville de *Muthis* s'enorgueillit de porter un des surnoms de la déesse Isis, *Isis-la-mère.*

Osiris partant pour sa grande expédition, prit avec lui Pan fort respecté dans le pays. Depuis, nos aïeux ont placé sa statue dans tous les temples, et lui bâtirent une ville dans la Thébaïde; c'est celle qu'on nomme *Chemmis.* Elle renferme beaucoup de monumens, et le dispute à Thèbes pour les origines. S'il faut s'en rapporter à une vieille tradition, toute l'Égypte porta jadis le nom de cette cité, honorée d'un temple, le plus antique de tous, et de forme quadrangulaire; il est ombragé d'un rang de beaux palmiers. Le Dieu, ou le héros de ce saint asile, est chaussé, et ses sandales sont longues de deux coudées.

Cette ville, comme le porte son nom, est consacrée à l'octave céleste. Nous appelons *chemmis* le nombre 8.

Jeune étranger, souviens-toi de ne pas confondre son nom avec celui du roi Chemmis, qui construisit la plus haute des trois grandes pyramides.

Nous voici à la ville des poissons à écailles, parce qu'on en pêche beaucoup en cet endroit.

Chenoboscion doit son étimologie aux oies qu'on y élève en quantité.

A *Tentyris* que tu vois, ville considérable qui éclipse les deux précédentes, loin d'adorer les crocodiles, on les craint, on les hait; on les a relégués dans une île.

Parvenu à la petite Apollinaire, ou au bourg d'Apollon, on n'a plus que sept heures de chemin pour arriver à la grande Thèbes, plus célèbre à elle seule que toutes les villes étrangères qui ont pris son nom. L'origine de ce mot indique une colline, une terre haute; et pourtant notre Thèbes occupe une vallée, ou l'intervalle de deux chaînes de montagnes qui enveloppent le Nil. Sa position reculée dans le plus haut pays de l'Égypte, lui rend propre l'expression d'un lieu élevé. Nos étimologistes, plus difficiles sur la convenance des termes, trouvent dans les racines de notre idiôme, que Thèbes signifie aussi une ville; et quel endroit habité mérite mieux que celui-ci, la dénomination de Ville par excellence?

Busiris, son fondateur, lui donna une circonférence de trois journées de pas d'homme. Tu iras voir les quarante grottes ou sépultures royales, célèbres sous le nom de *portes des rois*, et creusées avec art dans la roche vive des flancs de la montagne. Quand tu voyageras dans la Thébaïde, je t'invite à t'arrêter un moment à une seconde Coptos, ville sise au rivage du grand fleuve. Les hirondelles y donnent des leçons aux hommes pour construire des digues; elles bâtissent leurs nids de sorte qu'ils n'ont rien à redouter des inondations du Nil.

Hermontis, au-dessus de Thèbes, est le chef-lieu du dernier nome sur la rive du Nil, vers la Libye. Cette ville a deux temples; le taureau, l'épervier et le lion, sont les trois animaux hiéroglyphiques consacrés dans le culte qu'elle rend au soleil. Le plus intéressant à y voir, est un nilomètre, en forme de colonne, placée dans un bassin revêtu de pierre. La crue du Nil s'y élève à trente mesures de coudée. Tu lui compareras le nilomètre qu'une de nos reines dressa dans la ville d'Asna, au-dessus d'Hermontis; les mesures y sont plus courtes.

Latopolis est la même ville qu'Asna dont nous venons de parler. Un poisson plus grand dans notre fleuve que dans les autres rivières connues, pêché fréquemment dans son port, lui a valu ce surnom. On lui brûle de l'encens, sans doute par reconnaissance.

PYTHAGORE. J'aime à penser que ce sentiment est l'unique origine de tous les cultes.

LE PRÊTRE. Pourrais-tu appliquer ton observations aux honneurs divins rendus à Lucine, dans la ville d'Eléthya?

Après Thèbes, en remontant la rive orientale, le premier endroit un peu connu à cause d'un temple, est Tuphium; mais ce temple n'est pas teint de sang humain.

J'interrompis encore mon guide officieux, pour lui demander : Prêtre de Canope, que parles-tu de sang humain?

Il me répondit : Il faut t'apprendre que notre Lucine de la Thébaïde n'est pas moins exigeante que la Diane de Scythie. On lui a sacrifié des hommes. Passons vîte au poste appelé *la Porte*, parce qu'il occupe la hauteur d'un mont qui domine la route et le fleuve. A quelques pas plus haut, le Nil se trouve resserré encore par deux montagnes opposées qui laissent à peine un passage aux eaux du Nil.

On débite dans le pays qu'elles ont été liées jadis par une chaîne scellée de part et d'autre à un roc; ce qui fait appeler ce lieu *le mont de la Chaîne*.

On eut autrefois la hardiesse de jeter sur cet abyme un pont formé d'anneaux de fer. La tradition a défiguré ce beau travail détruit par le temps.

Pythagore. J'aime à voir l'homme donner la main à la nature, et s'associer avec elle, pour vaincre les grandes difficultés. Il était beau d'essayer de passer d'une montagne à l'autre, au-dessus d'un grand fleuve.

Le prêtre. Enfin nous sommes parvenus à Syené, et un demi-stade plus loin, à Éléphantine, qu'on pourrait appeler l'*Ile fleurie*. On se la représente plus vaste qu'elle n'est, parce qu'elle a donné son nom à une dynastie particulière de princes; comme si les rois avaient la vertu d'agrandir tout ce qu'ils touchent. Cette île célèbre, ainsi que celle de Phylé, servent de frontière commune à l'Égypte et à l'Éthiopie. A Éléphantine, on mesure la crue du Nil autrement que partout ailleurs. Un puits reçoit les eaux du fleuve; et des lignes tracées sur ses parois, en indiquent l'élévation graduelle.

La petite cataracte, à sept stades d'Éléphantine, est un rocher au milieu du lit du fleuve. Cette chute n'est pas tellement précipitée, que des esquifs fabriqués avec des courroies tissues fort serrées (1), ne puissent être abandonnés à la rapidité du courant, sans se perdre.

La grande cataracte, en Nubie, est due à la rencontre d'une montagne, ou plutôt d'une immense roche noire qui n'est point à jour. Le fracas des eaux du grand fleuve fait perdre le sens de l'ouïe aux Egyptiens du voisinage.

---

(1) Strabo, XVII.

Le Nil, depuis sa naissance, dans le fond de l'Éthiopie, jusqu'à la mer, fournit une carrière de douze mille stades grecs : dans son état naturel, le cours de ses eaux est tranquille, presque partout, hors le temps des crues.

A cent stades d'Éléphantine, est une autre île un peu plus grande ; on la nomme Phylé : elle a, comme la première, plusieurs temples. L'un d'eux est consacré à la déesse Isis, l'autre au dieu Épervier.

Au-delà, après avoir navigué péniblement par des replis tortueux du Nil, l'espace de douze schènes, à partir d'Éléphantine, on arrive à Tachompso, île peu considérable, mais citée comme le terme, ou les colonnes d'Hercule, à l'égard de l'Égypte.

A l'orient du Syené, à dix heures de marche, est une montagne qui nous fournit cette pierre noire et dure que nous nommons *baram*, et qui nous sert à fabriquer des vases et autres ustenciles de ménage. Sur la route de Syené à Philé, on en voit des blocs dressés comme des hermès. Nous avons un poste d'armes au haut de cette montagne, pour protéger ceux qui en fouillent les carrières.

Jeune étranger, voilà toute notre Egypte que tu pourras mesurer, en marchant, dans l'espace de vingt-une journées, depuis l'embouchure de Canope jusqu'à l'Eléphantine ; ou sur notre océan, depuis la cataracte de Syené jusqu'à Péluse.

§. XXXVIII.

Origines égyptiennes. Osiris.

Pythagore. Prêtre de Canope, tu m'as fait connaître cette terre antique et sacrée où je porte mes premiers pas avec le sentiment religieux qu'on éprouve à l'entrée d'un lieu saint; mais, qui m'apprendra l'histoire de ses habitans? Ont-ils toujours été ce qu'ils sont? Qui me dira la conduite et le caractère des rois et des prêtres, investis de la puissance, honorés de la confiance du peuple Egyptien? J'ai besoin de le savoir, avant de me présenter à la cour du prince, et dans les colléges de vos sages.

Le prêtre. Tes justes vœux vont être remplis. Le gouvernement a déposé dans chacun des temples de l'Egypte une copie des annales de l'empire, rédigées dans la langue commune; tu ne tarderas pas à y être familier; l'idiome de la Grèce à laquelle tu paraîs appartenir, en est un dérivé.

Pythagore. Pontife, je suis phénicien; je dois mon éducation, il est vrai, à de sages maîtres nés grecs.

Le prêtre. En te reclamant de la Phénicie, tu ne dois avoir que plus d'aptitude à lire dans nos ouvrages nationaux. Je te laisse t'y préparer, à l'aide de ce vocabulaire; tu peux le consulter à loisir ».

Je me vouai à cette étude, un peu sèche, avec une ardeur égale à mon avidité d'être instruit; fâché pourtant de ne pas trouver des sources historiques moins suspectes que celles dans lesquelles on me permettait de puiser.

Je plaignis un grand peuple, n'ayant d'autres archives que celles qui ont l'agrément de ses maîtres, et qui passent par la censure de ses pontifes. La vérité des temps ne peut subir cette double épreuve, sans y perdre; malgré la loi d'Egypte qui coupe les deux mains au *Scribe* convaincu d'avoir falsifié l'histoire. Je me reposai un peu sur mon bon génie. Lisons, me disai-je, lisons d'abord ces pages qu'on jette, pour ainsi dire, aux yeux de la multitude, comme à un chien qu'on veut assoupir. Peut-être trouverai-je, quelque jour, un correctif ou un supplément dans les traditions de famille. La tradition est la nourrice de l'histoire. On a beau déguiser, altérer un fait; le *criterium* de la raison vient à bout de le rétablir, ou de le dégager des mensonges politiques dont on a tenté de l'envelopper. Un statuaire exercé fait sentir le nu sous la draperie.

Les premières époques d'une vieille nation principalement sont vagues, incertaines. Elles manquent de dates. Nos premiers parens vivaient, pour ainsi dire, sans réflexion. L'avenir ne les inquiétait pas plus qu'ils ne regrettaient le passé. Bercés sur les genoux de la complaisante nature, le présent seul les occupait. Et d'ailleurs, leurs monumens se trouvaient dans la mémoire et le cœur de leurs enfans. Nos ancêtres se reposaient sur les soins de leurs neveux. « Penses à moi, disait à l'aîné de ses fils un père de famille expirant dans ses bras. Penses à moi. Ajoutes mon nom au tien, et sois béni ».

Ce sont là les élémens de la science historique. Mais l'histoire, comme l'art de la tragédie qu'on vient d'inventer, a besoin de grands mouvemens, de catastrophes violentes pour avoir quelque chose de neuf à dire. Les siècles d'innocence n'ont point eu d'historiens, parce qu'il n'y a rien de frappant, rien d'extraordinaire dans la pratique des devoirs domestiques. Le règne des bonnes mœurs est doux et uniforme. Mais les secondes pages des annales d'un peuple, devenu fameux, ont été, presque toujours, écrites avec son sang.

Mes chers disciples! Il faut de nombreuses armées pour changer la face des états; les fibres d'une plante ont suffi pour faire révolution dans l'esprit humain; je veux parler du papyrus dont l'usage est enfin venu jusqu'à nous. Avant l'invention de son apprêt, toute la science des Egyptiens inscrite sur les colonnes de Mercure-Trismegiste, restait comme ensevelie dans la poussière d'un temple, interdite aux études des voyageurs. Depuis Sésostris, époque de cette heureuse découverte, les livres hiéroglyphiques d'Hermès, une seule fois gravés sur des tables de pierre, se sont multipliés à l'aide de ces feuilles de papyrus dont les volumes me furent ouverts par le prêtre de Canope.

Dans les premiers temps, on était réduit à se servir du feuillage des palmiers, et de l'écorce des arbres. On confiait les actes publics à des lames de plomb : d'autres fois, le pinceau coloriait la pensée sur des morceaux d'ivoire. D'autres brodaient leurs missives sur de la toile de lin ou de coton, d'autres sur du drap. Les principes religieux professés en Egypte n'ont jamais permis d'y écrire sur la peau desséchée des animaux.

Le papyrus, que les Egyptiens appellent *berd*, croît dans les marais du nil; sa tige triangulaire porte une chevelure ou panache dans la forme d'un thyrse. Sa racine tortueuse sert de bois, soit pour chauffer, soit pour fabriquer divers ustenciles domestiques.

Avec le tissu de cette plante, on se construit une barque pour naviguer; avec l'écorce on se procure une voile et des cordages, des vêtemens et des draperies pour se couvrir pendant le sommeil; des nattes et des sandales. Les deux extrémités du papyrus, la tête et une partie de la racine, offrent une nourriture saine aux citoyens pauvres. C'était l'aliment des premiers enfans de l'Egypte. C'était le gland de la Chaonie. Le plus grand bienfait de cette plante se trouve dans le corps même de sa tige; divisée avec une aiguille en lames minces, elle donne ces feuillets précieux auxquels on peut confier ses pensées les plus secrettes à l'aide d'un roseau fendu ou de la plume d'un volatile, aiguisée et trempée dans une liqueur colorante. Le papyrus de Saïs, composé de feuillets de rebut, se vend à la balance, pour envelopper les autres.

Ces lames, ou bandes, sont tissues, en les humectant avec l'eau du Nil, qui les colle par son limon. Puis on les expose aux rayons du soleil. La largeur des feuilles varie. Les plus belles, les plus blanches, ont treize doigts. Celles de Saïs, qui peuvent à peine soutenir le marteau, n'en ont que sept.

La membrane du tilleul est loin d'offrir aux

Grecs autant de ressources que le Papyrus aux Egyptiens.

On assure que les opinions secrettes de Numa, renfermées dans son tombeau à Rome, sont inscrites sur le papyrus.

Sitôt que je fus en état de lire et d'entendre les caractères communs, qui ne sont peut-être que les hiéroglyphiques eux-mêmes extrêmement simplifiés, le prêtre de Canope me déroula, avec quelque réserve, le grand livre des annales Egyptiennes, confié à la garde des pontifes. Il devrait être plus volumineux, lui dis-je, s'il contient les événemens de trente-six mille années. Quelle antiquité! les prétentions de l'Egypte l'emportent sur celles de la Grèce. Mais avez-vous de meilleurs preuves pour les soutenir? ou bien faut-il en croire d'antiques historiens, qui présument que les nations dans leur enfance, pour ne pas trop compliquer les calculs, ne composaient chacune de leurs années que d'un seul jour?

LE PONTIFE. Observes d'abord qu'au titre de reine et conquérante des peuples, l'Egypte préféra constamment d'être la *mère des sciences*. La peinture est à peine connue des Grecs, depuis six mille années, on cultive ce bel art sur les rives du Nil. Nous avons calculé la marche des étoiles pour un période de mille siècles.

Jeune et honorable étranger! saches que nos usages actuels datent d'aussi loin que nos plus anciens monumens. La nation égyptienne conserve aujourd'hui les mêmes goûts qu'elle avait il y a des myriades d'années, et s'interdit toute innovation.

Saches que toutes les sciences sont venues d'Egypte, jusqu'à la manière de prononcer les mots et de les peindre pour soulager la mémoire. Il y a mille ans à peine que les Grecs virent aborder le premier navire ; ce navire venoit d'Egypte.

Canope s'honore d'avoir donné naissance à celui qui, le premier, fit de la médecine une théorie soumise à des règles. Toutes ces présomptions...

PYTHAGORE. Ne sont pas encore des preuves.

LE PONTIFE. Je pourrais me contenter de te répondre hiéroglyphiquement : jeune homme ! ne juges point d'un arbre en touchant son écorce. Mais, je veux bien, sans autre préparation que ton goût pour la vérité, t'initier, non pas à la science, mais à la sagesse égyptienne. Quand une nation, sur les premières pages de son histoire, ecrit qu'elle date de trente-six mille années ; qu'elle a eu des rois à proportion ; que la plupart de ces rois ont été des Dieux ; quand elle compose sa première dynastie d'Osiris, de Vulcain, d'*Agathodemon*, de Saturne, d'Hercule, etc., a-t-elle entendu autre chose, sinon que l'origine des peuples se perd dans celle du monde ; qu'il y a eu des hommes et une société, du moment qu'il y eu un soleil pour les éclairer, du feu pour fondre les métaux, etc. L'histoire primitive offre deux sens, un figuré et un propre. L'œil a vu, avant que la langue ait pu exprimer par des sons articulés les opérations de l'ame et du corps. Contemplateurs oisifs et paisibles des phénomènes de l'univers, nous avons bientôt essayé de tracer ou de peindre l'histoire de ce qui se passait à la voûte du ciel et à la surface de la terre. Nous nous sommes accoutumés en même temps à regarder comme notre domaine, l'espace au-dessus de nos têtes, ainsi que celui qui est sous nos pieds. Tout ce qui se fait autour de nous se fait aussi pour nous, puisque l'univers est commun à tous. Avant de raconter nos révolutions politiques, nous avons entrepris d'étudier et de transmettre à nos descendans la révolution planétaire, bien plus digne de remarque que les autres; et pendant beaucoup d'années, pendant beaucoup de siècles peut-être, nous n'avons été occupés que de ces hautes et brillantes matières. Alors, sans doute, nous n'étions pas rassemblés en aussi grand nombre qu'à présent. Nous avions plus de loisir et moins de passions, peu de besoins et moins de travaux, quand nous étions à-peine connus sous le nom d'*Aurites*.

Nous fîmes des rapprochemens; et puisque tout se tient, les mœurs des animaux nous servirent à marquer le cours des astres et le génie de nos premiers législateurs. Ces essais donnèrent des résultats bisarres pour la postérité; ensorte qu'elle peut à-peine supporter la lecture de toutes ces aventures de Saturne et de Rhée, d'Isis et Orus, Typhon et Nephté, qui n'ont ni l'intérêt ni le charme des fables imaginées depuis avec plus d'art, et mises habilement en œuvre par Homère, fils de Ménémaque, le scribe. Cependant, une nation montre un grand caractère, quand elle commence ses annales par ces paroles : Le soleil a été le premier de nos Dieux et le premier de nos rois. Son empire immédiat sur nous fut de trente mille (1) années.

---

(1) Syncell. *Chronogr.*

A travers ce cahos, qui pourtant loin d'attester l'enfance du monde, prouve sa grande vétusté, un trait de lumière semble jaillir, au nom d'*Osiris*; car l'Égypte a eu des maîtres de deux sortes: d'abord *des Rois-Dieux*, puis *des Rois-Hommes*.

PYTHAGORE. Mais tous les rois ne sont-ils pas des Dieux pour le peuple ? Malheur aux princes, quand la multitude s'aperçoit qu'ils ne sont que des hommes.

LE PRÊTRE. C'est à Osiris que commence l'histoire terrestre de la nation égyptienne.

Nous avions pour voisin un peuple plus avancé que nous. Les habitans de l'Éthiopie, formaient déjà un corps de nation si nombreux, qu'ils se déterminèrent à faire partir une colonie sous la conduite d'Osiris. Une jeune vierge le précédait, disant : « Il arrive, il arrive, le grand Osiris; il est né aussi pour vous ».

Le grand homme, le savant Ethiopien arrive en effet, revêtu de la dépouille tachetée d'un faon; et la première invitation qu'il hasarde à nos pères, c'est d'être de moitié avec lui dans les hommages qu'il rend au soleil. « Amis, leur dit-il, admirez avec moi ce globe de feu qui fait mûrir les fruits sauvages dont vous vous êtes contentés jusqu'à ce moment. Observez, étudiez son cours. Le soleil et le Nil, voilà vos deux divinités ».

On l'écoute avec étonnement, on le suit avec intérêt. Il trace les fondemens de la ville de Thèbes. Il ne borne pas-là ses courses; précédé d'un héraut éloquent, accompagné d'un poëte, suivi d'un berger et d'un laboureur, il marche à la tête d'une multitude ignorante, mais avide d'apprendre. Neuf Éthiopiennes sont du voyage ; les Grecs en ont fait leurs Muses. On suit les rives du Nil ; on examina les différens sols. Ici, on sème de bons grains ; plus loin, on signale de gras pâturages.

Après ce premier succès, Osiris quitte le pays ; il laisse pour suivre ses plans en son absence, Thaut, le plus sage de tous ses compagnons, et *l'inventeur* par excellence. Pour rassurer davantage encore ceux qu'il vient d'initier aux secrets de la vie sociale, il leur confie Isis, sa compagne bien aimée ; elle institue des fêtes, et inspire une juste horreur pour les sacrifices humains. On procède à des lustrations. Rien n'attache plus une peuplade demi-barbare, que la vue d'une cérémonie religieuse. L'habitant du Nil est pénétré de respect et de satisfaction.

Hercule et Promethée assistent la jeune reine, et posent les bases d'un bon gouvernement ; c'est-à-dire, la force et le genie achèvent ce que l'éloquence et le prestige des sens avaient commencé.

Avant de revenir en Egypte, Osiris alla civiliser d'autres peuples, jusqu'aux extrémités de l'Inde. Il y fonda Nyse. Dans cette ville, la première coupe de vin fut vidée ; et c'est un bienfait de notre Osiris que ces peuples et celui de la Grèce déifièrent sous le nom de Bacchus. En tous lieux, on bénissait son arrivée, on pleurait son départ.

Soixante-douze conjurés attendoient son retour pour le faire périr. Typhon son frère était secrettement à leur tête. Mais le Nil devenu tout à coup une énorme montagne d'eau, les prévint, en abîmant la génération entière des hommes.

Tu le vois ; l'histoire des temps primitifs est un mélange confus de catastrophes naturelles, politiques et religieuses.

PYTHAGORE. Une loi capitale, m'a-t-on dit, est portée en Egypte contre ceux qui publient qu'Osiris et Isis appartenaient à l'espèce humaine.

LE PRÊTRE. Le peuple du Nil s'en doute ; mais il aide lui-même à se tromper, et voudrait du mal aux étrangers qui lui parleraient de ses Dieux dans toute la vérité historique. Poursuivons. Te parlerai-je du dieu d'*Or?* surnom de Thamus, l'un des plus anciens rois de toute l'Egypte, et le contemporain de notre deuxième Thaut, celui qui ouvrit au peuple les premières écoles. Le prince le blama fort d'avoir rendu l'écriture commune....

PYTHAGORE. Quoi?...

LE PRÊTRE. Voici ses raisons : Tu multiplieras, lui dit-il, les demi-savans ; les sages deviendront plus rares. L'écriture apprendra à se passer du jugement et de l'observation.

§. XXXIX.

Menès, Osymandias, la reine Nitocris, Sésostris.

MÈNÈS fut le deuxième législateur des Egyptiens. A son avénement, la Thébaïde seule était desséchée et susceptible de culture ; toutes les régions basses du Nil ne formaient qu'un marais fangeux. Il y creusa un lac, éleva un temple à Vulcain; et le livre des annales remarque comme une grande leçon donnée par l'histoire, que l'un des premiers rois d'Egypte fut aussi l'un des premiers qui introduisit le luxe dans ses états.

Pythagore. Peut-être est-ce une façon de s'exprimer de vos anciens annalistes, pour dire qu'un monarque n'est qu'un objet de luxe chez un peuple qui a des lois.

Tant que les Egyptiens n'habitèrent que des grottes fraîches ou d'humbles chaumières, contens de la nourriture substancielle qu'ils tiraient de l'*Agrostis* pour eux et leurs troupeaux, ils vécurent paisiblement, sans exciter la jalousie. Du moment qu'ils eurent des villes et des temples, des canaux et des maisons commodes, ils furent harcelés par leurs voisins, et se défendirent mal. Un roi des Pasteurs vint les attaquer jusque chez eux; et ne trouvant presque point de résistance, il les réduisit en captivité, et vint résider au milieu de la nation vaincue et désarmée qui porta son joug et celui de ses successeurs pendant cinq ou six siècles. Enfin, les usurpateurs furent chassés à leur tour, mais pour faire place à des despotes. L'un d'eux fixant le siége de tout l'empire à Thèbes, voulut rendre cette ville digne de son rang par un grand ouvrage. Il s'érigea une statue d'une proportion tellement gigantesque que la longueur des pieds était de sept coudées. Vingt pages des annales suffisent à peine pour décrire les prodiges de son palais: on y cherche en vain ses titres aux honneurs qu'il se rendit. Ce n'est pas assez d'écrire sur la base de son simulacre: « Je suis Osymandyas, le roi des rois. Si je mens, qu'on fasse de plus grandes choses! » Ce n'est pas assez pour prouver son courage et son humanité, de se faire représenter sur un bas relief accompagné d'un lion et entouré de captifs qui n'ont plus de mains et qui ne sont plus hommes.

Ce fut lui le premier qui plaça le législateur Osiris au rang des Dieux, dans l'espoir qu'on lui rendrait la pareille un jour.

Il rassembla le premier les livres d'Hermès pour en composer la bibliothèque sacrée qu'on intitula : *Médecine de l'Ame.*

Ce fut encore lui qui, paraissant se défier de la postérité, se construisit un magnifique tombeau, couronné d'un cercle d'or massif, ayant une coudée d'épaisseur, et trois cents soixante cinq de circonférence. Ce fameux anneau astronomique marque toutes les divisions du temps; chaque coudée répond à un jour de l'année; il annonce aussi le lever et le coucher des constellations de chaque journée, ainsi que leurs influences malignes ou salutaires, d'après les règles de l'astrologie éthiopique, naturalisée en Egypte. C'est assez parler d'un prince qui fit tant de choses pour lui, et si peu pour le peuple.

Passons sept à huit générations de rois dont on n'a rien de plus à dire que leurs noms, pour nous arrêter un moment à Uchoreus. Celui-ci, jaloux de la gloire d'Osymandyas, transféra le siége impérial de Thèbes à Memphis; il aggrandit et fortifia cette ville, pour mériter à son tour le titre de fondateur. Il s'occupa beaucoup des embellissemens de son palais. Les citoyens n'en furent pas logés plus convenablement, et ne s'en plaignirent jamais. On leur persuada, sans peine, qu'il faut tout faire pour la gloire de son pays et rien pour soi. Un Egyptien de la campagne, en réparant, presque tous les mois, sa cabane de roseaux, se dit avec fierté : « Mon toît de joncs peut à peine se soutenir l'espace d'une année ; mais nos pyramides dureront autant que les siècles ».

Pythagore. Ce sentiment est beau ; malheureusement, il n'y a que les rois qui en profitent ; ils ont trouvé le secret de provigner leur vanité dans l'orgueil national.

Le prêtre. En cet endroit, comme dans plusieurs autres de nos annales, je ne lis qu'une nomenclature dénuée de faits. Jeune étranger, je regrette de n'avoir rien à te raconter, sinon que le roi Athotis composa des livres d'anatomie et disséqua plusieurs cadavres.

Pythagore. J'aime mieux voir le scalpel en toute autre main qu'en celles d'un roi. Pontife de Canope, ce que tu me racontes d'Athotis, ne serait-ce pas un hiéroglyphe ? L'hiéroglyphe est un manteau propre à couvrir de hideuses nudités . . . .

Le prêtre de Canope ne jugea pas à propos de me répondre ; il continua : Athotis appartient à la dynastie des rois Thinites, ainsi que Sésochris ; ce dernier était haut de cinq coudées, et large de trois.

Pythagore. Pontife ! mais ce n'est pas ainsi qu'on écrit l'histoire.

Le pontife. Eh bien ! te nommerai-je Bocchoris, fils de Mycérinus. Ce monarque petit de corps, avait un génie vaste ; il nous donna de bonnes lois.

Suivons : Tosorthrus, de la dynastie de Memphis, est regardé comme l'Esculape de l'Egypte.

En ce temps, les occupations du trône laissaient du loisir pour étudier les sciences. Il inventa aussi la manière de bâtir avec des pierres taillées.

PYTHAGORE. C'est un besoin de plus qu'il fit connaître aux hommes.

LE PRÊTRE. Suphis, roi de Thèbes, composa un livre sacré dont nous faisons cas, et dans lequel il se repent d'avoir dit qu'il a vu les Dieux.

PYTHAGORE. Il importe à une nation sage que la bouche de son roi ne profère aucun mensonge. Or quel mortel peut dire, avec vérité, avoir vu les Dieux ? Ils ne se montrent à personne. Du moment qu'on les aurait vus, ils ne seraient plus des Dieux.

LE PRÊTRE. Achthoes, de la dynastie des heracléopolites, fut un tyran. Un crocodile en fit justice, au défaut du peuple.

Nitocris, sœur du dernier roi d'Egypte, venu de l'Ethiopie, voulant régner aussi, provoque une insurrection contre son frère qui en est la victime ; et son parti la proclame reine. Ce n'est pas assez pour Nitocris ; les mêmes instrumens qui lui ont procuré le sceptre, peuvent le briser dans ses mains. Elle invite à un grand repas du soir les principaux agens dont elle s'est servi pour son élévation. La salle du banquet est pratiquée sous son palais pour se soustraire aux grandes chaleurs. Au milieu de la joie, les convives se trouvent tout-à-coup inondés par le Nil introduit secrettement ; tous périrent : Nitocris trouva le moyen d'échapper au ressentiment général. On n'en entendit plus parler ; il ne reste d'elle que la mémoire de sa beauté et de ses crimes. On dit encore aujourd'hui proverbialement : *belle et méchante comme la reine Nitocris.*

Douze générations après cette femme, Mœris se rendit plus célèbre par son grand lac, que par son superbe portique septentrional du temple de Vulcain. Les entreprises utiles ont le pas même sur les choses saintes.

Sésosiris, que les Grecs nomment *Sésostris*, vient ensuite; il est celui de nos rois qui a fait le plus de bruit, mais non le plus d'honneur à l'Égypte.

Pythagore. Prêtre de Canope! cette observation se trouve-t-elle dans le livre des annales sacrées?

Le prêtre. Que t'importe! la gloire de mon pays passe à mes yeux avant toute autre considération. Je croirais manquer aux devoirs de l'hospitalité que j'exerce envers toi, jeune étranger, qui viens de loin pour entendre la vérité, si je te parlais le même langage qu'à la multitude qui, peut-être, a besoin d'erreurs.

Pythagore. Ta profession..... On m'avait peint les prêtres moins accessibles.

Le prêtre. Pontife d'une divinité subalterne, j'ai moins de ménagemens à garder. Lisons :

Sésostris, contemporain de Sémiramis, fut puissant dans les combats, sage pendant la paix, redouté chez tous les peuples, et sur toutes les mers. Son père lui donna pour compagnons d'armes, les dix-sept cents enfans mâles, nés le même jour que lui dans toute l'étendue de l'empire, et les éleva avec lui en soldats. Cette pépinière promettait des héros. Ils soumirent ensemble, suivis d'une forte armée, l'Arabie et ses serpens, et le Troglodyte qui s'en nourrit, et l'Africain indompté, et l'Ethiopien, si fier de sa haute origine, et l'Inde et la Thrace. Si les Scythes et la Colchide osèrent résister à Sésostris, il s'en dédommagea sur les Persans, les Medes et les Bactriens; sur la Phénicie, Cypre et les Cyclades.

A son retour, il distribue des terres aux instrumens de ses victoires; il divise sa monarchie en trente-six départemens; il ouvre des canaux, élève une forte muraille de trente heures de marche entre son peuple et les brigands du désert, et ordonne, dans chaque ville de son empire, la construction d'un temple, dont les pierres ne sont arrosées que des sueurs de ses innombrables captifs. Les rois et les peuples ses tributaires en or, en ébène, en ivoire, acquittent ces grandes dépenses publiques. Toute l'Asie, et une partie de l'Europe sont couvertes des monumens de sa gloire. Devenu aveugle au sein de ses triomphes, il n'attend pas le coup de la mort; lui-même il met fin à sa vie, après un règne de cinquante-neuf années. Il fit quelque chose de mieux que tout cela; une loi qui exempte de porter les armes le jeune citoyen professant l'état de son père. Voila le héros. Il en avait la taille haute et sur-humaine, quatre coudées, trois palmes et deux doitgs (1).

Voici l'homme : il quitte sa famille et son pays, pour aller troubler le repos des nations. En tous lieux sur sa route, la terreur le précède, le pillage l'accompagne, et des colonnes infamantes flétrissent les peuplades timides, qui laissent passer, sans résistance, ce torrent

---

(1) Sept pieds dix pouces. Manethon, cité par Syncelle; et Freret *mém. sur les mesures des Anciens.*

destructeur

destructeur. Il grossit son armée des scélérats qui attendaient dans les prisons de l'Egypte, l'heure du chatiment. Teint de sang et chargé de dépouilles, il touche au port.

Prévenu par le grand pontife de la trahison de son frère Armais, qui voulait profiter de son absence, l'ivresse de ses succès le rend assez imprudent pour accepter, à Péluse, un banquet chez celui-là même contre l'ambition duquel il devait se mettre en garde. Au milieu des plaisirs de la table, un incendie se déclare subitement. Pour échapper aux flammes, Sésostris renverse deux de ses enfans parmi des débris embrasés, et passe sur leurs corps, qui lui servent de pont, en disant : « Il me reste quatre fils, c'est plus qu'il n'en faut à un roi ». A ce trait, est-il besoin d'ajouter que toutes les fois qu'il allait sacrifier dans les temples, il dételait les quatre chevaux de front de son char, pour se faire traîner, en leur place, par quatre rois prisonniers de guerre ; et le lâche, à la première incommodité qui lui survient, hâte le terme de ses jours, aux applaudissemens des ministres des autels, jaloux sécrettement de l'éclat de son trône.

Avant Sésostris, les Egyptiens connaissaient la guerre ; mais elle était moins homicide : on ne se battait alors qu'avec des bâtons (1) arrondis.

La gloire militaire de Sésostris a fait beaucoup de tort à la sagesse égyptienne.

Ce prince commandait cent myriades de combattans. Depuis cette grande époque, l'Egypte n'a point nourri de bons soldats :

---

(1) *Phalangae*. Plin. VII. 56. *Hist. nat.*

ce n'est peut-être pas un grand mal ; nous en sommes plus tranquilles.

PYTHAGORE. Tu n'as fait que nommer la Colchide, où Sésostris trouva quelque résistance.

LE PRÊTRE. Parmi les rois élus au sort pour tirer son char triomphal, Sésostris le superbe n'eut pas la satisfaction de ranger Ebusopès : ce prince Colchique sut vaincre le vainqueur de tant de monarques, et dépouiller le spoliateur de tant de peuples.

PYTHAGORE. On m'a parlé d'une image d'Osiris, ou de Sérapis, consacrée par Sésostris qui s'en disait issu, et composée de saphirs, d'émeraudes, de topases, de parfums, de matières d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et d'étain ; ce simulacre, ouvrage de Bryaxis, ne serait-il pas l'hiéroglyphe de la confusion qui règne dans l'histoire et dans la mythologie ? où se trouve ce monument ? et qu'en penses-tu ?

LE PRÊTRE (en souriant). Il se trouve avec le phénix venu pour la première fois à Héliopolis du temps de Sésostris, accompagné de beaucoup d'autres oiseaux, qui lui rendaient un culte semblable à celui que les hommes consacrent au soleil. Faut-il t'ajouter que personne n'a vu le phénix prendre sa nourriture.

L'un des fils de Sésostris lui succède. Aveugle comme son père, l'oracle lui prescrit pour remède, l'urine d'une femme fidelle. La sienne et beaucoup d'autres n'ont point cette vertu ; il les fait brûler vives, après avoir épousé celle d'un jardinier, qui lui rendit la vue.

PYTHAGORE. Pontife de Canope, est-ce donc là comme un peuple sage doit écrire son histoire ?

§. XL.

Cetès, Séthos, prêtre et roi, Hécatée, Spammeticus.

LE PONTIFE. Le règne suivant te satisfera davantage ; il jette moins d'éclat. Mais le roi Cetès, aux regards des amis de la justice, doit avoir le pas sur Sésostris. Des esclaves étrangers, débarqués à cette rade, reclament le droit d'asile dont jouit le temple d'Hercule en ce lieu, et déclarent, en la présence des prêtres et du gouverneur, ne vouloir pas être les complices du crime de leur maître, le jeune Pâris, ravisseur d'Hélène, épouse de Ménélas. Le gouverneur embarassé, en réfère au roi Cétès lui-même, qui se fait amener les coupables. « Tu mériterais la mort, dit-il à Pâris ; mais tu n'es pas mon justiciable. Sors de l'Egypte. J'y retiens Hélène, pour la rendre au prince à qui elle appartient ». Le plus jeune des fils de Priam s'en retourna seul à Troye. Les Grecs, ignorant la retraite d'Hélène, commencèrent le siége d'une ville où ils la croyaient renfermée. Détrompé enfin, Ménélas vint réclamer sa femme, qui lui fut rendue aussitôt.

Je continuai ma lecture :

Rhampsinet succède à ce roi juste. Il n'est connu que par des aventures plus dignes d'un bateleur, que du chef d'une nation sage ; c'est lui qui descendit sous terre, pour jouer aux dés avec Cérès ; la bonne déesse se laissa gagner la partie : anecdote symbolique dont le sens caché échappe aux profanes.

Je soupçonne quelques ressentiment dans

l'esprit du rédacteur de ces annales au règne de Chéopès. On lui attribue des actions infames ; on le peint comme le bourreau de son peuple: peut-être parce que, craignant pour ses sujets les suites de l'oisiveté, il les occupa à la construction d'une pyramide ; et aussi parce qu'il déplut aux prêtres, en interdisant l'entrée trop fréquente des temples. On venait y perdre en stériles cérémonies, des jours entiers, qu'il voulait consacrer par un travail utile.

Chéphrènes, son frère, régna d'après les mêmes principes, et reçut le même salaire. Calomnié de son vivant, il l'est même encore aujourd'hui ; les premiers pontifes de l'ordre sacerdotal ne pardonneront de long-temps à la mémoire de ces deux rois d'avoir tenu fermés grand nombre de temples, pendant un siècle révolu. Cependant le Nil ne se vengea pas de cette longue impiété ; il continua ses crues annuelles.

Mycerine, le fils de l'un de ces deux frères couronnés, fut un prince incestueux, et se livra aux plus basses jouissances. Mais il rouvrit les lieux saints ; le peuple et les pontifes l'ont presque déifié.

A celui-ci succède un aveugle de la ville d'Anysis. Il fut roi par élection ; peut-être les annales veulent-elles dire par le sort. Un prince d'Ethiopie profita de la circonstance pour agrandir son royaume de celui de l'Egypte entière ; ce qu'il exécuta sans peine. Le prince aveugle, loin de lui tenir tête, caché dans une île de sable, y attendit l'issue de l'invasion. Le monarque étranger montra dans l'art de gouverner, un talent qui faisait honneur à sa patrie. Tout le temps de son usurpation, il abolit la peine de mort, en condamnant les criminels à travailler au rehaussement du territoire des villes menacées d'être inondées par les canaux de Sésostris. Puis, il s'en retourna dans son pays, comme s'il ne fût venu sur les bords du Nil, que pour y donner une leçon de la science de régner.

L'aveugle quitta sa retraite de sables, et remonta sur le trône; les annales sacrées se taisent et ne prononcent sur lui ni en bien ni en mal. Il voulut cependant laisser aussi un monument; il éleva une pyramide de brique, faite avec du limon desséché.

Las d'obéir à des chefs tirés de l'ordre civil, et si peu dignes de sortir de leur obscurité, les Egyptiens essayèrent d'un prêtre du dieu Phthas (*Vulcain*); ils n'eurent pas à s'en repentir. Les commencemens de ce règne donnèrent d'abord quelques inquiétudes; Séthos, on appelle ainsi ce pontife-roi, n'eut aucun ménagement pour la caste militaire. Il retira les privilèges aux capitaines, et les terres aux soldats, sans penser au besoin qu'il pouvoit avoir d'eux. On ne savait comment expliquer, comment justifier une conduite aussi étrange. Séthos montra qu'il était capable de vues profondes et saines. La nouvelle arrive à la cour qu'un corps d'armée assyrienne s'avance jusque vers Bubaste, et semble menacer Péluse. On est dans l'attente de ce que va résoudre le pontife-roi; et déjà les gens de guerre se disaient avec confiance: « Voyons comme un prêtre s'y prendra pour repousser à lui seul un ennemi puissant. Des prières et des sacrifices ne suffisent pas pour empêcher une invasion ».

Séthos n'est pas intimidé ; il convoque une assemblée de laboureurs et d'artisans, pour leur dire : « Mes amis, j'ai veillé toute cette nuit aux pieds du dieu Phthas, pour en obtenir un avis sage. Ce matin, à l'aube du jour, voici l'hiéroglyphe sacré que j'ai vu peint sur la base de son autel, en guise de réponse : Aux pâles rayons de la lune, une lionne prise dans des filets de chasseurs, implore en vain l'assistance de plusieurs lionceaux, ses enfans ; les ingrats se rejouissent de sa peine : mais plusieurs rats, accourus aux premiers gémissemens de la captive, rongent les mailles du filet, et la délivrent.

Honnêtes artisans, bons laboureurs ! voici comment j'interprète l'oracle hiérogliphique de la grande divinité que je sers. La lionne, c'est la patrie, c'est notre Egypte ; le filet du chasseur, c'est l'armée de l'Assyrien qui médite de nous réduire en servitude. Quant aux lionceaux ingrats, ai-je besoin de vous dire que ce sont nos gens de guerre qui ne se lèvent point à la nouvelle du danger de leur pays ? Les rats généreux, c'est vous, mes amis, moi à votre tête : oui, la gloire de cette campagne et le salut de tous sera notre ouvrage ; et voici mon plan : allons au-devant de l'Assyrien superbe ; allons-y sans autres armes que des croissans et des faucilles. L'ennemi nous méprisera, sans daigner se mettre sur ses gardes, et passera la nuit à nous attendre au milieu des plaisirs d'un camp fourni de tout avec abondance. Il ne s'agit donc que de surprendre au sein des ténèbres, le poste gardien des instrumens de guerre. Emparons-nous-en, pendant le sommeil des soldats ivres ; avec nos faucilles et nos croissans, coupons la corde de leurs arcs, les courroies de leurs boucliers; mettons toutes leurs machines meutrières hors d'état de servir. Cette première expédition faite, avec nos seules faulx, nous taillerons facilement en pièces des guerriers sans défense. La vue de leurs armes devenues inutiles entre leurs mains achèvera de leur ôter le courage. Nous les mettrons en fuite, et tout leur riche bagage sera votre salaire. Marchons ».

Séthos est obéi avec des transports de joie. Son armée, d'une nouvelle espèce, exécute ponctuellement l'ordre; l'Assyrien est désarmé; et toutes ces troupes ennemies tombent, comme les épis sous le fer du moissonneur.

De retour de cette expédition, une statue fut placée dans le temple du dieu Phthas: elle représente le pontife-roi portant un rat sur sa main, et proférant cette sentence qui lui sort de la bouche: « Qui que tu sois qui me regarde, saches que les Dieux sont de bon conseil ».

Quelques-unes de nos annales disent que Séthos fut le trois cent quarante-unième de nos rois.

Nous fûmes interrompus un moment par un jeune Abdéritain, venu tout exprès en Egypte, pour demander aux prêtres une généalogie; il était si impatient, qu'il ne voulut pas aller plus loin que Canope pour se satisfaire. Il dit en entrant: « Je suis Hécatée, fils d'Hegesandre. Mon père rapporte son origine à un Dieu, dont je suis le seizième descendant. Pontife, je viens vérifier mes prétentions ».

Jeune homme, lui répondit gravement le prêtre de Canope, en lui découvrant une longue suite de simulacres d'or: chacune de ces statues représente un des pontifes qui ont présidé dans ce temple, et qui furent des hommes d'une sagesse sans alliage. Aucun n'a été dieu, ni engendré d'un dieu; Hercule lui-même n'est qu'un héros. Jeune homme, sois vertueux.

Le jeune homme d'Abdère sortit assez mécontent, et nous reprîmes notre lecture. A la mort du prêtre-roi, l'Egypte fut divisée par des factions. Le peuple, que Séthos avait averti de ses forces, secoua le joug des gens de guerre; il y eut des dissentions civiles. Le sang des citoyens coula. Le terme à tous ces maux fut un autre gouvernement. Pour éviter un tyran, on se donna douze despotes. Le royaume fut partagé en douze principautés, ou états fédératifs, dont les chefs se lièrent par des traités et un serment. Une fois chaque année, les douze gouverneurs, ou princes devaient s'assembler près du lac Mœris, dans un labyrinthe composé de douze palais.

Ce nouvel ordre de choses ne dura que l'espace de quinze années. Un des douze en possession des plus belles provinces maritimes, excita la jalousie des autres, qui voulurent l'écraser. Psamméticus appela l'étranger à son secours. Il lui vint des troupes de l'Ionie, de la Carie, de la Phénicie. Les onze princes vaincus, le vainqueur régna seul et sans rivaux. Reconnaissant envers les Grecs, il leur permit de s'établir en Egypte sous certaines conditions. Avant cette époque, nos rois, et notamment Busiris, ordonnaient le massacre de quiconque osait toucher le rivage égyptien. Psamméticus poussa si loin la reconnaissance, qu'il voulut dans ses armées donner le pas aux étrangers sur les naturels. On murmura beaucoup. Deux cents mille citoyens ne s'en tinrent pas-là ; ils abandonnèrent une patrie ouverte à toutes les nations, et prirent le chemin de l'Ethiopie, leur première origine. Le roi envoya après eux, pour leur dire : pouvez-vous donc délaisser ainsi vos temples, vos héritages, vos femmes et vos enfans ? Mais eux, pour toute réponse, montrèrent, en s'en allant, leurs javelots, et les marques de leur virilité. On ferma les yeux sur cette émigration armée et nombreuse, qu'il eût été impolitique en effet de vouloir arrêter ou punir.

Psammeticus conclut une paix honteuse avec les Scythes, but le premier du vin en Égypte, y fonda le commerce extérieur, et, à sa mort, laissa le trône à son fils, qui, à son exemple, eut la passion des combats et la manie des bâtimens. Cent vingt mille hommes perdirent la vie aux travaux d'un canal du Nil à la mer Erithrée.

Pythagore. Vos annales remarquent que Psamméticus but le premier du vin en Egypte. N'avaient-elles pas déjà dit qu'Osiris ou Bacchus versa la première coupe de ce doux breuvage ?

Le Prêtre: Osiris, en faisant cette découverte dans ses longues courses, n'avait pas cru devoir en introduire l'usage dans sa patrie. Avec les eaux du Nil, (1) avons-nous donc besoin des vins de l'étranger ?

---

(1) On a, depuis, prêté ce propos à l'empereur Pescennius, s'adressant à ses soldats : *Nilum habetis, et vinum quaeritis !* Vide Spartiani *histor.*

N. B. Voyez, pour ce paragraphe et les suivans, Hérodote, Strabon, Diodore, Clément d'Alex. etc...

§. XLI.

Apriès, Amasis.

Pythagore. Apriès, successeur et fils de Spamméticus, eut les mêmes goûts que ses prédécesseurs; il prit Tyr et Sidon, et battit les Phéniciens.

Le prêtre. Ces faits ont dû venir à ta connaissance, jeune étranger; voici quelques détails que tu ignores peut-être. Nos soldats, fatigués de tant de guerres qui toutes ne furent pas heureuses, crurent découvrir dans la conduite du roi, l'horrible dessein de se défaire d'une moitié de la nation pour tyranniser l'autre impunément : ils s'insurgèrent. Apriés avait parmi ses courtisans un homme de confiance nommé Amasis, natif de Phiud dans le nome de Saïs; ce fut lui qu'on députa à l'armée. Au lieu d'y rétablir les affaires de son maître, Amasis songe aux siennes; il se laisse proclamer roi, et garde sur sa tête le casque qu'on y avait posé en signe de la dignité suprême. Apriès furieux donne l'ordre à l'un des plus considérables de sa cour de lui amener l'usurpateur. Celui-ci était à cheval; il répond au commandement de son prince par une indécence (*crepitus*) dont le récit salirait nos annales sacrées. Apriès coupa le nez et les oreilles à son envoyé, parce qu'il était revenu seul, sans avoir exécuté sa mission. Le peuple révolté de ce dernier trait, se rangea du côté d'Amasis dont les saillies burlesques plaisaient déjà beaucoup à la multitude.

Il fallut encore du sang. C'est toujours avec du sang que se terminent les querelles des rois. Les troupes étrangères, unique rempart d'Apriès, furent vaincues après un combat opiniâtre et meurtrier. Amasis, enfin reconnu seul maître du trône, ne voulut point, en politique habile, se charger du supplice de son prédécesseur; il se fit long-temps presser par le peuple de lui livrer la personne d'Apriès, qui fut étranglé.

Ainsi se passa la dernière révolution. Amasis règne paisiblement, ménageant tous les ordres de l'état, principalement le nôtre, et laissant tout dire sur son compte, pourvu qu'aux paroles on ne joigne pas quelqu'acte d'indépendance. Il accueille tout le monde; religieux devant le peuple, peu crédule avec les amis de la vérité. Il veille aussi au maintien de la concorde entre lui et les autres puissances voisines ou éloignées. Amasis entretient amitié avec presque tous les rois des trois mondes.

Puisque tu dois lui être présenté, il n'est pas hors de propos que tu sois instruit de plusieurs autres particularités. Sa naissance, des plus basses, ne lui promettait point une aussi haute fortune; mais son audace intrigante lui fit franchir d'un seul pas l'intervalle entre son berceau et le trône. On célébrait à la cour l'anniversaire du roi : le prince mangeait ce jour-là en public : Amasis, élégamment vêtu, perce la foule et un genouil en terre, dépose une guirlande de fleurs aux pieds du monarque. Apriès daigne sourire à cet hommage inattendu et ordonne au flatteur de s'asseoir à sa table. Cette grâce insigne plaça tout de suite Amasis sur la première ligne des courtisans; et nous venons de voir comment il s'est acquitté de toutes les faveurs qu'il a reçues du monarque. Il était de toutes ses fêtes. Ils s'énivraient toujours ensemble. Pour amuser la cour, il se permettait les larcins les plus subtils. Comme on ne pouvait le traîner en justice, parce qu'il avait l'adresse de ne se laisser jamais prendre sur le fait, on le sommait de paraître devant l'oracle, qui n'avait garde de prononcer contre le favori du roi. Ennemi du travail, il en avait inspiré l'aversion à son maître.

La première ivresse du peuple une fois passée, il se rappela de quel point Amasis était parti et par quelle route il avait marché pour parvenir; ce qui ne contribua pas à faire respecter beaucoup le nouveau monarque. Amasis s'en aperçut et usa de ce stratagême, pour changer l'opinion à son égard.

Une nouvelle statue d'or est exposée par ses ordres au milieu de la place publique; il s'y rend lui-même, et après avoir été pendant quelque temps le témoin des adorations de la multitude devant le nouveau Dieu: « Peuple, dit-il, cette belle statue est digne en effet de tes hommages; mais apprends qu'avant de devenir une divinité pour toi, ce simulacre d'or était une cuvette où je me suis souvent lavé les pieds. Citoyens, je prétends que vous en agissiez de même envers moi. Tant que j'ai vécu homme obscur, vous ne me deviez rien; aujourd'hui que je suis votre roi, et l'image vivante de vos Dieux sur la terre, je veux que vous me traitiez en souverain.

Cette saillie produisit son effet pendant quelque temps. Mais il met si peu de décence et de dignité dans ses plaisirs, que, dernièrement encore, un de ses courtisans crut devoir le lui représenter. Amasis ne s'en fâcha point, et lui répondit par cette sentence hiéroglyphique : « l'arc ne peut toujours être tendu ».

Néanmoins peu de despotes ont plus que lui le talent de cacher leurs vices sous des dehors imposans. L'Egypte sous son règne a un air de magnificence et de bonheur que les autres rois voudraient bien donner à leurs états. Amasis affecte de racheter les turpitudes de sa vie privée, et la petitesse de ses goûts domestiques, par la grandeur de ses entreprises, et la majesté des monumens publics. Ces superbes édifices, comme je crois te l'avoir déjà dit, ne rendent pas le peuple plus heureux, ni meilleur ; mais ils lui inspirent un orgueil national qui a son prix. Amasis vient d'ajouter au temple de Minerve à Saïs, un portique accompagné de sphinx dans des proportions colossales. Quelque chose de plus étonnant, c'est le transport d'un sanctuaire d'un seul bloc de pierre graniteuse, depuis les carrières d'Eléphantine jusqu'à Saïs. Il a vingt-une coudées de front, quatorze de profondeur, sur huit de haut. Le voyage a duré trois ans ; deux mille mariniers en ont fait le service. L'intention d'Amasis était d'introduire ce sanctuaire dans le temple de Minerve ; parvenu sous le vestibule, un des principaux ouvriers en fut écrasé. Ce fâcheux accident causa des murmures ; Amasis eut la prudence de se désister de son projet, et y gagna la réputation d'un roi plein d'humanité. Il n'est personne à qui les vertus coûtent moins cher qu'aux princes. On leur tient compte de tout ; on leur fait un mérite de ce qu'on remarque à peine dans un citoyen.

Pour dégoûter nos voisins de tout projet d'invasion, Amasis ordonna un cadastre de l'Egypte, dans lequel on élève le nombre des villes à dix-huit ou vingt mille. La vérité est, je te l'ai dit déjà, qu'il n'y en a pas plus de deux mille qui méritent ce nom. Croit-il donc qu'un secret de ce genre pourra être gardé? C'est un bien petit moyen, indigne de la nation dont il a la gloire d'être le chef.

Immédiatement après le départ du sage Solon dont il reçut la visite à Memphis, il promulgua une loi qui lui fait plus d'honneur, puisqu'il est convenu d'attribuer à un monarque tout ce qui se passe de louable sous son règne. Tout habitant de l'Egypte doit, une fois chaque année, instruire le gouverneur du nome où il réside, de ses moyens de subsistance. La peine de mort est portée contre celui qui se dispense de cette déclaration, ou qui en donne une fausse. Mais cette loi ne suffit pas pour lui mériter le titre auguste de l'un des législateur de l'Egypte, qu'il se fait donner par ses complaisans.

Amasis est veuf, sans en être pour cela plus maître chez lui. La première de ses concubines affecte l'empire que les reines tiennent d'Isis.

Il nous faudrait un second Hercule pour purger l'Egypte : elle a eu le temps de se corrompre, depuis dix-sept mille ans que nous avons déifié ce grand homme.

Encore un trait sur Amasis qui ne doit pas être indifférent pour toi. Tous les étrangers trouvent en lui le bon génie de l'hospitalité, les Grecs de préférence à toute autre nation. Il a donné mille talens pour la construction d'un nouveau temple à Delphes, dont tu as pu voir jeter les fondemens. Les Grecs ont toute liberté pour négocier dans les marchés de Naucratis, le long des côtes. Il leur permet d'élever des autels à leurs divinités. Les Samiens en ont construit un à Junon; en ce moment, il envoye à ceux-ci sa statue en bois revêtu d'or.

Etranger, ma dette envers toi est acquittée; je ne t'ai point accueilli comme l'un de ces marchands avides qui ne viennent à Canope que pour interroger les habitans sur les spéculations avantageuses qu'on peut tenter en ce pays. Tu ne voyages chez nous que pour remonter aux sources de la vérité; je t'en ai ouvert quelques canaux : Memphis et Thèbes pourront t'initier à de plus profonds mystères. Remplis tes destinées; avant de quitter Canope, tu dois une visite au temple de Sérapis, et un hommage à ce premier de nos Dieux. Je te laissé le soin de rendre justice aux prêtres, en ne les confondant pas tous dans la même cathégorie.

J'espère aussi que tu rendras témoignage aux sentimens hospitaliers de ma nation. Je sais qu'on nous désigne encore aujourd'hui sous le titre de *sauvages du Nil*, parce qu'on nous croit encore les Egyptiens du règne de Busiris. Tu éprouves le contraire : peut-être allons-nous passer à l'excès opposé. Un peuple féroce et brigand massacre et dépouille les naufragés sur son rivage; un peuple frivole et corrompu appelle tous les étrangers sur sa côte, pour trafiquer ensemble de vices et de préjugés. Une nation sage porte des secours au navire échoué, et ferme ses ports au vaisseau chargé de richesses dont elle peut se passer ; elle ne souffre chez elle ni curieux ni désœuvrés. Chacun doit rester dans son pays : celui-là est un citoyen tout au moins suspect, qui peut se résoudre à quitter ses pénates, et qui ne trouve pas au sein de sa patrie tout ce qu'il lui faut pour être heureux. Ainsi pensaient nos ancêtres, avant l'époque de Sésostris ; ils n'avaient point cet esprit d'envahissement qui caractérise les Spartiates. Alors on parlait beaucoup moins de l'Egypte ; elle n'en était que plus tranquille. Les Dieux savent ce qu'ils nous réservent, pour nous être fait d'autres principes.

Pythagore. Prêtre de Canope, rassures-toi ; ton nom inscrit sur mon itinéraire, grossira la liste des hommes dont j'ai reçu d'utiles instructions. Permets-moi un mot sur vos origines.

Je conçois qu'un peuple aurait sujet de s'enorgueillir, s'il pouvait produire des calculs astronomiques sans lacunes, et une chronologie sans confusion. L'histoire des rois d'Egypte n'est guères mieux suivie que celle de ses Dieux. Que de tourmens vous préparez à la postérité jalouse d'éclaircir tant de faits merveilleux, rédigés avec une négligence peut-être suspecte ! Pardonnes mes doutes ; je vais les expier dans le temple de Sérapis.

§. XLII.

Culte et mœurs de Canope. Temple de Sérapis.

Ce vieux monument qui, quelque jour sans doute, sera remplacé par un édifice plus digne encore de sa divinité, est situé hors des murs de de Canope, aucune ville d'Egypte ne souffrant dans son enceinte des autels arrosés de sang; de l'encens et des fleurs sont les seules offrandes admises dans l'intérieur des cités. Sérapis, ainsi que Saturne, reçoivent des sacrifices d'animaux.

On ouvre les portes et les fenêtres de ce temple, aussitôt que le soleil est levé, pour donner passage à ses rayons. A l'entrée, sont deux vases, l'un d'eau, l'autre de feu; ils servent à se purifier.

Sérapis est la divinité suprême des Egyptiens; il pourrait même leur tenir lieu de toutes les autres. On le confond avec Osiris. Les malades l'invoquent sous le nom d'Horus, inventeur de la médecine; les nautoniers, sous celui de Neptune. D'autres l'appellent Jupiter, d'autres le Soleil, d'autres encore le Saint Dieu du Nil (1). Quand on a touché son autel, on pourrait se dispenser de hanter les autres temples. Son sanctuaire, espèce de panthéon, est chargé d'attributs de toutes sortes; on y voit les cornes de bélier de Jupiter Ammon, la couronne radiée du Soleil, le trident ou sceptre à trois pointes de Neptune; l'aigle, pour indiquer le Jupiter Egyptien; et le chien à trois têtes, ou le Cerbère de Pluton, le Dieu des enfers; et de Plutus, le Dieu des richesses.

Il est une secte en Egypte, qui prétend que Sérapis est, par excellence, le Dieu conservateur de la vie de l'homme, parce que ce nom se compose de deux mots *ser* et *apis*, qui signifient un *épi de blé* et un *bœuf*, les deux alimens les plus substanciels : en sorte que la fête de ce Dieu est celle du pain et de la chair.

---

(1) On lit cette légende antique, sur une médaille de l'empereur Julien : *Deo Sancto Nilo*.

Comme je m'approchais de l'autel, un malade, soutenu par un parent et un ami, s'en éloignait à pas lents. Son état me parut voisin de la destruction ; c'était un phthisique fort avancé ; mais un rayon d'espoir brillait dans ses yeux caves. Sérapis venait de lui ordonner, par l'organe du premier pontife, de manger de la chair d'un âne.

J'examinai la statue du grand Dieu : il est représenté debout, portant sur sa tête un panier, ou boisseau ; ce caractéristique des grandes divinités égyptiennes, est spécialement consacré à Sérapis, en qualité de suprême auteur de tous les biens qu'il dispense aux mortels avec mesure, selon leurs besoins ou leurs mérites. Il passe en outre pour l'inventeur de l'agriculture.

Il est habillé, à la manière égyptienne, d'une robe longue, tissue et plissée sans art, avec des manches larges et courtes, comme pour inspirer le goût des choses simples et commodes. La couleur de son vêtement est celle d'une cendre bleuâtre : sur sa poitrine, on a tracé deux lignes coupées l'une par l'autre.

Au lieu du foudre ou d'un sceptre, il tient à la main une lance haute ; la pointe du fer est émoussée, pour apprendre que les Dieux, et surtout celui-ci, sont portés à la clémence ; la bonté est leur caractère habituel.

Il l'exerce, dit une chronique du lieu, ce caractère d'indulgence, principalement pour les faiblesses humaines. Il souffre que les amans viennent réclamer son assistance, soit pour les guérir de quelques vices cachés du corps, soit pour leur conserver les forces nécessaires à la volupté.

C'est pourquoi le ministre chargé de l'entretien et de la propreté du temple de Sérapis, me fit remarquer parmi ses attributs sacrés un serpent, et un *phallus* en relief, grand de plusieurs (1) coudées.

Je fus un peu surpris à la vue de cette dernière image. Le néocore s'en aperçut et m'adressa ce raisonnement : l'homme sentit des besoins, avant de pouvoir les exprimer. Les objets frappèrent ses sens, avant qu'il leur eût donné des noms. Le geste précéda la parole, et les hiéroglyphes l'écriture. Il fallut peindre ce qu'on voulut faire comprendre. Alors, il n'y avait pas de métaphysique grammaticale. Les sculpteurs furent les premiers théogoniens, les premiers moralistes, les premiers législateurs. Telle est l'origine du phallus et de son culte établi en Egypte. Les deux choses dans la nature qui firent le plus d'impression sur l'esprit des premiers hommes, durent être le soleil, et ce qu'on entend par le *phallus*. Un sentiment d'admiration fit brûler de l'encens en l'honneur du père de la lumière et de la chaleur; un sentiment de reconnaissance fit cueillir des fleurs pour en couronner le père du plaisir et l'auteur de la vie : et nous avons réuni ces deux grands objets sur l'autel de Sérapis.

Le néocore ajouta : l'homme, si enclin partout à abuser des choses les plus innocentes, les plus saintes, est plus excusable sans doute quand il place le phallus dans ses temples, que quand il divinise une épée à la manière des Scythes. S'il n'a que le choix entre des excès contraires, celui qui tend à rapprocher et à multiplier, est préférable à celui qui divise ou qui détruit. Le spectacle d'un peuple qui consacre l'acte générateur, en sacrifiant à l'amour jusqu'aux pieds des autels, vaut bien, sans doute, la vue d'un champ de bataille ou des milliers d'hommes expirent de la main de leurs semblables. Est-il rien de plus pur que l'esprit des fêtes instituées à Thèbes en l'honneur de Sérapis ? De jeune vierges y portent en pompe, dans une corbeille, comme ici à Canope, le phallus d'Osiris, père de la population, hiéroglyphe naturel de l'origine des familles. On abuse étrangement, je le sais, de cette cérémonie religieuse, qui, déjà par elle-même, prête aux excès. Si tu assistes à la pompe sacrée de Canope, tu distingueras au premier coup-d'œil que cet acte religieux n'a jamais corrompu de filles honnêtes : les femmes qui ne le sont plus, font seules les honneurs du spectacle indécent qui accompagne notre marche sainte.

---

(1) *Ityphallus*, *penis erectus*, *insolitae magnitudinis*. *Lexicon* Pitisci.

Le culte divin rendu au phallus n'est pas seulement fondé sur l'innocence des mœurs ; l'histoire de nos premiers temps semble encore concourir à sa justification. Isis devenue veuve d'Osiris, ne se contenta pas, pour honorer la mémoire de son auguste époux, de lui demeurer fidelle en se vouant au célibat le reste de sa vie ; la bonne déesse institua des fêtes religieuses observées par toutes les nations, en l'honneur de la plus noble des parties du corps de son mari. Ce rit sacré en s'expatriant ne conserva point à

Canope et en Grèce l'esprit de la fondatrice; et c'est ainsi qu'un monument respectable de continence et d'amour conjugal, devient peut-être une occasion de crime ou de scandale. Mais il est bien prouvé que l'origine du phallus se perd dans la nuit des temps, et remonte à la simplicité primitive des hommes. Age heureux! pendant lequel ce culte n'était que l'expression naïve de la reconnaissance et un hommage innocent rendu à la fécondité de la nature ou à la force productrice. C'est pourquoi les plus dévotieux de Canope invoquent Hercule, de préférence aux autres Dieux.

Avant de sortir du temple, on m'arrêta un moment devant une statue figurant le Nil. Elle est de *basalte*, pierre d'Ethiopie, qui doit son nom à sa ressemblance avec le fer, quant à la teinte et à la dureté. Le mot égyptien *basalte* rend tout cela.

Les mœurs de Canope ne justifient pas le culte du temple. Presque toute la ville n'est composée que d'hotelleries abondamment pourvues, et propres à recevoir l'affluence du peuple, qui ne manque pas de venir des trois Égyptes pour célébrer les solennités phalliques de Sérapis. A certains jours, les canaux du Nil sont couverts de fervens adorateurs. Pendant la route, les deux sexes se préparent à la fête par des chants accompagnés de gestes analogues à la divinité. Arrivés à Canope, ces licences religieuses prennent un caractère encore plus marqué; elles sont devenues proverbes. La vue d'un étranger ne rappelle point à la pudeur. La superstition et la débauche réunies ne reconnaissent plus de frein; l'une enhardit et sanctifie l'autre. Les malades s'en retournent quelquefois guéris ; mais presque toujours les gens en santé sortent malades de Canope.

Je ne pus dissimuler l'impression que faisait sur moi la connaissance de tous ces scandales. Le même néocore qui s'en aperçut, chercha à m'en distraire, en me conduisant vers un lieu secret, et propre aux méditations que doit inspirer l'objet qui s'offrit à mes yeux. C'est une longue table d'airain, sur laquelle Sérapis lui-même écrivit de son doigt plusieurs lignes hiéroglyphiques dont on me développa le sens : « Je suis, dit ce Dieu, l'ame du monde (1), et j'ai établi mon siége habituel et principal dans le soleil. Ma tête est dans les cieux. Les cavités de l'Océan sont mes entrailles ; mes pieds plongent dans les abîmes de la terre, et les astres sont mes yeux. Mortels, reconnaissez en moi votre grande et unique divinité ».

Enfin, je quittai Canope pour me rendre à Memphis, après avoir remarqué que dans la basse Egypte, pendant l'équinoxe, à l'heure méridienne, un gnomon élevé de sept parties, en donnerait quatre d'ombre. A Canope, le plus long jour a quatorze heures.

Toute la côte est couverte de *tellines* et de plusieurs autres coquillages, qui donnent un aliment léger, quoique fort nutritif.

§. XLIII.

Voyage à Naucratis.

JE suivis les bords du Nil par Schedia où on perçoit une rétribution imposée sur les marchandises qui circulent dans les trois Egyptes, haute, basse et moyenne. Aussi la ville que l'on rencontre sur cette route, avant d'arriver à Naucratis, est celle de Mercure, Dieu du négoce ; l'une des plus riches, si elle n'est pas l'une des plus grandes qu'arrose le Nil. Ce fleuve est son père nourricier ; il en sert encore aux enfans abandonnés. Je vis plusieurs de ces petites créatures exposées au caprice des flots dans des paniers de jonc, enduits de poix et d'argile.

---

(1) Macrob. *Saturnal.* 20. I.

Je m'arrêtai quelques jours dans le chef-lieu de l'établissement des Milésiens, devenu la seconde cité du nome de Saïs. Ce fut un spectacle nouveau pour moi que ce mélange d'hommes et de femmes de diverses couleurs et d'humeurs différentes ! L'habitant du Nil s'accommode, sans trop de répugnance, de la société de l'Ionien et de l'Arabe, et ne justifie pas tout à fait l'épithète de *nation amère* que lui donne le peintre harmonieux d'Achille et d'Ulisse. Mais je reconnus la justesse des craintes du prêtre de Canope. L'Egyptien était destiné par la nature à faire bande à part, comme semblait le lui indiquer le beau fleuve qui le nourrit. Naucratis est encore pleine des souvenirs de la belle et trop fameuse Rhodope.

Les Naucratiens me firent asseoir à leurs tables communes, abondamment servies dans le Prytanée par les convives eux-mêmes : chacun d'eux apporte sa portion d'alimens, mais d'une mesure suffisante pour offrir aux voyageurs le repas de l'hospitalité.

On n'est admis à ce banquet, qu'après s'être revêtu d'une robe blanche. Mon vêtement dispensa mes hôtes de m'en offrir un, suivant leur usage. On me proposa un sacrifice à Vesta et au dieu Apollon. Les femmes ne sont point reçues à ces tables, excepté une joueuse de flûte, vers la fin du banquet. Ces mœurs grecques m'offraient un parfait contraste avec celles de tout le reste de l'Egypte. A Naucratis, avant et après le repas, on s'agenouille pour invoquer et remercier les Dieux. Je ne poussai pas mes observations plus avant. Il me tardait de me voir à Memphis.

La veille de mon départ, un jeune homme qui se proposait de remonter aussi le Nil jusque-là, s'attacha à ma personne. Il était né dans la capitale même de la moyenne Egypte où je me rendais, d'un père Arabe nommé Gaphiphe, qui avait été chargé (1) autrefois de la levée d'une imposition sur les troupeaux que l'Arabie fournit à l'Egypte. Son cerveau avait toute l'exaltation qui caractérise son pays originaire. Tout le long de la route que nous parcourumes à pied et sans trop précipiter notre marche, il me parla de l'Egypte avec un enthousiasme qui touchait par fois au délire. Il me dit : peu d'objets dignes d'une attention particulière s'offriront sur nos pas pendant notre petit voyage; permets-moi de te lire un écrit que je compose encore pour être envoyé à mes parens en Arabie. Ils jugeront en même temps du progrès de mes études dans le collége des prêtres de Memphis, et des merveilles de la patrie adoptive de mon père. Les peuples de l'Arabie ont la plus haute idée de l'Egypte; ils l'appellent *la terre par excellence*, celle qui nourrit le plus d'hommes : en effet, le grand fleuve en abreuve plus de vingt millions. Une tradition se conserve parmi mes ancêtres, qui ne donne pas moins de cinquante mille années à l'existence politique des nations, filles du Nil. Pendant dix mille ans, ses premiers rois résidèrent à Syené. Ils y attendirent que la mer se retirât lentement avec les siècles, et leur abandonnât les terres fécondes jusqu'à l'endroit de l'Egypte où se trouve aujourd'hui Memphis. Mais je reviens à mes feuillets écrits sous la dictée des prêtres. Honorable voyageur, écoutes-en le récit. Ils pourront avoir quelqu'intérêt pour toi qui portes tes premiers pas sur cette terre sacrée.

---

(1) Emploi désigné sous le nom d'*ambarchès*.

Je lui promis toute mon attention; je n'aurais pu prendre cet engagement, si j'eusse voyagé dans une barque; car le Nil n'est pas toujours paisible. On le voit trop souvent hérissé de vagues qui se heurtent l'une contre l'autre et inquiètent l'étranger qui fait route, en même-temps qu'elles épuisent les forces des *carons* d'Egypte; on appelle ainsi les bateliers dans le langage du pays.

GAPHIPHE. Je débute de cette manière, dans le style de ma langue paternelle:

§. XLIV.

Les prodiges de l'Egypte (1).

LOUANGES sans bornes à l'Égyte! Terre féconde en prodiges! quel mortel peut se flatter de vivre assez pour les décrire tous?

---

(1) Ce paragraphe est tiré, en partie, d'un manuscrit arabe de l'ancienne bibliothèque Mazarine.

Les premiers sages ont paru en Egypte, pour y graver la science sur les pierres les plus dures. On leur doit les pyramides solidement édifiées. L'Egypte, en ce temps, était divisée en autant de sections qu'il faut d'heures pour composer trois jours. Et chacune d'elles avait pour modérateur un mage, et ce mage avait servi les astres pendant sept ans. Il marchait de pair avec le monarque de l'Egypte entière. Et à certain jour, le monarque menait lui-même au lavoir les troupeaux du mage.

« Fils de Gaphiphe, dis-je à mon jeune compagnon de route, que veux-tu dire ?...

Gaphiphe. C'est une expression d'Orient pour signifier que le roi se chargeait de l'entretien des mages, et veillait, lui-même, à ce que rien ne manquât à ces savans pontifes. Je continue :

Quand le roi voyoit l'un d'eux venir à lui, il se levait pour aller au-devant, et le faisait asseoir à sa droite.

Pythagore. C'était l'âge d'or des pontifes?

Gaphiphe. Ta réflexion est juste dans tous les sens : car en ce temps-là, les pontifes-mages savaient faire de l'or. Depuis Sésostris, ils ont bien perdu, non pas de leur science et de leur sainteté, mais des honneurs qu'on leur rendait. Chacun d'eux avait son astre à observer, et on lui en donnait le nom.

Le chef des mages s'enquérait à chacun d'eux de l'aspect de sa planète, et le prêtre répondait : elle est à telle hauteur. Quand il était instruit de l'état du ciel, le mage suprême allait au roi pour lui dire : « Premier né des Egyptiens, il est écrit dans le ciel que tu dois aujourd'hui donner tels ou tels ordres sur la terre; endosse tel vêtement; ton habit de guerre, ou de chasse ; ou ton manteau royal, pour convoquer l'assemblée du peuple ».

Sans réplique ni délai, le roi mandait ses ministres et disait à l'un : « Toi, fais graver cette ordonnance sur la pierre ; et toi, lèves le plan géométral de ce monument ». Ils s'en allaient tous pour exécuter de point en point ce que leur avait commandé le roi, d'après l'avis du chef des mages.

Pythagore. Le roi n'était donc qu'un principal ministre ?

Gaphiphe. Sans doute. La sagesse doit commander au pouvoir, et la science à la force.

Lors de quelque grand événement, le roi invitait les pontifes de la science à se réunir hors des murailles de Thèbes. Le peuple attendait dans les grandes rues de la ville ; après le conseil, les mages faisaient leur entrée, chacun au rang de son astre. Les instrumens de guerre annonçaient leur présence. Parvenus à la place publique, chacun d'eux opérait quelque prodige. L'un montrait sur son visage la pâleur de la lune, et inspirait une douce mélancolie. L'autre était revêtu d'une longue draperie, chargée de pierres précieuses de toutes nuances, vertes, rouges, jaunes. Un troisième était monté sur le signe du lion, et avait pour ceinture une couleuvre. Un quatrième paraissait comme le centre d'un tourbillon de feu ; on n'osait l'approcher. Un autre encore était accompagné d'un aigle noir, battant des ailes autour de lui, comme pour le garder. Un autre enfin se faisait précéder de spectres effrayans. Le chef des mages représentant le soleil, conduisait quatre coursiers de force inégale, pour figurer les saisons.

Rassurez-vous, disait-il au roi et au peuple. Tout ce que vous voyez n'est qu'illusions, fantômes, images vaines. Sachez qu'il n'y a de réalité dans le monde que la vertu.

En ce temps, la prêtresse *Solphila*, assise sur un trône de feu, rendait la justice au peuple. Il en sortait des flammes pour dévorer celui qui portait un faux témoignage. Cette princesse consacrée se retira dans un château bâti par elle sur le bord de la mer : dans les murailles étaient pratiqués de petits canaux de bronze ; à l'embouchure de chacun d'eux, en dehors, on venait poser ses lèvres pour demander conseil ou justice ; le moment d'après on y appliquait son oreille, pour en recevoir la réponse. L'Egypte pendant quelque temps n'eut point d'autres tribunaux.

PYTHAGORE. Ce fut-là sans doute son siècle d'Astrée ?

GAPHIPHE. Le château de Solphila était dominé par la montagne du Taureau, appelée ainsi pour la raison que je vais dire. Sur la cime, au moyen d'un pivot, tournait une meule sur les bords de laquelle, en opposition, on voyait un coq de bronze, et un taureau de caillou noir. Le coq qui regardait toujours la mer, battait des ailes, et chantait aussitôt qu'il apercevait une barque ennemie. A ce cri d'allarme, la meule tournait ; et le taureau, remplaçant le coq, opposait son front menaçant à la descente des pirates, ou d'un ambitieux méditant une invasion.

Solphila avait, au milieu de son château, une salle circulaire d'aimant ; contre les parois étaient rangés debout les simulacres de tous les princes limitrophes de l'Egypte. Quelqu'un des rois servant d'originaux à ces copies, se préparait-il à un coup de main contre le beau pays du Nil, on voyait sa figure s'agiter d'elle-même, et faire avec ses bras des gestes de menaces; ce que la prêtresse ayant observé, elle s'armait d'un glaive d'une trempe particulière et en frappait le simulacre menaçant. Chaque coup portait échec au prince lui-même déjà en route. Son armée était à moitié ruinée, avant d'arriver aux limites de cette terre sacrée. Tous les puissans de la terre se taisaient devant l'Egypte, et se gardaient de troubler son repos.

Le fils de Solphila fut, comme sa mère, prêtre et roi tout ensemble. Il y avait à la porte de son palais un arbre de fer, dont chaque branche était un crampon d'airain qui s'emparait de la personne du courtisan coupable d'avoir tû la vérité au prince. Pris au passage, il restait suspendu, comme le fruit à l'arbre, jusqu'à ce qu'il eût démenti tout haut ce qu'il venait de dire à l'oreille du roi trompé. On appelait cette machine ingénieuse, et utile à la cour d'un grand monarque : *l'arbre de toutes les saisons.*

On parle encore du mage Saiouph qui avait fixé sa résidence dans l'intérieur de la *pyramide* maritime, connue sous le nom de Temple des astres, parce qu'elle renfermait une figure du soleil et une autre de la lune qui se parlaient ensemble à certaines époques du mois et de l'année. On y avait aussi déposé les livres de la science, et deux statues, dont l'une, composée d'une pierre précieuse verte, riait toujours comme le printemps; l'autre, au contraire, tirée d'un beau cristal, versait continuellement des larmes changées aussitôt en diamans blancs.

Toutes les nations réunies ne peuvent rien construire de comparable aux pyramides de l'Égypte, heureuse dans toutes ses inventions. Ses pyramides sont autant de marche-pieds pour le soleil, la lune et les autres astres. Les principales renferment dans leur sein sept domiciles, pour y adorer les planètes représentées par des images d'or.

C'est dans l'intérieur de ces monumens qu'on peut voir et lire le grand livre des secrets de la nature, qu'elle tient ouvert, appuyé sur son front.

C'est aussi dans l'une de ces pyramides qu'on a déposé les cendres du trois fois grand Hermès, et les restes du divin Osiris.

Ces pyramides avaient, et quelques-unes ont encore des portes, une à chaque face, exposée à l'un des quatre points du monde.

Une seule de ces pyramides a coûté autant d'années de travail, que la lune Isis consomme de jours pour faire sa révolution. Elle occupa les bras d'autant de milliers d'hommes, qu'Osiris-le-soleil met de jours à parcourir le brillant zodiaque.

Que pourrais-je dire des hiéroglyphes qui couvrent les pyramides ? Hélas ! rien, sinon qu'ils renferment l'art par excellence de métamorphoser en or les plus vils métaux (1). Mais le trois fois grand Hermès en a possédé seul la clef jusqu'à ce jour.

La construction de ces pyramides est telle, la hauteur est combinée avec l'étendue de la base, de sorte que pendant six mois de l'année, la lumière du soleil chasse l'ombre, et l'oblige à passer sous les fondations, dans l'empire des ténèbres. L'adorateur du grand astre ne perd pas un seul instant de vue l'objet de sa contemplation religieuse ; il est en la présence de son Dieu aussi long-temps que le mécanisme de l'univers peut le permettre aux industrieux habitans de l'Egypte fortunée. C'est en Egypte que les premiers Dieux ont été conçus, et ce n'est que là qu'ils se plaisent.

---

(1) V. *mutus liber*, Rupellæ. 1677; *in-fol.*

Partout ailleurs, ils n'ont que des courtisans intéressés ; ce n'est que sur les bords du Nil qu'ils trouvent de vrais adorateurs. Mon fils, disait le père d'Osiris, reposes-toi sur la providence des Dieux, sans négliger pourtant la sagesse des hommes.

Osiris profita des avis paternels, et fut pour l'Egypte le génie du bien, long-temps persécuté par celui du mal. Un jour, une femme pauvre vint demander l'aumône à la porte de Typhon, alors tout-puissant; le mauvais génie levait sa massue pour écraser l'importune suppliante, un bras plus fort arrêta le coup : Osiris reprit son pouvoir fondé sur la justice ; et c'est à cette époque que l'Egypte place son âge d'or, dont elle est redevable à ses Sages autant qu'à ses Dieux.

Gyphtarim, fils de Bansar, fut le premier en Egypte qui se consacra au culte des astres ; il plaça sur les autels la figure des planètes, fut roi, promulgua les grandes lois, et bâtit de hautes pyramides. Ce pontife monarque ne se montrait au peuple qu'une fois l'année, quand le soleil entrait au signe du bélier ; mais il aimait à parler à ses sujets, sans en être vu : ses commandemens n'en avaient que plus de force.

Quant à l'ancien Hermès, il construisit la maison des statues qui servent à mesurer le Nil, éleva un temple au soleil, établit des écoles et des lieux d'exercice, fonda, sur le penchant de la montagne d'Osiris, une ville avec un fanal, en forme de tour, gardé par un aigle noir, un taureau blanc, un lion couleur de feu, et un chien roux. Ces figures d'animaux étaient douées de la parole; sitôt qu'un voyageur entrait, l'un des animaux gardiens des portes, se faisait entendre, disant : « Habitans de la ville d'Hermès, un étranger est dans vos murs; saisissez-vous de lui, et sachez ce qu'il est et ce qu'il veut ».

Le *trois fois sage* fut le premier (1) qui découvrit la science des étoiles : il fonda cent huit cités et leur donna des lois analogues au climat de chacune d'elles. Il institua aussi des fêtes et des sacrifices au soleil, à la terre et aux planètes.

§. XLV.

Suite des merveilles de l'Égypte.

Sur la montagne de sa ville bien aimée, Hermès planta un arbre assez grand pour couvrir la cité entière de son vaste ombrage. Ce végétal rapportait à lui seul les fruits de tous les autres végétaux.

Cette production, dis-je à mon jeune compagnon de voyage, n'existe sans doute plus aujourd'hui ailleurs que dans les livres hiéroglyphiques de tes maîtres. N'en est-il pas à-peu-près ainsi de tout ce qu'ils t'ont enseigné sur l'ancienne Egypte, et que tu as eu raison de retenir avec fidélité ? Ces détails merveilleux peignent l'esprit et les mœurs du temps, et peuvent même, dans le besoin, servir de preuve à l'histoire de cette belle et antique contrée. L'arbre qui rapporte à lui seul toutes sortes de fruits, est vraisemblablement le type d'un peuple heureux qui trouve tout chez lui et ne dépend de personne, quant à ses besoins. Continue.

---

(1) V. *la forêt des philosophes*, folio IV verso, et V recto; *in*-8°. Paris, 1532.

Mon jeune Arabe memphien reprit sa lecture, en me faisant observer que, même dans mon hypothèse, ces leçons qu'il a reçues des prêtres, justifient la valeur qu'il y met ».

Tu vas ranger encore au nombre des hiéroglyphes ce qui me reste à dire sur ce fanal élevé au milieu de la ville, à la hauteur de quatre-vingt coudées. Cette lampe jetait toutes les nuits une grande flamme, tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre, jusqu'à la septième ; après quoi, elle recommençait à parcourir ces sept nuances.

Pythagore. On pourrait expliquer ce phénomène factice en disant qu'Hermès dans ses voyages avait observé les couleurs de l'arc d'Iris, et en offrait la succession aux regards enchantés du peuple égyptien.

Gaphiphe. Me nieras-tu aussi l'origine des pyramides, telle qu'on me l'a enseignée dans les écoles sacrées de Memphis. Trois siècles avant la grande inondation, le roi Saurid songea une nuit, que la terre se bouleversait sous les pieds du peuple ; les hommes tombaient sur leur visage, et les astres détachés de la voûte du firmament, étaient pêle-mêle avec les hommes; les étoiles, sous la forme d'oiseaux blancs, se précipitaient dans les cavernes, et s'y éclipsaient.

Saurid épouvanté, sort de sa couche royale pour aller dans le temple du soleil, et en baigner l'autel de ses larmes. Les pontifes-mages de toutes les sections de l'Egypte sont mandés pour ouïr le récit de ce rêve. Ils arrivent. Leur chef qui résidait à la cour même du roi, prit la parole : « Premier né du Nil! j'ai songé aussi que j'étais à ta droite, sur le sommet de la montagne de feu. Nous nous aperçûmes que le ciel, beaucoup plus bas que d'ordinaire, semblait descendre jusque sur nos têtes, et nous couvrait comme un grand bouclier renversé. Les astres qu'il renferme se mêlèrent sous leurs diverses signes, avec les pâles mortels. Le peuple nous pressait tous deux pour aviser ce qu'il y avait à résoudre dans une circonstance aussi étrange. Nous haussions nos mains par dessus nos têtes, comme pour soutenir le ciel et l'empêcher d'écraser le peuple. Alors, il s'y fit une ouverture; le soleil en sortit pour nous dire : Fils des hommes, le firmament retournera dans sa position naturelle, quand j'aurai parcouru trois fois cent révolutions.

D'après cet oracle manifesté par deux songes presque semblables, les savans pontifes prirent la hauteur des astres pour examiner quels phénomènes ils annonçaient, et déclarèrent qu'on devait s'attendre à une inondation générale, ou à une conflagration universelle.

Saurid aussitôt commanda la construction des pyramides, pour y conserver intérieurement le fisc royal, et pour déposer dessus les trésors de sagesse amassés jusqu'à ce jour, par les prêtres de la science.

Saurid continua de régner avec beaucoup de prudence, d'après leurs bons conseils. Il assigna des retraites aux malades d'entre les artisans qui travaillèrent aux pyramides. Il est le premier des monarques qui tint un registre de la recette et de la dépense, et qui, tous les ans, rendit compte des sommes versées dans la caisse publique. Ces comptes rendus furent gravés sur la pierre, pour l'instruction de la postérité qui n'en profite pas beaucoup.

De son temps, les femmes de Thèbes et de Memphis commençaient à négliger leurs saintes fonctions de mères; Saurid plaça au milieu de la ville une figure de pierre verte, représentant une jeune épouse, assise, allaitant ses deux enfans. Les pontifes consacrèrent cette statue, haute de plusieurs coudées, et lui attribuèrent des vertus merveilleuses. Les femmes enceintes, et prêtes d'accoucher, venaient passer leurs mains sur ses mamelles, et lui promettaient d'élever elles-mêmes leurs nouveaux nés, pour obtenir une heureuse délivrance. Celles qui ne tenaient pas leur parole, et qui, sitôt après être devenues mères, rejetaient leurs enfans sur un sein étranger, en étaient punies par des incommodités graves, dont elles se ressentaient le reste de leur vie; châtiment que leur infligeait Isis, la divinité des bonnes nourrices.

Envain les mauvaises mères faisaient répandre sur la statue verte, de l'eau qu'elles buvaient ensuite, dans l'espoir de repousser les ravages du lait qu'elles avaient refusé à leurs nouveaux nés, elles ne guérissaient point. Ce monument, ainsi que les tables de pierre de la recette et de la dépense, furent détruits par l'inondation prédite. Dès ce temps-là, on avait trouvé en Egypte, l'art d'amollir l'ivoire, et de métamorphoser en émeraude le caillou le plus grossier.

Pythagore. Ce secret ne vaut pas celui de coordonner la dépense à la recette, trouvé par le bon roi Saurid.

Gaphiphe. Il est l'auteur de bien d'autres ouvrages, tous recommandables par leur grande utilité. On lit dans un ancien livre, trouvé au fond d'un tombeau, sur la poitrine d'un cadavre, que Saurid, qui pensait à l'avenir, outre les hiéroglyphes des pyramides, fit encore graver sur les murailles, sur des obélisques, sur des colonnes, et jusque sur les toits des grands édifices, tout ce que les Egyptiens de son temps connaissaient de la science naturelle. C'est lui qui ordonna de représenter avec exactitude et soin, la figure des astres sous leurs signes respectifs. On lui doit le précis des lois politiques, ainsi que les élémens de la géométrie et de la médecine, de l'agriculture et des autres arts nourriciers. Il construisit deux palais astronomiques, l'un d'or pour le soleil, et l'autre d'argent pour la lune: il en constitua les portiers deux chiens énormes, hiéroglyphes vivans des deux tropiques, et chargés d'empêcher le soleil et la lune de sortir et d'aller jusqu'aux pôles (1).

Comme il faisait toutes ces choses et en méditait de nouvelles, le bon roi Saurid interrogea les prêtres : » Quand donc arrivera cette inondation, dont nous sommes menacés ? Il lui fut répondu : Quand le cœur du Lion se trouvera à la première minute de la tête du Cancer. Quand le soleil et la lune seront dans le Bélier ; Saturne et Jupiter dans les poissons ; Mars dans les Balances, et Vénus dans le Lion, à cinq degrés ».

---

(1) Clement. Alexand. *Strom.*

Saurid demanda s'il y avait encore quelque grand accident à prévoir. Les prêtres regardèrent et virent que quand le cœur du Lion aurait fait les deux tiers de son tour, il ne resterait aucun animal vivant sur la terre ; et que quand il aurait achevé son cercle, les nœuds de la sphère seraient rompus.

Le roi commanda sur-le-champ de prendre les pierres noires, et de les poser pour fondemens des pyramides. On les transporta du Nil sur des machines. Chaque pierre était empreinte de certains caractères tracés par les prêtres, qui lui donnaient la vertu de se déplacer d'elle-même, l'espace du jet d'une flèche, d'un lieu dans un autre. Au centre de chacune de ces grandes masses fondamentales, on passa un pivot de fer, lequel perçait aussi de part en part le second lit de pierres posé sur le premier. Ensuite, on coula une matière brûlante autour. On pratiqua à quarante coudées de profondeur des portes donnant sous de longues voûtes. (Car ce qu'on voit des pyramides, hors de terre, est seulement une troisième partie de ces édifices.) Le roi déposa dans ces caveaux trente canopes avec leurs couvercles. Chacun de ces vases pouvait contenir la charge d'une bête de somme. On y renferma ce qu'on avait de plus précieux, tel que des perles fondues et colorées, du fer aussi souple que le drap le plus fin, des poisons subtils et autres breuvages mortels avec leurs antidotes à côté; les hommes publics en ont toujours sur eux : des tables d'airain où sont inscrites des règles médicinales donnant la santé, et des lois de sagesse conservatrices de la paix. D'autres tables de pierre contenant les annales du passé, et des maximes politiques pour l'avenir en forme de divinations : d'autres tables astronomiques attestant l'état du ciel, avec le calcul du repos et du mouvement des étoiles à certaines grandes années, bien éloignées les unes des autres.

Dans l'une de ces pyramides, on déposa les restes mortels des prêtres et des rois. Ces corps occupaient chacun une grande pierre noire et dure, creusée à sa taille; auprès de chaque prêtre, son rouleau de papyrus ou ses tablettes. Il faut savoir à ce sujet qu'il y avait sept ordres de pontifes. Le plus distingué renfermait ceux qui servaient pendant sept années chacun des sept premiers astres. Pour obtenir ce grade suprême, on exigeait l'universalité des connaissances. Tous les ans, ils ordonnaient au peuple une grande solennité, appelée la fête des sept autels; parce que pour avancer les progrès de la science des astres, ils l'avaient réduite en culte. Un flambeau à la main, on faisait sept fois le tour de ces autels pour imiter la révolution des astres dont on encensait les signes.

Outre tous ces objets, on dressa debout contre les parois intérieurs des pyramides, des statues représentant les inventeurs des choses utiles, selon l'ordre des temps. Chaque statue tient entre les mains l'instrument découvert, et la description du procédé nécessaire pour s'en servir.

Chaque pyramide avait son gardien ; lequel possédait la vertu de faire perdre l'esprit et le courage, ou même la vie aux curieux indiscrets qui s'en approchaient trop.

Parlerai-je du premier labyrinthe, bâti dans l'île sainte appelée Mocris ; le roi Tithoës en fut l'ordonnateur, il y a quatorze mille années. C'était un vaste enclos de marbre, renfermant douze palais et trois-cents-soixante autres édifices plus petits.

Parlerai-je de la *Ville Sainte*, (1) bâtie par une main divine, de cette fameuse Thèbes, aux sept portiques célestes ; de ses quatre grandes rues correspondantes aux quatre coins de l'univers. Ses murailles circulaires achèvent de la rendre semblable à la sphère du monde. Thèbes et le monde ont été construits sur le même plan.

Tous ces détails et beaucoup d'autres se lisent aussi dans le *Livre des Illustres* par *Armeli.*

Hermès ou Mercure dont j'ai déjà parlé, s'appela aussi Edrise ; comme pour dire : écrivant beaucoup de volumes. Ce fut lui, en effet, qui apprit à écrire aux Egyptiens, et qui prédit une grande inondation : elle arriva fort à propos pour mettre d'accord les enfans des hommes, qui déjà se querellaient à cause de leurs opinions. Périsse la mémoire de celui qui, le premier, excita une guerre sacrée ! A quoi bon se battre au sujet des Dieux ? Les Dieux sont assez forts, pour se défendre eux-mêmes.

---

(1) Nonnus, *Dionys.* V.

Ceux qui contemplent les astres disent que la grande inondation ne fut pas tout à fait générale, par rapport à l'Egypte. Plusieurs familles survécurent au désastre universel. Alors, on vit les pères imposer les mains sur la tête de leurs enfans, et leur adresser ces paroles en forme de vœu : « Dieu de la nature ! bénis notre postérité ! éloignes d'elle la douleur, et la faiblesse pire que la douleur. Donnes à nos descendans la force, et le courage qui vaut encore mieux, et la prudence qui les surpasse. Fais qu'ils ne soient jamais dépossédés de la terre d'Egypte, dont les eaux sont si douces, les pâturages si verts. Que l'Egypte soit la mère des nations, comme le Nil est le père des fleuves ! Fais aussi que ses annales offrent plus de beaux exemples que les histoires de toutes les autres nations ensemble. Que l'Egypte soit renommée pour sa sagesse ! et que sur le cercueil de chacun de ses enfans, on puisse écrire : « Il a vécu sans connaître le fanatisme et l'esclavage, la maladie et la décrépitude ». Heureux qui passe ses jours en Egypte ! ceux qui la quittent, la regrettent, et pleurent pour y retourner. Celui qui y vient avec de mauvaises intentions, s'en retourne avant d'avoir pu consommer son dessein. Celui qui médite la ruine de l'Egypte, y trouve la sienne. Celui qui y séjourne est en sureté ; celui qui en sort s'en repent.

On dit un jour à un excellent personnage : « Que penses-tu de l'Egypte ? Terre trois fois heureuse, s'écria-t-il, où les rois orgueilleux sont humiliés, où l'infortune trouve des mains pour essuyer ses larmes ! fertile contrée où le grain de froment est aussi gros qu'un œuf de poule; jardin de délices, où depuis Syené jusqu'à la mer, un voyageur peut marcher sur les deux rives du Nil, à l'ombre, la tête découverte, et sans être incommodé des rayons brûlans du soleil; région fortunée, qui produit des fleurs en tout temps! on y peut tresser des couronnes dans toutes les saisons. Heureux pays, où chaque mois de l'année convient également à la plantation. Heureuse terre d'Egypte, où les animaux féroces sont de plus courte stature, en moindre nombre, et d'un moindre courage que dans toute autre contrée (1) »!

L'Egypte est la seule terre du globe qui repose sur elle-même comme un cube, sans éprouver de tremblemens.

Plusieurs savans topographes ont voulu, avec leur graphomêtre, compter le nombre de ses canaux, de ses villes libres et de ses communes populeuses; ils n'ont pu trouver assez de temps pour faire ce calcul. Il y a en Egypte trois cent soixante grandes métairies, autant que de jours dans l'année; et une seule de ces métairies suffirait à l'entretien de tous les habitans de l'Egypte, au nombre d'autant de millions, que la lune met de jours à parcourir ses phases.

Il reste encore quelque chose à voir en Egypte, quand on n'a pas été rendre son hommage au colosse hiéroglyphique du grand Osiris (2), composé de toutes les sortes de métaux, de bois et de pierres. Le temple où se trouve cette statue est à-peine assez vaste pour la contenir; car son chef touche à la voûte; et ses mains étendues semblent repousser les parois de l'édifice pour se faire place.

---

(1) Hérod. II.

(2) Alph. Costadau, *Traité des signes*, tom. II.

Un vieillard d'Ethiopie, aveugle, appela une fois le plus jeune de ses fils, et lui dit : « enfant, mènes-moi en Egypte. Arrivé au pied de la grande pyramide, le vieillard dit encore : enfant, je veux monter sur la plus haute pyramide. —Mais, mon père, tu n'en verras pas davantage.—Je le sais : mais je toucherai de la main les savans caractères qui sont tracés sur chacune des faces de cette pyramide ; et je mourrai plus content quand je pourrai dire avoir touché de mes mains le plus durable de tous les monumens élevés de la main des hommes, et le plus sublime autel dressé à la gloire des astres. Mon fils, saches que si dans tout autre pays l'aveugle ou le vieillard est un mort entre les vivans ; en Egypte, il jouit encore d'une existence heureuse et honorée. Une loi ordonne de se lever quand il passe, de lui donner le bras pendant le jour, et un asyle à l'entrée de la nuit. Honneur à l'Egypte hospitalière, et amie de la vieillesse infirme ».

Mon jeune compagnon de voyage termina ici la lecture de son rouleau de papyrus, en ajoutant : « je n'en ai pas écrit davantage ; mais les prêtres des écoles sacrées de Memphis nous en ont dicté trois fois plus encore. La parole ne tarit point, quand elle a pour sujet les merveilles de l'Egypte : et ce que tu viens d'entendre n'est qu'un faible échantillon de ce qu'on te répétera au pied des Pyramides. Qu'un peuple qui n'a rien de beau à montrer aux étrangers, reste muet ; on conçoit le motif de son silence : l'enfant du Nil est excusable de parler beaucoup, ayant beaucoup à dire ».

§. XLVI.

Pythagore à Memphis. Mœurs privées des Egyptiens.

Arrivés à Térenuthis, nous quittâmes un moment la terre, pour essayer un peu de la navigation du Nil. Nous nous jetâmes dans une de ces petites barques que l'Egypte emprunta à l'industrie phénicienne; construites d'osier et de quelques plantes marécageuses, on les double de peaux en dedans, et on enduit le dehors de goudron. Nous voguâmes lestement ainsi jusqu'à *Letus*, chef-lieu d'un nome; puis à Cercesura, endroit remarquable par sa situation; c'est-là que le Nil divise son onde en deux grands canaux naturels.

Laissant Héliopolis et Babylon à notre gauche, nous mîmes pied à terre dans une petite plaine, dite le Champ-d'Or; là, commence le territoire de *Memphis*, que les Egyptiens prononcent *Momphta*, c'est-à-dire *eau du seigneur*, (*ville de l'eau du soleil*). Cette grande cité, bâtie à l'occident du Nil, maitrise ce fleuve par une chaussée, ouvrage du roi Menès, ou plutôt exécuté sous son règne.

Elle exige un entretien sérieux; si elle venait à se rompre, tout Memphis serait submergé.

Cette digue, dont elle avait besoin contre les inondations, pourrait lui servir de rempart contre l'ennemi : en sorte qu'elle est devenue une place extrêmement forte, et un lieu de résidence plus agréable que Thèbes, au pied d'une montagne de sable, sur le sommet de laquelle on a élevé un palais. Dans les environs est un bois ; les arbres en sont d'une grosseur telle, que trois hommes tendent leurs bras au bout l'un de l'autre pour en mesurer le circuit. La température de cette région est si douce, qu'aucun végétal, pas même la vigne, n'y voit tomber son feuillage.

Je trouvai (1) des coquilles de mer dans l'intérieur de la montagne qui domine Memphis.

Le grand lac Mœris, protecteur de la ville, communique au Nil par un canal de quatre-vingt stades. Il a trois cents pieds de large. Les eaux du fleuve sont contenues par ce canal, ou dirigées selon le besoin des agriculteurs, par une écluse, que des bras intelligens ouvrent et ferment à volonté, mais à grands frais. Chacune de ces manœuvres coûte cinquante talens.

A la naissance du canal, Gaphiphe me fit observer le *niloscope*, instrument propre à mesurer les crues annuelles des eaux nourricières de l'Egypte et bienfaictrices de Memphis. Il est divisé par coudées et par doigts, pour être plus à la portée du peuple, qui le consulte avec tant d'empressement. Depuis une longue série de siècles, on en conserve le résultat de chaque année. Une hauteur de douze *coudées* ne suffit pas ; dix-huit sont beaucoup trop : le nombre quinze est le terme moyen pour remplir le vœu public.

Dans la maison de mon père, m'observa Gaphiphe, la citerne donne de l'eau, sur un gros sable gris, à la hauteur d'une demi coudée.

---

(1) Hérod. II.

La banlieue est parsemée d'habitations riantes. Sur la porte de plusieurs, je remarquai des ailes (1) d'épervier : c'est pour indiquer, m'apprit mon jeune guide, que les propriétaires ou possesseurs sont de race antique et distinguée.

A l'approche de Memphis, où nous entrâmes par la porte (2) dite de la Vérité; mon jeune compagnon de voyage me dit avec chagrin : je n'ose t'offrir notre maison pour séjour, jusqu'au moment où tu dois être présenté au roi. J'aurais eu bien du plaisir à te faire connaître mon père et ma famille. Nous ne sommes pas des premiers de la ville ; et un étranger, aussi puissamment recommandé que tu l'es, pourrait dédaigner....

Pythagore. Fils de Gaphiphe ! que dis-tu ? Je me proposais de te demander l'hospitalité que tu m'offres. Je la préfère à celle d'Amasis. Je voulais encore te prier d'être mon guide.

Ce bon jeune homme me répondit, en me serrant dans ses bras, et me conduisit dans les foyers paternels. Une branche de sicomore dressée contre la porte, nous annonça qu'il s'y passait quelque sinistre événement. Son père, sa sœur et son frère entouraient le lit de douleur où la mère de famille semblait n'attendre, pour expirer, que l'instant de voir encore une fois son fils premier-né et de lui dire le dernier adieu. Le sacrifice qu'on avait fait aux trente-six *cnats*, (3) génies qui président aux trente-six parties du corps humain, n'avait apporté aucun soulagement. La scène fut courte, mais déchirante, et ma présence de quelqu'utilité. Je partageai la douleur commune. Une larme d'un étranger est un baume consolateur pour une famille au désespoir. Je ne quittai pas mon guide d'un seul instant. Il avait besoin d'épancher l'amertume du sentiment qu'il éprouvait; heureusement nous étions fatigués de nos dernières courses. Je l'invitai à se jeter sur sa couche, et pour l'y déterminer, je la partageai avec lui. Un rézeau (1) est tendu autour, contre l'importunité des moucherons

---

(1) Stuckius, *Conviv.* II. 30.

(2) Diodor. Sicul.

(3) *Cnat*, ou *Sicat*, mots égyptiens qui signifient *decans*, ou Dieux éthérés.

Il exigea de moi, à son tour, que je l'aidasse à gouverner sa maison dans ces premiers momens. Le surlendemain au soir, on alla avertir les embaumeurs : une loi assez nouvelle portée contre l'incontinence de ces hommes, exige la révolution de trois journées entre l'heure du trépas et celle de la sépulture. (2) ils vinrent le matin suivant, et demandèrent auquel des trois prix fixés pour leur ministère, on voulait s'arrêter. On se détermina pour le prix moyen. (3) Ils se mirent aussitôt à l'œuvre, en face du soleil: (4) je fus témoin de leurs opérations. Mon jeune guide m'en ayant prié, afin de leur en imposer par ma présence : souvent ils négligent leurs fonctions, quand on ne les surveille pas. Ils étaient trois ; ils ne furent bientôt plus que deux ; celui d'entre eux chargé d'ouvrir le corps par une incision au côté gauche du cadavre, avec une pierre d'Ethiopie, fuit et disparaît pour éviter les malédictions qu'on est dans l'usage de prononcer contre lui ; les Egyptiens pensant mal d'un homme qui peut, de sang-froid et par métier, déchirer le corps de son semblable, même après son trépas. A l'aide de divers instrumens, on enleva de l'intérieur du cadavre tout ce qui présente un aliment à la putréfaction, excepté le cœur et les reins qui furent lavés dans du vin de Palme. On y injecta à la place, à l'aide d'un chalumeau, de la résine de cèdre ; puis on le déposa, dans le natron (sel alkali fixe,) pour y rester comme enseveli, l'espace de deux mois ; pendant ce temps, la famille vêtue de deuil se montre dans les différens quartiers de la ville, pour recevoir les consolations accoutumées. J'accompagnai mon jeune guide en tous lieux.

---

(1) *Conopoaeum*. J. Alstorf. *de lectis*. 1704.

(2) ... Afin que les embaumeurs ne s'accointent d'elles (des belles femmes mortes), dit naïvement Claude Guichard, liv. III. *des funérailles*. V. Hérod. II.

(3) Environ 1500 francs. Diodor. sic. Hérod. et Caylus; *Hist. acad. inscript.* tom. XI, *in*-12.

(4) Plutarque, second traité *du manger-chair*, au commencement.

Quant aux entrailles, voici ce qu'elles devinrent ; (1) on les renferma dans un vase consacré à cet usage ; puis j'entendis sortir de la bouche de l'embaumeur, la prière suivante faite au nom du défunt : « O soleil ! notre Dieu ! toi qui donnes la vie aux hommes, reprens-moi. Tant que j'ai vécu, j'ai honoré ceux qui ont engendré mon corps. Je n'ai tué aucun homme ; je n'ai point violé de dépôt. Si quelquefois j'ai bu ou mangé des choses défendues par la loi, la faute en est à ce qui est renfermé dans ce vase. »

---

(1) Porphyre, *abstin. de la chair*... IV. 10.

Et le vase, tandis que l'on proférait les dernières paroles de la prière, fut jeté dans le Nil.

Au bout de soixante jours, les embaumeurs revinrent pour dessécher les chairs avec du nitre, (1) jusqu'à ce qu'il ne restât plus du cadavre que la charpente osseuse recouverte de la peau seulement. Ils enveloppèrent le corps de la tête aux pieds avec des bandelettes de toile enduites de komi, (c'est une gomme d'Arabie) en observant de lui croiser les bras, les mains tournées vers le visage. On apporta un coffre de bois de figuier d'Egypte (espèce de sycomore) et de forme humaine, pour y renfermer ce triste et cher dépôt. Les Egyptiens appellent le cercueil *dardarot* ou *maison* (2) *éternelle*, et la mort *muth*. Mon jeune guide peignit lui-même dessus plusieurs figures hiéroglyphiques dont je lui demandai l'explication : « hélas ! me dit-il ; tu vois un coq étendre ses ailes sur trois petits poussins dont un n'est encore qu'à moitié sorti de sa coquille. (3) Une poule est couchée sur le côté, à l'écart et toute nue ; il ne lui reste plus une seule plume sur tout le corps : naïve image de ma famille infortunée ! Ma pauvre mère est cette poule jadis féconde et bienfaisante. A présent ses enfans sont obligés d'aller se réfugier sous l'aile de leur triste père. J'ai peint ce tableau de famille, monument éternel de ma douleur, avec de l'émail pulvérisé.

---

(1) Pline, *hist. nat.* appelle les momies *servata corpora*. Pomp. mela. *funera medicata*.

(2) Diod. sic. I.

(3) Cet hiéroglyphe aura pu fournir l'idée du nid d'oiseaux, représenté sur un cercueil, près de Rome; Caylus, *antiq. rom.* tom. III, p. 260, 261 ; *in*-4°.

Il m'ajouta : « nous ne sommes point d'avis de porter le corps de notre mère dans les catacombes publiques, hors de la ville. Mon père consent à le garder avec nous, sous le même toît. (1) Nous allons dresser ce cercueil contre les parois de l'appartement le plus honorable de la maison. Nous ne cesserons d'être sous les yeux de notre mère ; elle présidera toujours à ce qui se fera ici ; et chacun de nos repas sera terminé par une libation en son honneur ».

Des voyageurs envieux ont indignement travesti cet usage. Ils racontent que les Egyptiens, pour égayer leurs banquets, placent au bout de leur table l'anatomie sèche d'un homme : afin que le spectacle de leur anéantissement les porte à user des plaisirs du moment, sans en remettre la partie au lendemain. (2)

Les derniers devoirs rendus à la mère de Gaphiphe furent terminés par un banquet. On en dressa la table, selon l'usage, (3) hors de la maison, devant la porte. C'est dans ces occasions qu'on aime à étaler les ustensiles domestiques, indices de l'aisance et de l'ordre qui règnent dans l'intérieur des familles. Les cyathes, les coupes, les vases à large panse sont d'airain. On appelle ces derniers *éthanion*. (4) Je remarquai d'autres vases recouverts d'un enduit de couleur qui imite parfaitement celle de l'argent. Vingt siècles pourront à peine en altérer la nuance. J'en vis qui ressemblaient pour la forme aux *lagynes* (5) de Samos.

---

(1) Cic. *Quaest tuscul.* I.

(2) Caylus, *Antiq. égypt.* tom. VI.

(3) Pompon. Mela. Stuckius, *Conviv.*

(4) Athenée, XI.

(5) *Lagena*, en latin ; *bouteille*, en français. Athe. XI.

On termina le repas funèbre par cette prière (1) accoutumée :

« Soleil! et vous tous, *Astres* (2) sans nombre, d'où la vie de l'homme découle, reprenez celle qui animait ce corps »....

Puis, vint le cérémonial d'une grande coupe d'absinthe, qui passa successivement sur les lèvres de tous les convives.

Une femme attachée au service de cette maison, fut tellement affectée du trépas de sa maitresse, qu'elle lui survécut de quelques semaines seulement. Le cérémonial de ses funérailles devait être plus simple. Des créanciers vinrent s'y opposer, en montrant un titre qui leur donnait des droits sur le cadavre (3) de cette femme. Ce titre était une somme qu'elle avait reçue d'eux pour soulager son vieux père; ils avaient acquis la propriété de son corps, privé de la vie, pour s'y exercer aux opérations de l'embaumement. Gaphiphe rendit aux créanciers la somme avancée par eux, et racheta ainsi les restes de la défunte. Ce dernier trait de vertu n'était point parvenu à la connaissance de la famille qu'elle servait.

On lava le dedans du corps avec de l'eau et du sel; on l'enveloppa dans des jets de palmiers; puis, mon jeune guide et moi, nous le fîmes conduire, sous nos yeux, à la sépulture commune aux habitans de Memphis, dans la grande plaine de Sacchara, à l'occident de la ville. Là, à cinq ou six pieds sous le sable, se trouve un vaste rocher, dans lequel on a pratiqué, à la pointe du marteau, une infinité de petites loges, dernière habitation des mortels. Les Egyptiens appellent ces retraites souterraines *Amenthen*, (1) comme pour signifier : la terre donne et reprend les matériaux de la vie.

---

(1) Euphante, cité par Porphyre, *de abstinentiâ*. IV. 10.
(2) Synonime de *Dieux*, en Egypte.
(3) Lamothe Levayer, XIV. *Homélie*.

On y place debout les cadavres, la plupart renfermés dans des boîtes de Sycomore. (*Butoi*, en langue égyptienne). Ce bois se corrompt difficilement (2).

Je visitai ce grand amas de cercueils : j'en remarquai quelques-uns qui avaient des yeux, espèces de petites fenêtres de verre (3), pour reconnaître le corps embaumé. Cette recherche dispendieuse est pratiquée surtout à l'égard des momies (4) domestiques.

§. XLVII.

Détails domestiques sur l'Egypte. Comestibles. Arts et Métiers.

Dans les catacombes de Sacchara, distribuées en plusieures galeries souterraines, rentrant les unes dans les autres, les corps sont rangés selon l'âge et le sexe. Là aussi, se trouve le labyrinthe des oiseaux de toutes sortes, embaumés avec le plus grand soin, et conservant encore la vivacité des couleurs du plumage. Ils sont renfermés dans des urnes de terre. J'y reconnus principalement beaucoup d'Ibis. On n'accorde ainsi les honneurs de la sépulture qu'aux volatiles nourris dans les temples. Il n'y a qu'en Egypte où l'homme ne se croit pas dispensé de la reconnaissance envers les animaux qui lui font du bien.

---

(1) *Dans et accipiens.* Plutarch. *Is. et Os.*

(2) Hesychius. *Lexic. graec.*

(3) Voyez une lettre et sa réponse, tom. VIII, au commencement de la gazette littéraire de l'Europe.

(4) Ou *mummies* ; ce mot veut dire *cadavre sec.*

Cette réflexion est de mon jeune hôte : je lui représentai à ce sujet qu'il m'avait servi à table de l'Onocrate (le pélican) ; et cet oiseau, lui dis-je, n'est pas méchant.

Le fils de Gaphiphe me répliqua : mais il mange le poisson qui nous sert de nourriture à certaines époques de l'année.

Pythagore. N'en a-t-il pas autant le droit que le peuple d'Egypte ? Expliques-moi cette autre contradiction ! pourquoi autour des temples où le bœuf Apis est choyé comme un Dieu, ne se fait-on pas scrupule de manger la chair du veau ?

Gaphiphe. Apparemment, parce qu'une génisse n'est pas encore une vache.

Pythagore. Sans doute. Est-ce qu'il faut demander raison des usages religieux ?

Gaphiphe. Pourquoi non ? le phagre, dont on s'interdit la chair aux deux extrêmités du Nil, est redevable de l'existence qu'on lui laisse, à la couleur sanguine dont ses nageoires sont peintes.

Pythagore. En cela, je suis de l'avis de vos prêtres ; il ne faut point familiariser le peuple avec la vue du sang.

Mon jeune hôte reprit : un observateur superficiel croira nous surprendre en contradiction, en voyant, à Peluse, de l'oignon sur nos tables et sur nos autels. Apprenons lui que nous regardons comme sacré l'oignon marin qui nous guérit. Nous mangeons l'oignon potager.

Tu pourras du moins rendre témoignage à notre sobriété ; je ne t'ai point servi cette liqueur précieuse qu'on te versera par flots à la cour d'Amasis, quand il sera de retour dans la capitale. Nous n'avons pu t'offrir pour boisson que du *zythum*. C'est de l'orge (1) fermentée dans une infusion amère de lupin ; invention d'Osiris. Les Pélusiens s'enivrent avec cette liqueur factice, aussi bien que les Grecs avec celle de Bacchus. De la pâte levée fait la base de nos comestibles.

PYTHAGORE. Pourquoi ne pas se contenter de l'eau pure de votre fleuve nourricier?

Mon jeune hôte me répondit : « Le médecin de ma mère, devant la porte duquel nous sommes, te satisfera mieux que moi ; entrons-y ».

L'expérience, nous dit ce médecin, l'expérience, qu'il faut consulter avant les maîtres dans la science du corps humain, enseigna, depuis long-temps, que l'eau du Nil, prise sans mélange et crue, rend sujet à l'élephantiase (le scorbut ou la lèpre), principalement pendant les premiers jours qui suivent l'inondation. Alors, les eaux nécessairement sont troublées par la grande quantité d'insectes et autres matières mal-saines qu'elles ont mises en mouvement, et qu'elles charient dans leur cours. Le limon qui engraisse nos terres, altèrerait notre santé, si nous faisions un usage trop habituel de ces eaux. C'est bien assez que le pauvre ait sans cesse les bras plongés dans cette vase pour les besoins publics. Car le peuple égyptien est peut-être le plus sale de tous. Dois-je te dire qu'il pétrit la boue avec ses mains, et la pâte avec ses pieds.

---

(1) *De la bière*. Diodor. sic. Columel. *de re rust*.

PYTHAGORE. Je m'étonne qu'il n'y ait pas plus de malades en Egypte.

LE MÉDECIN. A chaque *decan* (1) du mois, le peuple s'administre des vomitifs (2) qui le purgent ; outre sa sobriété et l'importance religieuse qu'on est venu à bout de lui inspirer dans le choix de ses alimens, nous lui avons persuadé que toutes les maladies ont pour cause unique, une nourriture mal-saine. Malgré nos soins, il faut le surveiller de près. Le magistrat ami des hommes, doit ne pas les perdre de vue un seul instant en Egypte. La multitude n'a que trop de pente à retourner dans ses ornières fétides.

Les prêtres secondent les magistrats, et leur exemple en dit plus que leurs préceptes. Ils ont en général peu d'embonpoint ; mais ils jouissent d'une santé parfaite, et plusieurs d'entr'eux s'abstiennent non-seulement de la chair des animaux, mais même d'œufs et de lait; non-seulement de vin de vigne, mais même de vin d'orge, de lotos ou de palmier.

Ils estiment peu ceux de leurs élèves qui sont gras et replets : plus les olives sont charnues, disent-ils, moins elles rendent d'huile.

Ils pensent, avec les sages de l'Orient, que le régime végétal donne de la mémoire ou la conserve.

---

(1) Période de dix jours.

(2) Dacier, *vie de Pythagore*, p. 167.

Pythagore. Je n'ai jamais vu tant d'aveugles (1) qu'en Egypte.

Le médecin. Parles-tu hiéroglyphiquement ?

Pythagore. Sous les deux sens.

Le médecin. Nous laissons croire au peuple que la cécité qui l'afflige, est un châtiment de ses Dieux, jusqu'à ce que nous ayons pu en découvrir les causes et la guérison.

Pythagore. Ne pourrait-on pas rapporter cette incommodité aux pierres que l'Egyptien taille et remue sans cesse sous les ardeurs du soleil ?

Le médecin. J'y ai pensé ; mais il ne faut pas le dire. Un peuple clairvoyant et désœuvré est trop dangereux pour lui-même et pour ses chefs.

L'habitant du Nil a senti de bonne heure le besoin de s'astreindre à des règles dietetiques, dont ses prêtres lui ont les premiers montré l'usage et les salutaires effets. Car jamais ils ne boivent que de l'eau de source, dans des coupes d'airain ; le reste de la nation, excepté les riches, s'abreuve dans le Nil, sans purifier (2) cette boisson : le peuple et le porc, ont ici, comme ailleurs, les mêmes habitudes.

La bonne nature qui a tout prévu, a semé sur nos pas des végétaux purgatifs ; la Thébaïde en est remplie. Le cassier est indigène au milieu de nous ; l'imprudence ou les excès momentanés ne peuvent avoir des suites longues et fâcheuses : la religion s'est entendue avec la nature pour veiller à notre santé. Elle ferme la porte des temples aux porchers, afin de confirmer la répugnance que nous devons avoir pour l'usage habituel de la chair de porc, reconnue pernicieuse sous un climat chaud.

---

(1) Diodor. Sic. I. 22.

(2) Cocchi, *regime Pythagorique.*

Nos lois, tant civiles que sacrées, se réunissent pour nous inviter à ne pas exiger de la vache plus que son lait et sa progéniture; épargnons la mère, du moins tant qu'elle est susceptible d'être féconde.

Ce n'est pas un grand sacrifice pour la sensualité que de s'abstenir de la chair du faucon grand et petit, de l'épervier, de l'aigle, du corbeau, de la huppe, des cigognes, des grues, de l'ibis, et autres oiseaux chasseurs qui vivent de meurtres et de rapines. Les ichneumons, les belettes, les chats, les chiens, n'offrent pas une nourriture assez délicate pour être regrettée. Nous pouvons très-bien encore nous passer de la loutre, du pélican et de la tadorne, et les laisser en paix nous délivrer de l'excès de la population de nos lacs. Que ferions-nous aussi de la chair fibreuse du Cinocephale (le singe), qu'il faudrait aller demander aux Ethiopiens; c'est bien assez de leur être redevable du culte qu'on rend ici à ce quadrupède imitateur : ce qui nous a vallu l'imputation d'avoir divinisé des hommes vivans.

Quelques étrangers s'amusent aux dépens de nos prêtres qui défendent l'anguille et la lamproye, et tous les poissons sans écailles; nos prêtres en savent plus qu'eux, et pourraient leur apprendre que cette nourriture, de difficile digestion, épaissit le sang et favorise la lèpre. L'habitant du Nil abandonne le poisson séché au soleil, à ces peuplades indigentes répandues sur la côte maritime.

Que les Mustarabes et les Troglodytes se repaissent du fruit de leur pêche ! ils y sont condamnés par la nature du pays où ils vivent errans. L'Egyptien sédentaire n'a besoin que de végétaux. Goûter du poisson une fois l'année, le 9 du mois toth, leur suffit. Il sera toujours temps pour lui de recourir aux salaisons, s'il se détermine à devenir une nation commerçante.

La charrue le dispense de flèches et de filets. Qu'il mette toujours sa gloire à rendre l'Egypte le plus beau jardin de l'Univers ! Rien ne lui manquera. Que lui faut-il de plus que l'abondance et la santé ? Qu'il soit le premier peuple agricole de la terre ! Tout l'éclat attaché au nom des Atlantes ne vaut pas une bonne expérience rurale du genre de celle que nous répétons tous les ans au lever de la canicule, pour éprouver nos semences. Il nous reste encore bien des propriétés à reconnaître dans les plantes. Un jour sans doute, au lieu de se contenter de machurer nos cannes mielleuses, ou de les sécher au four ; nous trouverons les procédés nécessaires pour en extraire le suc (1) et lui donner de la consistance. Ce qui me surprend, c'est que nous n'ayons pas essayé de faire éclore nos œufs de poulets, de canards, d'oies et de pigeons à la chaleur des fours. Le fumier nous réussit ; mais pourquoi ne pas chercher à faire mieux que l'autruche et le crocodile, nos premiers maîtres en fait d'incubation ? Celle des couvins d'abeilles dans les étables de nos taureaux sacrés devrait nous engager à perfectionner toutes ces méthodes.

---

(1) Le *sucre* des modernes.

Nous sommes un peu routiniers ; c'est le défaut des peuples sans ambition.

Je dis au médecin de mon jeune hôte : Comment accorder cette assertion avec le génie des découvertes qu'aucun peuple ne refuse à celui d'Egypte ?

Le médecin. Cela se conçoit ; notre nation est laborieuse et patiente. Sa longue aversion pour le commerce maritime prouve qu'elle n'a que des desirs bornés. Les inventions dont on lui fait honneur sont dues, partie à un peuple antérieur dont elle est une colonie, partie aux prêtres qui ont voulu, par la science, balancer le pouvoir des rois, partie enfin aux courtisans jaloux de plaire à leur maître. Ce n'est pas l'habitant des campagnes ni celui des villes dans les dernières classes qui cultivent, par exemple, le talent de graver sur presque toutes les espèces de pierres fines ; et cependant cet art date de plus de douze siècles ; comme le prouvent nos monumens : on y reconnaît les scies, les poinçons et plusieurs autres outils à l'usage des graveurs ; ces artistes font bande à part avec le monarque qui les retient à son service, comme des instrumens de luxe. Il faut bien distinguer les découvertes utiles des inventions brillantes. Notre charrue est à peu près la même qu'elle était il y a mille ans, parce qu'on ne laboure pas à la cour des rois. L'anatomie, l'art le plus utile après l'agriculture, n'a fait de progrès qu'autour du trône et aux pieds des autels. Le peuple des champs s'en tient à quelques notions grossières et toujours les mêmes ; il se défierait d'une opération compliquée, et n'aurait peut-être pas tort. La science d'embaumer étendit celle de guérir; les défunts rendirent service aux vivans.

Pythagore. Votre usage de rendre les professions héréditaires, a bien pu aussi rallentir l'essor du génie.

Le médecin. Il n'en est rien. L'exercice d'un métier, d'un talent ne passe point du père au fils, par exprès commandement de la loi. Tu ne trouveras point à Memphis des familles de graveurs en pierres fines, de temps immémorial.

La superstition fait plus de tort aux arts que la routine. Par exemple, il faut convenir qu'elle interdit des comestibles réputés très-sains par la médecine; elle oblige aussi les sculpteurs à ne composer que des monstres dont ils ne trouvent certainement pas le modèle dans la nature. Toutes ces figures, moitié humaines, moitié animales, ne nous feront point ranger parmi les peuples grands artistes; et cependant il sera difficile de nous surpasser pour le tecnique.

Pythagore. Il est remarquable que les Egyptiens réussissent dans les deux genres les plus opposés. Qui ne serait surpris de voir le même peuple bâtir les pyramides de Memphis et graver des pierres fines, construire un labyrinthe et fabriquer des anneaux et des chatons?

Le médecin. C'est que les procédés des arts dérivent d'une même source, et tendent au même but. En fouillant la terre pour en arracher des blocs pierreux, on rencontra des filons de métaux. De grandes pierres bien unies invitèrent la main à y tracer des caractères; on passa aussitôt du grand au petit. La métallurgie fournit à la fois des instrumens capables de soulever des quartiers de rochers, et des ustensiles d'une trempe à pouvoir laisser des traces sur les matières les plus dures : nos pierres précieuses le sont à un dégré qui surpasse celles des autres pays. Le smaragde vrai de la Thébaïde résiste à tout autre acier que celui de Memphis et de Thèbes. Les étrangers en conviennent. Nos graveurs exécutent le relief avec le même succès que le creux. Je possède une pierre égyptienne représentant un scarabée, qui offre ce double travail ». Après un instant de silence, le médecin reprit, d'un ton grave : « Jeune étranger, remarque une particularité que je ne dois pas taire, même à ceux qui ont le moins de prévention contre l'Egypte : nos pierres gravées ne servent que très-rarement de cachets ou de sceaux ; nous ne trouvons pas nécessaire d'ajouter à l'authenticité de l'écriture l'autorité d'un autre signe apposé au bas. Ce double emploi décèle trop de défiance ; il est indigne d'un peuple loyal.

Si tu voyages jusqu'à Thèbes, tu y rencontreras de nos chimistes (1) qui possèdent des procédés propres à imiter les pierres fines, et à métamorphoser le caillou en émeraude. Mais ils tiennent leurs opérations secrettes. Nous excellons dans la fabrique du verre, malgré les prétentions des artistes de Sidon et de Tyr. Nous n'en sommes pas tout-à-fait redevables à notre industrie. Notre pays est le seul qui produise la substance convenable dont on ne peut se passer pour parvenir à cette belle composition. Je veux parler de la cendre d'une plante qui ne croît qu'en Egypte. On te montrera des coupes de verre dont la pureté rivalise celle du cristal ; d'autres, peintes de façon qu'elles changent de nuances selon leur point de vue. Nous ciselons le verre, nous le travaillons au tour ; nous savons le dorer. On nous surpassera sans doute ; jusqu'à présent, nous avons constamment laissé derrière nous tous nos contemporains.

---

(1) *Recherches sur les Egypt.* de Paw.

Personne avant nous n'a imaginé ces miroirs portatifs de métal, dont tu admireras un nouvel essai en grand sur le sommet du temple d'Héliopolis où il réfléchit les rayons du premier des astres.

Dès le siècle de Sésostris, nous savions couler des colosses de verre colorié en émeraude, comme tu le verras dans le labyrinthe. Nous pourrions nous passer de cette riche mine d'émeraudes que l'Ethiopie jadis nous disputa si longtemps. Nous n'avons rien à envier à la Perse, puisque nous sommes parvenus à contrefaire ses plus beaux vases, avec l'alabastrite de notre Thébaïde.

Etranger, il est à propos de te prévenir encore que les porcelaines de Naucratis, ouvrage des Grecs, doivent leur première origine à nos fayances de la Thébaïde, et à nos émaux bleux.

Tous ces petits monumens de l'industrie ne sont pas encore le résultat de nos principes, mais seulement le fruit de l'observation et de l'expérience. Si nous avons déjà fait tant de choses avec la seule notion de la différence des sels, que ne devons-nous pas nous promettre par la suite ? Peindre le verre et la toile, sont des essais garans des plus heureuses découvertes. Nous avons trouvé le secret de rendre l'ivoire ductile.

§. XLVIII.

Sur les femmes.

Ces détails curieux ne me satisfaisant pas encore, je voulus voir par mes yeux tout ce dont on m'avait entretenu ; je me proposai surtout de rechercher la véritable cause du peu de progrès de certains arts. Ce phénomène politique devait avoir un motif déterminé : je me livrai donc à mes propres observations, en attendant le moment propice de paraître en la présence d'Amasis. Je me doutais déjà que les femmes devaient avoir beaucoup d'influence dans tout ceci : point de grands artistes, point de belles statues où il n'y a point de belles femmes. Il faut des modèles parfaits pour exécuter le simulacre majestueux d'un Osiris, d'une Isis : les Egyptiens ont agi prudemment en représentant leurs Dieux et leurs héros des deux sexes, emmaillottés dans une gaine de momie ; n'ayant pas de belles proportions à rendre.

Les arts d'imitation ont besoin pour leur perfectionnement d'être devant la belle nature, et sans cesse environnés d'objets qui provoquent le crayon et le ciseau. Quel enthousiasme peut éprouver un statuaire en Egypte ! Toutes les femmes y sont mal conformées ; et les traits de leur visage ne dédommagent pas de ces nuances fraîches dont il est privé ! La vivacité du regard, qui fait excuser tant de défauts dans la physionomie d'une femme blanche, dans celle d'une Egyptienne, devient un tort de plus, et prend un caractère équivoque, dont la licence seule peut s'accommoder. Plus une citoyenne de Memphis se charge d'ornemens, moins elle est supportable; la richesse des habits ne saurait suppléer à l'absence des grâces. Je n'ai pas rencontré une seule Memphienne douée de la beauté, ou de ces agrémens de détail qui tiennent lieu d'un bel ensemble : bouche large et grosses lèvres; de petits yeux sous un front mal dégagé : ce n'est pas en se colorant les sourcils avec de petits pinceaux, qu'elles parviendront à corriger la nature marâtre envers elles. Ce qu'elles auraient de plus avantageux, serait la taille haute et bien prise de leurs corps; elles s'enlèvent cette ressource par un embonpoint factice qui repousse le désir. On dit qu'à ces défauts qui ne sont que trop visibles, elles joignent encore de secrettes imperfections. Le voile que leur a donné la nature, remplace mal la ceinture de Vénus qui leur est constamment refusée; et la circoncision n'y remédie pas : mais on assure qu'elles sont pourvues de talens extraordinaires dont le Dieu Priape fait beaucoup de cas. Quoiqu'il en soit, si les Egyptiens ont reçu du Ciel le don de la sagesse, ils le payent cher, en le partageant avec de telles compagnes. Il est vrai qu'eux-mêmes ne sont pas de beaux hommes; il y a beaucoup de nains et de myopes parmi eux.

Les devoirs de la maternité donnent un intérêt de plus aux femmes de Sidon, qui les remplissent. Il en est tout autrement en Egypte; les mères qui allaitent leurs enfans, offrent un spectacle qu'on n'est pas tenté de voir deux fois. Ce qui fait le principal attrait de la beauté, le sein, ne présente pas, sur les bords du Nil, ces formes heureuses, qui enchantent, qui enivrent à Samos et dans Cypre, et sur lesquelles on ne peut arrêter impunément ses regards. On éprouve ici un sentiment contraire. Enfin, faut-il le dire, la vache Io répugne moins.

Je ne suis point étonné du peu d'ascendant des Egyptiennes sur les affaires publiques. Elles ne sont regardées que comme des instrumens de population; et en cela, elles remplissent parfaitement l'intention de leurs maris : il n'est point rare de les voir accoucher de sept enfans d'une seule grossesse. Les eaux du Nil (1) leur communiquent, croit-on, cette vertu.

En Egypte, on n'est point difficile sur les jouissances de la vie. On vise à l'utile; et sans trop analyser le plaisir, on ne demande que des sensations vives et fécondes. C'est bien ici que l'amour porte un épais bandeau.

Si les femmes des rangs mitoyens ne sont pas pourvues de plus d'agrémens, elles possèdent beaucoup de qualités estimables. Intelligentes, laborieuses, elles semblent nées pour le commerce. Ce sont-elles qu'on voit dans les marchés publics vendre, échanger les toiles et les étoffes pour des denrées et des fruits; leurs maris travaillent à la maison.

Les Egyptiennes des deux autres castes, c'est-à-dire des extrêmités du corps social, sont moins nombreuses, peut-être parce qu'elles mènent une conduite moins régulière. Elles s'abandonnent, sans retenue, à ce qu'elles appellent leur destination. Celles du plus bas étage ont en effet les mœurs les plus viles et les plus corrompues. Ce sont elles qui font les honneurs du phallus, dans la pompe de Sérapis ou d'Osiris. Les autres Egyptiennes, appartenantes aux citoyens riches et puissans, mettent un peu plus de dignité et de mystère à leur vie dissolue.

---

(1) Aristot. *Hist. anim.* III.

Si toutes ces femmes avaient moins de laideur, elles seraient sans doute plus pudiques, et si elles eussent voulu, plus considérées, quoiqu'esclaves des hommes par le fait et par la loi. La constitution de l'état leur interdit le trône et l'autel : elles ne peuvent être ni prêtresses, ni reines ; tout au plus régentes. On ne leur permet pas même d'entrer dans les deux temples de Jupiter Ammon, soit en Libye, soit dans la Thébaïde ; et on ne leur accorde la faveur de contempler le taureau Apis, que lors de son avénement au sanctuaire de Memphis. Les crises politiques ont obligé à quelques exceptions.

Cependant, dans l'acte civil de leur union, les maris dévots consentent à la clause d'être soumis (1) à leurs femmes. Mais cette clause est moins un acte de rigueur qu'une formule religieuse en l'honneur de la déesse Isis.

Par une bisarrerie qui n'étonne pas ceux qui ont étudié l'ame humaine, les Egyptiennes qui n'inspirent ni amour, ni estime, excitent la jalousie. Les riches habitans de Memphis, et apparemment des autres grandes villes, pour tenir les femmes sédentaires et les empêcher de se produire en public, ne leur donnent point de chaussures, et en même-temps ont fait passer en usage de regarder comme un déshonneur, de paraître et de marcher hors de la maison, le pied nu. Une femme encourrerait toute la disgrâce de son mari, s'il lui surprenait des sandales qu'elle se serait procurées à son insu. Mais le cas est rare. Un chef de maison opulente entretient des eunuques pour surveiller ses compagnes ; car on peut en posséder plusieurs à-la-fois. Un Memphien prétend-il donc se dédommager de la qualité par la quantité ? calcul autant immoral que faux !

---

(1) Diod. sic. *Bibl.* I. chap. 27. p. 31.

De ces observations, il suit que le peuple du Nil, déjà si peu aimable par lui-même, attristé encore par son culte sévère, ne peut trouver des jouissances bien délicates dans le commerce des femmes, dont l'organisation ingrate n'inspire rien au cœur, ne fournit rien à l'imagination. Les besoins seuls, enfans d'un climat exigeant, lient les sexes, et leur procurent de grossiers plaisirs. Les amours en Egypte, ressemblent aux ours de l'Ethiopie, ou au quadrupède impur (le bouc) qu'on adore à Mendès. Je n'eus pas besoin, pour conserver ma liberté, de me rappeler l'image d'Ariphile, ni les conseils de son père, et ceux du sage Hermodamas.

Le caractère sombre et mélancolique des Egyptiens, est en analogie parfaite avec la couleur de leur peau, de leur fleuve et de leur sol. L'homme est modifié par tous les objets qui l'environnent et le frappent. Des étimologistes prétendent que le mot *Egypte* signifie *le pays Noir*.

§. XLIX.

Pythagore chez Amasis.

ENFIN, arriva la permission de me présenter au roi, qui était de retour.

Je fus introduit dans son palais : au fond d'une cour vaste, s'élève un grand édifice à un seul étage (1), et sans colonnes. Des pilastres en décorent l'extérieur, et soutiennent l'entablement. Je remarquai pour *acrotaires* (2) des têtes humaines, dont la bouche est fermée par un doigt posé dessus; hiéroglyphe du mystère et du silence qu'on doit observer chez les rois. Le toit forme une terrasse qui a toute l'étendue des bâtimens. Derrière, est encore une large cour, distribuée en d'autres plus petites. Les murailles qui ceignent de droite et de gauche la première, ont cela de remarquable, que, depuis l'architrave du palais jusqu'au couronnement de la porte d'entrée, elles vont en rampant. Aux deux côtés, on rencontre une grande figure égyptienne de *basalte*, debout, les jambes et les pieds serrés l'un contre l'autre, et posés sur un très-petit socle. La tête de ces statues a pour ornement *le lotos*. Presque toute cette construction est de brique.

Un peu plus loin, est l'oratoire du prince (3), édifice carré, oblong, la face tournée vers le Nil, comme sont tous les lieux sacrés en ce pays. Celui-ci n'a point de terrasse ; le fronton est hérissé de pointes, ou feuillages angulaires.

---

(1) Mosaïque de Palestrine.

(2) Ornemens placés sur le comble des maisons, en Egypte comme chez les Grecs, et à Rome. *Vitruv*. II. 2.

(3) Vitruv. IV. 5.

La porte de ce sanctuaire royal est gardée par un sphinx, et par une statue d'Anubis, dorée, et à moitié couverte d'un voile de pourpre.

Ce bâtiment isolé est circonscrit par un rang de palmiers (1).

Autant qu'il me fut permis, je pus entrevoir que le sanctuaire est fermé avec des voiles tissus d'or (2).

Je passai dans les jardins du prince, en attendant sa présence. J'y remarquai le laurier d'Egypte, à larges feuilles, et surpassant du double le grand laurier d'Italie.

La cour d'Amasis était en parfait contraste avec le caractère national. Je me crus encore dans le palais de Policrate à Samos, ou chez Périandre à Corinthe. Depuis long-temps Amasis avait adopté toutes les habitudes grecques, en prenant pour femme une Cirénéenne ; une garde assez nombreuse, toute composée de Grecs, était à sa solde : ses maitresses avaient été choisies parmi les familles étrangères établies à Naucratis ; sans compter plusieurs beautés de Cypre, qu'on lui avait envoyées en tribut de cette île, devenue sa conquête : la favorite était une Persanne. Son fils et sa fille ne se croient pas Egyptiens.

Cependant, pour en imposer à la nation,

---

(1) V. *Antiquités d'Herculanum*, volume des peintures. *in-fol.*

(2) Clement alex. *Paedag.* III. 2.

en rappelant quelques traits de l'antique austérité égyptienne, Amasis prend soin, dans son palais, d'un certain nombre de jeunes hommes soumis à un régime particulier. Ils n'obtiennent leurs alimens de chaque jour, qu'après avoir fourni une course (1) de cent quatre-vingt stades.

Je croyais obtenir audience d'Amasis, le jour même de mon entrée dans son palais ; mais ce jour se trouvait être le troisième de la semaine (2); les rois d'Egypte, pendant toute cette journée, ne s'occupent d'aucune affaire ; ils ne peuvent même prendre d'aliment que le soir. Typhon est né, Osiris est mort, le troisième jour de la semaine. Il me fallut donc attendre le lendemain.

Au moment où je fus introduit devant le Roi, il assistait au départ d'une statue toute dorée, qu'il envoyait en don au temple de Minerve Lindienne, dans l'île de Rhodes. Je lui présentai la lettre de Polycrate, qu'il lut en souriant; puis, il me parla ainsi d'un air gracieux : « Pythagore, sois le bien venu à ma cour ». Mes amis, dit-il à plusieurs personnages qui l'entouraient : « Félicitez-moi; en me séparant de la sagesse qui part pour la ville de Lindus, celle de Samos m'adresse un jeune sage. Je ne perdrai rien en ce jour. Je reçois plus que je ne donne ». Il me tendit la main, avec le geste de le suivre. Je l'accompagnai dans un appartement retiré, où il m'accorda quelques instans d'entretien.

Amasis. Que cherches-tu dans ce palais ? que désires-tu de moi?

---

(1) Hérodote. III.
(2) Plutarch. *Is. et Os.*

Pythagore. Je ne viens pas, comme Alcmæon (1), à la cour de Crésus, remplir d'or mon vêtement et mes chaussures.

Amasis. Tu te consacres de bonne heure à un genre de vie qu'ordinairement on ne se presse pas d'embrasser. Je suis fâché de m'être trop hâté d'écrire au roi de Samos; j'aurais pu te consulter. Le sujet de ma missive n'est pas d'étiquette. Je veux t'en faire juge. J'y donne un conseil à ton souverain.

Hors de son royaume, comme dans l'intérieur, tout lui réussit; jusqu'à ce jour, pas même un accident. La bonne fortune est pour lui d'une constance inouie. Polycrate est trop et trop long-temps heureux. Il doit lui arriver nécessairement quelques revers, dans lesquels il enveloppera ses bons amis et ses alliés. Je l'invite à aller au-devant et à se résoudre volontairement au sacrifice de quelqu'objet (2) cher et précieux; l'exemple d'un bonheur continu est trop rare, et m'alarme. Que penses-tu de mon expédient ? Je le crois nouveau.

Pythagore. Prince ! j'en sais un qui l'est moins, mais qui me semble plus certain : c'est de ne se permettre rien que de juste. La fatalité ne veut pas qu'on lui fasse ainsi sa part : tout est dans ses mains, le bien et le mal; personne ne peut la déterminer à ouvrir sa droite plutôt que sa gauche.

Amasis. Pythagore ! les prêtres, auprès desquels le roi de Samos reclame mon assistance en ta faveur, ne t'apprendront rien de mieux. Mon grand sceau royal, apposé sur la lettre de

---

(1) *Od.* Pindar.

(2) Hérodot. III. Montaigne, *Essais*. II. 12.

Polycrate, t'ouvrira tous les sanctuaires. Présentes-toi d'abord à celui d'Héliopolis.

§. L.

Voyage à Héliopolis.

Je sortis aussitôt du palais et de Memphis ; je traversai le Nil, et le laissant à ma gauche, sans m'arrêter à Babylon, je m'acheminai droit à la ville du Soleil. Ce nom seul me donnait des ailes, en me rappelant toutes les choses sublimes que j'avais l'espoir d'y apprendre. Après trois heures de marche, je me trouvai sur le territoire du nome, dont Héliopolis est la capitale, et qui possède encore trois autres cités, dont on parlerait davantage, si elles n'étaient éclipsées par la première. Ce sont Babylon, Hélios et Héroopolis.

Non loin de ma route, se trouvait une mine d'or (1) exploitée à grands frais, depuis plusieurs règnes. Le riche métal qu'on en retire est arrosé de beaucoup de sueurs et quelquefois de sang. La dureté et la teinte noire du sol, indiquent déjà ce qu'il renferme. L'or s'y rencontre à travers plusieurs bancs de marbre d'une blancheur éclatante, et qu'il faut rompre avec des leviers de cuivre. La mine est fouillée par la main des criminels seulement (2) ; et les tourmens qu'ils endurent dans ce genre de travail, leur font souvent regretter le dernier supplice dont on les quitte. Les condamnés aux mines y sont envoyés avec toute leur famille ; père, mère, enfans. Quelquefois quand leur nombre ne répond point à l'urgence des occupations, on leur adjoint des captifs ennemis. Je vis ces infortunés une forte chaîne au pied, et sous la garde de soldats grecs, afin que la diversité du langage rompe toute communication entre la peine et la pitié. Ils ont à leur tête un piqueur, ainsi nommé de l'arme aigue dont il se sert pour stimuler les travailleurs. Les plus robustes fendent, à force de bras, la terre durcie par l'action du soleil, et frayent le chemin à d'autres ouvriers qui s'éclairent dans les routes sinueuses de la veine, avec des lampes placées sur leur front. Leurs enfans s'ouvrent un passage dans les rocs entrouverts par les coins de bronze. Ils en retirent des morceaux de matière, qu'ils vont porter à d'autres travailleurs plus âgés, pour être réduits dans des mortiers, sous de lourds pilons de fer, en graine de la grosseur du millet. Les femmes des condamnés, et les vieillards, répandent cette espèce de gravier sous plusieurs rangs de meules qui le broyent jusqu'à ce qu'il soit devenu une cendre aussi menue que la farine dont on leur donne par jour une certaine mesure, sous la condition de la remplir à égale dose du produit de leur travail. On n'exempte de ce tribut aucun de ces malheureux, qui sont presque nus. On ne fait pas même grâce aux infirmes. L'un d'entr'eux tomba devant moi, et périt de fatigue, l'instrument à la main.

---

(1) Diodor. sic. III.

(2) Agatharchidès. *de rubro. mari.*

Voici comme on procède à l'égard de cette poussière : étendue sur de longues tables de bois, on jette dessus beaucoup d'eau ; toute la partie grossière est emportée. L'or seul reste, grâce à sa pesanteur. On le prend dans les mains, on le lave encore, puis on l'essuye avec des éponges fines. On le dégage entièrement de tout ce qui n'est pas lui. On pèse ensuite cette poudre à laquelle on attache tant de prix, avant de la déposer dans des vaisseaux de terre, pour y être mêlangée avec du sel, de la farine d'orge, de l'étain et du plomb. Cette mixtion, soumise aux lois du calcul, est déversée dans d'autres vases hermétiquement clos avec du lut, et disposés à pouvoir soutenir pendant cinq journées et autant de nuits, l'âpreté d'un fourneau continuellement allumé. Cette dernière opération achevée, on laisse réfroidir; on ouvre : ce qui demeure au fond des vases est de l'or purifié, et digne enfin de tous les usages auxquels on le destine.

Je me plais à penser qu'il y aurait moins de riches et moins de pauvres, si tous ces affligeans détails étaient plus connus.

Reprenant ma route, je ne fus pas tenté de visiter le château qui commande Babylon, et qu'on abreuve des eaux du Nil, à l'aide de plusieurs pompes, dont cent cinquante esclaves tournent journellement les roues. Il me répugne trop de voir des hommes devenus chevaux de trait. Cette colonie tient le milieu entre Memphis et la ville du Soleil.

L'entrée de la banlieue de celle-ci (1) se signale par une fontaine fraîche, qui surpasse en légèreté les eaux du Nil. Elle est très-profonde et courante. On s'en dit redevable à un lac naturel qui n'en est pas très-éloigné. Un bourg s'est établi autour, comme pour en être le gardien. Dans les jardins qu'elle arrose, croît une plante résineuse, dont les incisions donnent un baume qui a beaucoup de vertu. Le sycomore se plaît aux environs.

---

(1) Strabo XVII. *geogr.* Plin. *h. n.* V. 9.

A six cents pas en avançant, s'offrirent à moi deux obélisques quadrilatères de marbre graniteux, élevés chacun sur un piédestal au milieu d'un lac de petite étendue. Ils ont les côtés inégaux, deux plus larges que le troisième et le quatrième, et sont chargés des mêmes caractères gravés avec beaucoup de netteté. Ces obélisques, du nombre de ceux dont on se sert pour connaître d'avance la hauteur prochaine de la crue du Nil, sont recouverts d'un chapiteau d'airain d'où, par un secret mécanisme, coulent autant de gouttes d'eau que l'inondation aura de degrés. Du moins, le peuple avide de savoir les choses avant qu'elles n'arrivent, ajoute foi à la prédiction des obélisques. Quand l'événement n'y répond pas, ce ne sont point eux ou les mains adroites et cachées qui les mettent en œuvre, qu'on accuse. La multitude confiante aime mieux s'en prendre à elle-même et dit qu'elle a mal compté les gouttes d'eau. Et le gouvernement a rempli son objet, qui était de modérer l'impatience du peuple et ses inquiétudes, quand le Nil semble éprouver quelque peu de retard. Un parallélograme orné de statues en grand nombre, sert d'enceinte.

A très-peu de distance au septentrion, je rencontrai la figure colossale d'un sphinx d'une seule pierre, et toute couverte d'Hiéroglyphes. Elle est placée ainsi pour annoncer le temple et la ville du soleil, bâtie sur une digue fort grande, avec un canal qui rejette son superflu (1) dans deux lacs voisins.

Cet exhaussement de terres rapportées date de quinze cents années. Je mesurai cette esplanade de forme carrée longue; et je comptai cinq cents pas de l'Orient au Couchant; mille pas du Septentrion au Midi. (2) Il a pour ceinture une épaisse muraille, bâtie avec de grandes briques de terre, battues et séchées au soleil, selon l'usage égyptien. J'en décomposai un fragment; je n'y trouvai que de l'argile fort noire, amalgamée de chaume haché.

De cette terrasse à la mer, la distance est de quinze stades. (3)

La vue d'Héliopolis et de ses différentes entrées, qu'on appelle, d'un nom générique, *les Portes* (4) *du soleil*, soutient son grand nom. Je n'aperçus qu'obélisques, et colonnes dans toute la sévérité, je pourrais dire dans toute la rudesse du style égyptien. L'architecture des enfans du Nil n'a point pour but de plaire un moment à l'œil superficiel; elle travaille pour laisser des vestiges imposans qui ne s'effaceront jamais.

Ce grand caractère est sur-tout sensible dans l'ensemble des douze magnifiques colonnes (5) qui précèdent et annoncent dignement le temple du soleil; elles sont chargées de savans hiéroglyphes renfermant les lois observées par le

---

(1) Strabo, XVII. R. pocok.

(2) Hérodot. II.

(3) Diodor sic. I.

(4) Auj. *ma-tarée*, expression qui signifie *eau fraîche*; et selon d'autres (ce qui semble plus probable), *beth-semes*, c'est-à-dire, *maison du soleil*.

(5) *Œdip*. II. 2. de Kirker.

Soleil, lors de son passage annuel dans les douze points du Zodiaque. Ces caractères indiquent de plus les influences périodiques des des astres les uns sur les autres, ainsi que élémens.

Le temple d'Héliopolis est peut-être le seul en Egypte aux portes duquel je n'ai point vu l'image d'Harpocrate scellant sa bouche d'une main, et montrant avec le doigt index de l'autre (1) la loi qui défend, sous peine de la vie, de dire que les Dieux ont été des hommes. Le culte du soleil n'a pas besoin de donner cet avertissement.

Le temple d'Héliopolis, ainsi que presque tous les autres édifices de l'Egypte, n'a point de comble (2) et peut s'en passer, grâce au climat. Le ciel y est constamment sec.

§. L I.

Pythagore au temple d'Héliopolis.

Je demandai à parler au premier pontife ; on me dit d'attendre, pour me laisser sans doute tout le loisir de me bien pénétrer de la sainteté des lieux. Ma vive impatience s'accommodait mal de ces lenteurs ; j'insistai, en ajoutant que je me présentais de la part du roi Amasis lui-même : on ne parut pas mettre plus d'empressement à me recevoir. Cette dernière circonstance me confirma dans la haute opinion où j'étais déjà touchant le caractère des prêtres Héliopolitains.

---

(1) Varron, cité par St-Augustin. *civ. Dei* XVIII. 5.

(2) *Ruines de la Grèce*, par Leroi; *in-fol.* tom. 1.

Enfin je fus admis en la présence du chef d'entre eux. Il m'attendait, debout, au milieu d'un groupe de ministres sacrés, de différentes classes, rassemblés sous un des parvis du temple, leurs mains (1) cachées sous leur manteau. Je donnai à lire, sans me permettre d'ouvrir la bouche le premier, la lettre de Polycrate, scellée du cachet d'Amasis. Elle était ainsi conçue :

Polycrate, roi de Samos, au roi Amasis (2).

« Mon illustre ami et fidelle allié voudra bien accueillir le jeune Pythagore, qui désire beaucoup être initié à la sagesse des Egyptiens ».

Il me fut répondu : Jeune Pythagore, le roi aurait pu t'éviter le voyage d'Héliopolis. Les prêtres du collége de Memphis (3), sont nos anciens ; c'est à eux que tu dois t'adresser pour l'initiation. Tous les autres secours qui dépendront de nous, te seront prodigués. Le premier pontife ajouta :

Dans les archives publiques d'Héliopolis (4), un grand livre est ouvert, renfermant les inventions dues au collége des prêtres, et utiles à toutes les classes de citoyens : tu peux consulter ce volume ».

On me laissa avec un ministre du troisième ordre, qui s'empressa de me faire les honneurs du lieu. Héliopolis, me dit Œnophée (5), ou la

---

(1) Chærem. ap. porph. *abstin.* IV.

(2) Les Grecs se nommaient toujours les premiers dans les lettres qu'ils écrivaient. *Fr. Vavasseur.*

(3) *Pythagoram circum egerunt Heliopolitae ad Memphitas.* Porphyr. Scheffer. XIV.

(4) Pockok.

(5) Plutarch. *de Is et Os.*

Fontaine du Soleil, ou bien encore la ville de Mnevis, située, comme tu as pu le remarquer déjà, à la hauteur de Memphis, entre l'extrêmité septentrionale de la mer Erithrée, et le Nil, mais plus près du fleuve, fut long-temps la capitale de toute l'Egypte inférieure, et la résidence habituelle de ses rois. Ceux qu'on nomme *pasteurs*, semblèrent la respecter, et ne lui imposèrent pas ce joug de quatre siècles, que porta le reste de l'empire sous une domination étrangère.

PYTHAGORE. Parles-moi des fondateurs d'Héliopolis.

ŒNOPHÉE. Si tu vas à Rhodes (1), les habitans te diront : « Notre île est le premier sol qui fut délivré des grandes eaux, et desséché par les rayons du grand astre ; de la fange qui couvrait notre patrie, naquirent sept hommes, ne reconnaissant que le soleil pour leur père : l'un de ces fils aînés de la terre passa en Egypte, pour y fonder Héliopolis ».

Que d'impostures et d'absurdités pour être ingrats ! et pourquoi rougir de la reconnaissance ; ce sentiment est si naturel ! Les Grecs, quoiqu'ils en disent, doivent tout à l'Egypte ; et ils ne peuvent empêcher notre Héliopolis d'être *la métropole* (2) *du Soleil.*

Notre cité sainte est toute remplie de monumens consacrés à cette seule divinité. Cet obélisque, que tu vois, est dû à l'un des enfans de Sésostris. Il le fit élever pour obéir à un oracle qui lui parla en songe. C'est le résultat du travail assidu et pénible de vingt mille hommes pendant vingt années. Ce prince aveugle, ayant cessé de l'être, paya ce tribut au dieu de la lumière.

---

(1) Diodor. sic. *bibl.*

(2) Ptolem. IV. 5.

Cette autre aiguille appartient au père du Soleil. Tu parais étonné? Oui, à Vulcain, dieu du feu. C'est ce que porte l'écriture hiéroglyphique. Vulcain passe, en Egypte, pour le père de tous les Dieux.

Pythagore. Le soleil, fils de Vulcain! je le conçois(1)....

Œnophée. Tu aurais de la peine à deviner sous quels termes, dans nos livres sacrés, nous désignons ces obélisques. Nous les appelons *les doigts du soleil*; *doigt* est synonime à *rayon* : n'est-ce pas avec ces rayons que le soleil semble palper la terre?

Pythagore. J'aime ce style tout en image. Me permets-tu les réflexions?

Œnophée. Sans doute, parles.

Pythagore. Vingt mille hommes, pendant vingt ans, uniquement occupés d'un obélisque! Le prince qui exigea de son peuple une pareille tache, me ressemblait; il n'était point initié à la sagesse (2) des Egyptiens.

Œnophée. Jeune étranger! aurais-tu mieux aimé que ces vingt mille hommes s'égorgeassent par désœuvrement?.... Un successeur du fils de Sésostris éleva ces quatre obélisques de quarante-huit coudées. Celle-ci n'en a que quarante. Elle fut achevée au temps de la prise de Troye. En voici une autre de quatre-vingt-dix coudées de haut, sur quatre de face à sa base. Les caractères hiéroglyphiques qui y sont tracés, apprennent le nom du prince, la date et l'occasion du monument. Celui-ci, ainsi que plusieurs autres, a son extrémité recouverte d'un globe, pour rendre l'ombre plus sensible, en la rassemblant en elle-même (1). Quelle pensée t'occupe en ce moment, jeune étranger ?

---

(1) Manethon, cité par Syncelle.

(2) *Regum pecuniae otiosa*, *et stulta ostentatio*. Plinius. XXXVI. 8 et 12. *Hist. nat.*

Pythagore. Pardonnes aux rêves de mon imagination. C'est une belle et grande entreprise, sans doute, que d'avoir enlevé du sein de la terre ces blocs de marbre et de granit, de les avoir traînés jusqu'ici d'une seule pièce, pour les dresser sur leur base, afin de servir de témoins à l'histoire. Je pense à un autre genre de gloire qui pourra venir un jour à la pensée d'un autre prince. Dans la suite des siècles, après plusieurs révolutions politiques, qu'on ne saurait prévoir, je suppose qu'un conquérant porte ses armes jusqu'en ces lieux, s'il lui prenait fantaisie d'embarquer sur ses vaisseaux ces mêmes obélisques, comme on emporte des trophées ordinaires, pour en orner les places publiques de la capitale (2) de ses états lointains.

Il nous laissera du moins les pyramides, me répliqua en souriant, le prêtre du soleil.

Pythagore. Le comble de la singularité serait que plusieurs siècles encore après (3), un pontife-roi de ces contrées lointaines, déplaçât ces obélisques une deuxième fois (4),

---

(1) Plin. XXXVI. 10. *Hist. acad. inscript.* 274. t. II. *in*-12.

(2) Amm. Marcell. XVII. 4.

(3) Sixte V.

(4) C'est ce qui est arrivé.

comme

comme pour attacher son nom à l'histoire des grands monumens. D'où est extraite la plus haute de ces aiguilles ?

Œnophée. Celle-ci, de cent vingt coudées, et d'un seul bloc, a été tirée des carrières de Syené, aux confins de l'Egypte supérieure.

Pythagore. Quel voyage ! si on les transportait un jour, des bords du Nil sur les rives du Tibre, en Italie.

Œnophée. Puisque tu parais te plaire aux singularités, en voici une, qui, peut-être, n'est pas venue à ta connaissance. Je t'ai parlé d'un roi aveugle, sans te dire à quelle occasion. La voici : « L'inondation du Nil, cette année-là, fut excessive. Le prince fâché, lança une javeline contre les eaux du fleuve, comme pour le châtier des maux dont il devenait la cause, en ne gardant pas de mesure : cette action sacrilége fut punie aussitôt par une cécité qui dura dix ans ».

Le prêtre du soleil me conduisit à son temple, annoncé par une vaste place, et par quatre obélisques de quarante-huit coudées chacune.

Le génie de l'architecte semble avoir voulu s'élever à la hauteur de son sujet. Le plan en est tracé avec hardiesse et majesté. Cet édifice héroïque a quelque chose de divin dans son ensemble. On y arrive entre deux rangs de colonnes, qui n'ont pour ornement que leur module à grandes proportions. Elles sont entremêlées de statues colossales et de sphinx. On passe sous un vestibule : à la voûte est suspendue une lampe, composée d'autant de mèches qu'il y a de jours dans l'année. Enfin, on se trouve au portique même du temple, qui est comme enveloppé par deux ailes de bâtimens circulaires. Le sanctuaire est une rotonde immense qui n'a point de voûte ; Orphée fit adopter aux Thraces (1) cet usage, dans leur culte au soleil. Tant que le jour dure, on y est en présence de la divinité même du lieu. Une froide statue ne la remplace point. Le soleil lui-même remplit son temple de toute sa splendeur. Ses rayons, multipliés par des foyers d'airain (1), couvrent l'autel des flots de leur lumière, parmi les nuages de l'encens qu'on y brûle sans cesse. Un miroir, plus grand que tous les autres, et de forme ronde, occupe le fond du sanctuaire ; il est là pour désigner l'œil du monde, ou le soleil.

Des gens à vue étroite, blâment la nudité de ce temple, et sa grossière simplicité. «Il est sans art, disent-ils. C'est un monceau de pierres presque brutes, qui n'en impose que par sa masse ». Cet édifice a produit sur moi une bien autre impression. Ceux qui en ont dessiné les plans avaient le sentiment de la grandeur au plus haut degré, et ne manquèrent pas leur but, si leur intention a été d'inspirer au mortel qui s'y présente, une religieuse admiration. Quand on se trouve placé, vers le milieu du jour, à l'entrée de ce sanctuaire, on dirait d'un grand vase où le soleil aime à se plonger un moment pour en sortir plus radieux. On le prendrait pour un piédestal dont l'astre des saisons est la statue. Je plains celui qui pourrait y rester un moment, sans se sentir capable d'élans sublimes ; et il ne fallait rien moins qu'un tel spectacle, un tel culte à une nation réduite au flegme de l'instinct. J'avoue pourtant qu'un peuple qui pourrait s'en passer, n'en serait que plus grand et plus heureux. Mais où y a-t-il des sages en assez grand nombre pour composer un tel peuple ?

---

(1) P. 168 des notes sur *l'ane d'or* d'Apulée, trad. par Montlyard.

(2) Kirker, *OEd. egypt.* tom. I.

§. LII.

Calendrier égyptien.

La demeure qu'on m'assigna dans le collége des prêtres du Soleil me rendait voisin de celui qui me servait de conducteur. J'allai le soir lui faire part de mes sensations. « Si le soleil, me dit-il, mérite l'hommage des mortels, c'est sur-tout de ceux dont les principales études ont pour but l'astronomie. Si nous ne sommes pas tout-à-fait les inventeurs du calendrier, nous mettons du moins nôtre gloire à en être les conservateurs et à surveiller son usage dans toute sa pureté. Ce n'est pas assez de contempler l'astre du jour dans une extase stupide. L'homme n'est pas seulement né pour admirer et croire, mais encore pour connaître, et user de ce qu'il sait.

Il est vraisemblable que le soleil n'a pas été le premier objet des adorations réfléchies des peuples. L'éclat de son flambeau fit d'abord baisser les yeux au plus intrépide d'entre les premiers observateurs. La douce lumière de l'astre des nuits fut plus accessible à nos recherches. Les anciens astronomes parmi les Brachmanes de l'Inde ont partagé le Zodiaque en vingt-sept constellations ou lieux de la lune, avant de le diviser en douze signes ou maisons du soleil. La lune qui parcourt le *cercle* (1) *des astres* treize fois pendant un seul voyage du soleil, (2) donne plus de facilité à reconnaître les mouvemens célestes. La régularité des phases de la lune, chacune de sept jours, invita nos ancêtres à diviser le temps en années (3) lunaires, et chaque lunaison en quatre parties égales de sept jours. On y trouva un autre avantage; je veux parler du rapport des sept jours de la semaine portant le nom d'une planète, avec ce concert harmonieux que les corps célestes exécutent entre eux par le divin mélange de leurs mouvemens diurnes; la source et le principe de toute bonne harmonie, la plus noble de toutes les consonnances étant le diatessaron (*la quarte*...)

Devenu plus entreprenant à mesure qu'il acquérait plus d'expérience, l'œil mortel osa fixer le soleil lui-même et lui demander compte de ses courses annuelles et journalières. On commença à distinguer l'année naturelle, que nous appelons aussi solaire ou tropique; c'est-à-dire la durée exacte du temps que l'astre des saisons met à parcourir l'écliptique; laquelle n'est pas toujours la même, à cause de l'inégalité du mouvement du soleil. Ce que les sacrificateurs du temple de Jupiter Hammon observent par la quantité d'huile qu'ils brûlent sans interruption, le jour et la nuit, devant la statue du Dieu. Mesurant avec la plus scrupuleuse exactitude ce qui se consomme par chacun an, ils trouvent la différence d'une année à l'autre.

---

(1) Synonime de *zodiaque*.

(2) *Mém. sur l'Inde*, par Legentil, 1773.

(3) Plin. *hist. nat.* VII. 48.

Un roi de Thèbes, *Assis*, vérifia cette observation mécanique. (1)

Dans les premiers temps, l'Egypte ne reconnut qu'une année solaire de trois-cent soixante jours, distribuée en douze mois de trente jours chacun. (2) Thaut en ajouta cinq autres, sans évaluer les six heures qui complètent cette année solaire et qui donnant un jour par quatre ans furent cause que Thot ou le premier mois n'eut point de siége fixe. Il anticipait d'un jour à chaque quatrième année, d'un mois à chaque cent-vingtième année ; il lui fallait parcourir toute une période de quatorze cent soixante ans, pour se retrouver au point d'où il était parti.

Ainsi, l'année, d'abord d'un seul mois lunaire de vingt huit jours ou de quatre semaines de sept, sous le roi *Menès* (3) qui lui donna son nom ; puis de trois mois, en reconnaissant quatre saisons ; puis de quatre mois, en ne comptant que trois (4) saisons, le printems, l'été et l'hyver de cent-vingt jours chaque, devint solaire et vague, divisée en douze mois égaux, auxquels par la suite furent ajoutés quelques jours supplémentaires, et enfin composa la grande année de près de quinze siècles.

Dans l'année civile, nous évitons d'intercaller tous les quatre ans, la quatrième partie d'un jour excédant les trois cent soixante-cinq pour compléter le cours annuel du soleil,

---

(1 V. Sam. Shuckford, auteur d'une *histoire* anglaise *du monde.*

(2) *Histoire du calendrier*, acad. inscript.

(3) *Menès*, *mensis*, *mois*, noms de la première sorte d'année, en Egypte.

(4) Morestell. *not.* ad libr. de *tripl. ann. rom.* I. 2.

par une raison politique. Nous ne voulons pas que toutes nos fêtes soient périodiques. Nous trouvons plus convenable d'en avoir de mobiles.

Le calendrier ainsi disposé, sert de règle à tout, aux cérémonies religieuses, aux travaux champêtres, aux affaires civiles. Il est la base de l'ordre public et de l'économie domestique; et nous nous devons cette justice, si l'ingratitude nous la déniait; ce grand bienfait est l'œuvre des prêtres d'Héliopolis, ou, si mieux l'on aime, le résultat heureux du culte rendu au soleil; culte d'autant plus saint, qu'il ne repose pas sur des préjugés ou des impostures. »

En me parlant ainsi, le pontife me ramena à l'entrée du temple; là, sur les parois intérieurs, je reconnus, tracé avec beaucoup de soin, un (1) calendrier, composé de plusieurs cercles les uns dans les autres. Une tête du soleil, occupant le centre, divise en douze parties chacun de ces cercles par autant de rayons; et chaque division est indiquée par l'un des animaux symboliques du zodiaque. A l'extérieur, les quatre angles de la table de pierre offrent l'hiéroglyphe des saisons : le dessus est orné d'un globe ailé.

Au bas, je vis une roue (2), sans cesse en mouvement, pour exprimer les révolutions successives de l'univers.

PYTHAGORE. Quel motif vous a guidés dans la nomenclature des constellations ?

ŒNOPHÉE. Nous avons voulu faire du ciel

---

(1) Pococke a rencontré les restes d'un semblable calendrier, au nord de la ville d'*Acmin*, autrefois *Panopolis*, tom. I.

(2) Clément. Alex. *Stromat*.

un grand volume, retraçant l'histoire de l'Egypte ; une espèce de table géographique, offrant les mêmes objets que notre terre du Nil : le nom de ce fleuve, le triangle céleste ou le delta, la tête du bélier ou du Jupiter de Thèbes et d'Hammon, et les autres signes ; tout concourt à ne faire qu'un ensemble sacré, uni dans toutes ses parties, et à donner au peuple la plus haute idée du sol qu'il cultive.

PYTHAGORE. Pardonnes à la franchise d'un jeune ami de la vérité. Ce double calendrier, me répugne, l'un vague et civil, l'autre fixe et sacré ; celui-ci à votre seul usage, l'autre servant de règle à toute l'Egypte, malgré son imperfection, que vous lui laissez volontairement, et sans doute avec des intentions : pourquoi ne pas faire jouir votre pays de la vérité toute entière ? pourquoi la réserver pour vous seuls ? pourquoi certaines fêtes sont-elles à votre disposition, quant au temps de les célébrer ? On dirait que vous voulez retenir le peuple dans votre dépendance, et faire en sorte qu'il ait toujours besoin de vous.

Que dirais-tu, reprit Œnophée, si tu savais ce que nous exigeons des rois à leur avènement au trône ? Nous les obligeons à nous promettre, sous le sceau du serment le plus redoutable, de ne point toucher à l'année vague. Et ils ont senti qu'il y allait de leur sureté, autant que de notre intérêt : il n'en résulte aucun inconvénient pour le peuple. Ses principales fêtes religieuses, telles que celles des Néomenies, des Equinoxes, des deux Solstices, sont invariables et réglées par la nature, ainsi que celles de la crue du Nil et de sa rentrée dans son lit. Tout ce qu'il lui importe de savoir, ou de se rappeler, est hors de toute atteinte. Quant aux solennités subalternes et particulières, il est d'une bonne politique qu'il nous consulte, et s'en rapporte à notre sagesse. Nous avons acquis, ce semble, quelques droits à sa confiance. On aurait moins de reproches à lui faire, s'il se contentait de fréquenter le temple d'Héliopolis. Que Thèbes et Memphis vantent leurs pyramides! nos obélisques tiennent moins de place; mais ces monumens font plus d'honneur à l'homme. Ils attestent le plus ancien, le plus universel, le plus raisonnable de tous les cultes; le sage peut y assister sans rougir.

S. LIII.

Détails sur le culte du Soleil.

PYTHAGORE. On dit qu'autrefois le tombeau de Busiris était arrosé du sang des étrangers dans Héliopolis. Trois hommes (1) y étaient immolés chaque jour.

ŒNOPHÉE. Calomnie! Voici le fait : Pour humilier quelques rois, qui avaient la vanité de se comparer au soleil, et d'en usurper les honneurs divins, nous exposâmes plusieurs fois leurs images de cire au (2) foyer du miroir, qui rassemble les rayons du grand astre. Ces petites figures humaines, fondues en un instant, ne laissaient aucune trace. Alors, nous disions aux envoyés de ces princes étrangers, présens à l'expérience : « Allez raconter à vos maîtres ce que vous avez vu dans le temple d'Héliopolis, et dites leur de notre part : Le plus grand roi de la terre n'est qu'un petit personnage de cire devant le monarque des cieux, l'époux de la nature et le père de la chaleur ». Piqués de la leçon, nos voisins ont publié en tous lieux que nous maltraitons nos hôtes, et que nous les offrons en sacrifice au soleil. Nous ne lui immolons pas même des animaux (1) nous ne plaçons pas même leurs images sur nos autels.

---

(1) Manethon, cité par Porphyr. II. Théodoret. VII. *Discours sacré.*

(2) Les Egyptiens excellaient dans l'art de former en cire différens dessins de diverses couleurs, comme dans celui de composer des statues entières de pièces de rapport qui en imitaient même les couleurs naturelles. Voy. l'Athénée de Villebrune, V.

Pythagore. J'ai entendu parler d'un usage plus barbare encore. Tous les ans, une jeune fille est précipitée dans les eaux du Nil, pour obtenir de ce fleuve le bienfait de l'inondation accoutumée.

Œnophée. Ce sacrifice atroce avait lieu en Egypte, avant notre institution : sitôt que nous nous vîmes un peu de crédit, voici ce que nous imaginâmes pour abolir un tel culte. Quelques jours avant la fête, nous nous rendîmes avec pompe sur les rives du Nil ; et nôtre chef prononça avec beaucoup de confiance, cette prière concertée :

« Nil bienfaisant, tes faveurs sont grandes, et jamais notre reconnaissance ne saura les égaler. Daignes éclaircir un doute qui s'élève dans notre ame. Il nous semble que tu commences à te lasser du sacrifice d'une vierge. Tu vois combien il répugne à nous-mêmes. Fils du soleil, Nil bienfaisant, oui ! saches enfin que beaucoup de familles sont résolues à déserter tes bords, pour n'être plus les témoins d'un culte qu'on te rend sans t'avoir consulté. Le peuple d'Egypte, purifié par tes eaux saintes, n'est pas éloigné de croire que c'est acheter trop cher tes bienfais, s'il faut les payer par un crime, par l'effusion du sang innocent.

---

(1) Horus Apollo. Morin, [illegible] *ript.* Hérodot.

» O Nil! crains de te voir réduit à couler dans une affreuse solitude, si tu persistes à nous abreuver à un si haut prix. Expliques-toi donc. Cette année, la jeune fille qu'on te destine ne sera point immolée. Si la crue de tes eaux continue de s'élever à la hauteur nécessaire à nos besoins, c'est que tu seras satisfait ».

Nous avions prévu le succès de l'inondation. Il fut complet. On renonça de ce moment à l'horrible coutume. Les choses se passèrent ainsi; mais beaucoup de personnes l'ignorent.

Pythagore. Et ces bains de sang (1) humain, pour guérir vos rois, quand ils sont atteints de l'*élephantiasis*.

Œnophée. Ils ont eu lieu, il est vrai; mais il ne faudrait pas vouloir les renouveller aujourd'hui.

Pythagore. En abordant votre temple, sous le vestibule, il est un espace muré et garni d'arbres, où, m'a-t-on dit, sont renfermés des lions (2), nourris par vous, avec la propre chair du bœuf (3). En sorte que dans votre sanctuaire, un Dieu en alimente d'autres.

Œnophée. Ajoutes, si tu veux, qu'à certains jours de fêtes, nous montrons au peuple le taureau sacré, la tête ceinte d'une couronne radiée (1), le front marqué du delta, et le milieu du corps recouvert d'une housse brodée (2) et terminée par une frange, comme on en voit au brancard de Sérapis.

---

(1) Plin. *hist. nat.* XXVI. 1.

(2) Photius, *codex*, 242.

(3) Ælian. XII. 7.

Saches, en même-temps, que pour les hommes instruits, le lion, par toute l'Egypte, ne passe que pour l'un des signes du zodiaque. Chez nous, tout est dieu pour le vulgaire; pour le sage, tout est astronomie. C'est pour cela que l'Égypte a placé sur tous ses monumens publics ou particuliers, la tête d'un lion. Tu as dû rencontrer cet hiéroglyphe sur la porte de tous nos temples, sur nos sanctuaires, sur nos pressoirs. Les gouttières mêmes ont cette forme.

Pythagore. Sans doute, tu mets encore au nombre de ces ornemens symboliques, cette image du phénix, ou d'un aigle placé entre un cigne et un corbeau (3), que j'ai vu sur l'un des côtés du temple d'Héliopolis.

Œnophée. Emblême peu difficile à deviner : c'est le soleil qui fait le jour et la nuit. Le peuple aime à rencontrer ces sortes d'objets, qui exercent son imagination grossière, sans trop le fatiguer. Et, à cette occasion, sois prévenu, qu'à Memphis, les ministres du temple de la grande Isis, se revêtent tantôt d'habits noirs, tantôt de draperies blanches, pour désigner les jours heureux ou malheureux, c'est-à-dire, les jours prophanes de ceux qui sont consacrés à quelques fêtes religieuses. Le voile sacré qu'on porte dans la grande cérémonie d'Isis, représente cette divinité sur un fond ténébreux. Les prêtres de Memphis en prennent le nom de *Mélanophores*; comme ils s'appellent à Thèbes, *les ministres ailés*, parce qu'à certains jours des mystères, ils portent en effet des ailes.

---

(1) Tristan de Saint-Amant, *hist. emper.* tom. II; *in-fol.* p. 144 et 145.

(2) Brodés en petits carreaux réguliers. Caylus, tom. I. *in*-4°.

(3) Voyez l'*Harpocrates* de Cuper.

J'interrompis mon conducteur, pour lui demander, avec une sorte d'affectation :

« Prêtre du soleil, le taureau-dieu Mnevis est-il visible ? Je désire lui rendre mon tribut d'hommage ». Le pontife pénétra ma pensée et me répondit avec dignité : « Jeune étranger ! saches que le taureau Mnevis n'est logé, nourri et encensé dans le temple du soleil, que que pour servir d'hiéroglyphe vivant à l'agriculture et à l'astre qui en ordonne les travaux, et en murit les productions. Les soins que nous en prenons ici, sont pour apprendre aux habitans de la campagne tout le cas qu'ils doivent faire de ce quadrupède si utile. La leçon n'est plus aussi nécessaire que dans les premiers temps. Mais peut-être n'est-il pas prudent de toucher aux anciens usages, quand d'ailleurs ils ne sont pas plus nuisibles que celui-ci. Boccoris, un de nos rois, qui résidait dans la ville de Saïs, voulut nous enlever notre taureau Mnevis. Les Héliopolitains députèrent vers lui pour lui dire : « Roi d'Egypte ! tu passes tes pouvoirs. Nous te laissons paisible sur ton trône, ne viens pas nous troubler dans nos temples. Mnevis est un Dieu qui ne fait point de mal aux mortels. S'oppose-t-il aux revenus de ta couronne ? Pourquoi veux-tu lui ravir son encens ? Boccoris ! crains de payer cher ce sacrilége ». Quelques années après, ce prince fut brûlé vif, dans l'invasion des rois d'Ethiopie.

Pythagore. Que faites-vous de ce *scarabée* (1) dans un temple dédié au soleil ; il y a loin de ce grand astre à un insecte, (2) Qui peut mériter à ce petit animal une place distinguée dans ce vaste édifice consacrée par un culte sublime ?

Œnophée. C'est encore un hiéroglyphe (3) vivant du soleil et de l'agriculture. N'as-tu donc jamais observé que l'étui de ses ailes le fait paraître tout étincelant de lumière, quand un rayon du grand astre tombe sur ce scarabée ? Ce petit phénomène n'a point échappé à l'œil du peuple ; il a voulu que cet insecte eût aussi sa part de l'encens brûlé en l'honneur du soleil dont il partage l'éclat, et auquel il donne son nom. Nous appelons quelquefois l'astre du jour *le grand scarabée de l'univers*. Le vulgaire a été frappé d'une autre considération que tu sauras apprécier : l'escarbot (4) se soutient sur autant de pieds que le mois solaire a de jours.

Un motif plus respectable a guidé la multitude reconnaissante ; elle s'est empressée d'associer au bœuf Mnevis Dieu de l'agriculture, un insecte qui purge nos jardins des fourmis et des vers auxquels il fait une chasse continuelle et toujours heureuse.

Pythagore. Sans doute aussi, tu ne seras point au dépourvu, pour m'expliquer ce que je lis sur le pavé du sanctuaire : « ici, dans le temple du soleil, le Phénix (1) a déposé le corps de son père embaumé dans un œuf de myrrhe : il reviendra de l'Arabie, au bout de cinq-cents années. » Est-ce encore une hiéroglyphe vivant?

---

(1) Porphyr, *abstin. de la chair.* IV. 9.

(2) Voyez Caylus, *antiq. égypt.*

(3) Horapollo. Euseb. *prep. ev.* IV et XIII.

(4) Ruellius, lib. II. *de stirp.*

Œnophée. Non. Ce n'est qu'un symbole pour exprimer quelque révolution astronomique, l'une de ces grandes années qui nous servent de repos dans nos calculs des mouvemens célestes autour du soleil... Mais nous souffrons qu'on appelle Héliopolis la ville du (2) Phénix.

Nous ne pouvons être plus sobres d'images fantastiques environnés, comme nous le sommes, de superstitions de tout genre. Jeune étranger, observes que les prêtres du soleil sont les seuls en Egypte qui savent se passer d'une double doctrine, et d'un double culte. Nous n'allons point chercher notre Dieu au fond des eaux, ou dans les entrailles de la terre. Il vient à nous, avant nos invocations ; nous n'avons que des actions de grâces à lui rendre. Dans quelques jours, tu seras le témoin d'une de nos pompes religieuses dont nous avons disposé l'ordonnance à notre gré. Car, quoique le peuple soit esclave de l'habitude, il aime cependant la variété. On ne l'attache qu'en lui offrant de nouvelles combinaisons. La fête que nous devons célébrer t'en dira plus que de longs discours. N'en laisses échapper aucuns détails ; nous la plaçons à l'équinoxe du printemps.

Trois jours avant cette solennité, j'assistai à l'initiation de plusieurs Egyptiens aux mystère (1) du soleil équinoxial, sous le signe de l'agneau sacré. Ils immolent le quadrupède innocent sous un portique, l'exposent au feu sur un autel, et debout, en mangent une portion ; puis fléchissant le genou sur la toison qui recouvre le parvis, ils placent sur leur tête celle de l'animal. Ce cérémonial achevé, ils passent dans un bain, boivent de l'eau froide, et couchés à terre, ils s'abandonnent au sommeil.

---

(1) Pomponius mela. III. 9.
(2) Ælian. IX. 58.

J'admirai dans tout ceci la bonne foi de ces Egyptiens dévotieux : elle égale leur ignorance. Les prêtres seuls possèdent la tradition de toutes ces choses ; mais ils se donnent bien de garde de communiquer leurs lumières astronomiques au commun des initiés.

Avant de se livrer au repos, ils chantent un hymne fort court et conçu à peu près en ces termes : « Agneau (2) équinoxial, nous te saluons : en te dégageant des rayons du soleil, c'est toi qui nous annonces le retour de ce dieu à l'hémisphère supérieur. C'est alors, qu'après avoir franchi la ligne, il vient séparer les ténèbres de la lumière, et le bien du mal. C'est alors que la nature réprend sa beauté première. Agneau sacré, tu nous ramènes le printemps. »

Derrière la partie du temple d'Héliopolis ou l'on pratique ce cérémonial, je remarquai un antre obscur et profond, éclairé d'une lampe à peine suffisante pour distinguer la tête d'un enfant, rasée toute entière, à l'exception d'un seul cheveu (3). Les Egyptiens désignent ainsi le soleil au solstice d'hyver.

---

(1) Lucian. *dea syria.*

(2) Dupuis, *relig. univ.* tom. III. *in*-4°.

(3) Macrob. *Saturn.* I. 21.

L'autel qui reçoit les sacrifices au soleil a pour ornement principal un cercle ailé, (1) pour marquer la vélocité des astres dont le soleil est le premier.

A la vue du souterrain, je demandai ce que je devais croire d'une communication que l'on dit exister dans les entrailles de la terre, entre le temple d'Héliopolis et celui de Memphis.

Pour toute réponse, on garda le silence, en me laissant le loisir et la liberté d'en chercher moi-même l'issue. Après un long examen, je découvris que l'entrée de ce passage se trouvait pratiquée dans l'intérieur d'un pilastre. Mais la porte ne s'ouvre qu'avec l'ordre exprès de l'Hiérophante, et dans de graves circonstances : sans doute, lors des grandes initiations, ou d'une crise politique. Le défaut de prudence n'est pas celui des prêtres.

§. LIV.

Description de la grande fête du Soleil.

La veille de cette solennité, qu'ils appellent *sarei*, ou *le jour des hymnes*, je vis arborer sur le plus haut du temple une draperie blanche flottante dans les airs ; la tige est surmontée d'un globe d'or, pour réfléchir les rayons du soleil et représenter la terre couverte de ses feux générateurs. On avait hissé de même la tête d'un aigle blanc, tourné vers la partie orientale du ciel (2). La fête commence au lever de l'astre qui en est l'objet.

---

(1) Porphyr, *apud* Euseb. *prepar. evang.* III. 11.

(2) *Hierogl.* pieri. XIX. Pancirol. *not. dig. imp. or.* 141

Les prêtres ont observé que l'instinct réunit dès l'Aube matinale tous les oiseaux d'une contrée pour saluer, ensemble, par leur ramage, la présence subite du père de la chaleur. Héliopolis suit cet exemple. (1) Du moment qu'on aperçut le globe d'or étinceler des premières émanations de la divinité, dix mille (2) voix réglées par une infinité d'instrumens harmonieux se firent entendre autour du sanctuaire, adressant au dieu du jour un cantique fort bref. Ce premier élan de l'admiration fut suivi d'un long silence. Quel moment! Quel spectacle! Les parvis du temple sont inondés d'un peuple immense; l'œil et les mains levés au ciel, tous les spectateurs debout offrent chacun une couronne de fleurs ou de verdure, en échange du rayon qui tombe sur leur tête. Tous les regards avaient en ce moment quelque chose de divin. Toutes les physionomies étaient animées d'une joie si pure!

Après cette scène muette et sublime, le grand pontife donna le signal pour exécuter la marche sacrée. Aussitôt toute cette multitude d'assistans se distribua gravement et sans confusion en plusieurs groupes, pour former la pompe religieuse sous la surveillance des prêtres; chacun prit son rang; et j'allai me placer sur leur passage. A quelque distance en avant, je vis quatre pontifes égyptiens, la tête et le menton fraîchement rasés, marcher avec gravité, portant sur leurs épaules un candelabre allumé (3), posé sur une espèce d'autel, ou table carréelongue. Ils sont précédés et suivis de deux autres ministres subalternes, les uns avec une palme à la main; les autres avec un long bâton, ou sceptre surmonté d'un épervier. (1)

---

(1) Strabo. *geogr.*
(2) Expression numérale indéfinie.
(3) *Mosaïque de Palestrine.*

D'autres, masqués à la ressemblance du lion, symbole du Nil, ont à la main droite une plume d'autruche, scellée dans une base, en forme de corne de bœuf, servant de poignée. Les mêmes portent presque sous l'aisselle, à droite et à gauche, un bracelet orné de la tête d'un coq, emblême du soleil (2).

Je vis ensuite une jeune fille choisie, un croissant argenté sur le front, et ceinte d'une large bandelette bleue, parsemée d'étoiles d'or; elle représente la lune. Vingt-huit autres femmes, plus jeunes, parées de même et marchant sept de front, figurent l'année et les mois lunaires composés de quatre semaines.

Une autre fille égyptienne, au teint bazanné, représente l'an solaire; elle occupe un trône d'or soutenu par quatre prêtres, et reste debout sur le marchepied fixé au trône par cinquante cloux (3) à tête d'argent, pour désigner les semaines.

Un homme grand, vêtu de bleu parsemé d'étoiles qu'on appelle *des yeux* en Egypte, s'avance, à pas mesurés; c'est le ciel personnifié.

Quatre égyptiennes de taille égale, la tête couronnée de *persea*, vinrent ensuite; à leurs attributs respectifs, je les reconnus pour les quatre saisons. Elles étaient précédées des quatre animaux sacrés (1) désignant les quatre parties de l'année ; l'aigle ou l'épervier, le chien, le taureau et le lion.

---

(1) *Metam.* d'Apul. XI. Kircherus. *OEdipus aegyptia.* V. 1. Spon, *miscell. erud. ant.* Horus Apollo,

(2) Caylus, *antiq. égypt.* tom. IV.

(3) Voy. la *table isiaque.*

Au milieu des saisons, dix prêtres portent sur leurs épaules le fameux anneau astronomique d'Osimandias, réduit à des proportions plus commodes. Les douze (2) mois de l'année suivaient, marchant trois ensemble. Après eux, je vis cinq personnages ; sur leur bannière est écrit ce mot : *épagomènes*. (3) Derrière, un Egyptien de haute stature, revêtu d'une longue robe de lin traînante et chargée d'hiéroglyphes peints, tenait dans ses bras un enfant à sa quatrième année. Ce groupe signifie Thaut l'inventeur du quart d'un jour nécessaire pour compléter le cours annuel du soleil. Thaut, le premier, imagina d'ajouter à la quatrième année, un jour de plus, composé de ces quarts, afin d'éviter dans les calculs astronomiques qui sont plus de rigueur que les usages civils, une anticipation dont s'accommode mal, une science aussi exacte que celle des mouvemens célestes. Je vis encore passer sur deux lignes les trois cent soixante jours, divisés en quatre phalanges ; jeunes hommes tous âgés de vingt-quatre ans. Au milieu d'eux, parut le char du soleil, traîné par quatre chevaux arabes de six ans de race ; ils avaient chacun pour guide, une jeune fille figurant chacune des quatre parties du jour.

Vingt-quatre autres Egyptiennes, à peine nubiles (les heures), entouraient le char du soleil. Les douze qui marchent devant sont revêtues d'une tunique blanche ; les douze autres derrière, sont habillées d'une robe brune. Elles ont toutes sur le front une étoile d'argent. Dans le char, recouvert de lames d'or, est un cube du plus beau cristal, servant d'autel ou de socle à un grand scarabée, ses ailes ployées dans leur étui tout étincellant par lui-même et par les rayons du soleil qu'il réfléchissait. Enfin, devant le char, marchait une Egyptienne de la plus haute taille qu'on eût pu trouver ; elle portait religieusement le Van (1) sacré d'Isis.

---

(1) Clément d'Alex. *strom*.

(2) *Calendrier* de Gebelin ; *in*-4°. p. 466.

(3) Les cinq jours complémentaires de l'année.

Derrière le char, un ministre subalterne des autels, conduit avec une chaîne dorée un grand cynocéphale (singe), (2) debout sur ses pieds postérieurs ; sur sa tête est un globe, moitié or, moitié argent.

La vue de cet objet ne fait rien perdre de la gravité des spectateurs. Le culte légitime tout, même l'image du *triple* (3) *Phallus* exhaussé à l'extrémité d'un bâton et que je fus étonné de retrouver à Héliopolis, après en avoir été frappé à Canope. On ne s'en tient pas là. Plusieurs assistans ont encore à la main d'autres espèces de petits priapes accroupis sur la tige du lotus.

Vous observerez avec moi, mes chers disciples, que ce char du soleil a la forme d'une barque (4) égyptienne, et qu'un œil est à la proue.

---

(1) *Lichnophore*. Harpocration.

(2) Pignorius, *tabula Isid.*

(3) *Phallus triplex*. Caylus, *antiq. égypt.* tom. III, *in*-4°. p. 275.

(4) Winckelmann, *monumenti inediti. in-fol.*

Les prêtres de diverses classes, précédés du suprême pontife, fermaient cette marche imposante, qui fit lentement (1) sept fois le tour du sanctuaire dans un recueillement religieux. Tout le pavé du temple est jonché de fleurs et de rameaux verts ; des cassolettes de parfums brûlent entre chaque colonne ; des nuages d'encens forment comme un voile qui tempère l'éclat et l'ardeur du soleil.

Je remarquai dans les mains de l'hyérophante une espèce de bâton augural ; c'est une tige de lotus, plante aquatique égyptienne consacrée au soleil ; parce que sa fleur ne se montre hors de l'eau qu'au moment du lever de l'astre du jour ; elle s'y replonge, à son coucher. Tous les pontifes en portent une couronne sur leur tête rasée. Leurs sandales sont de papyrus.

A un deuxième signal donné par le grand prêtre, tous les instrumens se firent entendre, le chalumeau, le plus ancien de tous, le premier ; ensuite, le sistre consacré par le culte ; puis la flûte, la lyre, et un bichorde (2), espèce d'ellipse à longue queue, que je connaissais de vue seulement ; il est représenté sur l'un des grands obélisques d'Héliopolis.

Les harpes ne sont point oubliées. Elles ressemblent tout-à-fait à l'instrument de treize cordes, orné d'un sphinx, qui me frappa parmi les autres peintures des grottes sépulchrales, que je visitai par-delà Thèbes. Cette sorte de harpe était déjà en usage sous le règne de Sésostris.

---

(1) Plutarch. *Isid.* Macrob. *somn. Scip.*

(2) Mandoline, dont la figure se trouve dans l'*essai sur la musique*, tom. I. *in*-4°. p. 292, 95 et 96.

L'effet que produisit sur moi le concours harmonieux de tous ces instrumens, me donna la raison pour laquelle les Egyptiens disent que la musique est *sœur* (1) *de la religion.*

Alors les danses commencèrent. Ce ne sont point ces jeux folâtres, ces agitations convulsives et sans but, en usage dans Halicarnasse et à Paphos, ou bien ces balancemens efféminés de la molle Ionie : les danses sacrées d'Héliopolis, conduites par les pontifes eux-mêmes, et modulées sur les accords parfaits du Tétrachorde, figurent les révolutions des astres, leurs positions annuelles ou diurnes, leurs rencontres, leurs écarts : tous leurs mouvemens soumis à des règles certaines, que l'observation a fait connaître aux mortels studieux, furent exécutés avec précision. Les quatre saisons du jour correspondent avec celles de l'année. Les heures forment des groupes avec les semaines et les sept planètes de la semaine (2). On ralentit, on précipite les pas selon le mode et le diapason. J'oubliai un moment que j'étais sur la terre. Je crus assister dans le ciel, à la marche solennelle des astres, et entendre l'harmonieux concert des corps célestes. Tous les grands phénomènes de la voûte éthérée, se passaient sous mes yeux, avec une régularité géométrique. Le temple d'Héliopolis semble, en cet instant, une vaste sphère, destinée à rendre sensible à l'œil des mortels enchantés, tout le mécanisme de la nature, dans tout ce qu'elle a de plus sublime : et c'est ainsi qu'il convient de donner des leçons d'astronomie.

---

(1) *Hist. de la mus.* par Bourdelot; ch. III. tom. I.

(2) Lucianus, *de saltatione.* Plato, *de legibus.* VII.

On eût dit que le soleil était descendu de son trône de feu, pour converser avec les hommes, et leur apprendre les lois qu'il s'est prescrites à lui-même. C'est ainsi qu'il convient à un grand peuple, à une nation sage d'avoir des fêtes : on eût pu appeler celle-ci l'auguste hymenée du ciel et de la terre. Prométhée (1) lui-même en dessina les danses religieuses, dit une vieille tradition Héliopolitaine.

Je remarquai que l'impression produite par la grandeur de cette solennité était générale. Hommes et femmes, enfans et vieillards, tous les assistans sont pénétrés de la même manière. Toutes les petites passions, résultat de l'intérêt social, se taisent devant ce culte. On n'éprouve qu'une seule sensation, celle que donnent la vue d'un grand ensemble, le spectacle de l'ordre, enfant de l'harmonie, la contemplation de la nature dans toute sa majesté, dans toute sa pompe. Hé ! que pouvait-on imaginer de plus ravissant, que la réunion des objets offerts en ce moment à mon admiration : le site le plus heureux de toute l'Egypte, le voisinage du fleuve le plus extraordinaire et le plus bienfaisant, un édifice dans les plus nobles proportions, le premier des astres présent lui-même au culte qu'on lui décerne, une multitude immense d'êtres raisonnables, élevant leurs pensées jusqu'à la hauteur du Dieu qu'ils se sont choisis, et dirigés par les prêtres les plus éclairés, et les moins fanatiques de la terre ; tout ce grand ensemble animé par des danses ravissantes, répétant avec fidélité les éternelles révolutions des planètes en présence de la nature souriant à son plus bel ouvrage ?

---

(1) *Hist. gén. de la danse*, 1723. *in*-12.
Consulter Cahusac, *Traité de la danse*. tom. I. p. 28, 29, 38.
De Laulnay, *de la saltation théâtrale*, 1790, *in* 8°. fig.
Des ballets anciens et modernes. 1682. *in*-12.

On élève ainsi l'espèce humaine ; on lui inspire le goût des choses sublimes et vraies ; on la rend enthousiaste de l'ordre, sans lequel il ne peut exister de système politique et légal propre à faire des heureux. C'est au génie du législateur à savoir mettre en œuvre les grandes ressources que lui offre la connaissance des phénomènes du ciel. C'est au ciel à instruire la terre, non pas le ciel des Théogoniens, mais celui des astronomes.

Des spectacles sublimes et stériles ne suffisent point à l'homme ; et même s'il est sage, il ne doit trouver sublime que ce qui est pour lui d'une haute utilité. Cette considération puissante semble avoir frappé les sages instituteurs des fêtes d'Héliopolis. Immédiatement après les danses sacrées, on se rendit à l'une des parties du temple qui sert de palais à Mnevis. On amena sur le seuil l'hiéroglyphe vivant de l'agriculture, et on lui adressa une espèce d'hommage, qu'on aurait pu rendre plus convenablement sans doute à la mémoire de l'inventeur de la charrue, ou à celui qui, le premier, imagina d'assujettir les cornes du taureau au joug du labourage. C'est la réflexion que je soumis au prêtre qui me servait de guide.

« Ton observation, me répondit-il, n'est probablement pas échappée à nos prédécesseurs : mais ils ont pensé qu'il y avait moins de danger à faire l'apothéose des animaux vivans, que de l'homme avant et même après son trépas, ainsi qu'il est d'usage sur le territoire d'Anubis (1). Accorder les honneurs divins à un quadrupède, ne tire point à conséquence, et n'est tout au plus que ridicule aux yeux du sage austère. Mais déifier son semblable, c'est donner à l'ambitieux l'idée de la théocratie, la pire espèce de tous les despotismes.

Pythagore. Prêtre du soleil! tu m'étonnes.

Œnophée. Tu le vois. On brûle de l'encens, on jette des fleurs à Mnevis (2); mais c'est tout. L'agriculteur s'en retourne dans sa métairie, en se disant : « Nous devions de la reconnaissance (3) au plus nécessaire et au plus docile de nos animaux domestiques ». En rentrant chez lui, l'esprit encore frappé des cérémonies religieuses, auxquelles il vient d'assister, il va droit à l'étable, pour caresser le compagnon de ses travaux, en lui disant : « Oui! j'aurai pour toi les mêmes égards que les prêtres (4) ont pour le taureau Mnevis. Je ne te maltraiterai jamais, et je saurai reconnaître les services journaliers que tu me rends; litière épaisse, fourrage abondant, repos tranquille; puisque je trouve en toi un serviteur laborieux et paisible, tu n'auras point en moi un maître ingrat ou dur? j'aurai même soin de ta vieillesse, et jamais tes travaux n'excéderont tes forces ».

---

(1) Porphyr. *Abstin. de la chair.* IV. 9.

(2) Diodor. sic. I. 55.

(3) Plutarque, *de Iside*, fonde l'origine du culte sur la reconnaissance de l'homme envers les animaux, tels que le bœuf.

(4) Varro, *de re rusticâ*, II. 5.
Plin. VIII. 45. *Hist. nat.*

Pythagore. Pontife ! mais que penses-tu de l'événement qui m'a été personnel, sur le seuil du palais du taureau noir (1). Avec la foule, je me suis présenté au quadrupède ruminant : Mnevis passa sa tête à travers les barreaux de sa prison sainte ; sa langue sacrée daigna lécher(2) ma robe de lin. A cette vue, tes collègues eux-mêmes et tout le peuple, de crier au prodige, et d'en tirer pour moi le présage le plus honorable. D'après cette faveur insigne du Dieu d'Héliopolis, il m'est permis de prétendre un jour à une grande célébrité de sagesse et de science.

Œnophée. Eh bien ! où est l'inconvénient ? Que de grands hommes ont dû ce qu'ils sont devenus à des encouragemens qui leur furent prodigués dans l'âge de l'émulation ! Profites-en ! si ce n'est pour justifier l'oracle, du moins pour l'avantage de tes semblables ».

Ces premières cérémonies observées, la pompe prit sa direction vers le Nil, par un chemin ombragé de palmiers, de dattiers, d'orangers, de citroniers et de quantité d'autres arbres, qui rendent le double service d'offrir un abri continu depuis Héliopolis jusqu'aux rives du Nil, et de donner une nourriture saine, fraîche et légère, telle qu'on aime à s'en procurer sous un climat, où la sobriété est un devoir prescrit par la dietetique.

Mais avant de sortir du temple, on procéda au grand sacrifice ; le milieu du sanctuaire est occupé par un autel, d'où s'élève une flamme pure, qui ne s'éteint (1) jamais. On y jeta quantité de fragmens de bois odoriférant, et par-dessus des flots d'huile parfumée. Pendant l'ardeur de ce feu saint, les prêtres peuvent à peine suffire pour recevoir les offrandes; elles consistent en herbages et racines, des bouquets de myrte, des glands et des noix, de la farine et des gâteaux, des fruits et des légumes. Pas une seule goutte de sang ne souilla cet acte religieux, institué pour rappeler au peuple sa simplicité première, l'innocence native des hommes.

---

(1) Plutarch. *Is.* Porphyr. Euseb. III. 13.

(2) Diogène Laërce donne cette anecdote à l'astronome Eudoxe, liv. VIII.

En un certain jour de l'année, Athènes (2) copie parfaitement cette hommage champêtre rendu au Soleil et aux Heures.

Puis l'hiérophante chanta la première strophe de l'*Hymne au soleil*, composé pour la fête, et qui devait être continué pendant la route, au son de tous les instrumens. Le cortége était distribué en plusieurs groupes; chaque groupe avait deux strophes à chanter, l'une par le chœur des jeunes hommes, l'autre par celui des jeunes filles: ce qui fut exécuté dans le plus parfait accord. L'oreille égyptienne est musicale.

Voilà ce que je pus en retenir :

---

(3) Porphyre, *abstinence de la chair*, II. 5 et 5. Eusèbe. *prepar. evang*. I. p. 29.

(2) Porphyre, *loco citato*. 7.

§. LV.

Hymne au Soleil, à l'usage du temple d'Héliopolis.

I.

FOYER inextinguible, inépuisable de lumière et de chaleur : toi, le plus bel ornement des Cieux, et le premier des bienfaicteurs de la terre. Œil du monde ! peintre de la nature ! architecte (1) de l'univers.

II.

SOLEIL ! c'est à toi que les nations ont élevé leurs premiers autels ; et l'homme n'aurait dû peut-être n'en élever qu'à toi. Divinité aux (2) douze ailes, les douze grands (3) Dieux sont nés du zodiaque que tu parcours.

III.

SOLEIL ! tu n'es pas tout ; tu n'es pas Dieu ; tu n'es pas notre Osiris infini et invisible ; mais l'Osiris invisible se montre (4) dans ton disque. Tu es la brillante Unité, seule capable de nous faire comprendre la grande Unité (5) qui renferme tout. Tu es le premier des Dieux (6)

---

(1) Porphyre. *Acad. inscript.* tom. IX. *in*-12. p. 396.
(2) Clément Alex. *Strom.* V.
(3) Hérodot. De la Barre, *mém. acad. inscript.* tome XXVI. p. 450.
(4) *In sacris Osiridis canticis invocabant eum qui in solis radiis occultatur.* Plutarch. *de Iside.*
(5) *Principes de la nature.* p. 146. tom. I. *in*-12.
(6) *Dii communes.*

azones; ton culte est universel. Soleil! tu es l'*Alpha* (1) et l'*Omega* de toutes choses (2).

I V.

Soleil ! la Phénicie t'appelle (3) Beelsamon, ou Adonis, et quelquefois Hannibal, ou le Dieu brûlant; l'Assyrie, Adad (4), ou l'Unique; la Perse, Myhrou, ou Mythra; la Grèce, Apollon (5), ou Bacchus, ou Hercule; d'autres, Bélénus, ou Jupiter; notre Egypte, quelquefois Sérapis : tu es le Saturne des Arabes, et le dieu Ammon de la Lybie. Tu es le Bélus de l'Euphrate; le dieu Rond (6) de la ville des Palmiers, et l'Apis du Nil.

V.

Mais le seul nom qui te convient, et ne convient qu'à toi seul, est celui de *dieu Voyant* (7). Seul, tu es tous les Dieux (8) ensemble. Ta lumière est la providence (9) du globe. Soleil, tu es le grand *Abrasax* (10) de l'univers. Tu es notre *Elios* (1), l'Ancien de nos Dieux et de nos rois.

---

(1) Pythagore a grécisé la phrase égyptienne.

(2) Chœrem. *apud* Euseb. *Praep. ev.* III. 4. Diod. I.

(3) Sanchoniaton.

(4) Macrob. *Saturn.* I. 24.

(5) Dans quelques-uns de leurs temples, les Grecs adoraient Apollon sous le titre d'*Héliopolitain*.

(6) Les *fétiches* du présid. des Brosses. p. 122.

(7) *Omnia qui video, per quem videt omnia mundus.*
Mundi oculus...
Ovid. *metam.*

Je vois tout, et par moi, tout voit dans l'univers.

(8) *Deos omnes ad solem referri.* Macrob. *Sat.* I. p. 17.

(9) Marcian. capel. *nupt. phil.* II. Julian. imp. *ora.* V.

(10) *Sauveur.* Ce mot a donné lieu aux abraxas, ou amulettes égyptiens.

V I.

Brillant (2) phénix de ce globe ! Soleil ! c'est toi seul que toutes les nations adorent sans le savoir, Elles se sont fait des Dieux de chacun de tes attributs ; mais ton nom atteste que tu es la seule (3) Divinité, le *Delphos* des Grecs. Tu as devancé tous les objets du culte des mortels, et tu leur survivras. L'homme a commencé, il finira aussi par toi. Soleil ! c'est à toi et dans nos écoles, qu'Homère (4) emprunta cette chaîne d'or qui unit la terre au ciel. Chacun de tes rayons n'est-il pas en effet cette chaîne d'or (5) dont la force attractive oblige les planètes à ne point s'écarter de la route que tu leur a tracée autour de ton disque éclatant ?

V I I.

Soleil ! tu permets aux peuples de t'adorer tantôt sous la figure hiéroglyphique d'un loup (1), à cause de la rapidité de ses courses; tantôt sous les traits d'un chat (2), celui des animaux doué de la vue la plus perçante : plus souvent sous l'emblême du taureau et du lion, à cause de l'ardeur de ces deux puissans quadrupèdes.

---

(1) Un prince dont les Grecs ont rendu le nom par celui d'*Elios* et les Latins par celui de *Sol*, a été, de l'aveu de presque tous les historiens, le premier qui ait régné sur l'Egypte. Ce monarque était aussi regardé comme la plus ancienne divinité de ce pays.

Goguet, *Origine des lois*, p. 217, tom. II. *in*-4°.

Pourquoi ne pas dire tout simplement que le Soleil fut le Dieu de l'Egypte, ainsi que celui de tous les peuples primitifs.

(2) Voy. une savante dissertation latine sur le phénix, p. 78 à 155 *stoïca philosoph.* J. Thomasio. 1682. *in*-4°.

(3) *Sol*, *solus*, seul.

(4) Homère voyagea en Egypte; il y naquit, selon d'autres. Voyez Pope, *Essai sur la vie d'Homère*.

(5) La gravitation illustrée par les calculs de Newton. Pope, sur Homère.

VIII.

Quelle idée prendre de l'immensité de la nature, si chacune des étoiles qui scintillent à la voûte des cieux pendant la nuit, est un autre soleil semblable à toi, et ton égal en puissance et en beauté. Qui pourra jamais mesurer l'incommensurable étendue de la nature? Il n'est donné qu'à toi de parcourir chaque année le grand cercle (3) de la vie.

IX.

Si tes émanations produisent tant de merveilles, et fatiguent notre admiration, que serait-ce, s'il nous était permis de te contempler face à face, d'étudier tes lois, d'approfondir ta nature, d'entendre la céleste harmonie des planètes (4), dont tu es le premier concertant. Soleil! tu es la lyre (5) de l'univers.

X.

Tu es l'auteur de l'ordre : l'ordre sans lequel la nature et la société ne sauraient se maintenir. Si tu pouvais cesser un moment de présider à l'harmonie des choses, le cahos ne serait plus un vain nom. Il n'y aurait plus d'univers ; tout serait néant. C'est bien à juste titre que les Zabiens (1) t'invoquent sous le nom de *Maître* (2) *du bien*.

---

(1) A Lycopolis, ville d'Egypte.
(2) A Bubaste, autre ville d'Égypte, et ailleurs encore.
(3) Le zodiaque. Voy. Ocellus Lucanus.
(4) Phurnutus. *Lexic.* Pitisci. *verbo. Apollo musicus.*
(5) Euseb. *praepar. evang.* II. 6.

XI.

Soleil ! tu es le législateur de l'agriculture ; tu règles ses travaux, avant de les féconder. Tu fais le jour, en te montrant ; ton absence (3) est la nuit. Maître (4) du temps, sans toi, il nous échapperait (5) ; tu le fixes à nos yeux ; tu le soumets à nos calculs ; les saisons te doivent leur existence ; tu es *Horus*, père de l'année ; les heures sont tes filles. Soleil ! tu es la clef (6) qui ouvre les portes du jour et les trésors de la terre. Tu ensemences (7) toute la nature.

XII.

Tu es l'inventeur des religions (8). C'est toi qui a provoqué tous les cultes, en excitant le premier dans l'homme le sentiment de l'admi-

---

(1) Peuple de l'Inde.

(2) *Manichaeismus ante manichaeos* chr. Wolphii. *in*-8°.

(3) Si le soleil n'était, il serait nuit. *Héraclite*.

(4) Expressions gravées sur les obélisques d'Héliopolis. Voy. Ammian. Marcelli.

(5) Proclus, *in tim*. IV.

(6) Sur tous les monumens égyptiens, Osiris porte une clef à la main, que les Christicoles ont pris mal à propos pour une croix.

(7) Macrob. *saturn*. I. 17.

(8) Maimonides et Selden pensent que l'idolatrie a commencé par le culte du soleil.

ration

ration et de la reconnaissance. Eh! comment l'homme aurait-il pu se refuser à te rendre hommage (1)? Les animaux eux-mêmes sentent ta divinité, et la préconisent. Les premiers chants de l'oiseau matinal te sont adressés; il te salue encore par de nouveaux cantiques, quand, le soir, tu t'enveloppes des rideaux de la nuit.

XIII.

Soleil! de tous les Dieux que les peuples se sont donnés, tu es le seul visible (2) à leurs regards, et présent dans leurs temples. Tu es le seul que l'homme audacieux ne puisse fixer long-temps d'un œil téméraire. Le monarque le plus superbe est forcé d'abaisser sa paupière orgueilleuse devant tes rayons.

Que les rois ne se disent pas les seuls *fils du Soleil* (3)! Tous les Égyptiens en sont les enfans.

XIV.

Les autres Dieux doivent leur éclat aux pieuses libéralités de nos rois. Quand tous les rois de la terre réuniraient leurs trésors, épuiseraient les forces de leurs peuples pour t'élever un monument, ils ne parviendraient pas à éclipser le Dieu par les accessoires de son temple. Tu es au-dessus de tous les éloges, comme de tous les êtres. Quel Dieu, quel monarque porte une couronne plus brillante que la tienne ? Douze (1) rayons composent ton diadême. Tu es le type de cette lampe aux trois cent soixante-cinq flammes que nous te consacrons.

---

(1) Il n'y à rien qui doive naître plus naturellement dans l'esprit que l'adoration du soleil. J. Bernard, *nouv. répub. des lettres*, mars 1706, p. 278, 279.

(2) *Kaïmin*. Plutarch. *Isid.*

(3) Allusion à l'obélisque de Ramessis.

X V.

Il est des rois qu'on n'a pas craint de te comparer : pouvait-on te faire un plus grand outrage ? N'est-ce pas toi qui as donné à l'homme la première idée des Immortels ? C'est en t'observant qu'il s'est écrié : Il y a quelque chose de divin dans la nature. Tu es le Trismégiste (*triplasion*) de l'Egypte et du monde.

X V I.

Premier (2) roi de l'Orient, monarque (3) et seigneur de l'univers, tu n'en es pas le despote. Tu dispenses tes bienfaits à tous également. Tu dores le toit du riche ; tu égayes la cabane du pauvre. Si le sommet altier des montagnes reçoit tes premiers et tes derniers rayons, l'humble vallée a son moment pour être vivifiée par toi. Voyageur (1) présent partout, il n'est point de lieux sur ce globe où ton regard de feu ne penètre.

---

(1) .... *Radiisque sacratum*
Bissenis perhibent caput aurea lumina ferre,
Quod tot idem menses, tot idem quod conficis horas.
Mart. Capella, *nupt. philologiae*. II.

Au haut de l'empirée,
Ta tête est éclairée
De deux fois six rayons.
Aux célestes demeures,
Douze mois et douze heures
Règlent nos régions.

Cui tempora circum
Aurati bis sex radii fulgentia cingunt.
Virg. *Æneid*. XII. 162.

(2) *Pi rh*, ou *Pi rhej ;* en égyptien, *le soleil*, ou *le roi*. Gebelin, *hist. calend.*

(3) *O sir*, en égyptien.

XVII.

Dieu fort ! Hercule-soleil (2) ! tu es l'ami du vieillard, et l'effroi des méchans ; ceux-ci attendent ton absence pour commettre le crime ; le vieillard, un pied déjà dans le tombeau, demande pour grâce dernière, à son dernier moment, de pouvoir contempler encore une fois tes rayons consolateurs. Géant infatigable (3) ! en vingt-quatre pas, tu fais le tour du monde. Soleil-Titan (4) ! tu es le fils aîné du ciel, ainsi que l'homme est le fils aîné de la terre.

XVIII.

Ta lumière a créé le monde : l'homme est le père de l'homme (5). Soleil ! tu l'es de l'espèce humaine ; tu es l'ame de l'univers, et le cœur de la nature : la chaleur de tes rayons a fait éclore le grand œuf. Astre mâle (6) ! quand tu parais, on ne peut plus rien voir autre chose que toi ; tu éclipses tout le reste.

---

(1) Homerus. Voy. aussi Servius, *Æneid.* I.

(2) L'Hercule thébain ; *de la Thèbes d'Egypte.*

(3) Virgile le qualifie de Titan. *Æneid.* IV.

(4) Stace.

(5) *Sol et homo generant hominem*, Voy. le commentaire curieux de ce vieil adage, dans l'opuscule intitulé *Pythagoras* steph. Roderici. Lugd. 1651, *in*-32, 200 pages. p. 51, 52.

(6) Plin. *hist. nat.* II. 100.

XIX.

Premier-né (1) de l'œuf du monde! tu es le père du *Dieu né d'une pierre* (2) que les Perses adorent. Le caillou te doit le feu qu'il recèle. Tu es aussi le père aux cinquante filles (3). Tu es la tête de l'univers, et son principal agent : tu es l'ame universelle du monde. Céleste (4) Orus! grand Demi-ourgos (5)! tu es le (6) Tetrachorde (7) de la nature, comme de l'année.

XX.

Fils de Vulcain (8), Soleil! ton action s'étend à tout, régit tout, au ciel, sur la terre, et dans le sein des mers; les animaux, les végétaux, les minéraux reçoivent de toi la forme, la couleur et le mouvement. Tu prêtes l'un de tes plus beaux noms (9) au plus riche des métaux (*l'or*).

---

(1) Diod. sic. I. 16, 17.

(2) *Mithras* (ou le soleil) ***filium cupiens, et perosus muliebre genus, cum petrâ quâdam concubuit : ea praegnans effecta, post statutum tempus juvenem progenuit.***
Plutarchus.

... Il est très-naturel qu'on ait regardé le soleil comme le foyer et le magasin du feu, et que voyant le feu sortir de la pierre, on ait dit que le soleil avait eu un fils d'une pierre... Il n'est point d'allégorie qui n'ait son principe dans les produits de la nature.
Caylus, *ant. gaul.* tom. III.

(3) Les semaines.

(4) Macrob. *saturn.* I. 21.

(5) Cheremon, prêtre égyptien.

(6) C'est-à-dire, *le double*, Martian. Capella. *hymn. in sol.* la *quarte* de l'harmonie céleste.

(7) Varro, *apud* Nonn. II. 22.

(8) *Origine des cultes*, par Dupuis.

(9) *Orus.* journ. Trevoux, *in*-8°. 1709. p. 1703.

XXI.

Le temple d'Héliopolis est ton ouvrage, ô Soleil ! C'est toi qui, pénétrant dans les entrailles du globe, engendres la pierre, et lui fait acquérir la consistance et le volume nécessaires aux divers usages de la vie sociale.

XXII.

C'est toi que nous invoquons sous le nom saint d'Harpocrate (1). Tu es ce guerrier toujours victorieux que nous osons donner pour exemple aux initiés dans nos mystères ineffables. Ton disque sert d'asile à l'ame des héros. Hercule tourne (2) avec toi, et veille encore sur la terre qu'il a purgée de monstres. Soleil ! tu épures (3) les ames, après leur séjour dans les corps (4) mortels, en leur faisant parcourir (5) ta zone (6) constellée.

XXIII.

Soleil ! c'est dans le temple égyptien d'Héliopolis que tu reçois l'encens (7) le plus pur de toute la terre ; mais pour prendre de toi l'idée qu'il convient d'en avoir, que l'homme gravisse le sommet des monts ! là, tu résides, là tu aimes à te montrer dans toute ta gloire. Les montagnes sont les seuls autels dignes du soleil.

---

(1) Voy. l'*Harpocrates* de Cuper. *in*-4°.

(2) Selon les Egyptiens, Hercule est placé dans le soleil. Plutarch. *de Iside et Osiride*.

(3) Cudworth.

(4) *Observ. ad psycologiam pythagoricam*, Joa. Jac. *Otte* argentorati. 1773. *in*-4°.

(5) Plato.

(6) Le zodiaque.

(7) *Egyptii sole magis quam reliqui homines, gaudeant*. Pierius, *hierogly*. XX. 4.

XXIV.

Quand bien même le temple d'Héliopolis, le plus beau, le plus grand de tous les temples connus, serait assez vaste pour contenir tous les habitans de l'Egypte à la fois, ne serait-ce pas un sacrilège que d'entreprendre d'y renfermer une divinité qui remplit tout l'univers ?

XXV.

On vient quelquefois demander aux prêtres d'Héliopolis : « *Qui a fait le Soleil ?*

Profanes ! répondent les prêtres d'Héliopolis.

Avant de te dire *qui a fait le Soleil*, dis-nous ce qu'il y a dans la nature au-dessus du soleil ?

Parce que tout homme a son père, crois-tu donc que le soleil doive aussi avoir le sien ? Le soleil a les deux sexes (1).

Soleil ! tu es immortel. Comme le serpent, tu rajeunis toutes les années. Tu es le brillant symbole de l'éternité (2).

XXVI.

On ta comparé à une roue, à un axe (3) mis en mouvement par une main invisible, plus puissante encore que toi.

Qu'elle se montre enfin à nos yeux, cette main toute puissante, trop long-temps invisible, et nous partagerons nos hymnes et notre encens entr'elle et toi!

---

(1) Macrob. *saturn*. I. 20, 21.

(2) *Hierogly*. *Horus Apol.*

(3) Anaximandre, ci-dessus, *voyage de Pythagore à Milet*.

Tu es le brillant (1) pivot de la sphère du monde : tu ne dois à personne ton mouvement; il t'est propre (2).

Toute la nature est renfermée *potentiellement* (3) dans le soleil.

XXVII.

Des étrangers ont dit aux prêtres d'Héliopolis :

« Nous voici dans le temple d'Héliopolis; nous voyons bien son sanctuaire et son autel, ses pontifes et la vapeur de l'encens qu'ils lui brûlent, mais, où donc est votre Dieu? montrez-nous du moins son image ».

XXVIII.

Notre Dieu est par-tout. L'aveugle même sent sa présence. Quel statuaire pourrait se flatter d'en offrir un simulacre ressemblant. Qui jamais a pu peindre le soleil? et pourquoi perdre sa peine et son temps à vouloir reproduire sous des traits informes un original aussi parfait, et toujours visible?

XXIX.

D'autres interrogent les prêtres d'Héliopolis, pour savoir combien il y a de *schènes* de distance de l'Egypte au soleil?

Mortel! que t'importe! répondent les prêtres d'Héliopolis, puisque le soleil t'épargne le voyage, en daignant descendre jusqu'à toi. Plus près de lui, l'Egypte et tout le globe se fondraient à ses rayons comme une sphère de cire.

---

(1) Macrob. *saturn.*

(2) Cette strophe était pour les seuls initiés.

(3) Diodor. Sic. *bibl. hist.* I.

XXX.

D'AUTRES encore, plus téméraires ou plus ignorans, viennent dire aux prêtres d'Hélio-polis :

« Est-il vrai qu'il y a des taches sur le disque du soleil ? »

Pour réponse, les prêtres d'Héliopolis renvoyent ces malades au médecin (1) oculiste.

Soleil ! tu es l'œil (2) droit de la nature.

XXXI.

DIEU des révolutions ! ame du monde (3) ! Soleil ! tu es pour l'univers ce que le Nil est pour l'Egypte. Que deviendrait notre chère patrie, si elle était privée un seul mois, un seul jour des eaux salubres et fécondantes de son fleuve nourricier ? Tes rayons sont des cataractes de lumière et de feu, qui fertilisent la terre et réjouissent ses enfans.

XXXII.

LA perle, le diamant et les fleurs sont les produits d'un seul de tes regards. Il suffit d'un seul de tes rayons pour peindre le plumage des oiseaux et l'écaille des poissons. La jeune fille te doit l'ivoire de ses dents, la pourpre vive de sa bouche demi-close, et l'étincelle de ses yeux. Soleil ! c'est toi qui constitue le beau.

---

(1) En Egypte, chaque membre, chaque partie du corps avait son médecin.

(2) *Mundanus oculus.* Marc. Capella. Sextus Empiricus, *adv. mathem.*

(3) Macrob. *saturn.* I. 18, 19. *Somn. Scip.* II. 12.

XXXIII.

Soleil ! les filles de l'Egypte, brûlées de tes ardeurs, pourraient te reprocher cette teinte brune qui obscurcit leurs appas : mais en sont-elles moins aimées ? où l'hymen est-il plus fécond que sur les deux rives du Nil ?

Si la terre est la Vénus (1) productrice ; tu es l'amour qui échauffe et vivifie tout (2).

XXXIV.

Soleil ! tu as plus fait pour l'Egypte que pour toute autre contrée. C'est par toi qu'elle est devenue la mère (3) des nations et la patrie (4) des sciences. Continue de verser sur nos têtes et sur notre sol, tes faveurs journalières. Nous te promettons solennellement de ne nous rien permettre qui puisse souiller la pureté de tes rayons. Les enfans du soleil et du Nil doivent être tous sages, tous bons, tous heureux. Soleil ! sois toujours notre grand *Camephis* (5).

XXXV.

Dieu soleil ! Dieu fort ! toi qui as fait le monde ! toi qui donnes à la terre les formes et la vie ; toi qui te plais à Héliopolis plus que dans toute autre ville ! roi des diadêmes (1) ! puisque tu as daigné sourire jusqu'à ce jour aux monumens élevés en ton honneur dans cette enceinte sacrée, par les soins de Mithra (2), de Ramassès et de plusieurs autres monarques de ton Egypte :

---

(1) Ou *Isis*.
(2) Plutarch. *in Amatorio*.
(3) P. Crinitus, *honest. discip*. VIII. 2.
(4) Macrob. *saturn*. I. 15.
(5) Gardien de l'Egypte, dans la langue du pays. Jablonski. *panth. egypt*. I.

XXXVI.

SOLEIL dieu ! continue de nous frapper de tes rayons créateurs, dont nos obélisques sont les emblêmes. Roi du feu (3) ! Père éternel (4) des siècles ! toi qui consumes et produis tout ! donnes-nous ta lumière quotidienne, depuis *Rosch* (5) jusqu'à *Nephti* (6). Dieu, qui es tous les Dieux ! bénis nous, ainsi que les enfans de nos enfans, comme tu as bénis les anciens de nos anciens.

§. LVI.

Autres détails sur la fête du Soleil. Conspiration de femme.

LA pompe sacrée arriva à Cercesura, ville bâtie à l'endroit où le Nil ouvre ses deux bras comme pour renfermer dans son sein l'Egypte inférieure, jusqu'à la grande mer. On y avait dressé un grand nombre de (1) *conopées*, à l'usage des femmes : ce sont des tentes ou pavillons pour se garantir des insectes, nés dans les marais du Nil. L'intérieur est garni de siéges commodes.

---

(1) *Dominus diadematis, qui splendidam facit solis urbem...* Plin. *hist. nat.* XXXVI. 8.

(2) Plin. *hist. nat.* XXXIV. 8.

(3) Nonnus, *Dionys. cant.* XL.

(4) Hymne orphique à Hercule.

(5) Premier jour de l'an, en Egypte.

(6) Dernier jour de l'année.

N. B. Les deux dernières strophes sont traduites presque textuellement des inscriptions hiéroglyphiques gravées sur les obélisques d'Héliopolis.

Voy. Amian. Marcellin. XVII. p. 100.

Depuis très-long-temps, les prêtres d'Héliopolis sont dans l'usage de venir en ce lieu, pour y puiser solennellement de l'eau dans (2) un vase consacré, et le placer à côté du scarabée dans le char du soleil. Hommage que la nation reconnaissante rend à ses deux bienfaicteurs par excellence, le Nil et le Soleil. On répéta les danses saintes, représentant le mouvement cadencé des astres, et les conjonctions harmoniques des planètes et des étoiles fixes. Cette partie de la fête fut d'autant plus brillante que le roi Amasis avait descendu le fleuve pour y assister avec toute sa cour; on eût dit une petite ville flottante. Chaque gondole ou nacelle, qu'on nomme (3) *baris* dans le pays, est une maison à plusieurs étages. Les mariniers et les valets du prince, les favoris et les favorites, tous élégamment vêtus, s'efforçaient à l'envi de faire honneur à leur maître par beaucoup de luxe. Je remarquai que la plupart des assistans étaient munis d'amulettes sous la forme de scarabées en terre cuite au feu et recouverte d'émaux de couleurs variées. (4) Amasis en avait un suspendu à son col, composé d'une seule pierre fine. Cet amulette lui servit en même-temps de sceau royal. Le corcelet de l'insecte offre une poignée favorable à cet usage.

---

(1) Horat. od. IX, tom. V. Voy. *les remarques* de Dacier. Nos *canapées*, vraisemblablement, viennent d'Egypte.

(2) Lælius Rhodiginus. *lect. antiq*. XXVII. 5.

(3) Propert. III. 9. Suidas. Hesychius.

(4) Caylus, *antiquités*... tom. II. *in*-4°.

Une barque toute dorée attendait l'hiérophante et ses assistans. Amasis, couronné de (1) *lotos*, vint au-devant de lui pour l'aider dans son saint ministère. L'hydrie fut remplie avec beaucoup de gravité au point milieu du Nil, et portée aussitôt sur le char stationnaire au bord du fleuve. Pour ne rien omettre du cérémonial, le prince fit le sacrifice d'une coupe (2) d'or, qu'on alla jeter en son nom, dans un endroit du Nil où les eaux tournant sur elles mêmes forment une espèce de gouffre.

Le roi avait amené avec lui un chœur d'instrumens, qui ne cessa d'exécuter des morceaux d'harmonie. Tout le rivage était chargé d'une multitude de peuple. La pompe sacrée prit un repos de trois heures pendant lesquelles la cour donna un festin tout en fruits. Le prince des prêtres en consacra les prémices au soleil dans un vaisseau d'argile cuite et revêtue du plus bel émail. Car les métaux matériels sont proscrits de ce cérémonial institué pour rappeler aux hommes le règne de la nature, les beaux jours de la simplicité antique.

On avait dressé quantité de longues tables si près du Nil que l'eau en baignait presque le pied. Les prêtres avaient la leur; le roi, les siennes, sous une grande et superbe (3) tente. Je fus admis à celles-ci. Le peuple, qui n'est blasé sur rien, célébra cette sainte orgie avec plus de gaieté encore que de dévotion.

---

(1) *Hist. acad. inscript.* tom. II. p. 284. *in*-12.
(2) Solinus. XXXII.
(3) Lebeau, *acad. ins. hist.* tom. XX. p. 133. *in*-12.

A travers ces plaisirs bruyans, je fus touché d'un usage qui mériterait sa place à la cour de tous les princes. Amasis, pour signaler cette fête par une action louable, (1) ordonna de mettre à part plusieurs mets du festin royal, et de les porter dans les prisons à quelques infortunés plus à plaindre qu'à punir. Ce cérémonial annonce la grâce au coupable. Les portes de son cachot lui sont ouvertes : de ce moment, il est libre.

Pendant cet acte de clémence, on suspendit, en signe d'allégresse, aux branches des arbres qui ombrageaient les tables (2), des couronnes d'acanthe, d'oranger et de pampre. C'est encore une ancienne coutume.

Le cortége se plaça autour des pontifes, afin d'être prêt à repartir à leur signal. L'hiérophante ne fut pas long-temps sans le donner ; c'était la reprise de l'hymne au soleil, après une imprécation faite contre le crocodile, symbole de Typhon.

Il ne convenait pas aux prêtres de rester jusqu'à la chute du jour, pour être les complices ou les témoins des excès inévitables au milieu d'un grand rassemblement d'hommes livrés aux plaisirs de la table. La pompe sacrée retourna donc à Héliopolis, mais par un autre chemin ; en sorte que l'itinéraire décrivit une ellipse, ou espèce de cercle imparfait : cette figure sert à Héliopolis d'hiéroglyphe, pour marquer quelques irrégularités apparentes que l'œil de l'observateur rencontre par fois dans les révolutions planétaires autour du soleil.

---

(1) Plutarch. *Agis et Cléomène.*

(2) Hellanicus, *hist. égypt.*

Je remerciai beaucoup le prêtre qui m'avait servi de conducteur et lui dis, avant de le quitter : Tous les neuf ans sur le territoire de Thèbes en Béotie, les Grecs célèbrent en l'honneur d'Apollon une fête qui a beaucoup de rapport avec celle d'Héliopolis : un jeune homme, la tête ceinte d'un diadême d'or, porte un olivier au haut duquel est une sphère ornée de trois-cent soixante-cinq couronnes de laurier. Un chœur de jeunes filles marche autour, chantant des cantiques qu'on appelle *parthenies.*

Œnophée me répondit, en s'en allant pour rejoindre la marche sacrée : de tous les peuples, le Grec est celui qui a le plus de mémoire.

Avant de reprendre le chemin d'Héliopolis, l'hiérophante s'aquitta encore d'un autre cérémonial antique : il lança sur les eaux du Nil une petite barque de jonc, après y avoir déposé une statue d'Osiris, (1) l'un des types du soleil.

Je restai sur le rivage, Amasis m'ayant proposé, pour revenir à Memphis, une place parmi les gens de sa cour, dans l'un des chars de sa suite. Je me livrai pendant l'orgie universelle et sacrée, à l'examen de plusieurs détails qui devaient me paraître curieux. Je considérai la forme des nacelles ; ce sont des esquifs fort légers, quoique solides ; leur construction est de tiges d'une plante semblable au lotus. On les divise en morceaux longs de deux coudées ; on les lie entre eux ; et les joints intérieurs sont remplis et couverts par des roseaux. On en fabrique de toute grandeur. Elles portent facilement à leur centre, un petit édifice de bois peint ou doré (1), selon les circonstances; l'intérieur est distribué en cellules fort agréables. Le jour et la fraîcheur y pénètrent à travers des ouvertures grillées. Le plus singulier de ces bâtimens du Nil, c'est qu'on ne place pas le gouvernail à la proue, mais sur le flanc. (2) Ces gondoles peuvent contenir jusqu'à deux cents personnes. (3) Elles ne peuvent servir que jusqu'à Eléphantine, parce que le fleuve y devient trop rapide pour elles.

---

(1) St. Lemoyne, *dissertatio theolog. ad locum Jerem.* Dordraci. 1700. *in*-12.

J'assistai au reste de la fête; après le coucher de l'astre qui en est l'objet, elle dégénère en une orgie complète. L'absence des prêtres d'Héliopolis fait cesser toute contrainte; l'exemple du roi était peu propre à retenir la multitude dans les bornes de la modération. Il s'enivra avec les chefs de sa garde. Son fils plus tempérant était déjà retourné à Memphis auprès de sa sœur : les favorites profitaient de la liberté que leur accordait la double circonstance de la solennité et de l'ivresse de leur auguste amant, pour en écouter d'autres qui étaient plus de leur choix. Altazaïde, cette Persanne qui tenait le premier rang dans les affections, ou plutôt dans les habitudes du prince, s'était éclipsée de sa table pour se soustraire aux suites des crapuleux désirs d'Amasis. Je la rencontrai, se promenant seule et un peu à l'écart, accompagnée d'une de ses femmes.

---

(1) Diod. sic. I. *bibl. hist.*

(2) Mosaïque de Palestrine. Héliodor. *Ethiop.* V.

(3) Maillet, *descript. de l'Egypte.*

Belle et fière, il ne lui manquait que le bandeau des reines ; elle en avait le maintien noble, la démarche imposante et les prétentions impérieuses.

Pythagore ! me dit-elle (1) en me voyant passer. Tu nous es donc rendu.

PYTHAGORE. Princesse ! dans le cercle des plaisirs, dont tu es l'arbitre et la souveraine, peux-tu avoir remarqué un étranger peu fait à l'éclat des cours.

ALTAZAIDE. Le protégé d'un roi, et mieux encore, un sage, par-tout où il se présente, laisse des traces de son souvenir.... As-tu rempli auprès des pontifes d'Héliopolis l'objet de tes désirs ?

PYTHAGORE. Ils ont été discrets et sobres : malgré la recommandation du roi, ils me renvoient aux prêtres de Memphis. Je m'attendais à plus de déférence de leur part.

ALTAZAIDE. Je n'en suis pas surprise.

PYTHAGORE. Comment ?

ALTAZAIDE. Amasis ne sait point en imposer assez pour se faire obéir, comme on doit l'être dans son rang.

Altazaïde s'interrompit un moment pour faire un geste à la femme qui l'accompagnait, et qui, respectueusement, se retira.

ALTAZAIDE. Pythagore ! je ne t'ai vu qu'un moment, ce moment m'a suffi pour te juger. Ecoutes. Je compte sur ta discrétion, du moins sur ton intérêt à être prudent. Depuis plusieurs jours je roule dans ma tête un grand dessein ; il est digne du sage, et il m'en faut un pour m'aider à l'exécuter. Tu seras l'homme dont j'ai besoin. N'es-tu pas indigné, comme je le suis, en réfléchissant à la misérable condition de l'espèce humaine ? sans sortir de l'Egypte, je compte près de trente millions d'hommes sous le sceptre de qui?..... Tu le vois là-bas. Sous le sceptre d'un parvenu qui se vautre dans la fange, et dont les maîtresses ont encore plus de mœurs et de retenue que lui.

---

(1) Le projet d'Altazaïde est indiqué par l'histoire.

Pythagore. Princesse !....

Altazaide. N'appréhendes rien. Nous sommes seuls ; et, déjà, tu as mon secret.

Pythagore. Altazaïde !... je ne suis ici qu'un étranger.

Altazaide. Et moi aussi. Née Persanne, je ne m'en crois pas moins obligée à plaindre l'espèce humaine, et à la soulager partout où je la trouve avilie et opprimée.

Pythagore. Je pense que les Egyptiens sauront bien secouer eux-mêmes le joug, quand ils le sentiront peser trop sur leur tête.

Altazaide. Et moi, voici ce que je pense: N'est pas sage qui ne veut l'être que pour soi.

Pythagore. Altazaïde m'éprouve sans doute ; Faite pour embellir et charmer la cour d'un grand roi, distributrice de ses grâces....

Altazaide. Ajoutes, si tu veux, et la première de ses concubines. Mais, saches que je n'ai pris ce rôle, que pour en jouer un autre plus digne d'une ame elevée.

Pythagore. De si hauts projets conviennent mal à un obscur partisan de la vérité. Je ne ferais que grossir la foule des ambitieux insensés et téméraires. Toi même, Altazaïde, crains de te voir en butte aux traits de la calomnie. On ne voudra jamais croire qu'une passion plus noble, plus pure, plus désintéressée que l'ambition, ait été l'unique mobile de la grande catastrophe que tu médites. Il se trouvera même des hommes dont les principes austères s'accommoderont mal des circonstances au milieu desquelles tu t'offriras à eux. Pardonnes à ma franchise; ces hommes exigeans et fiers, rejeteront ce vaste plan, par cela seul que celle qui l'a conçu, professe un état....... tout au moins suspect.

ALTAZAIDE. Que m'importe ce qu'on peut dire de moi. Quand il s'agit de conduire des millions d'hommes à la liberté, qu'importe la route qu'on leur fait tenir, et la main qui les guide! On bénira un jour mon nom dans les temples. Pythagore, ayons pour nous toutes les chances. Les considérations personnelles ne sont rien : on t'a sans doute instruit des moyens vils employés par Amasis, pour se hisser jusqu'au trône. L'Egypte, fière du rang qu'elle tient parmi les nations, rougit du chef qu'elle s'est donné. Elle lui eût pardonné la bassesse de son extraction, s'il avait pris le soin de la faire oublier par la dignité de sa conduite. Amasis n'est ni chéri, ni considéré : il n'a rien fait pour l'être. La garde étrangère qu'il s'est donnée, indispose contre lui les troupes nationales. Tout ce peuple, né remuant (1), murmure de voir qu'on lui préfère les Grecs, et que la cour ne fait nul cas des usages du pays. Les prêtres détestent le prince, et ne s'en cachent pas beaucoup. Tu as vu à Héliopolis, comme ils ont reçu l'empreinte du sceau royal. L'heure propice en est venue;

---

(1) Tertulien caractérise ainsi les Egyptiens : *gens rixosa erga suos reges.*

celui-là mérite bien des hommes, qui saisit toute occasion de les affranchir. Il existe un parti qui n'attend pour se déclarer, que la première étincelle. Et, n'en doutes point, ce parti, s'il a besoin de secours, en trouvera chez les puissances voisines. La cour de Perse est favorablement disposée. Prévenue contre Amasis par plusieurs motifs secrets, elle agira à la première nouvelle du trouble.

Pythagore. Altazaïde ! et quels sont tes desseins ultérieurs ?

Altazaide. On ne peut guère, avant l'événement..... Ce ne serait pas la première fois que l'Egypte aurait mis à la tête de ses affaires des étrangers ; déjà recommandables par le signalé service que nous aurons rendu ; la nation, trop populeuse pour penser à la république, pourrait nous offrir à tous deux la place d'Amasis, rentré dans sa première obscurité.

Pythagore. Princesse ! je rends hommage à la hardiesse de tes vues, et je te dois des actions de grâces pour m'avoir cru capable d'être associé à ta gloire, et à ton génie.

J'ajoutai, en souriant : Altazaïde, je te cède ma part du trône. Un trône n'est pas dans mes principes. Si j'y étais né, je me hâterais d'en descendre. Poursuis, sans moi, la carrière large et glissante que tu brûles de parcourir ; ne me détournes point de l'étroit sentier où je me trouve appelé par la nature ».

On vint annoncer le départ du roi et son retour à Memphis. Altazaïde me dit, en me quittant : « Je croyais que les sages avaient plus de caractère ».

Je lui répondis : « Contentes-toi de les désirer discrets ».

Cet entretien, sans me donner beaucoup d'inquiétudes sur les suites, me fit néanmoins réfléchir sur la cause des révolutions politiques. Un roi de Perse est jaloux de celui d'Egypte. N'osant se commettre aux hasards malencontreux d'une guerre ouverte, il charge une femme jeune, belle et entreprenante, du soin de le venger : Persanne! introduis-toi, lui dit-il, à la cour d'Amasis; enivres-le du filtre des plaisirs. Rends-le en même-temps, odieux et méprisable à tous ses sujets. Jettes ensuite les yeux autour de toi pour chercher quelques jeunes ambitieux, que tu attacheras à tes projets. Proposes un chef aux mécontens, et préviens-moi de l'heure où la conjuration doit éclater. Je me présente à la frontière, et tandis qu'on porte le premier coup sur la personne du roi, j'appuie, par mes armes, le parti insurgé. Alors, je mets la nation dans l'alternative de la guerre civile, ou d'une nouvelle dynastie de maîtres. Dans l'un ou l'autre cas, je triomphe; et le peuple du Nil devient mon tributaire, ou je l'anéantis.

Tel est le plan que le roi de Perse avait tracé vraisemblablement; et l'exécution n'était pas chimérique. Ainsi, plus de vingt millions d'hommes, la nation la plus ancienne et le plus beau pays de la terre, étaient dans la main d'une courtisanne, ou à la merci d'un jeune aventurier. La destinée de l'Egypte se trouvait suspendue au fil d'une intrigue de femme. Hélas! son bon génie ne put que reculer le terme de sa prospérité; encore quelques années, et le Nil coula sous les dures lois d'un despotisme étranger.

Pour dissiper ces idées importunes de politique, je montai le lendemain, à l'aube du jour, sur une roche, voisine de Memphis ; là, au lever du grand astre, je cherchai à me rappeler les principales strophes de l'hymne au soleil, chanté dans le temple d'Héliopolis. Entraîné par le sujet, je me surpris rivalisant les poëtes sacrés de l'Egypte, et voulant ajouter quelques-unes de mes pensées aux leurs. Si la poësie a besoin d'objets merveilleux, de grandes images, de magnifiques spectacles, peut-elle trouver des tableaux plus brillans, plus variés, plus majestueux que ceux de l'astronomie ? où la nature est-elle plus imposante que dans son système planétaire ? n'est-ce point rappeler les muses à leurs véritables fonctions, que d'en consacrer la lyre à l'harmonie des corps célestes ? A la vue des phénomènes que présente journellement la voûte éthérée, l'imagination s'enflamme, l'enthousiasme naît ; et le poëte, s'élevant à la hauteur de son sujet, doit devenir sublime comme lui. Eh ! qui peut rester assoupi au lever de l'aurore ? qui ne se sent ranimer en la présence de l'astre qui préside au jour ? et quel voyageur se défend d'une douce mélancolie, quand, au milieu d'une belle nuit d'été, il marche silencieusement à la lueur paisible de la lune argentée.

L'astronomie particulièrement appartient à la poësie : dans tous les autres phénomènes offerts à notre admiration et à notre reconnaissance, la poësie a pour rivaux tous les autres arts. La peinture, la statuaire prétendent comme elle, à l'imitation de la nature : quel autre qu'un poëte peut nous donner l'idée du mouvement des astres ? comment le sculpteur nous représenterait-il une comète ? quel peintre se chargerait de nous retracer les lois et la durée d'une éclipse, de remonter à ses causes, et de reproduire ses effets sur l'œil ou sur l'ame d'un peuple encore sauvage, ou même qui a cessé de l'être ?

Et cependant, il n'existe pas encore un poëme digne d'une pareille matière. Divin Homère ! que n'as-tu préféré le soleil au courageux Achille, et même au sage Ulysse ! peut-être devons-nous nous en applaudir. Ce n'est que d'hier que l'astronomie en Grèce, a fait quelques pas de géans : plutôt, les muses n'auraient immortalisé que des erreurs. Le bon Hésiode n'est point astronome. Cependant, les poëtes, qui ont l'oreille plus musicale que celle des autres hommes, n'auraient-ils pas pu nous rendre sensibles les mouvemens harmonieux du ciel planétaire ? mais disons aussi : La nature des sons que le concert des astres doit produire, n'est point proportionnée à l'oreille humaine.

Quelques jours après, je rendis compte au roi de la réception qu'on m'avait faite à Héliopolis, et lui demandai la permission de me servir encore du sceau de sa couronne pour être admis dans le collége sacré de Memphis.

» Persévères, me répondit Amasis. La doctrine des pontifes est leur propriété. Je n'y ai aucun droit. Je ne puis que les inviter à recevoir favorablement les étrangers auxquels je m'intéresse. Polycrate ton souverain est plus heureux. Les prêtres de Samos n'oseraient jamais ce que se permettent ceux d'Egypte. C'était bien pis avant Sésostris. Il est d'une politique bien entendue de les ménager. Ils peuvent lire sur le poil (1) du bœuf Apis, l'arrêt qui priverait mon fils de la succession au trône. Altazaïde a sçu te distinguer, et m'a parlé de toi. Ce n'est pas une femme ordinaire. »

Altazaïde vint en ce moment. Amasis nous ayant laissé ensemble, pour aller sacrifier, elle me dit : « Pythagore, es-tu dans les mêmes dispositions ?

Pythagore. On ne change pas de principes d'un soleil à l'autre.

Altazaide. Il ne s'agit pas ici d'une théorie nouvelle. Sais-tu pourquoi les nations ne sont pas plus heureuses ? c'est que les sages ne sont pas assez ambitieux.

Pythagore. Mais ils ne seraient plus des sages.

Altazaide. Poursuis tes savantes spéculations. Vâs régler le mouvement des planètes, et laisses tes semblables dans le désordre. J'ai toujours cru cependant qu'on devrait s'occuper du bonheur de la terre, de préférence à l'état du ciel.

Pythagore. Les hommes ne sont pas aussi susceptibles d'amendement que les autres animaux ; on perd sa peine à vouloir les rendre plus heureux qu'ils ne sont.

Altazaide. Il vient d'apparaître en Perse un second Zoroastre (2) qui n'a point tes scrupules.

Pythagore. Je n'envie pas sa gloire, ni ses succès.

Altazaide. L'histoire est remplie de révolutions politiques.

Pythagore. Qui, presque toutes, ont été faites au profit du petit nombre seulement. La masse reste la même.

---

(1) Plutarch. *Isis et Osiris.*

(2) Anquetil, *Zend-avesta*, *initio.*

Altazaide. Que nous importe le vulgaire! Sa destinée doit suivre la nôtre; et il n'a rien à désirer de plus, que des maîtres qui le traitent avec douceur.

Pythagore. Je ne pense pas devoir compromettre mon repos pour un résultat si peu satisfaisant. Une autre carrière s'ouvre devant moi; permets que je m'élance vers un but qui me semble plus honorable, et moins hasardeux.

Altazaide. Pythagore....

Pythagore. Né dans l'humble fortune, laisses-moi y vivre. Je veux y mourir.

Altazaide. Adieu Pythagore.

Altazaïde, en posant le doigt index sur ses lèvres fermées, ajouta: Avant tout, n'oublies-pas de sacrifier au dieu Harpocrate. »

Fin du premier Volume.